


BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIII
E
18
NAPOLI



DE
LA RELIGION,

PAR

UN HOMME DU MONDE.

TOME II.



DE
LA RELIGION,
PAR
UN HOMME DU MONDE;

Où l'on examine les différens systêmes des Sages de notre siecle, & l'on démontre la liaison des principes du Christianisme avec les maximes fondamentales de la tranquillité des États.

Nous ne devons pas nier des vérités démontrées, parce qu'il en résulte des difficultés insolubles à la raison humaine.
DESCARTES.

TROISIEME PARTIE,

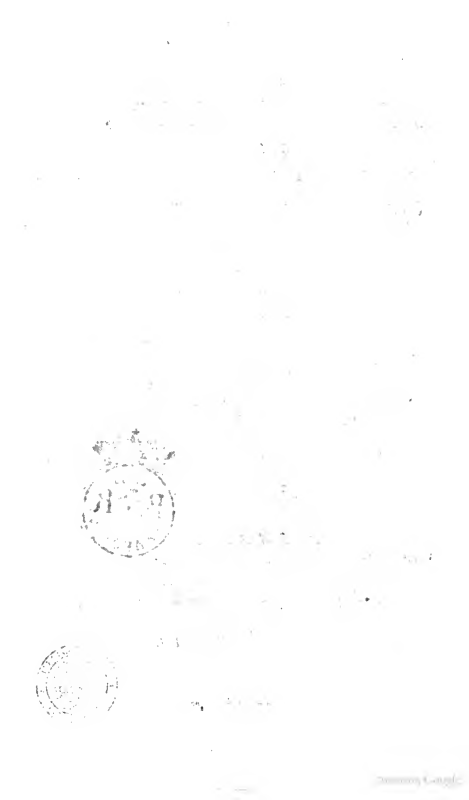
Des Attributs contradictoires que l'on croit remarquer en Dieu; de la nature de notre ame, & de sa durée.

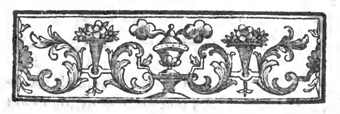


A PARIS,
Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la Reine, rue des Mathurins, à l'Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXVIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.







DE
LA RELIGION,

PAR

UN HOMME DU MONDE.

TROISIEME PARTIE.

Des attributs contradictoires que l'on croit remarquer en Dieu, de la nature de notre ame, & de sa durée.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Eternité de Dieu, de son immutabilité, de la création & de quelques matieres y relatives.

Pour mettre de l'ordre dans la vaste étendue des matieres que ce chapitre nous présente, je le diviserai en quatre sections. Division de ce chapitre.

Je porterai dans la premiere un coup-d'œil

rapide ſur les difficultés que le ſpectacle de la Nature offre à notre vue. Je traiterai en particulier de l'éternité, de l'immutabilité de l'Être infini, & des idées que nous avons du temps & de la durée.

Je me livrerai, dans la ſeconde, aux objections de nos Sages contre le dogme de la création de la matiere, & je rapprocherai du texte de la Geneſe les obſervations phyſiques les plus exactes, & les ſyſtêmes de M. de Buffon & de M. Maillet lui-même, ſur la théorie de la terre, ſur la formation des montagnes, des fleuves, des végétaux, des animaux, &c., m'arrêtant au ſixieme jour, de la création de l'homme qui exige par ſon étendue une ſection particuliere.

L'homme & les queſtions relatives à ſon exiſtence phyſique, feront le ſujet de la troiſieme ſection.

Je traiterai dans la quatrieme, du déluge, de l'arc-en-ciel, de l'origine des langues, & de quelques autres parties du récit de Moïſe, analogues à l'objet de ce chapitre.

SECTION PREMIERE.

*TABLEAU abrégé des questions que le spectacle de la Nature offre à nos recherches ; de l'*éternité *& de l'*immutabilité *de Dieu, & des idées que nous avons du* temps *& de la* durée.

§. I.

QUE ces questions, toutes insolubles qu'elles sont, pour la plupart, à l'intelligence humaine, nous conduisent à la preuve de l'existence de Dieu.

» L'HOMME a-t-il toujours existé (dit l'Auteur du Systême de la Nature (*a*))? L'espece humaine a-t-elle été produite de toute éternité ? Y a-t-il eu de tout temps des hommes semblables à nous, & y en aura-t-il toujours ? Y a-t-il eu de tout temps des mâles & des femelles ? Y a-t-il eu un premier homme dont tous les autres sont descendus ? L'animal a-t-il été antérieur à l'œuf, ou l'œuf a-t-il précédé l'animal ? Les especes sans commencement seront-elles aussi sans fin ? Les especes sont-elles indestructibles, ou passent-elles comme les individus ? L'homme a-t-il toujours été ce qu'il est, ou

Questions qui s'élevent sur l'existence de l'homme.

(*a*) Syst. de la Nat. Tom. 1, chap. 6, pag. 81 & suivantes.

» bien, avant de parvenir à l'état où nous » le voyons, a-t-il été obligé de passer par » une infinité de développemens successifs? » L'homme peut-il enfin se flatter d'être parvenu à un état fixe, ou bien l'espece humaine doit-elle encore changer? Si l'homme » est le produit de la Nature, on nous demandera si nous croyons que cette Nature » puisse produire des êtres nouveaux, & faire » disparoître les especes anciennes? Enfin, » dans cette supposition, l'on voudra savoir » pourquoi la Nature ne produit pas sous nos » yeux des êtres nouveaux ou des especes nouvelles?

Opinion de l'Auteur du Systême de la Nature, sur plusieurs de ces questions qu'il traite d'indifférentes. Mêlange de vérités & d'erreurs.

» Il paroît que l'on peut prendre sur toutes » ces questions indifférentes au fond de la » chose, tel parti que l'on voudra. Au défaut » de l'expérience, c'est à l'hypothese à fixer » une curiosité qui s'élance toujours au delà » des bornes prescrites à notre esprit. Cela » posé, le contemplateur de la Nature dira » qu'il ne voit aucune contradiction à supposer que l'espece humaine telle qu'elle est aujourd'hui a été produite, soit dans le temps, » soit de toute éternité; il n'en voit pas davantage à supposer que cette espece soit arrivée par différens passages & développemens successifs à l'état où nous le voyons.

» *La matiere eſt éternelle & néceſſaire;* mais ſes
» combinaiſons, ſes formes ſont paſſageres &
» contingentes, & l'homme n'eſt autre choſe
» qu'une matiere combinée, dont la forme
» varie à chaque inſtant....... *L'exiſtence eſt*
» *eſſentielle à l'Univers ou à l'aſſemblage total*
» *des matieres eſſentiellement diverſes que nous*
» *voyons :* mais les combinaiſons & les formes
» ne leur ſont point eſſentielles...... Quelle que
» ſoit la ſuppoſition que l'on adopte, les
» plantes, les animaux, les hommes peuvent
» être regardés comme des productions parti-
» culieres inhérentes & propres à notre globe;
» ces productions changeroient ſi ce globe
» par quelque révolution venoit à changer de
» place. Ce qui paroît fortifier cette hypo-
» theſe, c'eſt que, ſur notre globe lui-même,
» toutes les productions varient en raiſon des
» différens climats...... L'élephant eſt indi-
» gene à la zone torride, le renne aux climats
» glacés du nord; l'Indoſtan eſt la patrie du
» diamant qui ne ſe rencontre point dans nos
» contrées; l'ananas croît en Amérique à
» l'air libre, il ne vient dans nos pays que
» lorſque l'art lui fournit un ſoleil analogue
» à celui qu'il exige; enfin les hommes va-
» rient dans les différens climats pour la cou-
» leur, pour la taille, pour la conformation,

» pour la force, pour l'induſtrie, pour le » courage, pour les facultés de l'eſprit : mais » qu'eſt-ce qui conſtitue le climat ? C'eſt la » différente poſition des parties du même » globe relativement au ſoleil, poſition qui » ſuffit pour mettre une variété ſenſible entre » ſes productions...... Toutes les productions, » pour pouvoir ſe conſerver ou ſe maintenir » dans l'exiſtence, ont beſoin de ſe coordon- » ner avec le tout dont elles ſont émanées : » ſans cela elles ne peuvent ſubſiſter. *C'eſt cette* » *faculté de ſe coordonner, c'eſt cette coordina-* » *tion relative que nous appelons* L'ORDRE *de* » *l'Univers, c'eſt ſon défaut que nous nommons* » DÉSORDRE. Les productions que nous trai- » tons de *monſtrueuſes*, ſont celles qui ne peuvent » ſe coordonner avec les *loix générales* ou par- » ticulieres des êtres qui les entourent ou des » tous où elles ſe trouvent : elles ont pu dans » leur formation s'accommoder avec *ces loix ;* » mais *ces loix* ſe ſont oppoſées à leur perfec- » tion, ce qui fait qu'elles ne peuvent ſubſiſ- » ter....... *L'homme ne peut vivre qu'à l'air, & le* » *poiſſon dans l'eau ; mettez l'homme dans l'eau* » *& le poiſſon dans l'air, bientôt faute de ſe co-* » *ordonner avec les fluides qui les entourent, ces* » *animaux ſeront détruits.* Tranſportez en ima- » gination un homme de notre planete dans

» *Saturne*, bientôt sa poitrine sera déchirée » par un air trop raréfié, ses membres seront » glacés par le froid, il périra faute de trou- » ver les élémens analogues à son existence » actuelle. Transportez un autre homme dans » *Mercure*, & l'excès de la chaleur l'aura » bientôt détruit...... Ces réflexions semblent » contrarier les idées de ceux qui ont voulu » conjecturer que les autres planetes étoient » habitées, comme la nôtre, par des êtres » semblables à nous. Mais si le *Lapon* differe » d'une façon si marquée du *Hottentot*, quelle » différence ne devons-nous pas supposer » entre un habitant de notre planete, & un » habitant de *Saturne* ou de *Vénus?* Quoi » qu'il en soit, si l'on nous oblige de remon- » ter par l'imagination à l'origine des choses » & au berceau du genre humain, nous dirons » qu'il est probable que l'homme fût une suite » nécessaire du débrouillement de notre globe, » ou l'un des résultats des qualités, des pro- » priétés, de l'énergie dont il fut susceptible » dans sa position présente, qu'il naquit mâle » & femelle, que son existence est coordon- » née avec celle de ce globe, que tant que » cette coordination subsistera, l'espece hu- » maine se conservera, se propagera d'après » *l'impulsion & les loix primitives* qui l'ont

» jadis fait éclore ; que si cette coordina-
» tion venoit à cesser, ou si la terre déplacée
» cessoit de recevoir les mêmes impulsions ou
» influences de la part des causes qui agissent
» actuellement sur elle, & qui lui donnent son
» énergie, l'espece humaine changeroit pour
» faire place à des êtres nouveaux, propres à
» se coordonner avec l'état qui succéderoit
» à celui que nous voyons subsister mainte-
» nant.

» En supposant donc des changemens dans
» la position de notre globe, l'homme primi-
» tif différeroit peut-être plus de l'homme
» actuel, que le quadrupede ne differe de l'in-
» secte. Ainsi l'homme, de même que tout ce
» qui existe sur notre globe & dans tous les
» autres, peut être regardé comme dans une
» vicissitude continuelle. Ainsi le dernier
» terme de l'existence de l'homme nous est
» aussi inconnu & aussi indifférent que le pre-
» mier. Ainsi il n'y a nulle contradiction à
» croire que les especes varient sans cesse, &
» il nous est aussi impossible de savoir ce
» qu'elles deviendront, que de savoir ce
» qu'elles ont été.

» A l'égard de ceux qui demandent pourquoi
» la Nature ne produit pas des êtres nouveaux,
» nous leur demanderons à notre tour sur quel

» fondement ils ſuppoſent ce fait (*a*) ? *Qui les*
» *autoriſe à croire cette ſtérilité de la Nature ?*
» *Savent-ils ſi dans les combinaiſons qui ſe font*
» *à chaque inſtant, la Nature n'eſt point occu-*
» *pée à produire des êtres nouveaux à l'inſu de*
» *ſes obſervateurs ? Qui leur a dit ſi cette Na-*
» *ture ne raſſemble pas dans ſon laboratoire im-*
» *menſe, des élémens propres à faire éclore des*
» *générations toutes nouvelles, qui n'auront rien*
» *de commun avec celle des eſpeces exiſtantes à*
» *préſent ?*..... O homme ! ne croiras-tu jamais
» que tu n'es qu'un éphémere ? Tout change
» dans l'Univers. La Nature ne renferme au-
» cunes formes conſtantes ; & tu prétendrois
» que ton eſpece ne peut point diſparoître, &
» doit être exceptée de la loi générale qui
» veut que tout s'altere ? Hélas ! dans ton être
» actuel, n'eſt-tu pas ſoumis à des altérations
» continuelles ? Toi qui, dans la folie, pré-
» tends t'arroger le titre *de Roi de la Nature!*
» Toi qui meſures la Terre & les Cieux ! Toi
» pour qui ta vanité s'imagine que le tout a
» été fait, parce que tu es intelligent ; il ne

(*a*) J'ai déjà cité ce morceau dans ma premiere Partie, pour relever les contradictions que le ſyſtême du fataliſme renferme. N'oubliez pas que c'eſt une matiere morte & inſenſible que l'Auteur perſonnifie ainſi.

» faut qu'un accident, qu'un atome déplacé, » pour te faire périr, pour te dégrader, *pour* » *te ravir cette intelligence dont tu parois si fier!* « — ou plutôt pour arrêter le mouvement de ta machine, & intercepter cette communication inconnue que le Législateur universel a placée entre l'être qui pense, qui veut en toi, & les mouvemens de ton corps, les impressions que tes sens reçoivent des objets extérieurs.

L'Auteur du Système de la Nature ne rient pas à son opinion sur ces questions. Il avoue notre insuffisance pour les décider.

(*a*) » Si l'on se refusoit à toutes les conjectures » précédentes, & si l'on prétendoit que la Nature *agit par une certaine somme de loix im-* » *muables & générales*; si l'on croyoit que » l'homme, le quadrupede, le poisson, l'in- » secte, la plante, sont de toute éternité, & » demeurent *éternellement* ce qu'ils sont; si l'on » vouloit que *de toute éternité* les astres eussent » brillé au firmament; si l'on disoit qu'il ne » faut pas plus demander pourquoi l'homme » est tel qu'il est, que demander pourquoi la » Nature est telle que nous la voyons, ou » pourquoi le monde existe; nous ne nous y » opposons pas....... *Il n'est pas donné à l'homme* » *de tout savoir, il ne lui est pas donné de con-* » *noître son origine*, IL NE LUI EST PAS

(*a*) Syst. de la Nat. *Ibid.* pag. 88.

» *DONNÉ DE PÉNÉTRER DANS L'ESSENCE » DES CHOSES, NI DE REMONTER AUX » PREMIERS PRINCIPES :* mais *il lui est » donné d'avoir de la raison & de la bonne foi, » de convenir ingénument qu'il ignore ce qu'il ne » peut savoir, & de ne point substituer des mots » inintelligibles & des suppositions absurdes à des » incertitudes.*

Il existe donc *un Être nécessaire* & éternel. Cet Être est la matiere, ou un Être supérieur à la matiere. *Il n'est pas donné à l'homme de tout savoir* (dites-vous), *il ne lui est pas donné de pénétrer dans l'essence des choses, ni de remonter aux principes ;* mais il lui est donné de juger des autres êtres par le sentiment de sa propre existence, parce qu'il n'a pas d'autre guide pour parvenir à la connoissance de la vérité : *il lui est donné d'avoir de la raison & de la bonne foi.* Or, vous avez beau essayer d'étouffer en moi le sentiment de ma liberté ; *les hommes* (comme le dit M. de Voltaire (*a*)) *agiront toujours comme s'ils étoient libres.* Ce sentiment me prouve l'existence d'un Être de qui je tiens les facultés de penser, de sentir, de vouloir, que je n'apperçois pas dans la matiere :

On recueille les aveux échappés à l'Auteur cité, & on en montre la contradiction avec son systême.

(*a*) Mêlanges de Philosophie, 1re. Partie, chap. 4. V. ci-dessus, sect. 1re.

vous avez beau me dire que *l'ordre* & le *désordre* ne sont que des termes relatifs à l'existence actuelle des êtres, à leur coordination avec ceux qui les environnent; *les loix de la Nature*, dont vous ne cessez de me parler, cette *coordination* réciproque des êtres, cette *relation* qui constitue *l'ordre* & le *désordre*, supposent un *ordre* général, des loix *universelles*, & par conséquent un Législateur supérieur de la matiere. Les difficultés que l'essence de cet Être, & son action présentent à mon esprit, ne m'empêcheront pas de reconnoître son existence; car cette *essence*, cette *action* de l'Être infini est nécessairement le premier principe, la cause premiere de tout ce qui existe: *la raison & la bonne foi* exigent *que je convienne ingénument de mon ignorance, elles me défendent d'y substituer des mots inintelligibles, des suppositions absurdes;* c'est ce que je ferois en refusant d'admettre d'autre cause premiere que *l'énergie*, les *propriétés*, les *essences* d'une matiere morte & insensible.

Il existe donc un Être supérieur à la matiere, & cet Être est nécessairement éternel, puisqu'il *existe par lui-même*.



§. II.

De l'éternité & de l'immutabilité de Dieu, *& des idées que nous avons du temps & de la durée ; sentiment de M. Loke sur ces questions.*

QU'EST-CE que l'*Eternité ?* Puis-je concevoir une durée sans succession ? Si Dieu, si l'Être nécessaire est assujetti à une progression, à une succession perpétuelle, que devient *l'immutabilité* que je conçois essentielle à l'Être nécessaire, au premier principe de tout ce qui existe ? Contradiction apparente entre l'Eternité de Dieu & son immutabilité.

M. Loke semble s'être surpassé sur cette question, en développant comment l'idée de la *durée* & de l'*éternité* se forme en nous. Qu'est-ce que le *temps* & l'*eternité*, selon M. Loke ?

» Il y a (dit-il (*a*),) une espece de *distance* » ou de *longueur*, dont l'idée ne nous est pas » fournie par les parties permanentes de l'espace ; mais par les changemens perpétuels » de la succession dont les parties dépérissent » incessamment, c'est ce que nous appelons » *durée*, & les modes simples de cette durée » sont toutes ces différences dont nous avons

(*a*) De l'entendement humain, Liv. 2, chap. 14, sect. 1.

» des idées distinctes, comme les *heures*, les » *jours*, les *années*, &c. le *temps* & l'*éternité*.

Que cette question, quoique difficile, n'est pas insoluble.

» La réponse qu'un grand homme fit à celui » qui lui demandoit ce que c'étoit que *le* » *temps : Si non rogas intelligo ;* je comprends » ce que c'est, lorsque vous ne me le demandez pas ; c'est-à-dire, plus je m'applique à » en découvrir la nature, moins je la com» prends : cette réponse, dis-je, pourroit » peut-être faire croire à certaines personnes » que le temps qui découvre toutes choses » ne sauroit être connu lui-même. A la vérité » ce n'est pas sans raison qu'on regarde la *du-* » *rée*, le *temps* & l'*éternité*, comme des choses » dont la Nature, à certains égards, est bien » difficile à pénétrer ; mais quelque éloignées » qu'elles paroissent être de notre conception, » cependant, si nous les rapportons à leur vé» ritable origine, je ne doute nullement que » l'une des sources de nos connoissances, *qui* » *sont la sensation & la réflexion*, ne puissent » nous en fournir des idées aussi claires & » aussi distinctes que de plusieurs autres qui » passent pour beaucoup moins obscures, & » nous trouverons que l'idée de l'*Eternité* elle» même découle de la même source d'où vien» nent toutes nos autres idées....... «

L'idée que nous avons

M. Loke prouve par l'expérience que l'idée

que nous avons du temps & de la durée, ne nous vient pas du mouvement que nous appercevons dans les corps; mais, que l'idée que nous avons du mouvement dans les corps, tire son origine de la même faculté qui nous donne l'idée du *temps* & de *la durée*.

du *mouvement* a la même origine que celles du *temps* & de la *durée*.

(*a*) » Un homme qui regarde un corps qui » se meut actuellement, n'y apperçoit aucun » mouvement, à moins que ce mouvement » n'excite en lui une suite constante d'*idées* » *successives :* par exemple, qu'un homme soit » sur la mer lorsqu'elle est calme, par un beau » jour & hors la vue des terres, s'il jette les » yeux vers le soleil, sur la mer & sur son » vaisseau une heure de suite, il n'y apper- » cevra aucun mouvement, quoiqu'il soit » assûré que deux de ces corps, & peut-être » trois aient beaucoup fait de chemin pen- » dant tout ce temps-là : mais s'il apperçoit » que l'un de ces trois corps a changé de dis- » tance à l'égard de quelque autre corps, ce » mouvement n'a pas plutôt produit en lui » une nouvelle idée, qu'il reconnoît qu'il y a » du mouvement....... Et c'est-là, je crois, la » raison pourquoi nous n'appercevons pas des » mouvemens fort lents, quoique constans;

Preuve par l'expérience. On ne s'apperçoit pas des mouvemens très-lents; pourquoi?

(*a*) Syst. de la Nat. *Ibid.* §. 6.

» parce qu'en passant d'une partie sensible à » une autre, le changement de distance est si » lent, qu'il ne cause aucune nouvelle idée en » nous, qu'après un long temps écoulé depuis » un certain terme jusqu'à l'autre : or, comme » ces mouvemens successifs ne nous frappent » point par une suite constante de nouvelles » idées qui se succedent immédiatement l'une » à l'autre dans notre esprit, nous n'avons » aucune perception de ces mouvemens.....

Ni des mouvemens très-vites ; pourquoi ?

(*a*) » On n'apperçoit pas non plus les choses » qui se meuvent si vite, qu'elles n'affectent » point les sens, parce que les différentes dis» tances de leurs mouvemens ne pouvant frap» per nos sens d'une maniere distincte, elles » ne produisent aucune suite d'idées dans l'es» prit ; car lorsqu'un corps se meut en rond » en moins de temps qu'il n'en faut à nos idées » pour se succéder dans notre esprit les unes » aux autres, il ne paroît pas en mouvement ; » mais semble être un cercle parfait & entier » de la même matiere ou couleur que le corps » qui est en mouvement, & nullement une » partie d'un cercle en mouvement.....

(*b*) » Qu'un boulet de canon passe à travers

(*a*) Syst. de la Nat. *Ibid.* §. 8.
(*b*) *Ibid.* §. 10.

» d'une

„ d'une chambre, & que dans ſon chemin il „ emporte quelque membre du corps d'un „ homme ; c'eſt une choſe auſſi évidente „ qu'aucune démonſtration puiſſe l'être, que „ le boulet doit percer ſucceſſivement les „ deux côtés oppoſés de la chambre ; il n'en „ eſt pas moins certain qu'il doit toucher une „ certaine partie de la chair avant l'autre, & „ ainſi de ſuite ; & cependant je ne penſe pas „ qu'aucun de ceux qui ont jamais ſenti ou „ entendu un tel coup de canon qui ait percé „ deux murailles éloignées l'une de l'autre, „ ait pu obſerver aucune ſucceſſion dans la „ douleur ou dans le ſon d'un coup ſi „ prompt ".

Concluſion, que la réflexion ſur la ſuite de nos idées nous fait connoître le *temps* ou la *durée*.

M. Loke conclut que l'idée que nous avons de la ſucceſſion eſt indépendante du mouvement des corps, & qu'au contraire c'eſt la ſucceſſion de nos propres idées qui nous fait appercevoir le mouvement des corps.

„ Quelque part qu'un homme ſe trouve, „ (avoit-il dit un peu plus haut (*a*)) toutes „ choſes étant en repos autour de lui, ſans „ qu'il apperçoive le moindre mouvement „ durant l'eſpace d'une heure ; s'il a eu des „ penſées durant cette heure de repos, il

(*a*) M. Loke. *Ibid.* §. 6.

„ appercevra les différentes idées de ses
„ propres pensées, qui tout de suite ont
„ paru les unes après les autres dans son es-
„ prit, & par-là il observera & trouvera de la
„ succession où il ne sauroit remarquer aucun
„ mouvement (a)....... Qu'on juge après cela,
„ s'il n'est pas fort probable que pendant que
„ nous sommes éveillés, nos idées se suc-
„ cedent les unes aux autres dans notre es-
„ prit, à peu-près de la même maniere que
„ ces figures disposées au dedans de la lan-
„ terne, que la chaleur d'une bougie fait tour-
„ ner sur un pivot ".

Les impressions que nous recevons des objets extérieurs, ne sont pas la seule cause de cette succession de nos *idées*.

Quelle est la cause de cette succession de nos idées ? Sans doute que dans l'état actuel par la liaison intime qui existe entre notre corps & le principe de la pensée qui est en nous, les impressions que nous recevons des objets extérieurs y contribuent autant que les affections intérieures de notre esprit ; mais les sensations sont elles-mêmes des affections intérieures, dont le sentiment & les idées qui en naissent par la réflexion, nous donnent l'idée de la durée.

De l'égalité de la marche de nos *idées*, & des bornes de leur accélération.

„ Quoique nos idées se suivent peut-être

(a) M. Loke. *Ibid*. §. 9.

„ quelquefois un peu plus vîte, & quelquefois un peu plus lentement (ajoute M. Loke (*a*)), elles vont pourtant, à mon avis, preſque toujours le même train dans un homme éveillé, & il me ſemble même que la vîteſſe & la lenteur de cette ſucceſſion d'idées ont certaines bornes qu'elles ne ſauroient paſſer “.

Deux obſervations prouvent cette égalité.

Cette vérité réſulte des deux obſervations citées, que nous n'appercevons ni les mouvemens trop rapides, tels que celui du paſſage d'un boulet de canon par le contour des membres de notre corps, parce que ces mouvemens arrivent dans le temps que notre eſprit eſt occupé d'une ſeule idée, ni les mouvemens trop lents (*a*), parce que » les idées qui naiſſent de » nos propres penſées trouvant de la place » pour s'introduire dans notre eſprit entre » celles que le corps qui eſt en mouvement » préſente à nos ſens, le ſentiment de ce mou» vement ſe perd....... C'eſt ce qui paroît évi» demment par l'aiguille d'une montre, par » l'ombre du cadran à ſoleil, & par pluſieurs » autres mouvemens continus, mais fort lents, » où, après certains intervalles, nous apperce» vons par le changement de diſtance qui

(*a*) M. Loke. *Ibid.* §. 11.

„ arrive au corps en mouvement, que ce corps „ s'eſt mu ; mais ſans que nous ayons aucune „ perception du mouvement actuel.

Définition de l'*inſtant*, ſelon M. Loke.

Ainſi on peut définir *un inſtant*, ſuivant M. Loke (*a*) : „ *la portion de durée qui n'oc-* „ *cupe juſtement, que le temps auquel une ſeule* „ *idée eſt dans notre eſprit, ſans qu'aucune autre* „ *lui ſuccede.*

Du pouvoir que nous avons de fixer nos *idées*, & de ſes bornes.

Ce n'eſt pas que nous n'ayons le pouvoir de fixer notre attention ſur certain objet, & d'arrêter juſqu'à un certain point le cours de toute idée étrangere à cet objet : nous ſentons ce pouvoir, nous en faiſons uſage, & c'eſt une nouvelle preuve de notre liberté : cependant l'expérience nous démontre encore qu'il eſt impoſſible de nous fixer tellement à une ſeule idée dans la conſidération d'un objet, qu'il ne s'en préſente ſucceſſivement à notre eſprit une foule d'autres, ſoit relatives, ſoit même étrangeres à cet objet, ce qui peut provenir des impreſſions que nous recevons par les ſens, & de la communication de nos organes avec le principe de la penſée.

„ Qu'un homme (dit M. Loke (*b*)), prenne,

(*a*) M. Loke. *Ibid.* §. 10.

(*b*) *Ibid.* §. 14 & 15.

„ par exemple, une certaine figure, un certain „ degré de lumiere ou de blancheur, ou telle „ idée qu'il voudra ; & il aura, je m'assure, „ bien de la peine à tenir son esprit vuide de „ toute autre idée, ou plutôt il éprouvera „ qu'effectivement d'autres idées d'une espece „ différente, ou diverses considérations de la „ même idée, chacune desquelles est une idée „ nouvelle, viendront se présenter incessam- „ ment à son esprit les unes après les autres, „ quelque soin qu'il prenne à se fixer à une „ seule. Tout ce qu'un homme peut faire en „ cette occasion, c'est, je crois, de voir & de „ considérer quelles sont les idées qui se suc- „ cedent dans son entendement, ou bien de „ diriger son esprit vers une certaine espece „ d'idées, & de rappeler celles qu'il veut, ou „ dont il a besoin ; mais d'empêcher une „ constante succession de nouvelles idées ; „ c'est, à mon avis, ce qu'il ne sauroit faire, „ quoiqu'ordinairement il soit en son pou- „ voir de les considérer avec application, „ s'il le trouve à propos “.

Je vous prie de faire attention à ces obser- vations dont la vérité est sensible par l'expé- rience : elles serviront, dans un autre lieu, à nous faire connoître la nature de l'être qui pense en nous ; mais pour ne pas m'écarter de

De la nature de l'Etre qui pense en nous. Renvoi. Que la connoissance du *temps* & de la *durée* cesse

avec la succession de nos idées.

mon objet, pour rendre entiérement vraisemblable que nous n'avons d'autres idées du temps & de la durée que celles que nous acquérons par la réflexion, sur la succession de nos idées; ajoutons quelques expériences constantes.

Premiere preuve dans le sommeil.

(*a*) „ Dès que cette succession d'idées „ vient à cesser, la perception que nous „ avions de la durée cesse aussi, comme „ chacun l'éprouve clairement par lui-même, „ lorsqu'il veut dormir profondément; car, „ qu'il dorme une heure, ou un jour, un „ mois, une année, il n'a aucune perception „ de la durée des choses, tandis qu'il dort „ ou qu'il ne songe à rien. Cette durée est „ alors tout-à-fait nulle à son égard, & il „ lui semble qu'il n'y a aucune distance entre „ le moment qu'il a cessé de penser en s'en- „ dormant, & celui auquel il s'est réveillé; „ & je ne doute pas qu'un homme éveillé n'é- „ prouvât la même chose, s'il lui étoit pos- „ sible de n'avoir qu'une idée dans l'esprit, „ sans qu'il arrivât aucun changement à cette „ idée, & qu'aucune autre vînt se joindre à „ elle.

Seconde preuve dans une grande application à un objet.

„ Nous voyons tous les jours que lors- „ qu'une personne fixe ses pensées avec une

(*a*) M. Loke. *Ibid.* §. 4.

„ extrême application ſur une ſeule choſe, „ en ſorte qu'il ne ſonge preſque point à cette „ ſuite d'idées qui ſe ſuccedent les unes aux „ autres dans ſon eſprit, il laiſſe échapper, „ ſans y faire réflexion, une bonne partie de „ la durée qui s'écoule pendant tout le temps „ qu'il eſt dans cette ſorte de contemplation, „ s'imaginant que le temps eſt beaucoup plus „ court qu'il ne l'eſt effectivement.

Troiſieme preuve, effet contraire dans les ſonges.

„ Que ſi le ſommeil nous fait regarder les parties diſtantes de la *durée* comme un ſeul point, „ c'eſt parce que, tandis que nous dormons, „ cette ſucceſſion d'idées ne ſe préſente point „ à notre eſprit; car ſi un homme vient à ſonger en dormant, & que ſes ſonges lui préſentent une ſuite d'idées différentes, il a „ pendant tout ce temps-là une perception „ de la durée & de la longueur de cette durée ".

Quatrieme preuve dans une douleur vive & continue.

Pourquoi le tems dans lequel nous éprouvons une douleur corporelle, telle que celle produite par une opération de Chirurgie, nous paroît-il ſi long; ſi ce n'eſt parce que notre ame entiérement occupée des ſenſations douloureuſes qu'elle éprouve, & du dérangement dans la machine qui lui eſt unie ſi étroitement, décompoſe, pour ainſi dire, ces ſen-

ſations, & que le deſir de les voir ceſſer, porte perpétuellement ſon attention vers les portions de la durée pendant leſquelles elle les éprouve. Que ces ſenſations deviennent plus vives, que les eſprits animaux ſe portent au cerveau avec une telle rapidité qu'ils engorgent l'organe du ſentiment, l'homme ne ſentira plus rien, il ſera dans un état d'affaiſſement & de léthargie pendant lequel le temps s'écoule ſans qu'il s'en apperçoive.

Comment nous nous rappelons la *durée* après de tels états; hypotheſe de M. Loke.

Comment revenu de cet état, reveillé d'un ſommeil profond, diſtrait de la contemplation, s'apperçoit-il du temps qui s'eſt écoulé? C'eſt ce que M. Loke explique encore.

(*a*) » Dès qu'un homme a une fois acquis » l'idée de la durée par la réflexion qu'il fait » ſur la ſucceſſion & le nombre de ſes propres » penſées, il peut appliquer cette notion à » des choſes qui exiſtent, tandis qu'il ne penſe » point, ou au moins qu'occupé trop profondément d'une ſeule penſée, il ne fait pas at- » tention à la ſucceſſion de ſes idées, tout » de même que celui à qui la vue ou l'attouchement ont fourni l'idée de l'étendue, peut » appliquer cette idée à différentes diſtances

(*a*) M. Loke. *Ibid.* §. 5.

» où il ne voit ni ne touche aucun corps.
» Ainsi quoiqu'un homme n'ait aucune perception de la longueur de la durée qui s'écoule pendant qu'il dort, ou qu'il n'a aucune pensée ; cependant, comme il a observé la révolution des jours & des nuits, & qu'il a trouvé que la longueur de cette durée est en apparence réguliere & constante, dès-là qu'il suppose que tandis qu'il a dormi ou qu'il a pensé à autre chose, cette révolution s'est faite comme à l'ordinaire ; il peut juger de la longueur de la durée qui s'est écoulée pendant son sommeil : mais lorsqu'*Adam* & *Eve* étoient seuls, si au lieu de ne dormir que pendant le temps que l'on emploie ordinairement au sommeil, ils eussent dormi *vingt-quatre heures* sans interruption, cet espace de vingt-quatre heures auroit été absolument perdu pour eux, & ne seroit jamais entré dans le compte qu'ils faisoient du temps «.

Remarquez que M. Loke suppose un sommeil de vingt-quatre heures, c'est-à-dire, d'une révolution entiere de la terre sur son axe, autrement *Adam* & *Eve* eussent été avertis de la durée de leur sommeil par la position du soleil, ou par l'approche du jour ou de la nuit. Observation sur la supposition de M. Loke.

Conclusion. » C'est ainsi, ajoute-t-il encore (*a*), qu'en » réflechissant sur cette suite nouvelle d'idées » qui se présentent à nous l'une après l'au- » tre, nous acquérons l'idée de la succes- » sion........ (*b*) car, tandis que nous pensons » ou que nous recevons successivement plu- » sieurs idées dans notre esprit, nous con- » noissons que nous existons ; *& ainsi la conti-* » *nuation de notre être*, *c'est-à-dire*, *notre propre* » *existence*, & la continuation de tout au- » tre être, laquelle est commensurable à la » succession des idées qui paroissent ou dispa- » roissent dans notre esprit, peut être appelée » *durée* de nous-mêmes, & *durée* de tout autre » être existant avec nos pensées «.

Hommage que M. de Voltaire rend à l'analyse de M. Loke. *Tant de raisonneurs* (dit M. de Voltaire (*c*)), *ayant fait le Roman de l'ame, un Sage est venu qui en a fait modestement l'histoire. M. Loke a développé à l'homme la raison humaine comme un excellent Anatomiste explique les ressorts du corps humain.........*

Je n'ai pas cru pouvoir mieux placer ce juste hommage dû à la lumiere que M. Loke a répandue sur la nature de l'entendement hu-

(*a*) M. Loke. *Ibid.* §. *6.*

(*b*) *Ibid.* §. 3.

(*c*) Mêlanges de Littérature & de Philosophie, chap. 26.

main, qu'après le développement que je viens de vous préſenter.

» La notion que j'ai d'une heure, d'un jour » ou d'une année, dit encore M. Loke (*a*), » n'étant que l'idée que je me ſuis formée de la » longueur de certains mouvemens dont il n'y » en a aucun qui exiſte tout à la fois, mais » ſeulement dans les idées que j'en conſerve » dans ma mémoire, & qui me ſont venues » par voie de ſenſation ou de réflexion, je » puis avec la même raiſon appliquer dans » mon eſprit la notion de toutes ces diffé- » rentes périodes à une durée qui ait précédé „ toute ſorte de mouvement, tout auſſi-bien » qu'à une choſe qui n'ait précédé que d'une » minute ou d'un jour le mouvement où ſe » trouve le ſoleil (*b*) dans ce moment-ci.

Nous meſurons par comparaiſon la durée antérieure à nous, ou ſuppoſée telle.

Il n'eſt pas néceſſaire pour cela qu'elle ait exiſté.

(*a*) M. Loke. *Ibid.* §. 38.

(*b*) M. Loke s'exprime ici ſuivant le langage ordinaire, quoiqu'il ne doutât pas que le mouvement périodique que nous croyons appercevoir dans le ſoleil eſt celui de notre terre ; c'eſt ainſi que les Livres des Juifs & des Chrétiens qui n'ont pas eu pour objet de nous donner des leçons de Phyſique & d'Aſtronomie s'expriment, ſuivant le langage ordinaire des hommes. Je me ſuis ſervi plus haut de cette expreſſion, *le mouvement de la terre ſur ſon axe*, pour être plus exact dans un ouvrage où je ne cherche que la vérité, & parce que le mouvement de la terre eſt trop démontré aujourd'hui pour laiſſer quelque obſcurité.

» Toutes les choses passées sont dans un égal » & parfait repos ; &, à les considérer dans » cette vue, il est indifférent qu'elles ayent » existé avant le commencement du monde, » ou seulement hier ; car, pour mesurer la du- » rée d'une chose par un mouvement particu- » lier, il n'est nullement nécessaire que cette » chose existe réellement avec ce mouvement- » là, ou avec quelques révolutions pério- » diques, ou de quelque autre intervalle de » durée, & que j'applique à la durée de la » chose que je veux mesurer.

Application à la *durée du monde.*

(*a*) » Aussi voyons-nous que certaines gens » comptent que depuis la premiere existence » du monde jusqu'à l'année 1689 (*b*), il s'est » écoulé 5639 années, ou que la durée du » monde est égale à 5639 révolutions annuelles » du soleil, & que d'autres l'étendent beau- » coup plus loin, comme les anciens *Egyp-* » *tiens*, qui du temps d'Alexandre comptoient » 23,000 années depuis le regne du soleil, & » les Chinois d'aujourd'hui qui donnent au » monde 3,269,000 années ou plus : quoique

(*a*) M. Loke. *Ibid.* §. 29.

(*b*) Cette date est celle à laquelle M. Loke composoit son Livre : j'aurois pu y substituer l'époque à laquelle nous sommes ; mais de quelle utilité eût été ce changement ?

» je ne croie pas que les Egyptiens & les Chi-
» nois ayent raison d'attribuer une si grande
» durée à l'Univers, je puis pourtant imagi-
» ner cette durée tout aussi-bien qu'eux, &
» dire que l'une est plus grande que l'autre,
» de la même maniere que je comprends que
» la vie de *Mathusalem* a été plus longue que
» celle d'*Enoch*; & supposé que le calcul or-
» dinaire de 5639 années soit véritable, qui
» peut l'être aussi-bien que tout autre, cela
» n'empêche nullement ce que les autres
» pensent lorsqu'ils donnent au monde 1000
» ans de plus, parce que chacun peut aussi
» aisément imaginer (je ne dis pas croire)
» que le monde a duré 50,000 ans que 5639
» années, par la raison qu'il peut aussi-bien
» concevoir la durée de 50,000 ans que celle
» de 5639 années.

» *D'où il paroît que pour mesurer la durée*
» *d'une chose par le temps, il n'est pas nécessaire*
» *que la chose soit coexistante au mouvement ou*
» *à quelque révolution périodique que nous em-*
» *ployons pour en mesurer la durée : il suffit*
» *pour cela que nous ayons l'idée de la longueur*
» *de quelque apparence réguliere & périodique*
» *que nous puissions appliquer en nous-mêmes à*
» *cette durée, avec laquelle le mouvement, ou*
» *cette apparence particuliere n'aura pourtant ja-*
» *mais existé.*

Comment nous acquérons par comparaison l'idée de l'*Eternité*.

(*a*) » Car comme dans l'hiſtoire de la créa-
» tion, telle que *Moyſe* nous la rapporte, je
» puis concevoir que la lumiere a exiſté trois
» jours avant qu'il n'y eût ni ſoleil, ni aucun
» mouvement (*b*), & cela ſimplement en me
» repréſentant que la durée de la lumiere qui
» fut créée avant le ſoleil, fut ſi longue,
» qu'elle auroit été égale à trois révolutions
» diurnes du ſoleil, ſi alors cet aſtre ſe fût
» mu comme à préſent ; je puis avoir par le
» même moyen une idée du *chaos* ou des
» *anges*, comme s'ils avoient été créés une
» minute, une heure, un jour, une année,
» ou mille années avant qu'il y eût ni lu-
» miere, ni aucun mouvement continu. Car
» ſi je puis ſeulement conſidérer la durée
» comme égale à une minute avant l'exiſtence
» ou le mouvement d'aucun corps, je puis
» ajouter une minute de plus, & encore

(*a*) M. Loke. *Ibid.* §. 30.

(*b*) *N. B.* Cette création de la lumiere avant le ſoleil, & ſur-tout ces expreſſions de la Geneſe : *& du ſoir & du matin ſe fit le premier, le ſecond, le troiſieme jour,* &c. préſentent une difficulté qui a été ſouvent relevée par nos Sages ; j'aurai occaſion d'examiner dans ce chapitre, ſi elle eſt auſſi forte qu'elle paroît au premier coup-d'œil. Mon objet, quant à préſent, n'eſt que de faire connoître d'après M. Loke, comment la réflexion produit en nous l'idée de *l'Eternité.*

» une autre, jusqu'à ce que j'arrive à soixante » minutes; & en ajoutant de cette sorte des » minutes, des heures, des années, c'est-à-» dire, telles ou telles parties d'une révolu-» tion solaire, ou de quelque autre période » dont j'aie l'idée, je puis avancer à l'infini, » & supposer une durée qui excede autant de » fois ces sortes de périodes que j'en puis » compter en les multipliant aussi souvent » qu'il me plaît; & c'est à mon avis l'idée „ que nous avons de l'*Eternité*, dont l'infinité » ne me paroît pas différente de l'idée que » nous avons de l'*infinité des nombres*, aux-» quels nous pouvons toujours ajouter sans » arriver jamais au but «.

Différence entre l'idée que nous avons de l'*étendue* & celle de l'*éternité*; d'où elle provient.

Nous acquérons donc l'idée de la *durée* & de l'*éternité* comme celle de l'étendue par la réflexion sur notre propre existence, c'est une ligne à laquelle nous concevons qu'on peut toujours ajouter par les deux extrêmes; mais avec cette différence remarquée encore par M. Loke (*a*), que ne connoissant le temps & l'éternité que par la succession de nos idées, nous ne concevons une portion de la durée subsistante, qu'après la destruction de toutes celles qui l'ont précédées; au lieu que l'idée de

(*a*) Liv. 2, chap. 15, §. 12.

l'étendue qui enferme, comme celle de la durée, la divisibilité, nous permet d'envisager les différentes parties de l'étendue comme subsistantes en même temps.

Cette différence est dans la nature des choses; car il y auroit contradiction dans les termes à dire que le passé, le présent & le futur existent en même temps, au lieu qu'il n'y a aucune contradiction à supposer qu'une étendue coexiste avec une autre.

Ce qu'on entend par une *éternité sans succession en Dieu.*

La succession que la marche de nos idées nous présente ne peut exister dans l'être nécessaire, son immutabilité s'y oppose; comme il est le principe de tous les êtres, rien n'est destructible en lui; il voit donc du même coup-d'œil ce qu'il a fait, ce qu'il fait, & ce qu'il fera, non comme existant en même temps, mais comme devant exister dans les époques qu'il a déterminées de toute éternité; voilà ce que les Théologiens nous disent, lorsqu'ils nous parlent d'*une éternité en Dieu sans succession*, expression qui ne renferme de contradiction, que relativement à notre existence personnelle.

Difficultés insolubles pour nous, parceque leur solution est hors des limites de notre existence.

Comment Dieu voit-il en même temps le passé, le présent & le futur? comment surtout découvre-t-il les actions, les volontés d'êtres dont il ne gêne point la liberté? C'est

ce

ce que nous ignorons, & la raison seule suffit pour calmer nos inquiétudes à cet égard, puisque, pour parvenir à cette connoissance, il faudroit sortir des limites de notre existence, & nous transporter dans l'existence Divine.

L'Être existant par lui-même n'est point la matiere, puisqu'il lui a donné des loix ; cet Être est *éternel*, sans que cette qualité déroge à l'immutabilité de sa Nature ; je crois l'avoir prouvé : mais Dieu est-il le seul Être nécessaire, éternel ? La Nature n'a-t-elle d'autre principe de son existence que la volonté de cet Être infini ? Ici les difficultés se multiplient.

Dieu est-il le seul Être nécessaire ? Renvoi au §. suivant.



SECTION II.

Des objections de nos Sages contre le dogme de la création de la matiere ; comparaison du récit de Moyse *dans la Genese avec les observations physiques ; du système de Telliamede, & de celui de M. de Buffon ; sur la formation des montagnes, des fleuves, des végétaux, des animaux*, &c.

§. I.

Dieu est-il le seul Être nécessaire ?

De plusieurs objections contre la *création*. Extrait de M. de Voltaire, & de sa réponse à M. Clarke.

» Il est bon, dit M. de Voltaire (*a*), de » faire attention à cet ancien argument, au- » quel on n'a jamais répondu : Qu'un homme » aux bornes de l'Univers étende son bras, » ce bras doit être dans l'espace pur ; car il » n'est pas dans le rien, & si l'on répond qu'il » est encore dans la matiere, le monde dans » ce cas est donc réellement infini, le monde » est donc Dieu en ce sens.

» L'espace pur, le vuide existe donc, & il » existe même nécessairement ; au lieu que la

(*a*) Mêlanges de Philosophie, partie premiere, chap. 2. Ces observations sont semées & répétées sans cesse dans les ouvrages de M. de Voltaire ; j'ai choisi ce morceau qui m'a paru les présenter avec le plus de force & de précision.

» matiere, selon Clarke, n'exiſte que par la
» volonté libre du Créateur.

» Mais, dit-on, vous admettez un eſpace
» immenſe, infini; pourquoi n'en ferez-vous
» pas autant de la matiere, comme tant d'an-
» ciens Philoſophes? Clarke répond : l'eſpace
» exiſte néceſſairement, parce que Dieu exiſte
» néceſſairement; il eſt immenſe; il eſt comme
» la durée, un mode, une propriété infinie
» d'un Être néceſſaire, infini. La matiere n'eſt
» rien de tout cela : elle n'exiſte point néceſ-
» ſairement, & ſi cette ſubſtance étoit infinie,
» elle ſeroit, ou une propriété eſſentielle de
» *Dieu*, ou *Dieu* même : or, elle n'eſt ni l'un
» ni l'autre; elle n'eſt donc pas infinie, & ne
» ſauroit l'être.

» On peut répondre à *Clarke : La matiere*
» *exiſte néceſſairement ſans être pour cela infinie*,
» ſans être *Dieu ;* elle exiſte parce qu'elle
» exiſte; elle eſt éternelle parce qu'elle exiſte
» aujourd'hui. *Il n'appartient pas à un Philo-*
» *ſophe d'admettre ce qu'il ne peut concevoir.* Or,
» vous ne pouvez concevoir la matiere, ni
» créée, ni anéantie. *Elle peut très-bien être*
» *éternelle par ſa nature*, ET DIEU *peut*
» *très-bien par ſa nature avoir le pouvoir de la*
» *modifier*, & non pas celui de la tirer du
» néant; *car tirer du néant, c'eſt une contra-*

» *diction ;* mais *il n'y a pas de contradiction à* » *croire la matiere nécessaire & éternelle, & Dieu* » *nécessaire & éternel.* Si l'espace existe par né» cessité, la matiere existe de même par né» cessité. *Vous devriez donc admettre trois êtres,* » *L'ESPACE dont l'existence seroit réelle, quand* » *même il n'y auroit, ni matiere, ni Dieu, la* » *MATIERE qui ne pouvant avoir été formée de* » *rien est nécessairement dans l'espace, & DIEU* » *sans lequel la matiere ne pourroit être organisée* » *& animée......* «

Résumé de ces objections par l'Auteur du Systême de la Nature.

» Ceux qui admettent une cause extérieure » à la matiere (dit l'Auteur du Systême de la » Nature (*a*)), sont obligés de supposer que » cette cause a produit tout le mouvement » en cette matiere, en lui donnant l'exis» tence. Cette supposition est fondée sur une » autre, savoir que la matiere a pu commen» cer d'exister, hypothese qui jusqu'ici n'a » jamais été démontrée par des preuves va» lables. *L'éduction du néant ou la création,* » n'est qu'un mot qui ne peut donner aucune » idée de la formation de l'Univers; il ne pré» sente aucun sens auquel l'esprit puisse s'ar» rêter «.

Les anciens & *S. Justin* même n'admettoient pas la

L'Auteur ajoute dans une note que tous les

(*a*) Syst. de la Nat. Tom. 1, chap. 2, pag. [illegible]

anciens Philosophes ont été d'accord à regarder le monde comme éternel, *Ocellus Lucanus* dit formellement, en parlant de l'Univers : » *Il a toujours été & il sera toujours* (*a*). » Tous ceux qui renonceront au préjugé, sentiront la force du principe que *rien ne se* » *fait de rien*, vérité que rien ne peut ébranler «. création, suivant l'Auteur du Système de la Nature.

On ajoute que le mot Hébreu *Barach* est rendu dans la version des Septantes par le mot Grec ποιεῖν, *il fit*, ce qui ne nous présente d'autre idée que celle de l'arrangement de l'ordonnance du tout, ce que les Grecs expriment encore par le verbe κτίζειν qui a le même sens, que Burnet, Auteur Anglois, en convient, enfin que Saint *Justin* loue *Platon* d'avoir dit que Dieu donna dans la création

(*a*) Cet *Ocellus Lucanus* étoit un Philosophe de l'école de Pythagore, qui vivoit du temps de Platon ; son Livre intitulé *du Tout*, περὶ τοῦ παντός, est le seul qui soit parvenu en entier jusqu'à nous. J'aurai occasion de développer avec plus d'étendue dans un autre lieu le système de *Platon* dans son *Timée*. Cet *Ocellus Lucanus*, *Straton* & *Epicure* sont les seuls Philosophes de l'antiquité qui aient soutenu cette proposition que l'Univers avoit toujours été & seroit toujours ce qu'il est, ἦν τε γὰρ ἀεὶ καὶ ἔσται. V. dans le chap. de la seconde Partie, §. 2, ce que *Cicéron* & les plus sages des anciens Philosophes pensoient de ce systême.

l'impulſion à la matiere ; d'où l'on conclut que ce Pere penſoit que Dieu ne lui avoit pas donné l'être (*a*).

Suite des objections du même Auteur. Il reprend un argument réfuté.

L'Auteur reprend enſuite un argument que j'ai diſcuté dans ma premiere Partie. » Cette » notion, dit-il, devient plus obſcure quand » on attribue la création ou la formation de » la matiere à un être ſpirituel, c'eſt-à-dire, à » un être, qui *n'a aucune analogie, aucun point* » *de contact avec elle* (*b*)....... (*c*) *D'ailleurs,* » tout le monde convient que la matiere ne » peut point s'anéantir totalement, ou ceſſer » d'exiſter : or, comment comprendra-t-on » que ce qui ne peut ceſſer d'être, ait pu ja- » mais commencer ?......

Contradiction apparente entre la création & l'immutabilité de Dieu.

» Si cet Être (Dieu), dit encore le même » Auteur (*d*), a créé la matiere, ou enfanté » l'Univers, il fut un temps où il voulut que » cette matiere & cet Univers exiſtaſſent, & » ce temps fut précédé d'un autre temps où il » avoit voulu qu'ils n'exiſtaſſent point en- » core. Si Dieu eſt l'Auteur de toutes choſes,

(*a*) Les mêmes objections ſe trouvent preſque mot à mot dans *Telliamede*, deuxieme journée.

(*b*) V. la réponſe à cette objection, 1re. Partie.

(*c*) Le même raiſonnement eſt rappelé preſque mot à mot. Tome 2, chap. 4, pag. 103.

(*d*) Syſt. de la Nat. *Ibid.* Tom. 2, chap. 4, pag. 105.

» ainsi que des mouvemens & des combinai-
» sons de la matiere, il est sans cesse occupé
» à produire & à détruire; par conséquent, il
» ne peut être appelé *immuable*, quant à sa
» façon d'exister.......

M. Loke (*a*) a répondu aux difficultés qu'on éleve sur la création.

Réponse de M. Loke à ces objections.

» (Quelques Philosophes) s'imaginent,
» dit-il, que la matiere est éternelle, quoi-
» qu'ils reconnoissent un être pensant & im-
» matériel. A la vérité ils ne détruisent point
» par-là l'existence d'un Dieu; cependant,
» comme ils lui ôtent une des parties de son
» ouvrage, la premiere en ordre, & fort
» considérable par elle-même, je veux dire la
» *création*, examinons un peu ce sentiment.

Par le sens intime de notre existence actuelle.

» Il faut, dit-on, reconnoître que la ma-
» tiere est éternelle. Pourquoi? Parce que
» vous ne sauriez concevoir comment elle
» pourroit être faite de rien. Pourquoi donc
» ne vous regardez-vous point aussi comme
» éternel? Vous répondrez peut-être que c'est
» à cause que vous avez commencé d'exister
» depuis vingt ou trente ans.

Le *moi* humain n'est pas la matiere dont l'homme est composé.

„ Mais si je vous demande ce que vous en-
» tendez par ce *vous*, qui commença alors

(*a*) Liv. 4, chap. 10, §. 18.

» d'exister, peut-être serez-vous embarrassés à
» le dire. La matiere dont vous êtes com-
» posés ne commença pas alors d'exister ;
» parce que si cela étoit, elle ne seroit pas
» éternelle : elle commença seulement à être
» formée & arrangée de la maniere qu'il faut
» pour composer votre corps. Mais cette dis-
» position des parties n'est pas *vous. Elle ne*
» *constitue pas ce principe pensant qui est en*
» *vous, & qui est vous-même ;* car ceux à qui
» j'ai affaire présentement, admettent bien
» un Être pensant, éternel & immatériel ;
» mais ils veulent aussi que la matiere, quoi-
» que non pensante, soit éternelle.

Il n'est pas plus difficile de reconnoître *que la matiere ait été faite de rien que* l'être pensant.

» *Quand est-ce donc que ce principe pensant*
» *qui est en vous* a commencé d'exister ? S'il
» n'a jamais commencé d'exister, il faut donc
» que de toute éternité vous ayez été un être
» pensant ? Absurdité que je n'ai pas besoin de
» réfuter, jusqu'à ce que je trouve quelqu'un
» qui soit assez dépourvu de sens pour le sou-
» tenir ; que si vous pouvez reconnoître qu'un
» être pensant a été fait de rien, comme doi-
» vent être toutes les choses qui ne sont pas
» éternelles, pourquoi ne pourriez-vous pas
» aussi reconnoître qu'une égale puissance
» puisse tirer du néant un être matériel, avec
» cette seule différence que vous êtes assurés

„ du premier par votre propre expérience, & „ non pas de l'autre ? Bien plus on trouvera, „ tout bien confidéré, qu'il ne faut pas moins „ de pouvoir pour créer un *efprit*, que pour „ créer la *matiere*..........

Il n'eft pas raifonnable de nier la puiffance de l'Etre infini, fous prétexte que nous ne pouvons comprendre fes opérations.

M. Loke revient aux preuves de notre liberté.

„ Mais, direz-vous, n'eft-il pas impoffible „ d'admettre qu'une chofe ait été faite de „ rien, puifque nous ne faurions le concevoir ? Je réponds que non. Premiérement, „ parce qu'il n'eft pas raifonnable de nier la „ puiffance d'un Être infini, fous prétexte „ que nous ne faurions comprendre fes opérations. Nous ne refufons pas de croire d'autres effets, fur ce fondement que nous ne „ faurions comprendre la maniere dont ils „ font produits. Nous ne faurions concevoir „ comment quelqu'autre chofe que l'impulfion d'un corps peut mouvoir le corps ; cependant ce n'eft pas une raifon fuffifante „ pour nous obliger à nier que cela puiffe fe „ faire, contre l'expérience conftante que „ nous en avons en nous-mêmes, dans tous „ les mouvemens volontaires qui ne font „ produits en nous que par l'action libre, ou „ la feule penfée de notre efprit, mouvemens „ qui ne font ni ne peuvent être des effets de „ l'impulfion ou de la détermination que le „ mouvement d'une matiere aveugle caufe au

» dedans de nos corps ; car si cela étoit,
» nous n'aurions pas le pouvoir ou la liberté
» de changer cette détermination ; par
» exemple, ma main droite écrit, pendant
» que ma main gauche est en repos ; qu'est-ce
» qui cause le repos de l'une & le mouvement
» de l'autre ? *Ce n'est que ma volonté, une cer-*
» *taine pensée de mon esprit.* Cette pensée vient-
» elle seulement à changer, ma main droite
» s'arrête aussitôt, & la gauche commence à
» se mouvoir ; c'est un point de fait qu'on ne
» peut nier : expliquez comment cela se fait.
» Rendez-le intelligible, & vous pourrez au
» même moyen comprendre la création ; car
» de dire, comme font quelques-uns pour ex-
» pliquer la cause des mouvemens volon-
» taires, que l'ame donne une nouvelle dé-
» termination au mouvement des esprits ani-
» maux, cela n'éclaircit nullement la diffi-
» culté. C'est expliquer une chose obscure par
» une autre aussi obscure ; car dans cette ren-
» contre, il n'est ni plus ni moins difficile de
» changer la détermination du mouvement,
» que de produire le mouvement même, parce
» qu'il faut que cette nouvelle détermination
» qui est communiquée aux esprits animaux,
» soit, ou produite immédiatement par la pen-
» sée, ou bien par quelque autre corps que la

» pensée mette dans le chemin où il n'étoit
» pas auparavant, de sorte que le corps re-
» çoive son mouvement de la pensée; & le-
» quel des deux partis que l'on prenne, le
» mouvement volontaire est aussi difficile à
» expliquer qu'auparavant. *D'ailleurs, c'est*
» *avoir une trop bonne opinion de nous-mêmes,*
» *que de réduire toutes choses aux bornes étroites*
» *de notre capacité, & de conclure que tout ce*
» *qui passe notre compréhension est impossible,*
» *comme si une chose ne pouvoit être, dès-là que*
» *nous ne saurions concevoir comment elle se peut*
» *faire.* Borner ce que *Dieu* peut faire à ce que
» nous pouvons comprendre, c'est donner
» une étendue infinie à notre compréhension,
» ou faire Dieu lui-même fini. Mais si vous ne
» pouvez concevoir les opérations de votre
» propre ame qui est finie, de *ce principe pen-*
» *sant* qui est au dedans de vous, ne soyez
» point étonnés de ne pouvoir comprendre
» les opérations de cet Esprit éternel & in-
» fini qui a fait & qui gouverne toutes
» choses, & que *les Cieux des Cieux ne sau-*
» *roient contenir* «.

On ne répond à ces raisonnemens que par le systême du fatalisme, dont l'absurdité est démontrée.

Ainsi M. Loke ne répond aux objections qu'on oppose à la création, qu'en démontrant que les mêmes difficultés s'élevent contre l'action de notre volonté sur les membres de

notre corps, ce qu'il ſuppoſe impoſſible de conteſter. Mais nos Sages l'arrêtent : c'eſt préciſément, diſent-ils, parce que je ne puis concevoir que mon ame, que vous ſuppoſez ſpirituelle, en cet en droit, agiſſe ſur cette machine que je nomme mon corps qu'elle ne peut atteindre par aucun point de contact, que j'en conclus qu'il n'exiſte en moi comme dans l'Univers, qu'un ſeul Être, la matiere qui ſuit les loix d'un fataliſme irréſiſtible.

J'ai répondu à cette difficulté dans ma premiere Partie, en prouvant qu'il eſt auſſi impoſſible à l'homme de douter de ſa volonté & de ſa liberté, que de ſon exiſtence : eſſayons maintenant, non d'expliquer le myſtere de la création inacceſſible à un être borné ; mais de le débarraſſer au moins d'une partie des difficultés par leſquelles on s'efforce d'en ébranler la croyance.

La contradiction qu'on croit trouver dans la création, toule ſur le mot, non ſur la choſe.

Pour éviter les diſputes de mots, je commencerai par reconnoître que *l'extraction du néant, faire de rien quelque choſe*, renferme une contradiction dans les termes ; mais cette contradiction eſt-elle dans la choſe exprimée, ou ſeulement dans les mots dont on ſe ſert pour l'exprimer ?

(*a*) On ne peut ſans doute rien tirer *du*

(*a*) Il ſemble que les Auteurs du Dictionnaire Encyclo-

néant, car le néant étant la négation de l'existence, n'est pas une base de laquelle on puisse

---

pédique sur le mot *incompréhensible*, ayent eu en vue la difficulté proposée ici, quoiqu'ils se contentent d'établir des principes sans aucune application particuliere. En tout cas il est bon de les discuter.

» Lorsqu'une proposition est *incompréhensible*, disent-ils, » c'est la faute de l'objet ou la faute des mots. Dans le pre- » mier cas il n'y a point de ressource..... « -- Il est des objets incompréhensibles par leur nature ; nous concevons qu'il en doit être ainsi, puisque notre intelligence est bornée. Tel est DIEU, tels sont les Mysteres que la Religion nous enseigne, tel est le dogme de la création. Aucune image corporelle ne peut peindre ces objets à notre imagination, l'intelligence humaine ne peut les embrasser, *il n'y a point de ressource ;* j'en demeure d'accord avec vous. Mais conclurons-nous delà, que nous ne pouvons être assûrés de l'existence de ces objets ? Non, sans doute, si la réflexion sur les sensations que nous éprouvons, sur le sentiment qui nous convinc de notre existence, nous démontre leur existence ; on peut même dire que, dans ce cas, l'objet n'est pas pleinement *incompréhensible*. C'est ainsi que, quoique nous ne puissions atteindre jusqu'à l'essence & l'ensemble des attributs de l'Être infini, nous comprenons cependant par la réflexion que l'Être nécessaire, le principe de tous les êtres, n'a pu être borné dans ses perfections, & que ce qu'il a révélé est nécessairement vrai, quoique ne nous puissions le comprendre. — Le fait de la révélation ne renferme-t-il pas de contradictions ? Pourquoi Dieu nous auroit-il révélé ce que nous ne pouvons comprendre ? — Précisément, pour arrêter votre vaine curiosité, pur vous faire sans cesse toucher les bornes de votre intelligence ; je le

extraire. *Faire de rien quelque chose*, c'eſt encore une contradiction dans les termes ; car

---

prouverai : — » Dans le ſecond cas (ajoutent les mêmes Au» teurs) il faut expliquer les mots. Si, les mots bien expliqués, » il y a contradiction dans les idées, la propoſition n'eſt point *incompréhenſible*, elle eſt fauſſe. « — Oui, s'il *y a contradiction dans les idées*, c'eſt-à-dire, ſi la prétendue contradiction ne provient point du choix des mots qui ont été employés pour exprimer la propoſition ; car il n'y a pas de contradiction dans les idées, ſi celle qu'on ſuppoſe peut être levée par le changement des mots : ainſi la contradiction qu'on trouve dans l'idée de *création* exprimée par ces mots *extraction du néant*, peut être levée en changeant d'expreſſion, comme je l'obſerve en cet endroit. » — S'il » n'y a, ni convenance, ni diſconvenance entre les » idées, la propoſition n'eſt point incompréhenſible ; elle » eſt vuide de ſens, il eſt indécent d'en faire de ſemblables » à des gens ſenſés. « — D'accord ; mais je trouve, par exemple, une très-grande convenance à dire que Dieu étant le ſeul Être néceſſaire, tous les autres êtres tiennent de lui leur exiſtence : or cette propoſition que Dieu eſt le ſeul Être néceſſaire m'eſt démontrée par la raiſon. — » Il y a » deux grands principes qu'il ne faut point perdre de vue, » c'eſt qu'il n'y a rien dans l'entendement qui ne nous ſoit » venu par les ſens, & qui, par conſéquent ne doive, en » ſortant de l'entendement, retrouver des objets ſenſibles » pour ſe rattacher........ Prenez un mot, prenez le plus » abſtrait ; décompoſez-le, décompoſez-le encore, & il ſe » réſoudra en dernier lieu à une repréſentation ſenſible. » C'eſt qu'il n'y a que des repréſentations ſenſibles & des » mots particuliers qui les déſignent, ou des mots généraux

rien, le *néant* n'est susceptible d'aucune modification, d'aucune production : mais changeons d'expressions, & disons, l'*Être nécessaire*, l'*Être existant par lui-même a donné l'être*

» qui les rassemblent dans la même classe, & qui indiquent » que toutes ces représentations sensibles, quelque diverses qu'elles soient, ont néanmoins une qualité commune. « — Il ne manque que quelques mots à votre seconde proposition, pour la rendre entiérement vraie : *Il n'est aucun mot qui ne doive, en sortant de l'entendement, retrouver des objets sensibles*, ajoutez, *ou au moins laisser découvrir la trace par laquelle l'entendement est parvenu des objets sensibles à une idée purement intellectuelle.* Ainsi, je ne peux dans le mot DIEU reconnoître un objet sensible, & si je l'y trouve, c'est une erreur de mon imagination ; cependant je découvre facilement, comment du sentiment intime de mon existence excité en moi par les objets sensibles, j'ai remonté jusqu'à un premier être que mes sens ne peuvent me représenter ; mais que je conçois nécessaire, comme la cause premiere de mon existence. Je décompose vainement le mot de *création ;* il ne me représente aucune opération sensible : mais je conçois comment de la nécessité d'un premier Être unique, j'ai conclu qu'il étoit l'Auteur de tout ce qui existe, & comment j'emprunte des idées que j'ai de la production des êtres matériels que les sens font naître en moi, des images imparfaites pour me représenter la production ineffable de tous les êtres, par la seule volonté de l'Être nécessaire, quoique cette production des êtres matériels l'un par l'autre ne soit point une création, mais un simple changement de forme. Dire simplement *que les mots doivent en sortant de l'entendement retrouver des objets sensibles pour*

à la matiere & à tout ce qui existe ; il a fait que la matiere qui n'existoit pas, commençât d'exister : vous énoncez une opération au dessus de l'intelligence humaine ; mais où est la contradiction ? En est-ce une de dire que celui qui renferme l'être par essence, a été le principe, la cause premiere de tous les êtres qui existent ?

Source de cette équivoque. On personnifie le *néant* comme la *nature*.

Si vous recherchez maintenant la source de la contradiction que les expressions dont vous vous serviez d'abord, vous avoient présentée ; vous appercevrez qu'elle vient de vous-même. Vous personnifiez le néant par ces expressions : *tirer du NÉANT, faire de RIEN quelque chose*, & quand vous jetez ensuite les yeux sur un objet qui n'a d'existence que dans votre imagination & dans vos paroles, il vous échappoit, il s'évanouit. C'est par un abus semblable qu'en personnifiant la *Nature*, on la rend susceptible de toutes les productions qui frappent nos yeux, d'être le principe & la cause premiere de la pensée, de

---

se rattacher, ce seroit ne reconnoître d'autre être que la matiere qui excite en nous les sensations, ce seroit nier l'opération de l'intelligence qui combine les sensations, ce seroit, en rejettant les conséquences qui résultent du sens intime, admettre par-tout des effets sans cause, & retomber dans un pyrrhonisme absurde.

l'intelligence

l'intelligence que nous appercevons en nous-mêmes, de ces loix que nous voyons observées par tous les corps, en un mot du systême général de l'Univers. Réduisez cette nature personnifiée, à ce qu'elle est en effet dans l'opinion de ceux qui soutiennent ce systême, il ne reste qu'une matiere morte & inanimée, incapable d'aucun des effets que vous lui faites produire.

Mais, dites-vous, comment concevoir que *quelque chose commence d'exister ?* Quelle seroit la base & le principe de cette existence nouvelle ? — Ce principe est la puissance infinie de l'Être existant par lui-même; concevez-vous mieux comment un Être qui n'est pas la matiere, peut agir sur la matiere ?

Comment concevoir que *quelque chose commence d'exister?* Réponse.

Après avoir répondu à l'argument commun de M. de Voltaire, & de l'Auteur du Systême de la Nature, contre le dogme de la création; examinons séparément leurs opinions sur l'essence des êtres, & essayons de les combattre l'un par l'autre.

Différence de l'opinion de M. de Voltaire & de celle de l'Auteur du Systême de la Nature. On les examine séparément.

M. de Voltaire reconnoît la nécessité d'un Dieu Législateur universel; mais il prétend qu'il ne répugne point que la matiere & l'espace soient coéternels avec Dieu; l'Auteur du Systême de la Nature soutient au contraire

que deux êtres néceſſaires, éternels, exiſtans par eux-mêmes, ſont impoſſibles & contradictoires; il en conclut que la matiere avec ſon *énergie*, ſon *eſſence*, *ſes propriétés*, eſt le ſeul Être néceſſaire & éternel.

Opinion de M. de Voltaire. Du principe dont il part.

Il n'appartient pas (dit M. de *Voltaire*) *à un Philoſophe d'admettre ce qu'il ne peut concevoir.* — Pardon, Monſieur, il me ſemble que cette propoſition n'eſt nullement philoſophique. Il appartient à un Philoſophe d'admettre tout ce qui lui eſt prouvé par la raiſon. Il appartient à un Philoſophe de ſe connoître lui-même, de ſavoir qu'étant borné par ſa nature, il lui eſt impoſſible de pénétrer juſqu'à l'eſſence & aux propriétés de l'Infini. Cette impoſſibilité le jettera-t-elle dans le pyrrhoniſme, niera-t-il ce qu'il conçoit, ce que la raiſon lui fait voir comme les conſéquences néceſſaires de ce ſens intime qui l'inſtruit de ſon exiſtence, parce qu'il en réſulte des difficultés inacceſſibles à la raiſon humaine? Non ſans doute, car le pyrrhoniſme eſt une contradiction palpable. Pour rendre votre propoſition philoſophique, il faut dire qu'il *n'appartient pas à un Philoſophe d'admettre ce qui ſe détruit lui-même, ce qui renferme des principes contradictoires*; mais le Philoſophe doit

employer la sagacité de son esprit pour découvrir si la contradiction qu'on lui présente est aussi évidente qu'elle lui paroît au premier coup-d'œil. Si cette prétendue contradiction ne lui montre que les bornes de ses connoissances, non-seulement elle ne l'engagera pas à nier ce qu'il connoît ; mais il se défieroit de ses découvertes, si elles le portoient jusqu'à la connoissance de l'Infini ; car cette connoissance seroit contradictoire avec sa Nature.

D'après ces observations, examinons si votre systême ne renferme pas des contradictions plus claires que celui que vous combattez. (a) *La matiere*, dites-vous, *peut être éternelle par sa nature, & Dieu peut très-bien par sa Nature avoir le pouvoir de la modifier....... Il n'y a pas de contradiction à croire la matiere nécessaire & éternelle, & Dieu nécessaire & éternel...... Je dois donc admettre trois êtres, L'ESPACE dont l'existence seroit réelle ; quand même il n'y auroit ni matiere ni Dieu, LA MATIERE qui ne pouvant être formée de rien est nécessairement dans l'espace, & DIEU sans lequel la matiere ne pourroit être organisée & animée.* Des trois êtres nécessaires de M. de Voltaire.

Avant de nous livrer à l'examen de ces propositions, écoutons l'Auteur du Systême de La contradiction de ce systême est re.

(a) Mélanges de Philosophie, partie 1, chap. 11.

connue par l'Auteur du Systême de la Nature.

la Nature (*a*) : » L'orsqu'on demande, dit-il, » aux Théologiens obstinés à admettre deux » substances essentiellement différentes, pour-» quoi ils multiplient les êtres sans nécessité ? » C'est, disent-ils, parce *que la pensée ne peut* » *être une propriété de la matiere.* On leur de-» mande alors si Dieu n'a pas pu donner à la » matiere la faculté de penser : ils répondent » que non, vu que Dieu ne peut faire des » choses impossibles. Mais dans ce cas, les » Théologiens, d'après ces assertions, se re-» connoissent pour de vrais Athées. En effet, » d'après leurs principes, *il est aussi impossible* » *que l'esprit ou la pensée produisent la matiere*, » *qu'il est impossible que la matiere produise l'es-* » *prit & la pensée*, & l'on en conclura contre » eux que le monde n'a pas été fait par un » esprit, pas plus qu'un esprit par le monde, » que le monde est éternel, *& que, s'il existe un* » *esprit éternel, il y a deux éternels selon eux,* » *ce qui seroit absurde*; ou que s'il n'y a qu'une » seule substance éternelle, c'est le monde, vu » que le monde existe comme on n'en peut » douter «.

On développe cette contradiction.

La pensée peut-elle devenir, par l'effet de la puissance de Dieu, une propriété accidentelle

(*a*) Syst. de la Nat. Tom. 1, chap. 7, pag. 100, dans sa note.

d'une portion de matiere, comme M. Loke le croyoit ? C'est ce que j'examinerai dans un chapitre particulier. *Mais il est absurde*, nous dit le même Auteur, *d'admettre deux éternels.* Développons cette proposition, en l'appliquant à l'opinion de M. de Voltaire.

On ne peut faire de l'*espace* un troisieme être néceffaire & du *Senforium* de *Newton*.

Un Être éternel, c'est-à-dire, existant par lui-même, ne peut être borné par aucun autre. Comment le feroit-il ? Quel droit auroit eu l'un de ces êtres, de modifier l'autre ? — Ils sont bornés, dites-vous, par leur nature, par leur essence. Mais qui leur a donné cette *essence ?* Pourquoi l'un de ces êtres a-t-il l'*intelligence* dont les autres sont privés? N'appercevez-vous pas que vous me rejetez dans les *essences*, les *énergies*, les *qualités occultes* des Péripatéticiens modernes, tous effets sans cause ?

Je sais que l'espace existe, parce que sans espace les corps ne pourroient se mouvoir ; mais j'ignore quel est cet espace, ce vuide qui pénetre tous les corps. *Newton* prétend que cet espace est Dieu même (a). Il est le *senforium* de *Clarke* & de *Newton ;* c'est ce que j'ignore ; mais cet espace, quel qu'il soit,

(a) Mélanges de Philosophie de M. de Voltaire, Part. 1, chap. 2.

ne peut être que Dieu, ou une propriété de la matiere qui m'est inconnue, car il ne me présente par lui-même d'autre idée que celle du *vuide* que le mouvement des corps exige, idée qui n'est pas suffisante pour m'engager à en former un troisieme être éternel existant par lui-même. Si je joins à cette idée celle de l'intelligence, de la puissance infinie, essentielle, dès-lors l'espace est *Dieu*.

Si la matiere est nécessaire. On nous ramene à la *création* par les deux systêmes.

Si la matiere existoit par elle-même, chacun des atomes qui la composent seroit nécessaire. Ce mot d'atome renferme déjà pour moi des difficultés insolubles : qu'est-ce qu'une portion de matiere si petite que je la conçoive indivisible ? Mais prenez garde que si chaque atome est éternel & nécessaire, il sera indépendant de tous les autres : qui l'aura borné dans ses perfections ? Comment aura-t-il pu être modifié, assujetti à des loix fixes ? — Par le concours, direz-vous. — Mais ce concours suppose une direction dans le plus grand nombre des atomes, pour forcer les autres à suivre la même route : quel être auroit déterminé la direction d'atomes nécessaires, existans par eux-mêmes ? Ainsi, vous retombez dans un labyrinthe dont vous ne pouvez sortir qu'en reconnoissant un Être supérieur à la matiere qui l'ait modifiée, qui lui ait donné des

loix, ce qu'il n'auroit pu faire s'il n'étoit le ſeul Être néceſſaire, le ſeul éternel, le ſeul exiſtant par lui-même ; il faut donc que la matiere tienne de lui ſon exiſtence. C'eſt ainſi que nous ſommes ramenés à la création par les conſéquences qui réſultent des raiſonnemens de deux Sages qui la combattent l'un & l'autre.

L'Auteur du Syſtême de la Nature inſiſte toutefois : *Tout le monde convient*, dit-il, *que la matiere, ne peut point s'anéantir totalement, ou ceſſer d'exiſter : or, comment comprendra-t-on que ce qui ne peut ceſſer d'exiſter, ait pu jamais commencer ?*

Anéantiſſement de la matiere auſſi inconcevable que la création ſans une volonté expreſſe de *Dieu.*

Ce raiſonnement renferme encore une pétition de principe.

Ce que nous appelons mort, deſtruction dans les êtres qui nous environnent, n'eſt qu'un changement de diſpoſition dans leurs parties, une coordination pour une autre fin que celle à laquelle ils avoient été d'abord deſtinés. Un homme meurt, la diſſolution de ſes organes donne l'être à une multitude d'inſectes, les vers, les corbeaux, les poiſſons s'en nourriſſent, une partie s'évapore dans l'air, une autre ſe convertit dans la ſubſtance des alimens qui ſervent à notre nourriture ou à nos beſoins, aucune portion de matiere n'eſt

La *deſtruction* des êtres matériels n'eſt qu'un changement de parties.

perdue ni anéantie ; tel est l'ordre de la Nature sans doute ; nous ne pouvons concevoir ni la création, ni l'anéantissement d'aucune partie de la matiere, sans une volonté particuliere de Dieu. Voudra-t-il un jour que la matiere soit anéantie ? J'ai peine à le croire, car il est peu vraisemblable qu'il l'eût créée, s'il eût eu dessein de la réduire au néant. Cependant cette idée ne donneroit atteinte, ni à la sagesse, ni à l'immutabilité de l'Être infini ; je le prouverai dans un moment.

Si la matiere pourroit être anéantie? Equivoque. Les loix qu'elle suit répugnent à la supposition de la nécessité de son existence.

Comment la matiere pourroit-elle être anéantie ? — Comme elle a été créée ; l'un & l'autre passe mon intelligence : — *Tout le monde convient que la matiere ne peut s'anéantir ou cesser d'exister.* — Oui *par elle-même ;* mais par la volonté du Créateur, aucun de ceux qui admettent la création, n'en conviennent. Les Théologiens ne nous disent-ils pas au contraire, que la conservation des êtres n'est dans Dieu que la suite du même acte, par lequel il les a créés ; c'est par sa volonté qu'il leur a donné l'existence ; c'est par sa volonté qu'il la leur conserve (*a*). Ainsi

(*a*) Ce principe est reconnu par tous les Théologiens sans distinction, ils ne different que dans les conséquences qu'ils en tirent, relativement à l'action de Dieu, & à sa prescience des actes émanés de la volonté libre des hommes.

toute l'équivoque du raisonnement de notre Auteur, roule sur ce mot *par elle-même*. La matiere ne peut *par elle-même* se priver de l'existence, comme elle n'a pu se la donner. Si elle tenoit l'existence de sa nature, elle seroit l'Être nécessaire; elle ne pourroit donc s'anéantir elle-même. Mais on ne peut, sans tomber dans une contradiction évidente, prétendre que la matiere existe par elle-même, & qu'elle ait reçu d'un autre les loix qu'elle observe: celui qui lui a donné l'être, pourroit donc l'anéantir.

Prétendue contradiction entre la *création & l'immutabilité de Dieu*. Premiere réponse. Résumé de ce §. Renvoi au §. suivant.

Cette puissance & cette sagesse de Dieu est-elle restée dans l'inaction pendant une éternité? » Si Dieu a créé la matiere ou enfanté » l'Univers, (nous dit l'Auteur du Systême » de la Nature) il fut un temps où il voulut » que cette matiere & cet univers existassent, » & ce temps fut précédé d'un autre temps, » où il avoit voulu qu'ils n'existassent point » encore..... Il est sans cesse occupé à produire » & à détruire, par conséquent il ne peut » être réputé immuable *quant à sa façon* » *d'exister* «.

Rappelons à l'Auteur du Systême de la Nature, un reproche qu'il fait souvent aux *Déicoles*, de faire Dieu à leur image. N'est-ce pas au contraire les Athées qui, pour trouver

des contradictions dans la nature divine, la rabaissent jusquà leur existence ? Êtres bornés par notre nature, sujets ainsi que l'Univers à une succession, à des révolutions, à des changemens perpétuels, nous ne connoissons le temps, nous ne pouvons entrevoir l'Eternité, que par la réflexion sur la succession de nos idées. En est-il de même de l'Être infini ? Quoique le passé, le présent & le futur ne puissent exister en même temps, Dieu les voit du même coup-d'œil, parce que la même volonté toujours permanente les produit ; les êtres changent sous lui, mais il ne change pas : ainsi l'idée de création, c'est-à-dire, de commencement d'existence dans la matiere & dans tous les êtres bornés, ne renferme aucune contradiction, avec l'immutabilité de Dieu, *quant à sa façon d'exister :* ce seul mot répond à l'objection.

Cette réponse suffiroit sans doute. Cependant le spectacle de la Nature & les découvertes de notre siecle, me paroissent en fournir une encore plus satisfaisante.

❧

§. II.

Autre réponse à la contradiction qu'on prétend découvrir entre la création & l'immutabilité *de l'Être infini, tirée du spectacle que la Nature offre à nos yeux.*

En proposant cette réponse à mes Lecteurs, je les supplie de me permettre de la comparer à l'histoire de la création, telle qu'elle est rapportée dans le premier chapitre de la Genese, & aux Dogmes que la Religion Chrétienne nous enseigne, non que je me croye en droit d'opposer maintenant à nos Sages ces Dogmes & les Livres qui les contiennent, comme une autorité divine; je tomberois moi-même dans une pétition de principe semblable à celle que je leur reproche; je donnerois la révélation pour preuve de mes opinions, avant d'en avoir prouvé la possibilité & l'existence. Mon objet dans cette discussion est uniquement de calmer les inquiétudes des ames pieuses qui liront mon Livre, en leur présentant une solution nouvelle puisée dans les opinions qu'on regarde communément comme les moins compatibles avec les idées religieuses. Je les prie de se souvenir de la protestation que j'ai faite dans mon introduction.

Observation préliminaire.

Si des recherches entreprifes, non-feulement avec un fcepticifme philofophique, mais dans le doute le plus réel, m'euffent conduit à l'incrédulité, je n'euffe pas affez préfumé de mes connoiffances pour porter une main téméraire fur un édifice élevé par l'erreur, fi vous voulez, mais que les loix de ma patrie m'obligent de refpecter. Convaincu de la divinité de la religion de nos Peres, je protefte de nouveau que je fuis difpofé à me retracter de ce que je vais dire, dès qu'on me prouvera que mes opinions font contraires aux vérités faintes que cette Religion nous enfeigne.

De la divifion en *corps* & *efprits* ? Si elle eft celle d'un fourd & d'un aveugle, comme le prétend M. de Voltaire.

» *Newton* (dit M. de Voltaire (*a*)) étoit bien » loin de hafarder une définition de l'ame, » comme tant d'autres ont ofé le faire. Il » croyoit qu'il étoit poffible qu'il *y eût des* » *millions d'autres fubftances penfantes, dont* » *la nature pouvoit être abfolument différente de* » *la nature de notre ame.* Ainfi la divifion que » quelques-uns ont faite de toute la Nature » en *corps* & *efprits*, paroît la définition d'un » fourd & d'un aveugle qui, en définiffant les » fens, ne foupçonneroit, ni la vue, ni » l'ouïe. De quel droit en effet pourroit-on » dire que Dieu n'a pas rempli l'efpace im-

(*a*) Mélanges de Philofophie, Partie 1, chap. 7.

» mense d'une infinité de substances qui » n'ont rien de commun avec nous ? «

Cette question trouve naturellement sa place à côté de la supposition que je viens de réfuter, qu'il existe trois êtres éternels & nécessaires, *Dieu*, *l'espace*, & *l'étendue*.

Que les *abstractions métaphysiques* ont souvent égaré les raisonneurs.

Commençons par écarter l'équivoque que renferme le mot de *substance* ; comme si l'idée abstraite que ce mot présente à notre esprit, pouvoit être la base des différentes qualités que nous attribuons aux êtres qui nous environnent, ou dont nous concevons la possibilité ; c'est cette erreur qui a égaré presque tous les Philosophes de l'antiquité : ils réalisoient les *nombres*, les *substances*, les *qualités* des êtres qui frappoient leurs sens, & tiroient de ces idées purement intellectuelles, de ces *abstractions métaphysiques*, des conséquences pour expliquer les causes des phénomenes de la Nature.

On prouve qu'il ne peut exister que deux genres d'êtres, la *matiere* & *l'esprit*.

Lorsqu'abandonnant ces abstractions, nous nous rapprochons de la réalité, il nous est impossible de concevoir plus de deux genres d'êtres, savoir l'être étendu, divisible, figurable, impénétrable qui agit directement sur nos sens, que nous nommons *la matiere*, & l'être qui pense, qui veut, qui sent en nous, que nous connoissons par la réflexion sur le

ſens intime qui nous inſtruit de notre exiſtence, *l'eſprit.*

L'eſpace exiſte, me direz-vous, puiſqu'il n'y auroit point de mouvement dans la matiere, s'il n'y avoit du vuide : le *vuide*, *l'eſpace* pénetrent donc tous les corps. — Je réponds que je conçois la néceſſité de *l'eſpace ;* mais que ſa nature m'eſt entiérement inconnue : l'exiſtence de l'eſpace ne peut donc me déterminer à admettre un être intermédiaire entre la *matiere* & *l'eſpace.*

La nature de l'un & de l'autre de ces êtres renferme des difficultés inſolubles à l'intelligence humaine ; je l'ai prouvé dans le premier chapitre de ma premiere Partie.

Dans le ſyſtême de ceux qui regardent la penſée, le ſentiment, comme des qualités dont la matiere peut devenir ſuſceptible, par la volonté de l'Être infini, comme M. Loke l'a penſé, il ſeroit poſſible qu'il n'exiſtât en nous qu'un ſeul être, *la matiere* douée de ces facultés ; cependant ces qualités ne lui ſont pas eſſentielles, cette vérité eſt reconnue par M. Loke & par M. de Voltaire lui-même. On ne pourroit donc ſe diſpenſer, dans ce ſyſtême, de reconnoître l'exiſtence d'un Être ſupérieur & différent de la matiere qui lui eût donné ces propriétés ; ainſi l'eſprit & la matiere forment

deux genres d'êtres diſtincts par leur nature. Quels ſeroient ces êtres mitoyens, ces *ſubſtances qui n'auroient rien de commun avec nous*, ſuivant l'expreſſion de M. de Voltaire? — Des êtres étendus & cependant pourvus de la faculté de *ſentir*, *de penſer*, de *vouloir?* De tels êtres, s'ils étoient poſſibles, ne devroient être rangés que dans la claſſe d'êtres matériels. — Des êtres inétendus & néanmoins ſuſceptibles de ſolidité, de configuration, de mouvement? Ces idées ſont contradictoires. — Vous raiſonnez, dit-on, comme des aveugles & des ſourds qui nieroient l'exiſtence de la vue & de louïe, parce qu'ils ſeroient privés de ces ſens. — Je pourrois vous répondre que, ſelon vous-même, il *n'appartient pas à un Philoſophe d'admettre ce qu'il ne peut concevoir;* mais cette maxime eſt fauſſe dans ſa généralité: ainſi je ne vous l'oppoſerai pas. Il eſt une multitude de choſes dont l'exiſtence m'eſt prouvée, quoiqu'elles préſentent à mon eſprit des difficultés inſolubles; mais je ne peux reconnoître comme poſſible ce qui renferme contradiction, car ce feroit admettre qu'une choſe peut être & ne pas être en même temps. Si j'abandonnois ce principe, je retomberois dans le pyrrhoniſme. Il n'exiſte donc que deux genres d'êtres, *l'eſprit* & la *matiere*.

Prodigieuse fécondité de la Nature; en quoi elle consiste, selon M. de Buffon?

Cependant, lorsqu'ayant admis cette division générale, je jette les yeux sur les objets qui m'environnent, je ne vois plus de bornes à la prodigieuse fécondité de la Nature, ou de son Auteur.

» La premiere vérité qui sort de l'examen » sérieux de la Nature, (nous dit M. de Buf- » fon (*a*)) est une vérité peut-être humiliante » pour l'homme; c'est qu'il doit se ranger lui- » même dans la classe des animaux auxquels » ils ressemble, par tout ce qu'il y a de ma- » tériel, & même leur instinct lui paroîtra » peut-être plus sûr que sa raison, & leur in- » dustrie plus admirable que ses Arts. *Parcou-* » *rant ensuite successivement & par ordre les dif-* » *férens objets qui composent l'Univers, & se* » *mettant à la tête de tous les êtres créés*, il » verra avec étonnement qu'on peut des- » cendre par degrés presque insensibles de la » créature la plus parfaite, jusqu'à la matiere » la plus informe, de l'animal le mieux orga- » nisé jusqu'au minéral le plus brut; *il recon-* » *noîtra que ces nuances imperceptibles sont le* » *grand œuvre de la Nature; il les trouvera ces* » *nuances, non-seulement dans les grandeurs &*

(*a*) M. de Buffon. Tom. 1, de la maniere d'étudier l'Histoire Naturelle.

» *dans*

» *dans les formes ; mais dans les mouvemens,*
» *dans les générations, dans les successions de*
» *toute espece* «.

Je me plais à approfondir cette idée. Qui pourroit attribuer un tel ordre au hasard, ou à une matiere morte, inanimée, destituée d'intelligence ? Ainsi, vous retrouvez de toutes parts des preuves de l'existence d'un Être supérieur à la matiere, qui a réglé ses mouvemens, & déterminé son énergie.

C'est une nouvelle preuve de l'existence de Dieu.

Si je rencontre une telle dégradation dans les êtres que je regarde comme inférieurs à moi ; pourquoi ne supposerois-je pas une semblable progression dans les êtres qui me sont supérieurs, qui remplissent, pour ainsi dire, cet intervalle immense qui se trouve entre moi & l'Être infini.

Vraisemblance d'une semblable progression dans les êtres supérieurs à moi.

Ce n'est pas que je croie, avec M. de Voltaire, que ces êtres puissent être des substances mitoyennes entre la matiere & l'esprit. Je viens de réfuter cette supposition ; mais je croirai facilement que des esprits ont, en vertu d'une Loi du Créateur, une communication qui m'est inconnue avec d'autres êtres spirituels, tels que les ames des hommes ; je croirai que ces esprits peuvent, en vertu d'une Loi du Créateur, agir sur la matiere, quoiqu'ils ne puissent l'atteindre par aucun

Qualités que je reconnois possibles dans les êtres, sans qu'ils forment un troisieme genre.

point de contact : j'ai discuté cette objection dans ma premiere Partie ; je croirai qu'il est possible que ces esprits soient unis à des corps dont les organes aient une force, une perspicacité beaucoup plus grande que les nôtres, ou que, si cette union n'est pas perpétuelle, ils aient la faculté de s'unir à des corps momentanément, & d'établir entre ces corps & eux une communication, telle que celle qui existe entre mon ame & la machine que je nomme mon corps.

L'homme est l'habitant de notre globe, ce qui n'exclut pas la possibilité d'habitans dans les autres.

» Transportez en imagination un homme » dans la planeté de *Saturne* (nous dit l'Au» teur du Systême de la Nature (*a*)), bientôt » sa poitrine sera déchirée par un air trop » raréfié...... Transportez-le dans *Mercure*, » l'excès de la chaleur l'aura bientôt dé» truit.... « — Sans doute : mais je ne concluerai pas delà que l'homme soit une *production de notre globe*, comme vous le supposez ; car, quelques efforts que je fasse, il m'est impossible de concevoir que la terre, l'eau, l'air, le feu, les sels, les esprits, &c. dont notre globe est composé, aient produit un être libre, doué des facultés de sentir, de penser, de vouloir : j'en concluerai seulement que

(*a*) Syst. de la Nat. Voyez ci-dessus.

l'homme eſt l'habitant de notre globe, que ſes ſens, ſes organes, ſa machine entiere ont été proportionnés à l'habitation qui lui étoit deſtinée par le Créateur. Pourquoi ſuppoſerai-je que ces globes immenſes qui roulent ſur nos têtes, dont l'étendue eſt telle que notre terre n'eſt en comparaiſon qu'un grain de ſable, un point imperceptible, ſont deſerts & inhabités? Pourquoi regarderois-je comme impoſſible que les autres planetes poſſédaſſent des habitans dont les organes fuſſent proportionnés aux globes qui leur auroient été deſtinés?

Cette opinion n'eſt pas contraire à la foi. Renvoi. Des êtres ſupérieurs à l'homme que la Religion admet.

Arrêtez (me dira-t-on), vous manquez à vos promeſſes. Rappellez-vous le ſilence que vous vous êtes preſcrit, ſi vos recherches vous conduiſoient à des opinions contraires aux vérités que Dieu nous a révélées. L'homme eſt eſſentiellement la créature la plus parfaite qui ſoit ſortie des mains de Dieu : Jeſus-Chriſt eſt-il mort pour cette multitude d'êtres raiſonnables, dont vous peuplez les autres globes?

Nos Sages concluent, au contraire, des *Myſteres* que la Religion Chrétienne offre à notre foi, que la révélation qui s'arroge (diſent-ils) le droit de ſubjuguer notre in-

telligence n'eſt qu'une invention humaine (*a*). Je me propoſe de diſcuter par la ſuite cette objection. Les queſtions qu'elle entraîne ſeroient maintenant prématurées. Mais la Religion Chrétienne elle-même ne nous enſeigne-t-elle pas qu'il exiſte des êtres ſupérieurs à l'homme, tels que les Anges & les Démons, auxquels le Myſtere de la Rédemption n'a pas été appliqué ?

Que les facultés de l'homme ſont analogues à ſa deſtination, extrait de M. Loke.

» Dieu qui, par ſa grace infinie (dit M. » Loke (*b*)), nous a fait tels que nous ſom- » mes, avec toutes les choſes qui ſont autour » de nous, a diſpoſé nos ſens, nos facultés » & nos organes de telle ſorte, qu'ils puiſſent » ſervir aux néceſſités de cette vie....... En » effet, nous pénétrons aſſez avant dans leur » admirable conformation, & dans leurs » effets ſurprenans, pour reconnoître & » exalter la ſageſſe, la puiſſance & la bonté » de celui qui les a faites. Une telle connoiſ- » ſance convient à l'état où nous nous trou- » vons dans ce monde, & nous avons toutes » les facultés néceſſaires pour y parvenir ; » mais il ne paroit pas que Dieu ait eu en

(*a*) Syſtême de la Nat. Tom. 2, chap. 3, pag. 83, dans la note.

(*b*) Traité de l'entendement humain, Liv. 2, chap 23, §. 12.

» vue de faire que nous puissions avoir une
» connoissance parfaite, claire & absolue des
» choses qui nous environnent; & peut-être
» même que cela est bien au dessus de la
» portée de tout être fini....... Si nos sens rece-
» voient quelque altération considérable, &
» devenoient beaucoup plus pénétrans, l'ap-
» parence & la forme extérieure des choses se-
» roit toute autre, & je suis tenté de croire
» que, dans cette partie de l'Univers que nous
» habitons, un tel changement seroit incom-
» patible avec notre nature, ou du moins avec
» un état aussi commode & aussi agréable que
» celui où nous nous trouvons présentement.:....
» Si, par exemple, notre sens de l'ouïe étoit
» mille fois plus vif qu'il n'est, combien se-
» rions-nous distraits par ce bruit qui nous
» batteroit incessamment aux oreilles, puis-
» qu'en ce cas-là nous serions moins en état
» de dormir ou de méditer dans la plus tran-
» quille retraite que dans le fracas d'un com-
» bat de mer? Il en est de même à l'égard de
» la vue, qui est le plus instructif de nos sens. Si
» un homme avoit la vue mille ou dix mille
» fois plus subtile qu'il ne l'a par le secours
» du meilleur microscope, il verroit avec les
» yeux, sans l'aide d'aucun microscope, des
» choses plusieurs millions de fois plus petites

» que le plus petit objet qu'il ſoit en état de » diſcerner préſentement. Il ſeroit ainſi plus à » portée de découvrir la contexture & le mou- » vement des petites particules dont chaque » corps eſt composé ; mais dans ce cas, il » ſeroit dans un monde tout différent de ce- » lui où ſe trouve le reſte des hommes. Les » idées visibles de chaque choſe ſeroient » tout autres à ſon égard qu'elles ne pa- » roiſſent préſentement. C'eſt pourquoi je » doute qu'il pût convenir avec les autres » hommes des objets de la vue, ou des cou- » leurs, dont les apparences ſeroient en ce » cas ſi fort différentes. Peut-être même » qu'une vue ſi perçante & ſi ſubtile ne pour- » roit pas ſoutenir l'éclat des rayons du ſoleil, » ou même la lumiere du jour, ni appercevoir » à la fois qu'une très-petite partie d'un objet, » & ſeulement à une forte petite diſtance. Sup- » poſez donc que par le ſecours de ces ſortes » de microſcopes, (qu'on me permette cette » expreſſion) un homme pût pénétrer plus » avant qu'on ne fait d'ordinaire dans la con- » texture radicale des corps, il ne gagneroit » pas beaucoup au change s'il ſe trouvoit » après tout dans l'incapacité de voir à une » petite diſtance les choſes qu'il lui importe- » roit d'éviter & de diſtinguer celles dont il

» auroit besoin, par le moyen des qualités » sensibles qui les font connoître aux au- » tres......

(*a*) » *Permettez-moi ici de vous proposer une* » *conjecture bizarre qui m'est venue dans l'es-* » *prit, si l'on peut ajouter foi au rapport des* » *choses dont notre philosophie ne sauroit rendre* » *raison, nous avons quelque sujet de croire que* » *les esprits peuvent s'unir à des corps de diffé-* » *rentes grosseurs, figures & configurations de* » *parties.*

M. Loke conjecture que les esprits ont la faculté de s'unir à des corps, & de se former des organes analogues à leurs desseins.

» Cela étant, je ne sais si l'un des grands » avantages que quelques-uns de ces esprits » ont sur nous, ne consiste point en ce qu'ils » peuvent se former & se façonner eux-mêmes » des organes de sensations, ou de perceptions » qui conviennent justement à leur présent » dessein, & aux circonstances de l'objet qu'ils » peuvent examiner; car combien un homme » surpasseroit-il tous les autres en connois- » sances, qui auroit seulement la faculté de » changer de telle sorte la structure de ses » yeux, que le sens de la vue seroit capable » de tous les différens degrés de vision que le » secours des vers à travers desquels on re- » garde communément par hasard nous a fait

(*a*) M. Loke, §. 12.

» reconnoître ? Quelles merveilles ne découvriroit pas celui qui pourroit proportionner ses yeux à toutes sortes d'objets, jusqu'à voir quand il voudroit, la figure & le mouvement des petites particules de sang, & des autres liqueurs qui se trouvent dans les corps des animanx, d'une maniere aussi distincte qu'il voit les animaux mêmes ?..... *Car, bien que nous ne puissions nous empêcher de reconnoître que Dieu qui est infiniment puissant, & infiniment sage, peut faire des créatures qu'il enrichisse de mille facultés & manieres d'appercevoir les choses extérieures que nous n'avons pas ; cependant nous ne saurions imaginer d'autres facultés que celles que nous trouvons en nous-mêmes ; tant il est impossible d'étendre nos conjectures mêmes, au delà des idées qui nous viennent par la sensation & la réflexion :* il ne faut pas du moins que ce qu'on suppose que les Anges s'unissent quelquefois à des corps, nous surprenne, puisqu'il semble que quelques-uns des plus anciens & des plus savans Peres de l'Eglise ont cru que les Anges avoient des corps ; ce qu'il y a de certain, c'est que leur état & leur maniere d'exister nous est tout à fait inconnue «.

Combien cette idée est conforme aux

Observez, je vous prie, que cette conjecture de M. Loke n'est autre que l'idée que les

Livres des Juifs nous donnent du pouvoir des esprits, lorſqu'ils nous repréſentent les Anges, ſe communiquant aux hommes, par l'ordre de Dieu, ſous tant de formes différentes, deux Anges reçus par *Abraham* & par *Loth*, ſous la figure des Voyageurs, un Ange combattant contre *Jacob*, *Dieu*, ou plutôt un *Ange* (car c'eſt l'opinion la plus commune) apparoiſſant à *Moyſe* ſous la forme d'un buiſſon ardent, un *Ange* ſe chargeant de la conduite du fils de *Tobie*, &c. Je ne cite ici nos Livres, que comme un monument de l'opinion du plus ancien peuple de la terre; je le prouverai dans un autre lieu. faits rapportés dans les Livres des Juifs.

Les Grecs avoient la même idée: voyez dans *Homere* & dans tous les Poëtes les formes que les Dieux prenoient pour apparoître aux hommes. Ce ſont des fictions, direz-vous. — J'en demeure d'accord; mais les Poëtes ne les euſſent pas admiſes, ſi elle n'euſſent été conformes à l'opinion des peuples, s'ils n'euſſent été perſuadés qu'il exiſtoit des êtres ſupérieurs à la nature humaine, intermédiaires entre les hommes & ce *Jupiter*, ce *Zeus* des Grecs, *Deus* des Latins, ce Dieu puiſſant, dont la volonté ébranloit l'Univers. (*a*) Même tradition parmi les Grecs.

(*a*) *N. B.* Voyez les réflexions de M. de Voltaire ſur le *Politéiſme; mêlanges de Littérature & de Philoſophie*.

Qu'il n'est ni contradictoire, ni impie de suppoſer pluſieurs révolutions dans la machine du monde.

S'il exiſte autant d'êtres ſupérieurs à l'homme, qu'il y a de degrés de dégradation, depuis l'homme juſqu'à l'inſecte, ou juſqu'au minéral, ſi notre globe doit périr un jour par le feu qui en pénetre juſqu'aux moindres parties, comme l'a penſé un Philoſophe moderne, & comme nos Livres ſaints ſemblent l'inſinuer en pluſieurs lieux, ou ſi le ſoleil venant à s'encrouter, doit perdre un jour cette force, par laquelle il attire à lui les corps qui ſe rencontrent dans ſon orbite; pourquoi ne ſuppoſerois-je pas qu'une multitude de révolutions ſemblables ſont arrivées avant celle qui a produit l'arrangement de la matiere qui ſubſiſte aujourd'hui? Cette chaîne immenſe de mondes qui ſe ſont ſuccédés dans ma ſuppoſition, tous arrangés par la ſageſſe éternelle, n'eſt-elle pas très-conforme à l'idée que

Il y prouve très-bien que, ſi le peuple qui ne raiſonne pas, admettoit la pluralité des Dieux, ni les Philoſophes, ni les gens éclairés parmi les Payens, n'ont tenu cette opinion abſurde, que les Poëtes eux-mêmes ne nous ont repréſenté dans leurs Métamorphoſes & dans leur allégories que cette chaîne d'êtres qui s'étendent depuis l'inſecte juſqu'à Jupiter Ζεὺς, *Deus* Δέμογοργον, le Maître, le Législateur du monde. Cette opinion eſt très-conforme au Dogme de la Religion Chrétienne. » Les Dieux des Nations ſont des Démons «. *Dii gentium Demonia.* S. Paul.

nous avons de la puissance de l'Être infini? Les Livres des Juifs ne supposent-ils pas que les Anges furent créés avant l'époque déterminée par le premier chapitre de la Genese?

On s'arrête au systême de M. de Buffon sur la *Théorie de la terre*.

Mais abandonnons ces hypotheses pour nous rapprocher de l'expérience. Je choisis celui de tous les systêmes sur la *Théorie de la terre*, qui est reçu le plus genéralement aujourd'hui, celui qui se concilie plus facilement, selon mon opinion, avec les phénomenes que la Nature présente à nos observations, le systême de M. de Buffon qui a suivi dans plusieurs points, & s'est écarté dans d'autres, du sentiment de M. Maillet. (*a*)

§. III.

Du systême de M. Maillet & de M. de Buffon, sur la Théorie de la terre, qui favorise la conjecture qui vient d'être proposée.

Contradiction entre le désordre qui paroit à la surface & dans l'intérieur de la terre, & l'ordre qui y regne. Extrait de M. de Buffon

» CE globe immense, la terre, (dit M. de » Buffon (*b*)) nous offre à sa surface, des » hauteurs, des profondeurs, des plaines,

(*a*) *Telliamede*, ou entretien d'un Philosophe Indien avec un Missionnaire François, sur la diminution de la mer.

(*b*) Histoire Naturelle. Tom. 1, second Discours.

» des mers, des marais, des fleuves, des ca-
» vernes, des gouffres, des volcans, & à la
» premiere inspection, nous ne découvrons
» dans tout cela aucune régularité, aucun
» ordre. Si nous pénétrons dans son intérieur,
» nous y trouvons des métaux, des minéraux,
» des pierres, des bitumes, des sables, des
» terres, des eaux, des matieres de toutes es-
» peces placées comme au hasard, & sans
» aucune regle apparente. En examinant avec
» plus d'attention, nous voyons des mon-
» tagnes affaissées, des rochers fendus & bri-
» sés, des contrées englouties, des îles nou-
» velles, des terreins submergés, des cavernes
» comblées, nous trouvons des matieres pe-
» santes souvent posées sur des matieres lé-
» geres, des corps environnés de substances
» molles, des choses seches & humides,
» chaudes, froides, solides, friables, toutes
» mêlées, & dans une espece de confusion qui
» ne nous présente d'autre image que celle
» d'un amas de débris, & d'un monde en
» ruines.

» Cependant nous habitons ces ruines
» avec une entiere sécurité ; les générations
» d'hommes, d'animaux, de plantes se suc-
» cedent sans interruption, la terre fournit
» abondamment à leur subsistance, la mer a

» des limites & des loix, ses mouvemens y
» sont assujettis, l'air a des courans réglés,
» les saisons ont leurs retours périodiques &
» certains, la verdure n'a jamais manqué de
» succéder aux frimats, tout nous paroît dans
» l'ordre; la terre qui tout à l'heure n'é-
» toit qu'un chaos, est un séjour délicieux
» où regnent le calme & l'harmonie, où tout
» est animé & conduit avec une puissance &
» une intelligence qui nous remplissent d'ad-
» miration, & nous élevent jusqu'au Créa-
» teur «.

Comment concilier ces contradictions? Par une seule proposition démontrée autant que peut l'être une vérité de cette nature, que la mer a couvert la surface de notre globe, & produit tout ce qui nous étonne, soit dans son intérieur, soit à sa surface.

Comment M. de Buffon concilie ces contradictions, en supposant que la mer a couvert la surface du globe?

Comme je ne me suis pas proposé de faire ici un traité de la Théorie de la terre, il me suffira de transcrire le tableau raccourci que M. de Buffon nous présente de ses preuves, en renvoyant le Lecteur pour les détails, au traité complet que ce savant Observateur nous a donné.

» Ne nous pressons pas (nous dit-il (*a*))

Premiere observation.

(*a*) Second Discours *de la Théorie de la terre.*

Situation des mers & leur mouvement périodique ; d'où il provient ?

» de prononcer sur l'irrégularité que nous » voyons à la surface de la terre, & sur le » désordre apparent qui se trouve dans son » intérieur ; car nous en reconnoîtrons bien-» tôt l'utilité & même la nécessité, & en y » faisant plus d'attention nous trouverons » peut-être cet ordre que nous ne soupçon-» nions pas, & des rapports généraux que » nous n'appercevions pas au premier coup-» d'œil. A la vérité, nos connoissances à cet » égard seront toujours bornées : nous ne » connoissons point encore la surface entiere » du globe, nous ignorons en partie ce qui » se trouve au fond des mers. Il y en a dont » nous n'avons pu sonder les profondeurs ; » nous ne pouvons pénétrer que dans l'écorce » de la terre ; les plus profondes cavités, les » mers les plus profondes ne descendent pas » à la 8000e partie de son diametre : nous » ne pouvons donc juger que de la couche » extérieure, & presque superficielle ; l'inté-» rieur de la masse nous est entiérement in-» connu......... La premiere chose qui se pré-» sente est l'immense quantité d'eau qui cou-» vre la plus grande partie du globe. Ces eaux » occupent toujours les parties les plus basses, » elles sont aussi toujours de niveau, & elles » tendent perpétuellement à l'équilibre & au

» repos ; cependant nous les voyons agi-
» tées (*a*) par une force puiſſante qui s'op-
» poſant à la tranquillité de cet élement, lui
» imprime un mouvement périodique & ré-
» glé, ſouleve & abaiſſe alternativement les
» flots, & fait un balancement de la maſſe
» totale des mers en les remuant juſqu'à leur
» plus grande profondeur ; nous ſavons que
» ce mouvement eſt de tout temps, & qu'il
» durera autant que la lune & le ſoleil qui en
» ſont les cauſes «.

C'eſt-à-dire que ce mouvement, *le flux & le reflux*, qui eſt, ſuivant M. de Buffon, la cauſe premiere des révolutions de notre globe, eſt l'effet des loix de l'attraction & de la force centrifuge des corps, dans le mouvement de rotation, force qui eſt elle-même la conſéquence de cette loi générale de l'attraction à laquelle on ne peut aſſigner d'autre cauſe que la volonté du Créateur, comme je l'ai obſervé (*b*).

(*a*) Voyez les preuves, art. 1.

(*b*) *N. B.* Ne pouvant réunir ici les preuves que M. de Buffon nous fournit des faits qui ſont la baſe de ſes raiſonnemens, j'ai eu ſoin d'inſérer en note les articles auxquels il renvoie, & j'ai fait imprimer en italique ou en lettres maſjuſcules ceux des faits qui m'ont paru fournir une preuve plus ſenſible du ſyſtême que j'expoſe.

Seconde observation. Tableau de l'intérieur de la mer ; *elle ressemble partout à la terre que nous habitons.*

(*a*) » Considérant ensuite le fond de la mer, » nous y remarquons autant d'inégalité (*b*) » que sur la surface de la terre, nous y trouvons des hauteurs (*c*), des vallées, des » plaines, des profondeurs, des rochers, des » terreins de toutes especes ; nous voyons que » toutes les îles ne sont que les sommets des » montagnes, dont le pied & les racines sont » couvertes de l'élement liquide. Nous y » trouvons d'autres sommets de montagnes » qui sont presqu'à fleur d'eau, nous y remarquons des courans rapides qui semblent se » soustraire au mouvement général : on les » voit (*d*) se porter quelquefois constamment dans la même direction, quelquefois » rétrograder, & ne jamais excéder leurs limites qui paroissent aussi invariables que » celles qui bornent les fleuves de la terre. Là » sont ces contrées orageuses, où les vents » en fureur précipitent la tempête, ou la » mer & le Ciel également agités se choquent » & se confondent. Ici sont des mouvemens

(*a*) Voyez la carte dressée en 1737, par M. Buache, des profondeurs de l'Océan, entre l'Afrique & l'Amérique.

(*b*) Premiere section, chap. 2.

(*c*) Voyez les preuves, art. 13.

(*d*) Voyez *Varen. Geog.* pag. 218.

» intestins,

» intestins, des bouillonnemens (*a*), des » bombes (*b*) & des agitations extraordi- » naires causées par des volcans, dont la » bouche submergée vomit le feu du sein » des ondes, & pousse jusqu'aux nuées une » épaisse vapeur mêlée d'eau, de soufre & de » bitume. Plus loin je vois ces gouffres (*c*), » dont on n'ose approcher, qui semblent at- » tirer les vaisseaux pour les engloutir; au » delà j'apperçois ces vastes plaines toujours » calmes & tranquilles (*d*), mais tout aussi » dangereuses, où les vents n'ont jamais » exercé leur empire, où l'art du Nauton- » nier devient inutile, où il faut rester & » périr : enfin portant les yeux jusqu'aux » extrêmités du globe, je vois ces glaces » énormes (*e*) qui se détachent des conti- » nens des poles, & viennent comme des » montagnes flottantes voyager & se fondre » dans les régions tempérées. (*f*)

(*a*) V. les Voyages de Shaw. Tom. 2, pag. 56.

(*b*) V. les preuves, art. 16.

(*c*) Le Malestroom dans la mer de Norvege.

(*d*) Les calmes, les tornados de la mer Ethiopique.

(*e*) V. les preuves, art. 6 & 10.

(*f*) V. la carte de l'expédition de M. Bouvet, dressée par M. Buache en 1739.

« Voilà les différens objets que nous offre
» le vaste empire de la mer, des milliers
» d'habitans de différentes especes en peu-
» plent toute l'étendue ; les uns couverts d'é-
» cailles légeres, en traversent avec rapidité
» les différens pays ; d'autres chargés d'une
» épaisse coquille se traînent pesamment, &
» marquent avec lenteur leur route sur le
» sable ; d'autres à qui la nature a donné des
» nageoires en forme d'ailes, s'en servent pour
» s'élever & se soutenir dans les airs ; d'autres
» enfin, à qui tout mouvement a été refusé,
» croissent & vivent attachés aux rochers ;
» tous trouvant dans cet élément leur pâture.
» Le fond de la mer produit abondamment
» des plantes, des mousses & des végétations
» encore plus singulieres ; le terrein de la
» mer est de sable, de gravier, souvent de
» vase, quelquefois de terres fermes, de co-
» quillages de rochers, *& par-tout il ressemble*
» *à la terre que nous habitons.*

Troisieme observation. Description de la partie seche du globe, correspondante.

» Voyageons maintenant sur la partie seche
» du globe ; quelle différence prodigieuse
» entre les climats ! Quelle variété de ter-
» reins ! Quelle inégalité de niveau ! Mais
» observons exactement, nous reconnoîtrons
» que les grandes chaînes de montagnes se
» trouvent plus voisines de l'équateur que

» des poles; que dans (*a*) l'ancien continent » elles s'étendent d'orient en occident, beau- » coup plus que du nord au ſud; & dans le » nouveau, elles s'étendent au contraire du » nord au ſud, beaucoup plus que d'orient » en occident; *mais ce qu'il y a de remarquable,* » *c'eſt que la forme de ces montagnes & leurs con-* » *tours qui paroiſſent abſolument irréguliers* (*b*), » *ont cependant des directions ſuivies & corres-* » *pondantes entr'elles* (*c*). *En ſorte que les angles* » *ſaillans d'une montagne ſe trouvent toujours* » *oppoſés aux angles rentrans de la montagne* » *voiſine qui en eſt ſéparée par un vallon ou par* » *une profondeur.* J'obſerve auſſi que les col- » lines oppoſées ont toujours à peu près la » même hauteur, & qu'en général les mon- » tagnes occupent le milieu des continens, » & partagent dans la plus grande longueur, » les iſles, les promontoires & les autres terres » avancées (*d*). Je ſuis de même la direction » des plus grands fleuves, & je vois qu'elle eſt » toujours preſque perpendiculaire à la côte » de la mer dans laquelle ils ont leur embou- » chure; & que dans la plus grande partie de

(*a*) V. les preuves, art. 9.
(*b*) V. les preuves, art. 9 & 12.
(*c*) V. les Lettres philoſophiques de Bourguet, pag. 18.
(*d*) *Vide Varenii Geog.* pag. 69.

» leurs cours, ils vont à peu près (*a*) comme » les chaînes de montagnes, dont ils prennent » leur source & leur direction. Examinant en- » suite les rivages de la mer, je trouve qu'elle » est ordinairement bornée par des rochers, » par des marbres & d'autres pierres dures, » ou bien par des terres & des sables qu'elle a » elle-même accumulés, ou que les fleuves » ont amenés; *& je remarque que les côtes voi-* » *sines, & qui ne sont séparées que par un bras* » *ou par un petit trajet de mer, sont composées* » *des mêmes matieres, & que les lits de terre sont* » *les mêmes de l'un & de l'autre côté.* (*b*)

(*a*) V. les preuves, art. 10.

(*b*) V. les preuves art. 7 : » On a observé que les lits de » terre sont les mêmes des deux côtés des détroits de la » mer, & cette observation qui est importante, peut nous » conduire à reconnoître les terres & les isles qui ont été sé- » parées du continent; elle prouve, *par exemple, que* » *l'Angleterre a été séparée de la France, l'Espagne de* » *l'Afrique, la Sicile de l'Italie.* Il seroit à souhaiter qu'on » eût fait la même observation dans tous les détroits: je suis » persuadé qu'on la trouveroit la même presque par-tout «.

Hæc loca vi quondam & vastâ convulsa ruinâ,	» Ce n'étoit autrefois » qu'un seul continent. Une
(Tantum ævi longinqua valet mutare vetustas)	» violente secousse, en af- » faissant les terres qu'elle
Dissiluisse ferunt, cùm protinùs utraque tellus	» avoit soulevées, ouvrit à » la mer un passage au sein

» Je vois que *les volcans (a) se trouvent tous » dans les hautes montagnes, & qu'il y en a un » grand nombre dont les feux sont entiérement » éteints, que quelques-uns de ces volcans ont » des correspondances souterraines (b), & que » leurs explosions se font quelquefois en même » temps. J'apperçois une correspondance sem- » blable entre les lacs & les mers voisines. Ici » sont des fleuves & des torrens (c) qui se per- » dent tout-à-coup, & paroissent se précipiter » dans les entrailles de la terre : là est une mer » intérieure où se rendent cent rivieres qui y » portent de toutes parts une énorme quantité » d'eau, sans jamais augmenter ce lac immense » qui semble rendre par des voies souterraines » tout ce qu'il reçoit par ses bords ; & chemin » faisant, je reconnois aisément les pays ancien-*

Una foret, venit medio vi-
pontus, & undis
Hesperium. Siculo latus abs-
cidit : arvaque & urbes
Littore diductas angusto in-
terluit æstu,
VIRGILE.

» des terres qu'elle baignoit » auparavant, sépara les villes » & les campagnes de Sicile » des rives de l'Hesperie, & » forma ce détroit dange- » reux que la mer couvre » maintenant de ses flots ; » tant est grande la puissance » du temps pour changer la » surface du globe «.

(a) V. les preuves, art. 16.
(b) *Vide Kircher Mund. subter in præf.*
(c) V. *Varen. Geog.* pag. 43.

» *nement habités ; je les distingue de ces contrées* » *nouvelles, où le terrein paroît encore tout* » *brut, où les fleuves sont remplis de cataractes,* » *où les terres sont en partie submergées, maré-* » *cageuses, ou trop arides, où la distribution* » *des eaux est irréguliere, où des bois incultes* » *couvrent toute la surface des terreins qui peu-* » *vent produire.*

Quatrieme observation. M. de Buffon pénetre dans l'intérieur de la terre ; ce qu'il y trouve ?

» Entrant dans un plus grand détail, *je* » *vois que la premiere couche* (*a*) *qui enveloppe* » *le globe, est par-tout d'une même substance ;* » *que cette substance qui sert à faire croître &* » *nourrir les végétaux & les animaux, n'est* » *elle-même qu'un composé de parties animales &* » *végétales détruites, ou plutôt réduites en petites* » *parties dans lesquelles l'ancienne organisation* » *n'est pas sensible.* Pénétrant plus avant, je » trouve la vraie terre, je vois des couches de » sable, de pierres, de chaux, d'argile, de » coquillages, de marbre, de gravier, de » craie de plâtre, &c. *& je reconnois que ces* » *couches* (*b*) *sont toujours posées parallélement,* » *les unes aux autres*, & que chaque couche » a la même épaisseur dans toute son étendue. » *Je vois que dans les collines voisines les mêmes*

(*a*) V. les preuves, art. 7.
(*b*) V. *Ibid.*

» *matieres se trouvent au même niveau, quoique* » *les collines soient séparées par des intervalles* » *profonds & considérables.* J'OBSERVE QUE » DANS TOUS LES LITS DE TERRES (*a*),

---

(*a*) V. *Ibid.* » M. de Jussieu a trouvé aux environs de » Saint Chaumont dans le Lyonnois une grande quantité de » pierres écailleuses ou feuilletées, dont presque tous les » feuillets portoient, sur leur superficie, l'empreinte, ou » d'un bout de tige, ou d'une feuille ou d'un fragment de » feuille de quelque plante. Les représentations des feuilles » étoient toutes exactement étendues, comme si on avoit » collé les feuilles avec la main; ce qui prouve qu'elles » avoient été apportées par de l'eau qui les avoit tenues en » cet état: elles étoient en différentes situations, & quel- » quefois deux ou trois se croisoient...... *Toutes les plantes* » *gravées dans les pierres de Saint Chaumont sont des plantes* » *étrangeres; non-seulement elles ne se trouvent, ni dans* » *le Lyonnois, ni dans le Forez, ni dans le reste de la* » *France: mais elles ne sont que dans les Indes Orien-* » *tales & dans les climats chauds de l'Amérique. Ce sont* » *pour la plupart des plantes capillaires, & souvent en* » *particulier des fougeres; leur tissu dur & serré les a* » *rendu plus propres à se graver & à se conserver dans les* » *moules autant de temps qu'il a fallu.* Quelques feuilles » de plantes des Indes imprimées dans les pierres d'Alle- » magne, ont paru étonnantes à M. *Leibnitz* (Voyez » l'Histoire de 1706, pag. 9 & suiv.) Voici la même » merveille infiniment multipliée : *il semble qu'il y ait* » *en cela une affectation de la Nature; dans toutes les* » *pierres de Saint Chaumont, on ne trouve pas une seule* » *plante du pays.*

» ET MÊME DANS LES COUCHES LES » PLUS SOLIDES IL Y A DES FENTES, » ET QUE CES FENTES SONT PERPEN» DICULAIRES A L'HORIZON ; *& dans les » plus grandes, comme dans les plus petites pro» fondeurs, c'est une espece de regle que la Na» ture suit constamment.* Je vois de plus, que

---

» Il est certain, par les coquillages des carrieres & des » montagnes, que ce pays, ainsi que beaucoup d'autres, » (l'Historien de l'Académie, année 1718, dont ceci est » tiré, auroit dû dire *tous les autres ;* la démonstration est » aujourd'hui palpable) a dû autrefois être couvert par » l'eau de la mer : mais comment la mer d'Amérique, ou » celle des Indes Orientales y est-elle venue ?

» On peut, pour satisfaire à plusieurs phénomenes, sup» poser avec assez de vraisemblance, que la mer a couvert » tout le globe de terre : mais alors il n'y avoit pas de » plantes terrestres, & ce n'est qu'après ce temps, & lors» qu'une partie du globe a été découverte, qu'ont pu se » faire les grandes inondations qui ont transporté des » plantes d'un pays dans d'autres. *M. de Jussieu croit » que, comme le lit de la mer hausse toujours par les ter» res, les limons, les sables que les rivieres y charrient in» cessamment, des mers renfermées d'abord entre certaines » digues naturelles sont venues à les surmonter, & se sont » répandues au loin.* Que les digues aient elles-mêmes été » minées par les eaux ; & s'y soient renversées, ce sera en» core le même effet, pourvu qu'on les suppose d'une gran» deur énorme. Dans les premiers temps de la formation » de la terre, rien n'avoit encore pris une forme réglée &

» *dans l'intérieur de la terre, sur la cime des*
» *monts, dans les lieux éloignés de la mer, on*
» *trouve des coquilles, des squelettes, des poissons de mer, des plantes marines, &c. qui sont*
» *entiérement semblables aux coquilles, aux poissons, aux plantes actuellement vivantes dans*

» arrêtée ; il a pu se faire alors des révolutions prodigieuses
» & subites, dont nous ne voyons plus d'exemples, parce
» que tout est venu à peu près à un état de consistance qui
» n'est pourtant pas tel que les changemens lents & peu
» considérables qui arrivent, ne nous donnent lieu d'en
» imaginer, comme possibles, d'autres de même espece, mais
» plus grands & plus prompts.

» Par quelqu'une de ces grandes révolutions, la mer des
» Indes, soit orientales, soit occidentales, aura été poussée
» jusqu'en Europe, & y aura apporté des plantes étrangeres
» flottantes sur les eaux. Elle les avoit arrachées en chemin,
» & les alloit déposer doucement dans les lieux où l'eau n'é-
» toit qu'en petite quantité, & pouvoit s'évaporer «.

N. B. Que ce qui est difficile à expliquer, & demande des suppositions dans tout autre systême, devient simple & facile à entendre dans celui que nous exposons. Suivant M. de Buffon, toute la terre ne s'est pas desséchée en même temps ; les parties du globe voisines de l'équateur, celles qui produisent les plantes dont il s'agit, sont les plus anciennes : il est donc naturel que ces plantes aient eu vie, avant l'événement qui les a apportées dans notre climat, & que les masses dans lesquelles elles sont empreintes, se soient formées sous les eaux.

M. Maillet rapporte ce même fait dans son Telliamede (page 100, édition de 1755). Il y joint toutes les preuves

» *la mer, & qui sont absolument les mêmes. Je*
» *remarque que ces coquilles pétrifiées sont en*
» *prodigeuse quantité, qu'on en trouve dans une*
» *infinité d'endroits, qu'elles sont renfermées*
» *dans l'intérieur des rochers & des autres masses*
» *de marbres & de pierres dures, aussi-bien que*
» *dans les craies & dans les terres, & que non-*
» *seulement elles sont renfermées dans toutes ces*
» *matieres, mais qu'elles y sont imcorporées,*
» *pétrifiées & remplies de la substance même qui*

---

citées par M. de Buffon; mais il suppose qu'on trouve dans les montagnes & dans le sein de la terre, *des briques*, *de la terre cuite*, des ouvrages de la main des hommes; d'où il conclut que plusieurs révolutions successives ont changé la mer en terre & la terre en mer, que cette terre avoit été habitée, que les Arts y avoient fleuri, même avant le temps auquel elle fut engloutie sous les eaux, pour revenir ensuite à l'état dans lequel nous la voyons. M. de Buffon qui a recueilli avec tant d'exactitude tous les faits qui peuvent nous faire connoître les révolutions que notre globe a essuyées, ne nous parle nulle part de ces *briques ou terres cuites*. S'il en existe dans le sein de la terre, toute la conséquence qu'on en peut tirer, est que ces lieux ont été anciennement habités, & qu'ils ont éprouvé des révolutions, mais postérieures au changement général de la mer en terre, telles que celles qu'operent les volcans, les tremblemens de terre, &c., révolutions dont on peut voir l'explication dans M. de Buffon. Article XVII, *des preuves de la théorie de la terre, de l'effet des pluines, des marécages, des bois souterrains, des eaux souterraines.*

» *les environne ; enfin, je me trouve convaincu,*
» *par des observations réitérées, que les marbres,*
» *les craies, les marnes, les argilles, les sables,*
» *& presque toutes les matieres terrestres sont*
» *remplies de coquilles & d'autres débris de la*
» *mer, & cela par toute la terre & dans tous*
» *les lieux où l'on a pu faire des observations*
» *exactes.*

Deux causes de la situation des mers. Le *flux & reflux*, & le mouvement de rotation. Conséquence de ces observations.

M. de Buffon couclut de ces faits, que la force de l'attraction du soleil & de la lune qui éleve & abaisse deux fois en vingt-quatre heures lès eaux de la mer, & qu'on nomme *le flux & reflux*, dont le mouvement est plus violent sous l'équateur, que dans les autres climats, jointe au mouvement de rotation de la terre sur son axe qui est pareillement plus rapide à l'équateur que par-tout ailleurs, est la premiere cause qui a creusé le lit de la mer, formé progressivement les montagnes & les collines, & desséché les terres les plus élevées, en amenant successivement dans les parties voisines de l'équateur, les limons, les terres, les coquillages, &c. Ainsi les plus grandes inégalités du globe doivent se trouver, & se trouvent en effet, dans les parties voisines de l'équateur.

Inutilement objecteroit-on que, comme le mouvement du flux & reflux est un balan-

cement égal des eaux, une espece d'oscillation réguliere, tout a dû être compensé & rétabli par ce mouvement réciproque & périodique.

Objection, que ce mouvement est périodique & égal. Ce que M. de Buffon répond.

» A cela je réponds, dit M. de Buffon, » que le balancement des eaux n'est point » égal, puisqu'il produit un mouvement con- » tinuel de la mer de l'orient vers l'occi- » dent, que de plus, l'agitation causée par » les vents, s'oppose à l'égalité du flux & du » reflux.........

Mouvement de la mer d'orient en occident, continuel.

Il avoit observé dans un autre lieu, (*a*) que » le mouvement de la mer d'orient en occi- » dent est continuel, est constant, parce que » tout l'Océan, dans le flux, se meut d'orient » en occident, & pousse vers l'occident une » grande quantité d'eaux, *& que le reflux ne* » *paroît se faire en sens contraire, qu'à cause de* » *la moindre quantité d'eau qui est alors poussée* » *vers l'occident ; car le flux doit plutôt être* » *regardé comme une intumescence, & le re-* » *flux comme une détumescence*, laquelle, » au lieu de troubler le mouvement d'orient » en occident, le produit, & le rend con- » tinuel, quoiqu'à la vérité il soit plus fort » pendant l'intumescence, & plus foible pen-

(*a*) Preuves de la théorie de la terre, art. 12.

» dant la détumeſcence, par la raiſon que nous
» venons d'expoſer........

La mer gagne du terrein vers l'occident. Quelques exceptions, d'où elles proviennent?

» Comme ce mouvement des mers eſt le plus
» grand, le plus général, le plus conſtant, il
» doit auſſi produire les plus grands effets ; &
» tout pris enſemble, la mer doit avec le
» temps gagner du terrein vers l'occident, &
» en laiſſer vers l'orient, quoiqu'il puiſſe ar-
» river que, ſur les côtes où le vent d'oueſt
» ſouffle pendant la plus grande partie de l'an-
» née, comme en France & en Angleterre,
» la mer gagne du terrein vers l'orient; mais
» encore une fois, ces exceptions particu-
» lieres ne détruiſent pas l'effet de la cauſe
» générale.

Expérience qui confirme cette propoſition.

Mais la réponſe de fait & d'expérience eſt plus forte :

» Dans toutes les extrêmités de la mer où
» l'on obſerve le flux & le reflux, dans toutes
» les côtes qui la bornent, on voit que le
» flux amene une infinité de choſes que le
» reflux ne remporte pas, qu'il y a des ter-
» reins que la mer couvre inſenſiblement, &
» d'autres qu'elle laiſſe à découvert, après y
» avoir apporté des terres, des ſables, des co-
» quilles, &c. qu'elle dépoſe & qui prennent
» naturellement une ſituation horizontale, &
» que ces matieres accumulées par la ſuite des

» temps, élevées jusqu'à un certain point, » se trouvant peu à peu hors d'atteinte aux » eaux, restent pour toujours dans l'état de » terre seche, & font partie des continens ter» restres.

Les vents réglés. Troisieme cause de révolution.

Les vents réglés sont une seconde cause de ce changement.

» Quoique les mouvemens de l'air dépen» dent d'un grand nombre de causes, dit en» core M. de Buffon, il y en a cependant de » principales, dont on peut exprimer les » effets : mais il est difficile de juger des mo» difications, que d'autres causes secondaires » peuvent y apporter. *La plus puissante de » toutes ces causes, est la chaleur du soleil, la» quelle produit successivement une raréfication » considérable dans les différentes parties de » l'atmosphere, ce qui fait le vent d'est qui souffle » constamment entre les tropiques, où la raréfica» tion est la plus grande.*

Un célebre Géometre (*a*) a calculé l'effet de cette cause dans les différentes hypotheses.

Plus puissante que la loi de l'attraction même.

M. de Buffon prouve que cette raréfication de l'air par la chaleur du soleil est plus puissante que la loi de l'attraction, que la réfle-

(*a*) M. Dalembert. *Réflexions sur la cause des vents*, ris, 1747.

xion du mouvement par le reſſort de l'air, la preſſion des nuages, les exhalaiſons de la terre, l'inflammation des metéores, la réſolution des vapeurs en pluies, la fonte des neiges, que toutes les cauſes, en un mot, qui produiront dans l'air une raréfication ou une condenſation conſidérable, produiront des vents dont les directions ſeront toujours directes ou oppoſées aux lieux où ſera la plus grande raréfication, ou la plus grande condenſation.

Si la mer eſt remuée à une grande profondeur ?

» Ceux qui prétendent, dit le même Au-
» teur, que la mer n'eſt pas remuée à de très-
» grandes profondeurs, ne font pas attention
» que le flux & le reflux ébranlent & agitent
» à la fois toute la maſſe des mers, & que
» dans un globe qui ſeroit entiérement li-
» quide, il y auroit de l'agitation & du mou-
» vement jusqu'au centre; que la force qui
» produit celui du flux & du reflux, eſt une
» force pénétrante qui agit ſur toutes les par-
» ties proportionnellement à leurs maſſes.....

Fait atteſté par les plongeurs; ce qui en réſulte ?

» Nous ſommes aſſûrés par les plongeurs,
» qu'aux plus grandes profondeurs où ils puiſ-
» ſent deſcendre, qui ſont de vingt braſſes, le
» fond de la mer eſt remué au point que
» l'eau ſe mêle avec la terre, qu'elle devient
» trouble, & que la vaſe & les coquillages

» font emportés par le mouvement des eaux
» à des diftances confidérables; par confé-
» quent, dans tous les endroits de la mer où
» l'on a pu defcendre, il fe fait des tranfports
» de terre & de coquilles qui vont tomber
» quelque part, & former, en fe dépofant, des
» couches paralleles & des éminences qui
» font compofées comme nos montagnes le
» font......

Changemens beaucoup moins confidérables depuis que la terre a acquis toute fa folidité.

» Les changemens qui font arrivés au globe
» terreftre depuis deux ou même trois mille
» ans, font peu confidérables en comparaifon
» des révolutions qui ont dû fe faire dans les
» premiers temps après la création; car il eft
» aifé de démontrer que, comme toutes les
» matieres terreftres n'ont acquis de la foli-
» dité que par l'action continuée de la gravité
» & des autres forces qui rapprochent &
» réuniffent les particules de la matiere, la
» furface de la terre devoit être, au commen-
» cement, beaucoup moins folide qu'elle ne
» l'eft devenue dans la fuite, & par confé-
» quent ces mêmes caufes qui ne produifent
» aujourd'hui que des changemens prefque
» infenfibles dans l'efpace de plufieurs fiecles,
» devoient caufer alors de très-grandes ré-
» volutions dans un petit nombre d'an-
» nées...... «

M.

M. de Buffon applique ces réflexions à tous les faits qu'il a exposés, & il prouve que ces causes en renferment l'explication ; il distingue les terres anciennes où se rencontrent les couches horizontales, inclinées dans les montagnes, les fentes perpendiculaires, les lits de coquilles & des autres productions de la mer, des terreins qui ont éprouvé des révolutions par l'effet des volcans, des tremblemens de terre, des inondations, du cours des fleuves, &c.

Ces réflexions expliquent tous les phénomènes exposés.

» Les montagnes les plus élevées (dit-il) » sont composées de couches paralleles, tout » de même que les plaines les plus basses, & » par conséquent on ne peut pas attribuer » l'origine & la formation des montagnes à » des secousses, à des tremblemens de terre, » non plus qu'à des volcans, & nous avons » des preuves que, s'il se forme quelquefois (*a*) des petites éminences par ces mouvemens convulsifs de la terre, *ces éminences* » *n'ont intérieurement aucune liaison, aucune* » *position réguliere, & qu'enfin ces petites collines formées par des volcans, ne présentent* » *aux yeux que le désordre d'un tas de matiere* » *rejettée confusément ; mais cette espece d'orga-*

Les grandes montagnes ne sont pas l'effet des tremblemens de terre. Couches horizontales, paralleles : distinction.

(*a*) Article XVII.

» *nisation de la terre que nous découvrons par-* » *tout, cette situation horisontale & parallele* » *des couches ne peuvent venir que d'une cause* » *constante & d'un mouvement réglé, & toujours* » *dirigé de la même façon.*

On reconnoit aisément ce qui n'est pas de l'ancienne formation. Suite des preuves du système de M. de Buffon.

Il en est de même des couches de sable ou de gravier entraînées du sommet des montagnes par la pente des eaux : » Ces couches » produites par les rivieres & par les autres » eaux courantes, ne sont pas de l'ancienne » formation ; elles se reconnoissent aisément à » la différence de leur épaisseur qui varie, & » n'est pas la même par-tout, comme celle » des couches anciennes, à leurs interruptions » fréquentes, & enfin à la matiere même qu'il » est aisé de juger, & qu'on reconnoît avoir » été lavée, roulée & arrondie. On peut dire » la même chose des couches de tourbes, & » des végétaux pourris qui se trouvent au » dessous de la premiere couche de terre dans » les terreins marécageux. Ces couches ne » sont pas anciennes, & elles ont été pro- » duites par l'entassement successif des arbres » & des plantes qui, peu à peu, ont comblé » ces marais. Il en est encore de même de ces » couches limoneuses que l'inondation des » fleuves a produites dans différens pays. Tous » ces terreins ont été nouvellement formés par

„ les eaux courantes ou ſtagnantes, *& ils ne*
„ *ſuivent pas la pente égale ou le niveau auſſi exac-*
„ *tement que les couches anciennement produites*
„ *par le mouvement régulier des eaux de la mer.*
„ *Dans les couches que les rivieres ont fournies,*
„ *on trouve des coquilles fluviales en quantité; il*
„ *y en a peu de marines, & le peu qu'on en trouve eſt*
„ *briſé, déplacé, iſolé; au lieu que dans les couches*
„ *anciennes, les coquilles marines ſe trouvent*
„ *en quantité; il y en a peu de fluviales, &*
„ *ces coquilles de mer y ſont bien conſervées &*
„ *toutes placées de la même maniere, comme*
„ *ayant été tranſportées & poſées en même temps*
„ *par la même cauſe.* Et en effet, pourquoi ne
„ trouve-t-on pas les matieres entaſſées irré-
„ guliérement, au lieu de les trouver par
„ couches? Pourquoi les marbres, les pier-
„ res dures, les craies, les argiles, les plâ-
„ tres, les marnes, &c. ne ſont-ils pas diſ-
„ poſés ou joints par des couches irrégulieres
„ ou verticales? Pourquoi les choſes peſantes
„ ne ſont-elles pas toujours au deſſous des
„ plus légeres? Il eſt aiſé d'appercevoir que
„ cette uniformité de la Nature, cette eſpece
„ d'organiſation de la terre, cette jonction
„ des différentes matieres par couches paral-
„ leles, & par lits, ſans égard à leur peſan-
„ teur, n'ont pu être produites que par une

„ cause aussi puissante & aussi constante que „ l'agitation des eaux de la mer, soit par le „ mouvement réglé des vents, soit par celui „ du flux & du reflux, &c. "

Je m'écarterois trop de mon sujet, si je suivois M. de Buffon dans les autres détails.

Quelque systême qu'on adopte, la main du Tout-puissant éclate de toutes parts.

M. de Voltaire a réuni dans un seul chapitre toutes les objections qu'on peut faire contre ce systême (*a*) : elles ont été réfutées

(*a*) *N. B.* Mêlanges de Philosophie, *dissertation sur les changemens arrivés dans notre globe*, &c.

Je ne peux m'empêcher d'observer que M. de Voltaire paroît n'avoir pas été instruit exactement des faits lorsqu'il a suivi l'opinion de *Tancrede*, *Robinson*, de la *Loubiere*, & de quelques autres qui prétendent que les coquilles & les poissons qu'on trouve dans les pierres & les montagnes, en des lieux très-éloignés de la mer, y ont été jetés par les Voyageurs, ou ont été apportées *par cette foule innombrable de Pelerins & de Croisés, qui porta son argent dans la Terre-Sainte, & en rapporta des coquilles.* Ces faits ne répondent pas aux couches horizontales de coquilles marines : » Tout le monde peut voir de ses yeux, dit M. de » Buffon, les bancs de coquilles qui sont à Passy, sur- » tout dans la riviere, comme à la chaussée près de Seve, à » Issy, & ailleurs.....

Un fait plus remarquable encore, est celui des coquilles de Touraine ; voici comme en parle M. de Voltaire.

» Cette opinion a été plus que jamais accréditée par l'inspection de ces lits de coquillages qu'on trouve amoncelés par couches dans la Calabre, dans la Touraine &

par M. de Buffon ; mais quelque ſyſtême qu'on adopte, quelque hypotheſe qu'on veuille imaginer pour expliquer les merveilles de la Nature, la main du Tout-puiſſant ſe montre de toutes parts. Ici la ſeule loi de

---

» ailleurs, dans des terreins placés à une grande diſtance de » la mer. Il y a en effet apparence qu'elles y ont été dépo» ſées dans une longue ſuite d'années. « — Oui, ſans doute, & l'on concevra l'impoſſibilité que cet amas de coquilles, toutes diſpoſées par couches horizontales, ſoit l'ouvrage des hommes, ſi on fait attention que M. de Réaumur, cité par M. de Buffon, a calculé dans les ſeules ſalumieres de Touraine, juſqu'à 130,600,000 toiſes cubiques de coquilles. V. les preuves à la ſuite de la théorie de la terre. Art. VIII.

Ces réponſes de M. de Buffon ne paroiſſent pas avoir convaincu M. de Voltaire. V. l'article *coquilles*, dans les *queſtions ſur l'Encyclopédie*. Je m'écarterois de mon ſujet, ſi je me livrois plus long-temps à cette diſcuſſion ; je craindrois même de m'égarer dans une matiere que je ne traite qu'en profitant des lumieres d'autrui, comme je l'ai annoncé dans mon Introduction ; tâchons cependant de ſauver ce ſyſtême du ridicule auquel M. de Voltaire eſſaie de le livrer. La raiſon ſeule ſuffira pour y parvenir.

» La mer (dit M. de Voltaire) ayant inondé ſucceſſivement la terre, a formé des montagnes, par les courans, » par ſes marées, & quoique ſon flux ne s'éleve qu'à la » hauteur de quinze pieds dans les plus grandes intumeſ» cences ſur nos côtes, elle a produit des roches hautes de » 18000 pieds «.

Il ſeroit bien abſurde de prétendre que le flux qui ne s'éleve jamais ſur nos côtes au deſſus de quinze pieds, eût

l'attraction & la raréfication de l'air produite par la chaleur du soleil, creusent les abymes des mers, élevent les montagnes, dessechent la terre, disposent d'une maniere uniforme les couches qui la composent, forment dans son sein les marbres, les minéraux, les productions de toute nature, l'arrosent par les fleuves qu'elle disperse dans les montagnes, la couvrent enfin de ces germes, de ces molécules organiques qui sont la source & le principe de sa fécondité. Qui a établi cette loi qui produit de tels effets, sinon le Législateur universel, cet Être infini qui seul existe par lui-même, & auquel toute la Nature est soumise? Là l'Auteur de la Nature a placé lui-même toutes choses dans l'état dans lequel nous les voyons: remarquez, je vous prie, l'ordre qui y regne.

Courte esquisse de la position des montagnes & de leur usage, par M. de Voltaire.

» Du Cap de Bonne-Espérance, dit M. de

---

porté les sables & la matiere dont les roches sont composés sur la cime de montagnes élevées de 18,000 pieds: mais l'est-il de croire que ces montagnes se soient formées dans le sein des eaux qui couvroient la surface du globe, qu'une force continuelle suffisante pour élever deux fois en vingt-quatre heures les eaux de la mer de quinze pieds au dessus de nos côtes, & même beaucoup moins, agissant pendant un grand nombre de siecles, ait suffi pour creuser le lit de la mer, & former ces rochers & ces montagnes?

» Voltaire (*a*), naît une suite de roches qui
» s'abaissent pour laisser le *Niger* & le *Zair*,
» & qui se relevent ensuite sous le Mont
» *Atlas*, tandis que le Nil coule dans une
» autre branche de ces montagnes : un bras
» de mer étroit sépare *l'Atlas* du Promon-
» toire de *Gibraltar*, qui se rejoint à la *Sirena-*
» *Morena*; celle-ci touche aux *Pyrénées*, les
» *Pyrénées* aux *Sevennes*, les *Sevennes* aux
» *Alpes*, les *Alpes* à *l'Apennin*, qui ne finit
» qu'au bout du Royaume de *Naples*. Vis-à-
» vis sont les montagnes *d'Epire* & de *Thessalie*.
» A peine avez-vous passé le détroit de *Gal-*
» *lipoli*, que vous trouvez le Mont *Taurus*,
» dont les branches sous les noms de *Caucase*,
» de *l'Emmaüs*, &c. s'étendent aux extrêmités
» du globe; c'est ainsi que la terre est cou-
» ronnée en tous sens de ces réservoirs d'eau
» d'où partent sans exception les rivieres
» qui l'arrosent & la fécondent..... «

C'est de cette disposition même dans l'un & l'autre continent où l'on voit que les plus hautes montagnes se trouvent placées entre les *tropiques*, & que la terre s'applatit d'autant plus qu'on approche de ses *poles*, que M. de Buffon tire une des principales preuves de son systême.

De la conséquence que M. de Buffon tire de cette position pour la preuve de son systême.

(*a*) M. de Voltaire. *Ibid.*

Du systême de M. Maillet, semblable en beaucoup de points à celui de M. de Buffon.

Le premier qui a renouvellé ce systême d'après les Anciens, est M. *Maillet*, dans son Dialogue de *Telliamede ;* mais il s'attache à établir que la mer essuie des diminutions perpétuelles sans remplacement.

» Un jour (dit-il (*a*)) on passera de *France* » en *Angleterre*, & d'*Espagne* en *Afrique* à » pied sec, sans qu'on soit peut-être plus ins» truit de la diminution des eaux de la mer, » que nous le sommes aujourd'hui en parcou» rant une infinité de terreins contigus, qui » n'étoient pas autrefois séparés par des eaux » moins profondes..... Quel sera l'étonnement » (des hommes) lorsque par l'épuisement des » eaux des mers, ils trouveront dans les ter» reins qu'elles ont abandonnés, des piastres » Mexicaines, & des lingots d'or & d'ar» gent ! On en trouvera dans les pierres qu'on » tirera des montagnes pour élever des bâti» mens... Il s'y trouvera des émeraudes, des » perles, des diamants, & de toutes les pierres » précieuses qu'on rapporte de l'Orient, & » qui se perdent avec les vaisseaux brisés sur » la route de nos côtes à celles de l'Amérique ; » on y rencontrera même des vaisseaux en-

(*a*) Telliamede, seconde journée. Tom. 1, pag. 147. Edit. de 1755, *in*-12.

» tiers; & si le bronze & le fer n'étoient pas » sujets à la rouille & à se consumer, on y » verroit des canons de bronze & de fer, dont » on ignorera peut-être alors l'usage..... Comment, Monsieur, m'écriai-je en cet endroit, » comment au milieu des plaines éloignées » de tous les continens que le vaste Océan » tient aujourd'hui ensevelis sous ses flots, où » il n'y aura, ni rivieres, ni terres, pourroit-» il se faire qu'il y eût un jour des habitans, » ou qu'on y bâtit des villes, & qu'on y ou-» vrît le sein des montagnes pour en tirer les » matériaux propres à leur construction? » Quand même il seroit possible, comme » vous voulez le persuader, que les eaux im-» menses dont ces lieux sont couverts, vins-» sent à s'épuiser totalement, comment ces ter-» reins saumâtres, d'une substance de sable & » de vase, sans aucune source d'eau douce, » pourroient-ils devenir fertiles, habitables & » habités?

» Oui, Monsieur, répliqua notre Voya-» geur; ce fait est très-possible: il arrivera » même, comme je vous le prédis, & ces » plaines aujourd'hui sous-aquatiques, ne se-» ront pas un jour moins fertiles, du moins » en plusieurs endroits, que les pays les plus » cultivés de votre Europe..... «

La filtration adoucit l'eau de mer ; sel & bitume fertilisent les terres.

Il eſt facile de concevoir comment les eaux de la mer ont perdu leur ſel & leur bitume par la filtration dans les terres ; & il eſt également certain que ce ſel, ce bitume, qu'elles y laiſſent, contribuent à la fécondité des terres.

Preuve de fait ; terreins nouvellement abandonnés par la mer.

» Il paroît que la mer a abandonné » (nous dit M. de Buffon (a)) une grande » partie des terres avancées, & des iſles de » *l'Amérique*........ Le terrein de *Jucatan* n'eſt » composé que de coquilles ; il en eſt de même » des baſſes terres de la *Martinique*, & des au» tres iſles *Antilles*...... «

La mer gagne d'un côté ce qu'elle perd de l'autre ; effet naturel des causes indiquées.

Mais ce que la mer perd d'un côté, elle le gagne de l'autre.

C'eſt en effet ce qui doit réſulter du flux & du reflux, & de l'action des vents, des courans, &c. La mer répandue ſur la ſurface du globe, a dû d'abord ſe creuſer un lit, & deſſécher les terres qu'elle couvroit auparavant : ce lit eſt ſuſceptible de changement par la continuation des mêmes cauſes, mais ſans diminution de la maſſe totale des eaux.

Autres preuves de fait.

» Le mouvement principal des eaux de la » mer, dit encore M. de Buffon (b), eſt, comme

(a) Preuves de la théorie de la terre, art. 19.
(b) M. de Buffon. *Ibid.*

» nous l'avons dit, d'orient en occident ; » ainsi *il nous paroît que la mer a gagné sur les* » *côtes orientales*, *tant de l'ancien que du nou-* » *veau continent*, *un espace d'environ 500 lieues* ; » on doit se souvenir des preuves que nous en » avons rapportées........ De la combi- » naison du mouvement général de la mer » d'orient en occident, de celui du flux & du » reflux, de celui que produisent les courans, » & encore de celui que produisent les vents, » il a résulté une infinité de différens effets, » tant sur le fond de la mer, que sur les côtes » & les continens....... Il paroît qu'autrefois » l'isle de la *Grande-Bretagne* faisoit partie du » continent, & que *l'Angleterre* tenoit à la » *France*. Les lits de terre & de pierres qui » sont des deux côtés du Pas de *Calais*, le » peu de profondeur de ce détroit, semblent » l'indiquer. En supposant, dit le Docteur » *Walis*, comme tout paroît l'indiquer, que » *l'Angleterre* communiquoit autrefois à la » *France* par une Istme au dessous de *Douvres* » & de *Calais*, les grandes mers des deux » côtes battoient les côtes de l'Istme par un » flux impétueux deux fois en vingt-quatre » heures ; la mer *d'Allemagne* qui est entre » *l'Angleterre* & la *Hollande*, frappoit cette » Istme du côté de l'est, & la mer de *France*

„ du côté de l'ouest, cela suffit avec le temps „ pour user & détruire une langue de terre „ étroite, telle que nous supposons qu'étoit „ autrefois cette Istme : le flux de la mer de „ France agissant avec grande violence, non- „ seulement contre l'Istme, mais encore contre „ les côtes de France & d'Angleterre, doit né- „ cessairement, par le mouvement des eaux, „ avoir enlevé une grande partie de sable, de „ terre, de vase, de tous les endroits contre „ lesquels elle agissoit ; mais étant arrêtée „ dans son courant par cet Istme, elle ne doit „ pas avoir déposé, comme on pourroit le „ croire, des sédimens contre l'Istme ; mais „ elle les aura transportés dans la grande plaine „ qui forme actuellement le marécage de „ *Romne*, qui a quatorze milles de long, sur „ huit de large ; car quiconque a vu cette „ plaine ne peut pas douter qu'elle n'ait été „ autrefois sous les eaux de la mer, puisque „ dans les hautes marées, elle feroit encore „ en partie inondée sans les digues de *Di-* „ *meurch.....*"

M. de Buffon suit cette progression sur toutes les côtes ; nous ne l'y accompagnerons pas.

Systême de M. Maillet sur la décom.

Cependant il ne feroit pas impossible que l'action du soleil produisît à la longue une

diminution réelle dans la quantité de l'eau de la mer, sur-tout si on la suppose telle qu'elle résulte des calculs de M. Maillet, c'est-à-dire, *d'un pied en trois siecles, & de trois pieds quatre pouces en 1000 ans.* Il ne seroit pas impossible que dans un grand nombre de siecles, notre terre entiérement desséchée, vînt à s'embraser : c'est sur cette hypothese que M. Maillet bâtit le systême de la décomposition, de la formation, &, s'il est permis de parler ainsi, de la refonte des globes.

position & la refonte des globes.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, elles ne sont contraires, ni à la raison, ni au texte de nos Livres sacrés (*a*) : mais ce qui résiste

Ces conjectures ne sont contraires, ni à la raison, ni au texte sacré. On revient au systême de l'éternité de la matiere.

(*a*) *Latet enim eos hoc volentes quod cœli erant priùs, & terra de aquâ & per aquam consistens verbo Dei.*

» (Ceux qui se méfient » des promesses de Dieu) » ignorent que les Cieux & la » Terre furent tirés de l'eau » au commencement, & for- » més de sa substance par la » parole de Dieu.

Per quæ ille tunc mundus aquâ inundatus periit.

» Que ce fut par cette » parole que le monde périt » dans le déluge.

Cœli autem qui nunc sunt & terra eodem verbo repositi sunt, igni reservati in diem judicii & proditionis impiorum hominum.

» Que ce fut par elle que » les Cieux & la Terre qui » existent aujourd'hui furent » rétablis.

Seconde Epître de S. Pierre, chap. 3, ℣. 5, 6 & 7.

Ecce ego creo cœlos novos & novam terram, & non erunt in memoriâ priora.

» Je crée de nouveaux Cieux » & une nouvelle Terre, & » ce qui existoit sera effacé de » la mémoire des hommes.

Isaïe, chap. 65, ℣. 17.

également, & à la raison & à la religion, c'est

Et vidi cœlum novum & terram novam, primum enim cœlum & prima terra abiit.

Apocalypse, chap. 21, ℣. 17.

» Et j'ai vu un nouveau » Ciel & une nouvelle Terre; » car la premiere terre a dis- » paru.

Novos cœlos & novam terram, secundùm promissa ipsius expectamus ubi justitia habitet.

Seconde Epître de S. Pierre, chap. 3, ℣. 1.

» Nous attendons, selon » les promesses de Dieu, de » nouveaux Cieux & une » nouvelle Terre où la jus- » tice habite.

Si mutabuntur cœli, utique non perit quod mutatur, & si habitus mundi transit, non omninò exterminatio vel perditio substantiæ materialis ostenditur, sed immutatio quædam fit qualitatis utque habitus transformatio.

Origene *de princip.* Liv. 1, chap. 6.

» Si les Cieux doivent » changer, ils ne doivent » donc pas être anéantis; car » ce qui est changé n'est pas » détruit: & puisqu'il est dit » que la forme de ce monde » passe, on en doit conclure » que la matiere ne sera pas » entiérement anéantie; mais » qu'elle sera changée, & » prendra, pour ainsi dire, » un nouveau vêtement.

Nous n'avons *les principes d'Origene*, que de la traduction de *Ruffin*, qui en a retranché ce qui étoit contraire à la doctrine de l'Eglise. Ecoutons S. Augustin.

In litteris quidem sacris legitur: præterit forma, figura hujus mundi; legitur, mundus transit; legitur, cœlum & terra transibunt; sed puto quod præterit, transit, transibunt aliquanto mitius dicta quam peribunt.

S. Augustin de Civ. Dei. Liv. 22. chap. 14.

» On lit dans les Livres » saints, *que la forme, la fi-* » *gure de ce monde passe;* on » y lit que *le monde passe;* » on y lit, *le Ciel & la Terre* » *passeront;* mais suivant » mon opinion, ces expres- » sions sont adoucies, & ne » signifient pas qu'ils seront » anéantis «.

de soutenir, comme le fait Telliamede (*a*), suivi en ce point par plusieurs de nos Sages, que la matiere avec son mouvement, son énergie, ses propriétés, &c. sont éternels, c'est-à-dire, qu'ils sont nécessaires, existans par eux-mêmes; car il résulteroit de ce systême, si vous reconnoissez l'existence de Dieu, que deux êtres éternels nécessaires pourroient subsister en même temps, ce qui est contradictoire, je l'ai prouvé; ou que la matiere seroit le seul être nécessaire, & par conséquent qu'elle suivroit des loix invariables qu'aucun Législateur ne lui auroit données & qu'elle n'a pu se donner à elle-même.

Le Philosophe Indien convient lui-même de l'absurdité de ces conséquences.

„ Ces volcans, dit-il, (qui doivent un „ jour embraser notre globe) sont l'effet de „ cette sagesse & de cette puissance qui, „ pour perpétuer l'Univers dans le même „ état qu'elle lui a donné . . . . . . s'est „ servie des mêmes choses qui semblent „ devoir le détruire. C'est par cette disposi- „ tion admirable, & qui *mérite d'autant plus* „ *d'être à jamais admirée des créatures, que*

(*a*) V. Telliamede, troisieme journée, l'Auteur du Systême de la Nature, & M. de Voltaire, cités ci-dessus.

„ *c'est l'objet pour lequel cette sagesse infinie les* „ *a formées & douées de raison*, c'est par cette „ disposition, dis-je, qu'elle a voulu que tous „ les globes opaques eussent des mers, comme „ il y en a dans le nôtre, & comme nous en „ découvrons dans la lune; que ces mers „ fussent les réservoirs de toutes les semences „ capables de vie animale ou végétative, „ qu'elles pussent y éclore successivement, & „ après des temps infinis être la cause de la „ destruction de ces globes, pour servir en- „ suite de nouveau à leur retour à la vie, sans „ que cette Providence bienfaisante soit obli- „ gée d'y employer une autre fois ses mains „ toute-puissantes". Comme si l'acte de la volonté de l'Être infini, par lequel il conserve tous les êtres, n'étoit pas le même que celui par lequel il leur a donné l'existence; comme si la succession & la mobilité que nous remarquons dans nos idées, pouvoit convenir à l'Être infini, dont la volonté immuable est la cause perpétuelle & immuable de toutes les révolutions de la Nature.

Remarquez que tous vos systêmes sont fondés sur les loix invariables de la Nature, sur cette attraction, sur cette force centrifuge qui existe dans tous les corps, dont il vous

est

est impossible d'assigner d'autre cause que la volonté du Législateur éternel.

Terminons cette discussion importante, en rapprochant le systême de M. de Buffon & celui du Philosophe Indien, dans les parties dans lesquelles ils sont conformes, du texte de la Genese.

§. IV.

Comparaison de cette partie du systême de M. Maillet adoptée par M. de Buffon, avec le texte de la Genese.

D'une objection que nos Sages tirent de la contradiction apparente entre les phénomenes de la nature & le récit de Moyse.

En m'arrêtant sur cette comparaison, je ne crois pas m'écarter du plan que je me suis proposé. De la contradiction que nos Sages croient rencontrer entre les opérations de la Nature que l'expérience & l'observation nous font reconnoître, & le texte de nos Livres sacrés, ils tirent une objection générale contre la révélation de la Religion Chrétienne.

La Nature est le grand Livre de Dieu : si Dieu existe, s'il est l'Auteur, le Législateur, le Créateur de l'Univers, on doit trouver dans ce livre, tracé en caracteres ineffaçables, la preuve de l'existence & de la sagesse de son Auteur. Si Dieu s'est communiqué

aux hommes par la révélation, il n'a pu se contredire dans des Livres qu'il a inspirés : ces Livres ne peuvent donc nous donner une autre idée de la disposition de la matiere, que celle que la Nature elle-même nous fournit.

Distinction entre les *raisons physiques* & les *vérités théologiques.*

M. de Buffon paroît avoir passé carriere sur cette objection.

» Toutes les fois, nous dit-il (*a*), qu'on » sera assez téméraire pour vouloir expliquer, » par des raisons physiques, les vérités théo- » logiques, qu'on se permettra d'interpréter » dans des vues humaines le texte divin des » Livres sacrés, & qu'on voudra raisonner sur » les volontés du Très-Haut, & sur l'exécu- » tion de ses décrets, on tombera nécessaire- » ment dans les ténebres & le chaos....... « — Oui, *lorsqu'on sera assez téméraire pour prétendre expliquer les vérités théologiques ;* car ces vérités sont d'un autre ordre, elles ont un objet différent de la Physique. Celles-ci contentent notre curiosité sur les merveilles de la Nature que *Dieu a livrée aux disputes des hommes* (*b*) : ce que nous en découvrons,

(*a*) Théorie de la terre. Tom. 1, dans les preuves, systême *de Wiston.*

(*b*) *Cuncta fecit bona in tempore suo, & mundum* » Il a fait toutes choses » bonnes en son temps, & il

quoiqu'il renferme des mysteres impénétrables à notre intelligence, sert cependant à nous faire admirer la sagesse du Créateur; & toutefois cette curiosité même n'est que vanité, elle ne peut contribuer à notre bonheur. Les vérités théologiques au contraire, objet de la révélation divine, ont pour but de régler nos mœurs, de fixer dans nos esprits les principes de la loi naturelle trop souvent obscurcis pas nos passions.

Distinction entre les miracles rapportés dans nos Livres sacrés, & les faits qui entrent dans le système physique.

Cependant ne donnons pas aux Adversaires de la Religion, & aux Athées même, l'avantage de persuader à ceux qui ne réfléchissent pas assez attentivement, que les notions de la Divinité nuisent aux progrès de l'esprit humain (*a*) : distinguons dans nos Livres sacrés

tradidit disputationi eorum, ut non inveniat homo opus quod operatus est Deus ab initio usque ad finem. Eccléfiaste, chap. 3, ℣. 11.

» a livré le monde à la dispute des hommes, afin que » l'homme (soit humilié en » voyant l'inutilité de ses re» cherches) pour parvenir à » la connoissance des ou» vrages que Dieu a faits de» puis le commencement jus» qu'à la fin «.

» Ce Livre, dit M. de Voltaire, a toujours été regardé » comme un monument précieux, & l'est d'autant plus » qu'on y trouve plus de philosophie «. Avertissement à la tête du précis de l'Eccléfiaste. Je me propose d'examiner par la suite ce prétendu extrait.

(*a*) Syst. de la Nat. Tom. 2, chap. 9.

les effets surnaturels, les miracles que Dieu a opérés en dérogeant quelquefois, par sa volonté toute-puissante, aux loix de la Nature, des faits qui sont placés dans cet ordre, & qui font partie du systême général de l'Univers.

Renvoi sur les miracles. On avoue la force de l'objection, s'il existoit une véritable contradiction entre le texte de la Genese & les vérités physiques démontrées.

Je me propose d'examiner dans un autre lieu, si les miracles renferment une contradiction aussi évidente avec l'immutabilité & la sagesse de Dieu, que nos Sages le prétendent; peut-être trouverons-nous que leurs objections se réduisent à une pétition de principe sur ce point, comme sur tous les autres : convenons maintenant avec eux, qu'il résulteroit de nos Livres une objection très-forte contre la révélation de la Religion Chrétienne, si l'histoire de la création, telle qu'elle est rapportée dans la Genese, ne pouvoit se concilier avec le Livre de la Nature, c'est-à-dire, avec les vérités physiques que l'expérience nous a démontrées; c'est ce que je me propose d'examiner ici.

Objections générales relatives à l'ouvrage des six jours, & au premier chapitre de la Genese.

J'entends, à ce mot, nos Sages se récrier. Le projet est beau, me diront-ils; mais comment pouvez-vous espérer d'y réussir? Dès l'ouverture même du Livre, vous rencontrez les erreurs de physique les plus grossieres. Qu'est-ce que cet ouvrage de six jours

composés de *soir* & de *matin*, lorsque le soleil ne fut créé que le quatrieme ? Quelle bassesse d'idées réduit l'opération d'un Être dont la volonté est toute-puissante à mesurer son travail à la tâche & à la journée ? Quel est ce travail de l'Être tout-puissant, qui exige qu'il se repose le septieme jour ? Si vous prétendez que *Moyse* nous a peint par cette distinction des six jours, les différentes révolutions que notre globe & l'Univers ont éprouvées avant de parvenir à l'état dans lequel il subsiste, comment concevoir que ce qui, dans l'ordre de la Nature, n'a pu arriver que dans des millions d'années, ait été terminé en l'espace de six jours ? Si vous mesurez cette durée à la puissance de l'Être infini, elle est de beaucoup trop longue : ce que Dieu voulut dans le temps, il le voulut dans l'éternité ; un seul acte de sa volonté immuable suffisoit pour créer tout ce qui existe, & fixer à perpétuité les loix du mouvement. Pourquoi Moyse multiplie-t-il l'intervention de la Divinité sur chaque objet de la création ? Combien d'erreurs ne renferme pas d'ailleurs ce seul chapitre de la Genese ? Quel est ce firmament élevé comme une voûte solide sur la surface de la terre, dont les cataractes s'ouvrent & se ferment comme des écluses pour

laisser passage aux eaux & les arrêter ? Quels sont ces deux grands luminaires destinés à présider au jour & à la nuit ? Qui ignore que la lune est la plus petite des planetes, qu'elle n'est pas lumineuse par elle-même, qu'elle tire sa lumiere du soleil & la réfléchit, que les étoiles fixes que les mêmes Livres nous représentent comme des clous attachés à la voûte du firmament, sont autant de soleils qui éclairent une infinité d'autres mondes ?

Tel est l'abrégé des difficultés qu'offre le premier chapitre de la Genese.

Quelques réponses générales à ces objections. Il suffit de prouver qu'il n'existe pas de contradiction ; c'est ce qu'on entreprend.

Essayons d'abord quelques réponses générales. — Je demeure d'accord avec vous, dirais-je à nos Sages, de tous ces faits. Mon dessein n'est pas de vous prouver que la Genese soit un traité de physique ; mais qu'il n'est aucune découverte physique sur le systême du monde qui ne se concilie avec ce que Moyse nous annonce comme étant directement l'Œuvre de Dieu. La révélation divine qui n'a d'autre but que de nous apprendre l'usage que nous devons faire de notre liberté, a laissé les Ecrivains sacrés dans toute l'ignorance de leur siecle sur des connoissances qui flattent notre orgueil. Eussent-ils été plus instruits que les autres hommes,

ils n'avoient pas de miſſion pour les détromper ſur des queſtions dont la ſolution étoit inutile à leur bonheur. Ils étoient obligés de parler aux hommes le ſeul langage qu'ils puſſent entendre, celui qui étoit le plus conforme au témoignage de leurs ſens. L'étude de la Nature devoit diſſiper un jour ces erreurs, & quel triomphe pour la Religion, ſi cette étude confirme la certitude des vérités révélées! — Pourquoi Dieu qui tient le cœur des hommes dans ſa main, a-t-il placé ainſi tant d'hommes entre lui & le commun des mortels? — C'eſt une objection que je me propoſe d'examiner dans ma quatrieme Partie. — Pourquoi *Moyſe* fait-il intervenir la Divinité par des actes multipliés de ſa volonté dans toutes les parties de ſon récit, comme un maître commande à ſes eſclaves les démarches qu'il exige de leur ſoumiſſion? — Ma réponſe eſt ſimple. Ce que Dieu a fait dans le temps, il l'avoit ordonné de toute éternité. Cette parole de Dieu, par laquelle il ordonne à la lumiere d'exiſter, à la terre de produire des fruits, à la mer & à l'air de ſe remplir de poiſſons & d'oiſeaux, à la terre de ſe peupler d'animaux de toute nature; ce ſouffle de vie qu'il inſpire à l'homme, après avoir formé ſon corps du limon de la

terre (*a*): telles sont les sublimes images (*b*) par lesquelles *Moyse* nous présente la volonté toute-puissante de l'Etre infini qu'il proportionne à notre foiblesse; car Dieu n'a besoin, ni de parole, ni d'actes multipliés de sa volonté pour se faire entendre aux êtres qu'il a créés. Je puis donc aussi-bien supposer, sans contredire le texte de la Genese, que l'Univers est parvenu à l'état dans lequel nous le voyons par les seules loix que l'Être infini a établies de toute éternité dans le secret de sa sagesse, que par l'intervention directe d'une volonté particuliere dans le temps. Le temps lui-même, cette durée successive que je connois par la marche de mes idées, n'est autre que l'éternité aux yeux de l'Être nécessaire: tel il est, tel il fut, tel il sera. Comment une progression qui exigeroit des millions d'années, s'est-elle opérée en six jours? Quelles sont ces quatre révolutions solaires qui ont précédé la création du soleil? — Je pourrois vous répondre avec M. Loke, que j'ai déjà cité, *qu'il m'est aisé de concevoir que la*

(*a*) *Formavit igitur Deus hominem de limo terræ, & inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ.* Genese, chap. 2, ℣. 7.

» Dieu forma l'homme du » limon de la terre, & il » inspira sur sa face un » souffle de vie «.

(*b*) Voyez *Longin* & *Quintilien*.

lumiere a existé trois jours avant qu'il y eût aucun soleil, ni aucun mouvement; & cela, en me représentant que la durée de la lumiere qui fut créée avant le soleil, fut si longue, qu'elle auroit été égale à trois révolutions diurnes du soleil, si cet astre se fût mu comme à présent. Je pourrois vous dire encore, que la Toute-puissance divine a pu accomplir, dans l'espace de six jours, ce qui, dans l'ordre de la Nature, eût exigé des millions d'années : mais pourquoi multiplier les miracles sans nécessité? Un jour est comme mille ans aux yeux de l'Eternel, & mille ans comme un jour. Je découvre, dans la progression des six jours indiqués par Moyse, cette suite de révolutions, par lesquelles notre terre est parvenue à l'état dans lequel nous la voyons aujourd'hui : ainsi le temps qui a précédé la formation de la lumiere, quelque longue qu'ait été sa durée, sera le *premier soir;* la formation de la lumiere *le matin* du même jour; de même pour les autres parties; & *du soir & du matin se sera fait* le premier, le second, le troisieme jour, suivant l'expression de l'Ecrivain sacré (*a*). Enfin, Moyse nous dit que Dieu se reposa le

(*a*) *Factum est vespere & mane dies unus.... secundus.... tertius*, &c. Gen. chap. 1, ℣. 1, 5, 8, 13, 19.

feptieme jour (*a*); expreffion figurée, qui, prife à la lettre, ne peut convenir à l'Être Tout-puiffant incapable d'un travail qui exige le repos accordé à la foibleffe de nos organes; mais qui indique clairement la fin de la progreffion précédente, l'époque à laquelle la Nature eft parvenue à l'état dans lequel le Créateur vouloit qu'elle continuât d'exifter. C'eft cet accompliffement de la volonté fuprême, que Moyfe ordonna au peuple Juif de célébrer par le repos du Sabat. Ainfi Dieu ordonna aux Juifs de confacrer par une fête folemnelle la progreffion des révolutions phyfiques de la Nature, déterminée par les loix qu'il avoit établies pour être comme l'image & le fymbole de l'éternité de fon effence.

D'après ces obfervations préliminaires, fuivons dans le texte facré, la marche & le progrès de ces révolutions.

(*a*) *Complevitque Deus die feptimo opus fuum quod fecerat, & requievit die feptimo ab univerfo opere quod patrarat.* Gen. chap. 2, ℣. 2.

N. 1.

De la création de la matiere, & des loix du mouvement établies par le Créateur. Premier jour ou premier terme de progression.

In principio creavit Deus cœlum & terram.

Terra autem erat inanis & arida, & tenebræ erant super faciem abyssi, & Spiritus Domini ferebatur super aquas.

Dixitque Deus : fiat lux, & facta est lux.

Et vidit Deus lucem quod esset bona, & divisit lucem à tenebris.

Appellavitque lucem diem, & tenebras noctem. Factum que est vespere & mane dies unus.

Genese, chap. 1, ℣. 1, 2, 3, 4 & 5.

» Au commencement Dieu » créa le ciel & la terre.

» La terre étoit nue & sté» rile, & les ténebres cou» vroient la face de l'abyme, » & l'esprit de Dieu étoit » porté sur les eaux.

» Dieu dit, que la lumiere » soit, & la lumiere fut.

» Et Dieu vit que la lu» miere étoit bonne; il sé» para la lumiere des téne» bres.

» Et il appella la lumiere » jour, & les ténebres nuit, » & du soir & du matin se fit » le premier jour «.

Dieu donna l'existence à la matiere; elle ne la put tenir que de lui seul: si elle existoit par sa nature, il y auroit deux êtres nécessaires, & l'un n'eût pu imposer des loix à l'autre; je l'ai prouvé. *Au commencement de tous les temps*, Dieu créa la matiere.

Mais à quelle époque Dieu créa-t-il la matiere ? La fixation d'une époque suppose une durée commensurable à l'intelligence hu-

maine : or, ce qui précede le temps est *l'éternité*, qui n'a aucune proportion avec notre intelligence. *Au commencement de tous les temps*, c'est ainsi que traduisent les nouveaux Editeurs de la Bible de Dom Calmet, qui ont recueilli avec soin la doctrine de l'Eglise.

Il lui donna des loix. Quelles elles sont ?

Dieu qui avoit donné l'être à la matiere, lui imposa des loix ; car jusqu'alors toute la matiere étoit confondue : c'est l'idée que nous présente la Genese ; *la terre étoit nue & stérile, les ténebres couvroient la face de l'abyme, & l'esprit de Dieu étoit porté sur les eaux* (*a*). Les eaux étoient répandues dans

(*a*) Il est évident que les Grecs & les Romains qui ont suivi leur mythologie, ont pris des Juifs les idées qu'ils ont eu du *chaos*, de la création, de l'arrangement de l'Univers : il suffit de lire le commencement des Métamorphoses d'*Ovide*, pour s'en convaincre.

Unus erat toto naturæ vultus in orbe,
Quem dixere chaos, rudis, indigestaque moles,
Nec quicquam nisi pondus iners, congestaque eodem
Non bene junctarum discordia semina rerum.
Nullus adhuc mundo præbebat lumina Titan;
Non nova crescendo reparabat cornua Phœbe,

» Il n'existoit aucune différence sensible dans les » parties de la matiere, masse » informe qu'ils nommerent » le *chaos*, poids inutile, » jusqu'à ce que les semences des êtres qu'elle renfermoit fussent développées. Le *soleil* ne donnoit » aucune lumiere ; la *lune* ne » remplissoit point son disque » par sa révolution mens-

toute la matiere ; car la séparation des eaux

Nec circumfuso pendebat in aere tellus
Ponderibus librata suis, nec brachia longo
Margine terrarum porrexerat Amphitrite ;
Quaque erat & tellus illic & pontus & aer.
Sic erat instabilis tellus, innabilis unda,
Lucis egens aer, nulli sua forma manebat ;
Obstabatque aliis aliud, quia corpore in uno
Frigida pugnabant calidis, humentia siccis,
Mollia cum duris, sine pondere habentia pondus.
Hanc Deus & melior litem Natura diremit ;
Nam cœlo terras, & terris abscidit undas
Et liquidum spisso secrevit ab aere cœlum.
Quæ postquam exolvit, cæcoque exemit acervo,
Dissociata locis concordi pace ligavit.
Ignea convexi vis, & sine pondere cœli
Emicuit, summâque locum sibi legit in arce.
Proximus est aer illi levitate locoque.
Densior his tellus, elementaque grandia traxit,
Et pressa est gravitate sui circumfluus humor ;

» truelle ; la *terre* n'étoit » point suspendue dans l'athmosphere qui l'environne ; » *Amphitrite* ne formoit » point une ceinture autour » du globe ; tout étoit à la » fois, & terre, & mer, & » air. Ainsi la terre n'avoit » aucune solidité, l'onde aucune fluidité ; aucune lumiere n'étoit répandue » dans l'air ; aucun des élémens n'avoit la forme qui » lui est propre. L'un s'opposoit à l'autre, le froid combattoit contre le chaud, » l'humide contre le sec, les » choses molles contre celles » qui sont dures, les choses » pesantes, contre celles qui » n'ont aucune gravité. Dieu » termina ce procès, en » donnant à chaque être une » forme meilleure. Il sépara » la terre du ciel, & les eaux » de la terre. Il distingua » l'*Ether* du fluide épais qui » nous environne. Ainsi » ayant dégagé les élémens. » qui allerent d'eux-mêmes » occuper des places convenables à leurs pesanteurs » respectives, Dieu établit » entr'eux une concorde » éternelle. Le feu s'élança » vers le sommet de l'Univers, & forma ce ciel de » matiere subtile, & sans

inférieures & supérieures n'arrive, suivant le texte sacré, qu'au second jour.

Ultima possedit, solidumque coercuit orbem.

» gravité qui brille sur nos » têtes. L'air qui l'approche » en légereté occupa la se» conde place. La terre entraîna l'eau avec elle dans les lieux » les plus bas; l'eau la couvroit, & l'élément solide servoit » de base à l'Univers «.

Ceci est conforme à la physique des Anciens, qui ne connoissant pas les *Antipodes*, regardoient la terre comme une surface plane, au dessus de laquelle le Ciel s'élevoit comme une voûte surbaissée; erreurs grossieres, sans doute : » mais l'idée de la création du monde s'étoit con» servée chez presque tous les peuples; & nous avons » encore, dans les Anciens, le systême de la plupart. Par » exemple, celui des *Egyptiens* dans *Diodore de Sicile*, » celui des *Phéniciens* dans *Sanchoniaton*, celui des *Chal-* » *déens* dans plusieurs fragmens ramassés depuis quelques » années de la Philosophie Chaldéenne : *Job* nous a donné » celui des *Iduméens* qui est tout le même que celle des » *Hébreux*; les *Grecs*, quoique moins attentifs à conserver » les traductions anciennes, & moins exacts sur cela que » les peuples barbares, comme leur reproche l'Oracle (de » Delphes, cité par *Théodoret*, Serm. 1, *contra gentes*, » d'après *Porphire*), avoient toutefois conservé cette tra» dition....... C'est de-là que l'ont reçue les Latins...... » *Dissertation sur le systême du monde dans le Tome VIII* » *de la nouvelle édition de la Bible de Dom Calmet*, » art. I. «

M. de Voltaire n'est pas de cet avis : » C'est un exemple » singulier de la stupidité humaine (nous dit-il *(a)*) que

---

(a) *Raison par alphabet* sur le mot *Abraham*.

Quelles ſont ces loix que Dieu donna à la matiere ? Celles qui exiſtent aujourd'hui, & par leſquelles le monde ſubſiſte : nous les connoiſſons par leurs effets.

Je ſuivrai encore ici M. de Buffon.

Mouvemens de la terre. Ils résultent des deux forces *d'impulſion* & *d'attraction*.

» La terre (nous dit-il (*a*)) eſt un globe » d'environ 3000 lieues de diametre. Elle eſt » ſituée à trente millions de lieues du ſoleil, » autour duquel elle fait ſa révolution en trois » cent ſoixante-cinq jours. *Ce mouvement de » révolution eſt le réſultat de deux forces, l'une » qu'on peut ſe repréſenter comme une impulſion » de droit à gauche, & l'autre comme une at- » traction de haut en bas, ou de bas en haut*

(*a*) *Preuves de la théorie* de la terre, art. 1, de la formation des plantes.

» nous ayons ſi long-temps regardé les Juifs comme la nation » qui avoit tout enſeigné aux autres, tandis que leur Hiſ- » torien *Joſeph* avoue lui-même le contraire. »

J'ignore en quel lieu M. de Voltaire a trouvé cet aveu; Voici ce qu'on lit dans la Préface de cette Hiſtorien.

» J'exhorte ceux qui liront ces Livres, de ſe conformer » à la volonté de Dieu, & de rendre gloire à notre Légiſla- » teur, en voyant combien dignement il a parlé de la nature » Divine, en rapportant tout ce qui exiſte à la Toute-puiſ- » ſance de *Dieu*, & conſervant ſon hiſtoire pure des fables » qui la défigurent parmi les autres peuples. Il eſt en effet » d'une telle antiquité, qu'il n'a pu rien emprunter de ces » fables qui n'exiſtoient pas encore; car il vivoit il y a plus

» *vers un centre.* La direction de ces forces & » leurs quantités sont combinées & propor-

---

» de deux mille ans, antiquité telle que les Poëtes eux- » mêmes n'ont osé y faire remonter, ni la naissance de » leurs Dieux, ni les coutumes & les loix humaines «.

Ηδη τοίνυν τὺς ἐντεξομένοις τοις βιβλίοις παρακαλῶ τῆ γνωμὴν Θεῳ προσανέχειν, καὶ δοκίμαζειν τὸν ἡμέτερον νομοθέτην, ει την φύσιν ἀξιως αυτῦ κατενόησεν, καὶ τῇ δύναμει προσπεπούσας ἀιεὶ τὰς πράξεις ἀνατέθεικεν, πασης καθαρὸν τὸν περὶ αυτῦ φυλάξας λογον τῆς παρ᾽ ἄλληλοις ἀσχήμενος μυθολογίας, καὶ τοιγε ὅσον ἐπι μήκει χρόνυ καὶ παλαιότητι, πολλὴν ἔχων ἄδειαν ψευδῶν πλασματών· γέγονεν γαρ προς ετων δισχιλίων ἐφ᾽ ὅσον πλῆθος αἰῶνος ὑδ᾽ αυτων οι ποιηταὶ τας γενέσεις τῶν, θεῶν, μήτιγε τὰς ανθρόπων πράξεις, ἢ τὺς νόμυς ἀνενεγκεῖν ἐτολμησαν.

Suivons les traces de l'Histoire la plus pure, defigurée par la Mythologie.

Lucien, dans ses Dialogues des Dieux, nous dit que *Bacchus*, fils de *Jupiter* & de *Semelé*, fut porté par *Mercure*, aussi-tôt sa naissance, aux Nymphes qui habitoient la ville de *Nisa*, dans la partie de l'*Arabie* voisine de l'*Egypte.* Après avoir été formé dans toute la science des *Egyptiens*, *Bacchus* sort de ce pays pour entreprendre la conquête des Indes. Les *Orgies* qu'on chantoit en son honneur, publioient des merveilles sans nombre, où vous retrouvez sans cesse les traces de ce que l'Histoire Sainte nous apprend de *Moyse. Bacchus* traverse la Mer Rouge à pied sec, il change les eaux en sang, il opere des prodiges avec sa verge. La langue Phénicienne a plusieurs noms communs avec celle des Juifs, tels qu'*Adonaï*, *Eloë*, ou *Eloe* & même *Jevo*, que vous

tionnées,

» tionnées, de façon qu'il en résulte un mou-
» vement presque uniforme dans une ellipse

prétendez, M. de Voltaire, (*a*) être le grand Nom de Dieu *Jeova (celui qui est)* ce Nom, qui nous donne une idée si pure de la Divinité.

Ceci est trop important pour nous dispenser de quelques réflexions qui répondent, selon mon opinion, au nouveau jour sur l'authenticité des Livres de Moyse. — Vous êtes frappé vous-même, Monsieur, de cette ressemblance entre les aventures de *Bacchus* & celles de *Moyse*. Ajoutez encore que *Bacchus*, enfant caché dans la cuisse de Jupiter, après la mort de sa mere, comme le rapporte *Ovide* (*b*), ressemble assez à *Moyse* exposé sur le Nil, sauvé par la fille de *Pharaon*, ce qui lui donna son nom : » Car *mo* [dit Joseph (*c*)), » en langue Egyptienne, signifie *eau* & *ysé* préservé «, & le mot μηρος qui en grec signifie cuisse, est le nom d'une montagne des Indes, selon Quinte-Curce, Liv. 8. Que conclure de cette ressemblance ? Que les faits rapportés dans la *Genese* furent connus de tout l'Orient, & ensuite des *Grecs* & des *Romains* qui les habillerent à leur mode ; car il y avoit, suivant Cicéron (*d*), plusieurs *Bacchus*, l'un fils de *Jupiter* & de *Semelé*, un autre né, disoit-on, de *Jupiter* & de *Proserpine*, un autre du *Nil* & de *Nisa*, un quatrieme qui eut *Caprius* pour pere, & qui régna en *Asie*, un cinquieme fils de *Jupiter* & de *la Lune*, le sixieme de *Nisus* & de *Thioné*. Quelle est l'Histoire originale qui a donné lieu à toutes ces fables ? M. de Voltaire prétend que les Juifs ont copié les fables *Phéniciennes*. Je ne dirai qu'un seul

(*a*) Questions sur l'Encyclopédie, sur le mot *Jeova*.
(*b*) *Ovide* dans ses Epîtres.
(*c*) *Joseph*, *Antiquités Judaïques*, Liv. 2, chap. 5.
(*d*) *Cicéron*, *de Naturâ Deorum*, Liv. 3, n. 24, & liv. 3, n. 23.

» fort approchante du cercle. *Semblable aux* » *autres planetes, la terre est opaque, elle fait*

mot : l'Histoire originale est certainement celle qui est la plus simple, celle qui a fait oublier toutes les autres : comparez le texte de la *Genese* aux fables que je viens de vous citer, & jugez. — On trouve dans le texte de la *Genese* quelques mots Phéniciens. — Je le veux supposer ; qu'en conclure? » Aucun peuple (dit encore M. de Voltaire *(a)*) n'a » jamais prononcé *Geova*, comme font les seuls François ; » ils disent *Jevo*, c'est ainsi que vous le trouvez dans » *Sanconiathon*, cité par *Eusebe* prép. évang. Liv. 10, » dans *Diodore*, Liv. 2, dans *Macrobe*, satis. Liv. 1, » &c. Toutes les nations ont prononcé *io* & non pas *g*. C'est » du nom des quatre voyelles, i, e, o, u, que se forma ce » nom sacré dans l'Orient....... «

A quoi sert, Monsieur, toute cette érudition? Vous prétendez que ce nom qui nous donne l'idée la plus pure, la plus juste de l'Etre infini, étoit connu des *Phéniciens* & des *Egyptiens*. La seule preuve que vous en donnez, est cette inscription d'Isis, *je suis tout ce qui est*. Vous ne songez pas que cette inscription porte un sens tout contraire à celui que présente ce saint nom. *Isis* étoit la nature, la matiere, & ses propriétés. Ainsi l'inscription d'*Isis* n'offre à l'esprit qu'un pure matérialisme, contradiction dans laquelle les anciens ont souvent été entraînés par le systême de la pluralité des Dieux, & par les fables du Paganisme. Vous faites dériver le mot *Jupiter*, en Latin *Juvans Pater*, & du mot *Jova*, dont vous attribuez l'origine aux *Phéniciens* aux *Egyptiens*, LE PERE DE TOUT CE QUI EXISTE, *hominum Pater atque Deorum :* mais de qui les Latins tenoient-

(a) *Questions sur l'Encyclopédie*, sur le mot *Jeova*.

» *ombre, elle reçoit & réflechit la lumiere du so-*
» *leil, & elle tourne autour de cet astre suivant*
» *les loix qui conviennent à sa distance & à sa*
» *densité relative : elle tourne aussi elle-même en*
» *vingt-quatre heures*, & l'axe autour duquel
» se fait ce mouvement de rotation, est in-
» cliné de soixante-six degrés & demi sur le
» plan de l'orbite de sa révolution. Sa figure
» est celle d'un *sphéroïde* dont les deux axes
» different d'environ une 175e partie, & le
» plus petit axe est celui autour duquel se fait
» la révolution.

» Ce sont-là les principaux phénomenes de
» la terre, ce sont-là les résultats des grandes
» découvertes que l'on a faites par le moyen
» de la Géométrie, de l'Astronomie, de la
» navigation....... *Galilée* ayant trouvé la loi
» de la chûte des corps, & *Kepler* ayant ob-
» servé que les aires que les planetes princi-
» pales décrivent autour du soleil, & celles
» que les Satellites décrivent autour de leur
» planete principale, sont proportionnelles aux

ils cette idée sublime ? Des *Grecs* sans doute dont ils emprunterent toute leur *Mythologie*; c'est ainsi qu'Homere appelle fort souvent Jupiter, Πατέρα ἀνδρῶν τε θεῶν τε. De qui les *Grecs* tenoient-ils cette notion? N'est-il pas plus que vraisemblable que c'étoit du seul peuple qui eût conservé alors une idée pure de la Divinité ?

» temps, & que les temps des révolutions des » planetes & des satellites sont proportion» nels aux racines carrées des cubes de leurs » distances au soleil ou à leurs planetes prin» cipales, *Newton* trouva que la force qui fait » tomber les graves sur la surface de la terre, » s'étend jusqu'à la lune, & la retient dans » son orbite, que cette force diminue en la » même proportion que le carré de la distance » augmente, & *que par conséquent la lune est » attirée par la terre, que la terre & toutes les » planetes sont attirées par le soleil, & qu'en gé» neral tous les corps qui décrivent autour du » centre d'un foyer des aires proportionnelles aux » temps, sont attirés vers ce point.* Cette force » que nous connoissons sous le nom de *pe» santeur*, est donc généralement répandue » dans toute la matiere ; les planetes, les co» metes, le soleil, la terre, tout est sujet à » ses loix, & elle sert de fondement à l'har» monie de l'Univers. Nous n'avons rien de » mieux prouvé en physique, que l'existence » actuelle & indivisible de cette force dans » les planetes, dans le soleil, dans la terre » & dans toute la matiere que nous touchons » ou que nous appercevons. Toutes les ob» servations ont confirmé l'effet actuel de » cette force, & le calcul en a déterminé la

» quantité & les rapports : *l'exactitude des* » *Géometres, & la vigilance des Astronomes,* » *atteignent à peine à la précision de cette mé-* » *chanique céleste, & à la régularité de ses* » *effets.*

» Une seule chose arrête, & est en effet in- » dépendante de cette théorie ; *c'est la force* » *d'impulsion.* L'on voit évidemment que l'at- » traction tirant toujours les planetes vers le » soleil, elles tomberoient en ligne perpen- » diculaire sur cet astre, si elles n'en étoient » éloignées par une autre force, qui ne peut » être qu'une impulsion en ligne droite, dont » l'effet s'exerceroit dans la tangente de l'or- » bite. *Cette force d'impulsion a certainement* » *été communiquée aux astres par la main de* » *Dieu* «.

M. de Buffon essaie d'expliquer comment la terre a pu acquérir le mouvement de rotation par l'effet physique d'une comete, qui étant entrée obliquement dans le disque du soleil, auroit détaché une partie de sa substance. La vraisemblance est d'autant plus grande, que, quoique les cometes se meuvent comme les planetes, par deux forces, l'une d'attraction, l'autre d'impulsion, qui agissant à la fois & à tous les instans les obligent de décrire des courbes, néanmoins les cometes

Hypothese par laquelle M. de Buffon explique comment la terre a pu acquérir le mouvement de *rotation.*

parcourent le systême solaire dans toutes sortes de directions ; & les inclinations des plans de leurs orbites sont fort différentes. Celle de 1680 approcha si près du soleil, qu'à son *perihélie* elle n'en étoit pas éloignée d'un demi-diametre solaire. La vraisemblance augmente encore par cette considération que les six planetes (nous parlerons de la lune dans un instant) ont toutes la même direction d'orient en occident, & que la différence d'inclinaison de leurs orbites n'excede pas sept degrés & demi. M. de Buffon entre dans tous les calculs nécessaires pour fortifier cette conjecture. Il explique comment ces parties détachées du soleil ont pu perdre leur chaleur & devenir opaques, & quelle doit être la nature des globes dans cette hypothese, comment la lune & les autres satellites des six planetes ont pu s'en détacher, & acquérir le mouvement que nous leur voyons.

De la lune & autres satellites des planetes.

» L'obliquité du coup a pu être telle (dit-» il) qu'il se sera séparé du corps de la pla-» nete principale de petites parties de ma-» tiere qui auront conservé la même direc-» tion de mouvement que la planete même ; » ces parties se seront réunies, suivant leurs » densités, à différentes distances de la pla-» nete par la force de leur attraction mu-

» tuelle; & en même temps, elles auront » ſuivi néceſſairement la planete dans ſon » cours autour du ſoleil, en tournant elles- » mêmes autour de la planete, à peu près dans » le plan de ſon orbite.

» Ces petites parties que la grande obliquité » du coup aura détachées, ſont les ſatellites. » Ainſi la formation, la poſition & la direc- » tion des mouvemens des ſatellites s'accor- » dent parfaitement avec la théorie; car ils » ont tous la même direction de mouvement » dans des cercles concentriques autour de » leur planete principale; leur mouvement » eſt dans le même plan, & ce plan eſt celui » de l'orbite de la planete. Tous ces effets » qui leur ſont communs, & qui dépendent » de leur mouvement, ne peuvent venir que » d'une cauſe commune, c'eſt-à-dire, d'une » impulſion commune de mouvement qui » leur ait été communiquée par un ſeul & » même coup donné ſous une certaine obli- » quité «.

Ne ſuivons pas plus loin ce ſyſtême conjectural que l'Auteur n'a préſenté *que comme une ſuppoſition purement philoſophique*, ainſi

qu'il l'a déclaré dans sa réponse à la Faculté de Théologie de Paris. (*a*)

De la cause du mouvement de la matiere, & de cette proposition, *qu'il ne faut pas recourir à Dieu en philosophie*; ce que cela signifie.

La raison seule suffit pour nous convaincre que la matiere ne renferme pas en elle-même le principe de son mouvement. Soit que l'impulsion doive être distinguée de cette force qui attire tous les corps vers le centre de leur mouvement, ou que la seule force de l'attraction suffise, par sa réciprocité, pour communiquer aux planetes cette direction qui les retient dans leur orbite, en même temps qu'elle les porte sur le centre de leur mouvement, ni l'une ni l'autre de ces forces ne pourroit exister, si un Être supérieur à la matiere ne lui eût imposé ces loix.

» (*Newton*) suppose d'abord (dit M. de » Voltaire (*b*)), que l'on convient que la ma- » tiere ne peut avoir de mouvement par elle- » même; il faut donc qu'elle le reçoive d'ail- » leurs. Mais elle ne peut le recevoir d'une » autre matiere, car ce seroit une contradic- » tion; il faut donc qu'une *cause immatérielle* » produise le mouvement. *Dieu est cette cause*

(*a*) V. cette réponse dans le cinquieme tome de l'édition *in*-12, après l'Histoire de l'homme.

(*b*) Mêlanges de Philosophie, 1re. Partie, chap. 10.

» *immatérielle ;* & on doit bien prendre garde » que cet axiome vulgaire, *qu'il ne faut point* » *recourir à Dieu en philoſophie*, n'eſt bon que » dans les choſes qu'on peut expliquer par des » cauſes prochaines & phyſiques. Par exemple, » je veux expliquer pourquoi un poids de » quatre livres eſt contre-peſé par un poids » d'une livre ; ſi je dis que Dieu l'a ainſi ré- » glé, je ſuis un ignorant ; mais je ſatisferai » à la queſtion, ſi je dis que c'eſt parce que » le poids d'une livre eſt quatre fois autant » éloigné du point d'appui que le poids de » quatre livres. *Il n'en eſt pas de même des pre-* » *miers principes des choſes ; c'eſt alors que ne* » *pas recourir à Dieu eſt d'un ignorant ; car ou* » *il n'y a point* DE DIEU, *ou il n'y a de pre-* » *miers principes que dans* DIEU «.

Avec quelle ſublimité Moyſe a exprimé l'ordre de Dieu dans l'établiſſement de la loi de *l'attraction.* Exactitude phyſique.

C'eſt cette force émanée de la ſeule volonté de Dieu, que Moyſe exprime par ces mots ſublimes : *Dieu dit que la lumiere ſoit, & la lumiere fut.* Cette lumiere, ce feu qui pénetre tous les corps étoit confondu dans la maſſe de la matiere que Dieu avoit créée *au commencement des temps ;* il débrouille le chaos d'un ſeul mot : *que la lumiere ſoit.* Par cette ſeule parole, *il ſépare la lumiere des ténebres :* » la ſéparation eſt phyſique & réelle, (nous

» dit M. de Buffon (*a*) puiſque la matiere » opaque qui compoſe les planetes, fut réel- » lement ſéparée de la matiere lumineuſe qui » compoſe le ſoleil «. Vous pouvez étendre cette idée; car les étoiles fixes dont le nombre eſt infini, forment autant de ſoleils autour deſquels gravitent d'autres planetes. Ainſi *la lumiere fut diviſée des ténebres* dans toute la maſſe de la matiere, les loix du mouvement furent établies par la volonté toute-puiſſante de l'Être infini, *& du ſoir & du matin ſe fit le premier jour.*

Suivons l'effet de ces loix.

N°. 2.

Des effets de la ſeule loi de l'attraction pour débrouiller le chaos, ſecond jour ou ſecond terme de progreſſion.

Dixit quoque Deus: fiat firmamentum in medio aquarum: & dividat aquas ab aquis.	» Dieu dit que le firmament ſoit fait, & qu'il diviſe les eaux des eaux.
Et fecit Deus firmamentum, diviſitque aquas quæ erant ſub firmamento, ab his quæ erant ſuper firmamentum. Et factum eſt ita.	» Et il fit le firmament, & diviſa les eaux qui étoient ſous le firmament, de celles qui étoient ſur le firmament: & il fut fait ainſi.
Vocavitque Deus firmamentum cœlum: & factum eſt	» Et Dieu appela le firmament Ciel, & du ſoir &

(*a*) M. de Buffon. *Ibid.*

vespere & mane dies secundus. » du matin se fit le second » jour «.

Genese. *Ibid.* ℣. 5, 6, 7 & 8.

Exactitude du récit de Moyse dans sa description du premier effet de la loi de l'attraction, *la formation du firmament.*

Ne considérons maintemant que notre planete, la terre à laquelle le récit de Moyse se rapporte particuliérement.

Par l'effet de la seule loi de l'attraction, les parties les moins cohérentes de cette masse opaque que nous nommons la terre, ont dû s'écarter du centre de leur mouvement. Elles ont reçu par la chaleur du soleil une raréfication plus grande; & cette séparation s'est faite en proportion des densités respectives. Ainsi s'est établi un ordre de matiere qui s'étend depuis le soleil jusqu'à la terre. Les plus raréfiées sont plus voisines du soleil, les plus denses sont plus près de la terre, & forment l'atmosphere, cette voûte azurée qui s'éleve sur nos têtes, que *Moyse* appelle *firmament*, conformant ses expressions au spectacle que la Nature présente à nos yeux & au langage des hommes de son temps (*a*). Ainsi Dieu divisa

(*a*) V. dans la nouvelle Bible de Dom Calmet, tom. 6, la dissertation sur le systême du monde, art. 4, *des Cieux*, la preuve de l'opinion que les Hébreux & tous les anciens peuples avoient de ce qu'ils nommoient *les Cieux*, *le Firmament.*

les eaux *qui étoient ſous le firmament*, *de celles qui étoient deſſus.*

Comment la terre d'abord couverte d'eau acquiert la figure que les obſervations mathématiques nous démontrent ?

Par une ſuite de ces loix, la ſurface du globe a dû ſe trouver couverte d'eau plus analogue à la nature de l'air; la terre nue, qui n'eſt autre qu'une matiere vitrifiéé, un ſable friable, s'eſt rapprochée du centre du globe.

Ce ſont encore ces loix qui ont donné à la terre la figure que les obſervations mathématiques démontrent aujourd'hui.

Suite de l'hypotheſe de M. de Buffon, qui n'eſt pas contraire au récit de *Moyſe.*

» La terre (nous dit M. de Buffon (*a*)) » étant, *comme il paroît par l'égalité de ſon* » *mouvement*, & *la conſtance de l'inclinaiſon de* » *ſon axe* (*b*), compoſée de parties homo- » genes, & toutes ſes parties s'attirant en » raiſon de leurs maſſes, elle auroit pris né- » ceſſairement la figure d'un globe parfaite- » ment ſphérique, ſi le mouvement d'im-

(*a*) *Preuves de la théorie de la terre*, art. 1.

(*b*) Cette conſtance n'eſt pas entiere, puiſque l'écliptique s'approche de l'équateur, par une progreſſion qui eſt d'une minute par cent ans, en ſorte que dans l'eſpace de 150,000 ans ces deux lignes éloignées aujourd'hui de 23 degrés 29 minutes, ſe trouveroient réunies. Je fais cette obſervation pour éviter toute équivoque; mais cette progreſſion eſt trop lente pour donner atteinte au raiſonnement de M. de Buffon.

» pulsion eût été donné dans une direction
» perpendiculaire à sa surface ; mais ce coup
» ayant été donné obliquement, la terre a
» tourné sur son axe dans le même temps
» qu'elle a pris sa forme ; & de la combinai-
» son de ce mouvement de rotation, & de
» celui de l'attraction des parties, il a ré-
» sulté une figure *sphéroïde* plus élevée sous
» le grand cercle de rotation, & plus abaissée
» aux deux extrêmités de l'axe, & cela,
» parce que l'action de la force centrifuge
» provenant du mouvement de rotation, di-
» minue l'action de la gravité. Ainsi la terre
» étant homogene, & ayant pris sa con-
» sistance en même temps qu'elle a reçu son
» mouvement de rotation, elle a dû prendre
» une figure *spheroïde*, dont les deux axes dif-
» férent d'une 230e partie. Ceci peut se démon-
» trer à la rigueur, & ne dépend point des hy-
» potheses qu'on voudroit faire sur la direction
» de la pesanteur ; car il n'est pas permis de se
» livrer à des hypotheses contraires à des vé-
» rités établies, ou qu'on peut établir. Or,
» les loix de la pesanteur nous sont connues :
» nous ne pouvons douter que les corps ne
» pesent les uns sur les autres en raison directe
» de leurs masses, & inverse du carré de leurs
» distances ; de même nous ne pouvons pas

» douter que l'action générale d'une masse » quelconque ne soit composée de toutes les » actions particulieres des parties de cette » masse ; ainsi il n'y a point d'hypothese à » faire sur la direction de la pesanteur ; cha- » que partie de matiere s'attire mutuellement » en raison directe de sa masse & inverse du » carré de la distance, & de toutes ces at- » tractions il résulte une sphere, lorsqu'il n'y » a point de rotation, & il en résulte un » *sphéroïde*, lorsqu'il y a rotation. Ce *sphé-* » *roïde* est plus ou moins raccourci aux deux » extrêmités de l'axe de rotation de la vîtesse » de ce mouvement, & la terre a pris, en » vertu de sa vîtesse de rotation, & de l'at- » traction mutuelle de toutes ses parties, la » figure d'un *sphéroïde*, dont les axes sont » entr'eux comme 229 à 230 «.

M. de Buffon suit cette proposition dans toutes ses parties.

De l'homogénéité du globe terrestre.

Il prouve l'homogénéité du globe terrestre, par une démonstration non moins sensible.

» Quelle raison, dit-il, auroit-on de » croire...... que les parties voisines du centre » sont plus denses que celles qui en sont plus » éloignées ? Toutes les particules du globe » ne sont-elles pas rassemblées par leur attrac- » tion mutuelle ? Dès-lors chaque particule

» est un centre, & il n'y a point de raison » pour croire que les parties qui sont autour » du centre de grandeur du globe, soient plus » denses que celles qui sont autour d'un autre » point; *mais d'ailleurs, si une partie considé- » rable du globe étoit plus dense qu'une autre » partie, l'axe de rotation se trouveroit plus » près des parties plus denses, & il en résulte- » roit une inégalité dans la révolution diurne, » en sorte qu'à la surface de la terre nous remar- » querions de l'inégalité dans le mouvement des » fixes, elles nous paroîtroient se mouvoir beau- » coup plus vîte, ou beaucoup plus lentement au » ZENITH qu'à l'HORISON, selon que nous se- » rions posés sur les parties denses ou légeres du » globe. Cet axe ne passant plus par le centre de » grandeur du globe changeroit de position; » mais tout cela n'arrive pas; on sait au con- » traire que le mouvement diurne de la terre est » égal & uniforme; on sait qu'à toutes les par- » ties de la surface de la terre, les étoiles pa- » roissent se mouvoir avec une même vîtesse à » toutes les hauteurs, & s'il y a une mutation » dans l'axe, elle est assez insensible pour avoir » échappé aux observations.* On doit donc » conclure que le globe est homogene, » ou *presque homogene* dans toutes ses par- » ties «.

Des couches concentriques. Elles ne nuisent à l'homogénéité.

Il ne reste qu'une ressource, c'est de dire que le globe est composé de couches concentriques de différentes densités; car dans ce cas, le mouvement diurne sera égal, & l'inclinaison de l'axe constante, comme dans le cas de l'homogénéité.

Elles existent sans doute ces couches; mais la différence de leurs densités n'est pas sensible, relativement à la masse totale du globe; celle de l'or au sable ne l'est pas même; & ces couches ont une autre cause que j'ai expliquée d'après M. de Buffon, & sur laquelle j'aurai occasion de revenir.

Comment on concilie les calculs de *Newton* avec les observations. Elévation progressive vers l'équateur.

M. de Buffon observe encore que la différence des deux axes de la terre réduite par *Newton* à la proportion de 229 à 230, s'accorde parfaitement avec les expériences qui ont été faites sur l'augmentation & la diminution du pendule au pole ou à l'équateur.

Ces expériences peuvent aussi se concilier avec les dernieres observations des Mathématiciens envoyés en *Laponie* & au *Pérou*, qui réduisent ce rapport des deux axes à la proportion de 174 à 175, si l'on suppose que depuis la formation du globe, la terre se soit abaissée peu-à-peu d'une lieue vers le *pole* par l'action de l'air, des vents, du soleil, & élevée d'une lieue sous *l'équateur*; car la différence

férence du calcul de *Newton* à celui des nouvelles obſervations eſt d'environ quatre lieues dans les deux axes, en ſorte que les parties de l'équateur ſont élevées ſuivant les nouvelles obſervations de deux lieues plus qu'elles ne l'étoient ſelon la théorie de *Newton*.

Autres obſervations qui ſe concilient avec le récit de Moyſe & l'hypothèſe de M. de Buffon.

» Cette figure qui s'accorde parfaitement » avec les loix de l'hydroſtatique (dit encore » M. de Buffon), ſuppoſe néceſſairement » que la terre & les planetes aient été dans un » état de fluidité; & je ſuis ici de l'avis de » M. *Leibnitz* (*a*): cette fluidité étoit une li» quéfaction cauſée par la violence de la » chaleur; l'intérieur de la terre doit être une » matiere vitréfiée, dont les ſables, les grès, le » roc vif, les granits, & peut-être les ar» gilles ſont des fragmens & des ſcories «.

Pourquoi les planetes ne ſont-elles pas, d'après cette ſuppoſition, brûlantes & lumineuſes?

» A cela on peut répondre (dit M. de Buf» fon (*b*)), que dans la ſéparation qui s'eſt » faite des particules plus ou moins denſes, la » matiere a changé de forme, & que la lu» miere ou le feu ſe ſont éteints par cette

(*a*) *Protogele*, *aut*, *G G. act. er. Lipſ.* en 1691.
(*b*) *Ibid.* Page 215.

» séparation causée par le mouvement d'im-
» pulsion. D'ailleurs, ne peut-on pas soupçon-
» ner que si le soleil ou une étoile brûlante &
» lumineuse par elle-même, se mouvoit avec
» autant de vîtesse que se meuvent les pla-
» netes, le feu s'éteindroit peut-être, & que
» c'est par cette raison que toutes les étoiles
» lumineuses sont fixes, & ne changent point
» de lieu, & que ces étoiles que l'on nomme
» nouvelles, qui ont probablement changé
» de lieu, se sont éteintes aux yeux mêmes
» des Observateurs. Ceci se confirme par ce
» qu'on a observé sur les cometes; elles doi-
» vent brûler jusqu'au centre, lorsqu'elles
» passent à leur *périhélie;* cependant elles ne
» deviennent pas lumineuses par elles-mêmes:
» on voit seulement qu'elles exhalent des va-
» peurs brûlantes, dont elles laissent en che-
» min une partie considérable «.

Du feu élémentaire qui pénetre tous les corps.

Il semble qu'il existe une preuve de cette origine des planetes, & de notre terre dans ce feu intérieur qui pénetre tous les corps, jusqu'à l'eau à qui il donne sa fluidité, la glace elle-même, feu élémentaire qui ne demande que l'éloignement des obstacles pour se manifester, comme l'expérience le prouve.

M. de Buffon développe cette preuve de la maniere la plus satisfaisante; mais il nous

ſuffit d'avoir établi que les loix de la Nature & les obſervations des Phyſiciens ſe concilient parfaitement avec le texte de la Geneſe, ſur ce ſecond jour, ou ce ſecond terme de progreſſion de la matiere.

N°. 3.

Comment on peut ſuppoſer que la terre eſt ſortie du ſein des eaux, par une ſuite de la même loi, & des principes de l'organiſation de la matiere, troiſieme jour ou troiſieme terme de progreſſion.

Dixit verò Deus, congregentur aquæ quæ ſub cœlo ſunt in locum unum, & appareat arida; & factum eſt ita.

Et vocavit Deus aridam, terram; congregationes verò aquarum appellavit maria; & vidit Deus quod eſſet bonum.

Et ait, germinet terra herbam virentem & facientem ſemen, & lignum pomiferum, faciens fructum juxta genus ſuum, CUJUS SEMEN IN SEMET IPSO SIT SUPER TERRAM; *& factum eſt ita.*

Et protulit terra herbam virentem & facientem ſemen juxta genus ſuum, lignumque faciens fructum ET HABENS UNUM QUODQUE SEMEN SECUNDUM SPE-

» Dieu dit, que les eaux » s'aſſemblent dans un ſeul » lieu, que la matiere ſeche » paroiſſe; & il fut ainſi.

» Et Dieu nomma la ma» tiere ſeche, *terre*, & les » eaux réunies, *mers*; & Dieu » vit que cela étoit bon.

» Et il dit, que la terre » produiſe de l'herbe verte » qui porte de la graine, & » des arbres qui portent des » fruits ſelon leur eſpece, » *& qui renferment en eux-* » *mêmes le germe de leur* » *reproduction ſur la terre;* » & il fut ainſi.

» Et la terre produiſit de » l'herbe verte qui portoit » ſa graine ſelon ſon eſpece, » & des arbres qui donne» rent des fruits, *& qui ren-* » *fermoient en eux-mêmes*

CIEM SUAM ; & vidit Deus quod esset bonum.	» leur germe, selon leur espece ; & Dieu vit que » cela étoit bon.
Et factum est vespere & mane, dies tertius.	» Et du soir & du matin » se fit le troisieme jour.

Séparation de la terre & de l'eau par l'effet du *flux* & *reflux*, & l'action des *vents*, selon M. de Buffon, conforme au récit de Moyse.

(*a*) Dès que la force de l'attraction & de l'impulsion imprimée par le Créateur, contint la terre dans son orbite autour du soleil, &

(*a*) *Sic ubi dispositam, quisquis fuit ille Deorum Congeriem, secuit, sectamque in membra redegit. Principio terram, ne non æqualis ab omni Parte foret, magni speciem glomeravit in orbis; Tum freta diffudit, rapidisque tumescere ventis Jussit, & ambitæ circumdare littora terræ. Addidit & fontes & stagna immensa, lacusque, Fulminaque, obliquis cinxit declivia ripis, Quæ diversa locis partim sorbentur ab ipsâ, In mare perveniunt partim, campoque recepta, Liberioris aquæ pro ripis littora pulsant. Jussit & extendi campos, subsidere valles, Fronde tegi silvas, lapidosos surgere montes. Ut que duæ dextrâ cœlum, totidem que sinistrâ Parte secant zonæ, quinta est ardentior illis.*	» Quel que soit celui des » Dieux qui débrouilla ainsi » le *chaos*, qui disposa » les parties & comme les » membres de la matiere, il » donna à la terre la figure » d'un globe immense borné » de toutes parts par la mer. » Il distribua les courans & » les détroits, ordonna aux » vents d'élever les ondes, » & de leur imprimer la rapidité de leur mouvement. » Il y ajouta les fontaines, » les étangs, les lacs, les » fleuves qui parcourent la » terre en décrivant sur sa surface des lignes tortueuses, » ces fleuves divers, suivant » les lieux qu'ils abreuvent, » dont partie sont absorbés » par la terre, partie parviennent à la mer, & reçus » dans son vaste sein frappent avec force les rives » qui s'opposent à la rapidité de leur course. Il ordonna aux campagnes de » s'étendre, aux vallées de » s'abaisser, aux forêts de

lui procura le mouvement de rotation autour d'elle-même, dès que le satellite de la terre fut emporté par le mouvement

---

Sic onus inclusum numero distinxit eodem
Cura Dei ; totidemque plagæ tellure premuntur,
Quarum quæ media est non est habitabilis æstu,
Nix tegit alta duas, totidem inter utramque locavit,
Temperiemque dedit mixtâ cum frigore flammâ.
Imminet his aer qui quanto est pondere terræ,
Pondere aquæ levior, tanto est onerosior igne ;
Illic & nebulas, illic consistere nubes
Jussit, & humanas motura tonitrua mentes,
Et cum fulminibus facientes frigora ventos.
His quoque non passim mundi Fabricator habendum
Aera permisit ; vix nunc obsistitur illis,
Cum sua quisque regat diverso flamina tractu,
Quin lanient mundum : tanta est discordia fratrum !
Eurus ad auroram, Nabathaque regna recessit,
Persidaque & radiis juga subdita matutinis,
Vesper & occiduo quæ littora sole tepescunt,

» se couvrir de feuilles, aux » rocs sourcilleux qui forment les montagnes de » s'élever. Enfin la divine » sagesse distribua la terre » en cinq *zones*, deux à » droite, deux à gauche ; la » cinquieme plus brûlante » au milieu. Elle forma, par » cette distribution, les climats & les plages diverses, l'une que l'ardeur de » ses feux rend inhabitable ; » des amas de neiges éternels en couvrent deux autres ; entre l'une & l'autre » de chaque côté, sont ces » plages heureuses qu'une » douce température rend un » séjour délicieux ; l'air s'étend au dessus, plus pesant » que le feu, plus léger que » la terre & l'eau. C'est dans » son sein que Dieu plaça les » nuées, ces tonnerres qui » effrayent les mortels, » ces vents redoutables qui » portent les frimats & la » foudre. Le divin Architecte livra le monde à leur » empire ; mais il régla leurs » départemens & leur puissance à laquelle la nature » pourroit à peine résister ;

de cette planete, & forcé de tourner avec elle, & autour d'elle, l'attraction particuliere de la lune se fit sentir sur toutes les parties du globe, & imprima aux eaux, jusqu'à leurs plus grandes profondeurs, un mouvement d'orient en occident; c'est ce même mouvement que nous nommons aujourd'hui le *flux* & le *reflux*; le vent d'*Est* produit par la raréfication de l'air, commença à souffler; les couches horizontales, premiere origine de la profondeur des mers, des courans, & des montagnes, se formerent; la terre séche

---

Proxima sunt zephyro; Scythiam septemque triones
Horrifer invasit Boreas; contraria tellus
Nubibus assiduis, pluvioque madescit ab austro.
Hæc super imposuit liquidum, & gravitate carentem
Æthera, nec quidquam terrenæ fæcis habentem.
Ovid. *Ibid.*

» leurs terribles combats » eussent déchiré l'Univers: » tant est grande la discorde » de ces freres! L'*Est* est » placé vers l'aurore, & le » Royaume des *Nabades*; » la *Perse*, & toutes les » terres orientales sont sou- » mises à son empire; » l'*Ouest* au couchant, vers » ces terres que le soleil » échauffe à la fin de sa » course; près de lui est le doux *Zéphir*; l'horrible *Borée* » s'est emparé de la *Scythie*, & de ces campagnes que do- » mine la constellation de *la grande Ourse* avec ses sept » étoiles; la contrée opposée est chargée de nuages, & hu- » mectée par les pluies continuelles que le *vent du midi* lui » procure; au dessus de cet air épais, Dieu plaça ce fluide » léger qu'on nomme l'*Æther*, matiere subtile dégagée de » toute la lie terrestre «.

s'éleva du sein des eaux; c'est ce que *Moyse* exprime par ces paroles : *Et Dieu nomma la matiere séche, terre, & les eaux réunies mers : Dieu dit que les eaux qui sont sous le Ciel, s'assemblent dans un seul lieu, & que la matiere séche paroisse; & il fut fait ainsi.*

Ce mouvement est plus violent près de l'équateur, que dans les autres parties du globe: » Ne peut-on pas conjecturer très-vraisemblablement (dit M. de Buffon (*a*)) *que le pays* » *le plus ancien du monde est l'Asie, & tout le* » *continent oriental*, que *l'Europe* au contraire, & une partie de *l'Afrique*, & sur-tout » les côtes occidentales de ces continens, » comme l'*Angleterre*, la *France*, l'*Espagne*, » la *Mauritanie*, &c. sont les terres les plus » nouvelles? L'histoire paroît s'accorder ici » avec la Physique, & confirmer cette con» jecture qui n'est pas sans fondement «.

Mouvement plus vif vers l'équateur. Les plus anciennes terres sont l'*Asie*, & le *Continent oriental*; observation d'un grand usage par la suite.

On ne peut douter qu'il n'en ait été de même dans la partie correspondante du globe.

Preuves dans les deux continens.

(*a*) Tom. 1, pag. 141. *Second discours sur la théorie de la terre.*

(a) » Il eſt aſſez ſingulier que la ligne qui » fait la plus grande longueur des continens » terreſtres les partage en deux parties égales. » Il n'eſt pas moins vrai que ces deux lignes » commencent & finiſſent aux mêmes degrés » de latitude, & qu'elles ſont toutes deux » inclinées vers l'équateur. Ces rapports peu- » vent tenir à quelque choſe de général que » l'on découvrira peut-être, & que nous » ignorons. Il nous ſuffit d'obſerver que les » pays les plus anciens doivent être les » plus voiſins de ces lignes, & en même » temps les plus élevés, & que les terres plus » nouvelles en doivent être les plus éloignées, » & en même temps les plus baſſes. Ainſi, en » *Amérique*, la terre des *Amazones*, la *Guyane*, » le *Canada*, feront les parties les plus nou- » velles. En jetant les yeux ſur la Carte du » pays, on voit que les eaux y ſont répandues » de tous côtés, qu'il y a un grand nombre » de lacs & de très-grands fleuves, ce qui in- » dique encore que ces terres ſont nouvelles. » Au contraire, le *Tucuman*, le *Pérou*, le » *Mexique*, ſont des pays très-élevés, fort » montueux, & voiſins de la ligne qui partage

(a) Ibid. *Preuves de la théorie de la terre*, art. 6. *Géographie*, pag. 305, & ſuivantes.

» ce continent; ce qui semble prouver qu'ils
» sont plus anciens que ceux dont nous ve-
» nons de parler. De même toute *l'Afrique* est
» très-montueuse, & cette partie du monde
» est fort ancienne. Il n'y a guere que *l'E-*
» *gypte*, la *Barbarie*, les côtes occidentales de
» *l'Afrique* jusqu'au *Sénégal*, qu'on puisse re-
» garder comme de nouvelles terres. *L'Asie*
» *est aussi une terre très-ancienne, & peut-être*
» *la plus ancienne de toutes, sur-tout l'Arabie,*
» *la Tartarie*...... On pourroit dire en général
» que *l'Europe* est un pays nouveau. La tradi-
» tion sur l'émigration des peuples, & sur
» l'origine des Arts & des Sciences paroît l'in-
» diquer; il n'y a pas long-temps qu'elle étoit
» encore remplie de marais, & couverte de
» forêts, *au lieu que dans les pays très-ancien-*
» *nement habités, il y a peu de bois, peu d'eau,*
» *point de marais, beaucoup de landes & de*
» *bruyeres, une grande quantité de montagnes,*
» *dont les sommets sont secs & stériles; car les*
» *hommes détruisent les bois, contraignent les*
» *eaux, resserrent les fleuves, dessèchent les*
» *marais, & avec le temps ils donnent à la terre*
» *une face toute différente de celle des pays in-*
» *habités, ou nouvellement peuplés.*

Jusqu'ici vous ne voyez encore qu'une terre nue & stérile, *inanis & vacua.* Dieu seul

pouvoit organiser la matiere, lui communiquer cette puissance productive qui s'étend depuis le végétal jusqu'à l'homme.

Forces qui ne nous sont connues que par leurs effets. Observation préliminaire.

» Ne doit-on pas être bien persuadé (nous » dit encore M. de Buffon (*a*)), que nous » ne connoîtrons jamais les premiers prin- » cipes de nos mouvemens? Les vrais ressorts » de notre organisation ne sont pas ces mus- » cles, ces veines, ces arteres, ces nerfs que » l'on décrit avec tant d'exactitude & de soin. » Il réside, comme nous l'avons dit, des for- » ces intérieures dans les corps organisés qui » ne suivent point du tout les loix de la mé- » chanique grossiere que nous avons imagi- » née, & à laquelle nous voudrions tout ré- » duire. Au lieu de chercher à connoître ces » forces par leurs effets, on a tâché d'en » écarter presque l'idée; on a voulu les ban- » nir de la philosophie. Elles ont reparu ce- » pendant, & avec plus d'éclat que jamais » dans la gravitation, dans les affinités chy- » miques, dans les phénomenes de l'électri- » cité, &c. Mais malgré leur évidence & leur » universalité, comme elles agissent à l'inté- » rieur, comme nous ne pouvons les attein-

(*a*) Histoire Naturelle de l'homme, *de la puberté*. Tom. 4, pag. 233, & suivantes.

» dre que par le raisonnement, comme, en » un mot, elles échappent à nos yeux, nous » avons peine à les admettre. Nous voulons » toujours juger par l'extérieur; nous imagi- » nons que cet extérieur eſt tout. Il ſemble » qu'il ne nous ſoit pas permis de pénétrer au » delà, & nous négligeons tout ce qui pour- » roit nous y conduire.

» Les Anciens, dont le génie étoit moins » limité & la philoſophie plus étendue, s'é- » tonnoient moins que nous des faits qu'ils » ne pouvoient expliquer. Ils voyoient la » Nature telle qu'elle eſt : une ſympathie, » une correſpondance ſinguliere n'étoit pour » eux qu'un phénomene, & c'eſt pour nous » un paradoxe, dès que nous ne pouvons le » rapporter à nos prétendues loix du mou- » vement. Ils ſavoient que la Nature opere » par des moyens inconnus la plus grande » partie de ſes effets. Ils étoient bien perſua- » dés que nous ne pouvons pas faire l'énumé- » ration de ces moyens, & de ces reſſources » de la Nature, qu'il eſt par conſéquent im- » poſſible à l'eſprit humain de vouloir la li- » miter en la réduiſant à un certain nombre » de principes, d'actions & de moyens d'opé- » ration; il leur ſuffiſoit, au contraire, d'a- » voir remarqué un certain nombre d'effets

» relatifs à une même chose pour constituer
» une cause «.

Ces *forces* nous ramenent à la cause premiere de tout ce qui existe.

Gardons-nous d'abuser de cette maxime ; quelque vraie qu'elle soit en elle-même, l'excès nous feroit retomber dans les *qualites occultes* des Péripatéticiens qui n'expliquent rien. Nous serions inconséquens, si, observant des phénomenes que nous ne pouvons rapporter aux loix de la méchanique, (soit qu'en effet ils aient un principe différent, soit que leur liaison avec la loi générale de l'attraction nous soit inconnue,) nous refusions de reconnoître la cause premiere & nécessaire de tous ces effets, l'auteur des loix auxquelles la matiere est assujettie, Dieu, l'Être nécessaire, le seul existant par lui-même, le Créateur, le Législateur du monde ; rejetter cette cause premiere, ce seroit supposer de *toutes* parts *des effets sans cause*.

L'organisation & *la reproduction* qui s'étend de *l'herbe* jusqu'à *l'homme*, est la plus inconnue de ces forces.

Le plus inconcevable de ces effets est *l'organisation* de la matiere, & la reproduction des êtres organisés. Cet effet se démontre depuis l'herbe jusqu'au plus parfait des animaux, *l'homme* que Dieu a fait à son image, jusqu'à cette machine organique, à laquelle l'ame humaine, ce souffle de vie inspiré par le Créateur, est intimément uni.

(*a*) *L'organiſation*, la *nutrition*, la *reproduction* de tous les êtres, ont une cauſe commune, ſelon M. de Buffon, ce ſont les molécules organiques répandues ſur la ſurface du globe, & dans les couches dont il eſt compoſé, propres à ſe transformer dans les végétaux & dans les animaux, ſelon la Nature & l'organiſation du moule intérieur qui les reçoit. Suivons avec ce ſavant Obſervateur, la marche de cette méchanique admirable, parfaitement conforme au récit de *Moyſe*.

Cauſe commune de *l'organiſation*, de la *nutrition*, de la *reproduction*, les *molécules organiques*.

» Tous les animaux (nous dit-il (*b*)) ſe » nourriſſent de végétaux, ou d'autres ani- » maux qui ſe nourriſſent eux-mêmes de vé- » gétaux. *Il y a donc dans la Nature une ma-* » *tiere commune aux uns & aux autres qui ſert* » *à la nutrition & au développement de tout ce* » *qui a vie ou végete.* Cette matiere ne peut » opérer la nutrition ou le développement,

Syſtême de M. de Buffon ſur l'effet des *molécules organiques*, pour la *nutrition* & la *reproduction* des *corps organiques*. Obſervations qui le confirment.

(*a*) *N. B.* J'ai ſuivi ici le ſyſtême des *molécules organiques* de M. de Buffon ; mais toute autre ſuppoſition s'accorde également avec le texte de la Geneſe, puiſque l'expérience nous force de reconnoître une force productrice dans la matiere, il eſt néceſſaire que cette force lui ait été donnée par le Créateur, le Légiſlateur univerſel, ou que la matiere la tienne de ſon *eſſence*, de ſon *énergie*, d'une *nature* deſtituée d'intelligence ; c'eſt-à-dire, que *cet effet n'ait point de cauſe*, ce qui ſeroit abſurde.

(*b*) *Hiſtoire Naturelle des animaux.* Récapitulation. Tom. 4, pag. 141, & ſuivates.

» qu'en aſſimilant chaque partie du corps de » l'animal ou du végétal, & en pénétrant intimément la forme de ces parties que j'ai » appelée *le moule intérieur.* Lorſque cette matiere nutritive eſt plus abondante qu'il ne » faut pour nourrir & développer le corps » animal ou végétal, elle eſt renvoyée de » toutes les parties du corps dans un ou plu- » ſieurs réſervoirs, ſous la forme d'une li- » queur ; cette liqueur contient toutes ces » molécules analogues au corps de l'animal, » & par conſéquent tout ce qui eſt néceſſaire » à la reproduction d'un petit être ſemblable » au premier...... Lorſque cette matiere nutri- » tive & productive qui eſt univerſellement » répandue, a paſſé par le moule intérieur » de l'animal ou du végétal, & qu'elle trouve » une matrice convenable, elle produit un » animal ou un végétal de même eſpece; *mais » lorſqu'elle ne ſe trouve pas dans une matrice » convenable, elle produit des êtres organiſés, » différens des animaux & des végétaux, comme » les corps mouvans & végétans que l'on voit » dans les liqueurs ſéminales des animaux, dans » les infuſions des germes & des plantes.*

» Cette matiere productive eſt compoſée de » particules toujours actives, dont le mou- » vement & l'action ſont fixées par les parties

» brutes de la matiere en général, & particuliérement par les particules huileuſes & ſalines ; mais dès qu'on les dégage de cette matiere étrangere, elles reprennent leur action, & produiſent différentes eſpeces de végétations, & d'autres êtres animés qui ſe meuvent progreſſivement.

» *On peut voir au microſcope les effets de cette matiere productive dans les liqueurs ſéminales des animaux de l'un & de l'autre ſexe....... Toutes les ſubſtances animales ou végétales renferment une grande quantité de cette matiere organique & productive ; il ne faut, pour le reconnoître, que ſéparer les parties brutes, dans leſquelles les parties actives de cette matiere ſont engagées, & cela ſe fait en mettant ces ſubſtances animales ou végétales infuſer dans l'eau ; les ſels ſe fondent, les huiles ſe ſéparent, & les parties organiques ſe montrent & ſe mettent en mouvement....... La même matiere qui ſert à nous nourrir, lorſqu'elle eſt dans ſon état naturel, doit nous détruire, lorſqu'elle eſt corrompue. On le voit par la comparaiſon du bon bled, & du bled ergoté qui fait tomber en gangrenne les membres des animaux, & des hommes qui veulent s'en nourrir.......*

» Lorſque cette matiere organique & productive, ſe trouve raſſemblée en grande

» quantité dans quelques parties de l'animal,
» où elle est obligée de séjourner, *elle y*
» *forme des êtres vivans que nous avons tou-*
» *jours regardés comme des animaux.* Le tænia,
» *les* escarides, *tous les* vers *qu'on trouve dans*
» *les veines, dans le foye, &c. tous ceux qu'on*
» *tire des plaies, la plupart de ceux qui se for-*
» *ment dans les chairs corrompues, dans le pus,*
» *n'ont pas d'autre origine, les anguilles de la*
» *colle de farine, celles du vinaigre, tous les*
» *prétendus animaux microscopiques ne sont que*
» *des formes différentes que prend d'elle-même,*
» *& suivant les circonstances, cette matiere tou-*
» *jours active, & qui ne tend qu'à l'organi-*
» *sation.*

» Dans toutes les substances animales ou
» végétales décomposées par l'infusion, cette
» matiere productive se manifeste d'abord sous
» la forme d'une végétation; on la voit for-
» mer des filamens qui croissent & s'étendent
» comme une plante qui végete. Ensuite les
» extrêmités des nœuds de ces végétations se
» gonflent, se boursouflent & crevent bien-
» tôt pour donner passage à une multitude de
» corps en mouvement qui paroissent être des
» animaux; *en sorte qu'il semble qu'en tout la*
» *Nature commence par un mouvement de végé-*
» *tation. On le voit par ces productions microsco-*
piques.

„ *piques. On le voit aussi dans le développement* „ *de l'animal ; car le fœtus dans les premiers* „ *temps, ne fait que végéter*.......

„ *Il existe donc une matiere organique animée,* „ *universellement répandue dans toutes les subs-* „ *tances animales ou végétales, qui sert égale-* „ *ment à leur nutrition, à leur développement &* „ *à leur reproduction :* la nutrition s'opere par „ la pénétration intime de cette matiere dans „ toutes les parties du corps de l'animal ou „ du végétal. Le développement n'est qu'une „ espece de nutrition plus étendue, qui se „ fait & s'opere, tant que les parties ont assez „ d'activité pour se gonfler & s'étendre, & la „ reproduction ne se fait que par la même ma- „ tiere devenue surabondante au corps de „ l'animal ou du végétal ; chaque partie du „ corps de l'un ou de l'autre renvoie les mo- „ lécules organiques qu'il ne peut admettre ; „ ces molécules sont absolument analogues „ à chaque partie dont elles sont renvoyées, „ puisqu'elles sont destinées à nourrir cette „ partie : *dès-lors, quand toutes les molécules* „ *renvoyées de tous les corps viennent à se ras-* „ *sembler, elles doivent former un petit corps* „ *semblable au premier, puisque chaque molécule* „ *est semblable à la partie dont elle a été ren-*

„ *voyée ;* c'eſt ainſi que ſe fait la reproduction „ dans toutes les eſpeces, comme les arbres, „ les plantes, les polypes, les pucerons, &c. „ où l'individu tout ſeul produit ſon ſemblable ; & c'eſt auſſi le premier moyen que „ la Nature emploie pour la reproduction des „ animaux qui ont beſoin de la communication d'un autre individu pour ſe reproduire ; car les liqueurs ſéminales des deux „ ſexes contiennent toutes les molécules néceſſaires à la reproduction ; mais il faut „ quelque choſe de plus, pour que cette reproduction ſe faſſe en effet ; c'eſt le mêlange de ces deux liqueurs dans un lieu „ convenable au développement de ce qui „ doit en réſulter, & ce lieu eſt la matrice de „ la femelle.

Les *molécules organiques* plus faciles à concevoir que les *germes préexiſtans.* La matiere toujours neuve, *ſi elle n'eſt anéantie par la volonté du Créateur.*

„ *Il n'y a donc point de germes préexiſtans ; „ point de germes contenus à l'infini les uns dans „ les autres ; mais il y a une matiere organique „ toujours active, toujours prête à ſe mouler, à „ s'aſſimiler, à produire des êtres ſemblables à „ ceux qui la reçoivent ; les eſpeces des animaux „ ou des végétaux ne peuvent donc jamais s'épuiſer d'elles-mêmes ; tant qu'il ſubſiſtera des „ individus, l'eſpece ſera toujours neuve : elle „ l'eſt autant aujourd'hui, qu'elle l'étoit il y a*

„ *3000 ans ; toutes ſubſiſteront d'elles-mêmes,*
„ *tant qu'elles ne ſeront point anéanties par la*
„ *volonté du Créateur* «.

C'eſt cette organiſation & cette force productive que Dieu, ſuivant le récit de Moyſe, a donnée à la matiere nue & ſtérile juſqu'alors, en commençant par les végétaux; car dans le ſyſtême que je viens de vous préſenter, la parole du Créateur eſt la ſource de toute l'organiſation de la matiere : *Dieu dit que la terre produiſe de l'herbe verte qui porte de la graine, & des arbres qui portent du fruit, & qui renferment en euxmêmes le germe de leur reproduction*, &c. Combien ce ſyſtème eſt conforme au texte de la *Geneſe*.

N°. 4.

De la formation du Soleil, de la Lune & des Aſtres, de l'ordre planetaire qui démontre clairement l'exiſtence de ce Créateur ; quatrieme jour, où quatrieme terme de progreſſion.

Dixit autem Deus fiant luminaria in firmamento cœli, & dividant diem ac noctem, & ſint in ſigna & tempora & dies & annos.	» Dieu dit qu'il y ait dans » le firmament des luminai- » res pour ſéparer le jour de » la nuit, pour marquer les » ſaiſons, les temps, les » jours & les années.
Ut luceant in firmamento cœli & illuminent terram ; & factum eſt ita.	» Pour luire dans le fir- » mament, & éclairer la » terre; & il fut fait ainſi.
Fecitque Deus duo lumi-	» Dieu fit deux grands lu-

naria magna : luminare majus, ut præesset diei; & luminare minus, ut præesset nocti; & stellas.

Et posuit eos in firmamento cœli, ut lucerent super terram.

Et præessent diei & nocti, & dividerent lucem ac tenebras. Et vidit Deus quod esset bonum.

Et factum est vespere & mane dies quartus.

Genese, chap. 1, ℣. 14, 15, 16, 17, 18 & 19.

» minaires, un plus grand » pour présider au jour, & » un moindre pour présider » à la nuit & les étoiles.

» Et il les plaça dans le » firmament pour luire sur la » terre.

» Et pour présider au jour » & à la nuit, & séparer la » lumiere des ténebres ; & » Dieu vit que cela étoit bon.

» Et du soir & du matin » se fit le quatrieme jour «.

Ce texte nous découvre le spectacle de la Nature, tel qu'il se présente à nos yeux, non tel qu'il est dans la réalité. Pourquoi ?

C'est ici particuliérement que *Moyse* présente aux hommes le spectacle de la Nature, tel qu'il s'offre à leurs yeux, & qu'il se conforme aux opinions reçues alors parmi eux, parce que sa mission n'avoit pas pour objet de dissiper leurs erreurs en physique.

Lorsque la terre est sortie de l'eau, que la Nature a pris une forme constante qu'elle doit conserver dans les siecles à venir, ces eaux supérieures, ces nuées qui s'étoient élevées à la voix du Créateur par l'effet de cette parole puissante qui avoit débrouillé le chaos, & établi les loix du mouvement, *que la lumiere soit & la lumiere fut*, se montrerent comme une voûte superbe éclairée d'une multitude de flambeaux ; les *étoiles*, quoique ce soit autant de

mondes, autant de centres de tourbillons autour desquels gravitent des planetes dont la masse est peut-être plus grande que celle de notre terre, ne parurent aux yeux de l'Observateur que comme des points lumineux attachés à cette voûte; le *soleil*, ce globe de feu, d'une telle étendue que nos sept planetes ensemble ne forment pas la 650[e] partie de sa masse (*a*), ne se montra que comme un grand luminaire destiné à éclairer la voûte du Ciel; le disque de la *lune* parut plus grand que celui du *soleil*, lorsqu'on la considéra entiere à l'horizon, quoiqu'elle ne soit en effet qu'un satellite de la terre, une masse opaque; mais elle parut plus petite au Zenith, parce que la grandeur apparente du disque de la lune à l'horizon n'est que l'effet de la réfraction des rayons de lumiere; elle sembla lumineuse par elle-même, quoiqu'elle ne tienne sa lumiere que de la réflexion des rayons du *soleil*.

Le pompeux spectacle de la Nature étoit destiné à manifester aux hommes la puissance du Créateur: il n'est donc pas surprenant que *Moyse* se reporte ici à l'époque à laquelle la terre sortie de l'eau commence à se

Pourquoi *Moyse* attend au quatrieme jour à découvrir ce spectacle. Réponse à une objection plus spécieuse que solide.

(*a*) M. de Buffon, Théorie de la Terre. Tom. 1, pag. 198.

couvrir de verdure, à produire des fruits, & à se montrer habitable ; c'est l'idée que nous présente le texte sacré, lorsqu'il nous fait voir l'Être infini préparant ces superbes flambeaux dans le secret de ses conseils, & les attachant à la voûte du Ciel.

Toutefois l'homme que ce spectacle étonne, n'apperçoit encore que la moindre partie des effets de la puissance & de la sagesse de l'Etre infini. Plus il sondera ce méchanisme admirable, plus la gloire du Tout-puissant éclatera à ses yeux.

Le soleil & les étoiles existerent sans doute au moment auquel Dieu sépara la lumiere des ténebres, au moment auquel le Législateur universel prononça cette parole puissante, *que la lumiere soit, &c.* Peut-être n'avoient-ils pas encore acquis la forme qui leur étoit destinée ; c'est ce que nous ne pouvons découvrir par la raison : la distinction des jours & des nuits, des mois, des années, des saisons étoit inutile avant que la terre pût produire des fruits, & être habitée. C'est donc à cet instant que Dieu devoit prononcer cette parole ; *qu'il y ait dans le firmament des luminaires pour séparer le jour de la nuit, pour marquer les saisons, les temps, les jours & les années.*

Que le Tout-puissant sem- Le Tout-puissant semble s'arrêter pour laif-

ſer prendre à la Nature la conſiſtance qu'elle doit avoir. Je dis, s'arrêter, non ſe repoſer; car ce terme eſt conſacré par *Moyſe*, pour exprimer la fin des ouvrages du Créateur. Il nous inſtruit ici d'une vérité, la ſeule qui intéreſſe notre bonheur, que l'ordre de la Nature, la diſtribution des jours & des nuits, la diſtinction des temps & des ſaiſons ſi néceſſaire à la fertilité de la terre, ſont l'ouvrage de l'Être infini : c'eſt ainſi que *les Cieux* (*a*) *racontent la gloire de Dieu*, *& que le firmament nous apprend qu'il eſt l'ouvrage de ſes mains.*

ble s'arrêter à cet endroit pour découvrir aux hommes une vérité importante.

N°. 5.

De la production des animaux aquatiques, & de ceux de la terre & de l'air; cinquieme jour, ou cinquieme terme de progreſſion.

Dixit etiam Deus, producant aquæ reptile animæ viventis & volatile ſuper terram ſub firmamento cœli.	» Dieu dit, que les eaux » produiſent des animaux vi- » vans, *qui nagent dans* » *l'eau*, & qui ſe traînent » ſur la terre, & des oiſeaux » qui volent ſous le firma- » ment.
Creavitque Deus cete grandia & omnem animam viventem atque motabilem quam produxerant aquæ in ſpecies ſuas & omne vola-	» Et Dieu créa les grands » poiſſons & toute ame vi- » vante & animée qui avoit » été produite par les eaux, » ſuivant leurs eſpèces, &

(*a*) *Cœli enarrant gloriam Dei, & opera manuum ejus annuntiat firmamentum*, Pſ. 18.

tile secundùm genus suum. Et vidit Deus quod esset bonum.	» tous les oiseaux selon leurs » genres ; & Dieu vit que » cela étoit bon.
Benedixit que eis dicens : crescite & multiplicamini, & replete aquas maris, avesque multiplicentur super terram.	» Et Dieu les bénit, en leur » disant : croissez & multipliez, & remplissez les » eaux de la mer, & que les » oiseaux se multiplient sur » la terre.
Et factum est ; vespere & mane dies quintus. Genese. *Ibid.* ℣. 20, 21, 22, & 23.	» Et du soir & du matin » se fit le cinquieme jour «.

Les eaux, principe de tout ce qui a

(*a*) C'étoit une opinion répandue dans toute l'antiquité que l'eau avoit été le principe de

---

(*a*) *Neu regio foret ulla suis animalibus orba,* *Astra tenent cœleste solum formæque Deorum,* *Cesserunt nitidis habitandæ piscibus undæ,* *Terra feras cepit, volucres agitabilis aer.* Ovid. *Ibid.*	» Pour qu'aucune région » ne fût privée du genre d'a» nimaux qui lui est propre, » les Astres occupent la cé» leste demeure sous la forme » des Dieux, les ondes sont » échues aux poissons, les » diverses especes d'animaux » sauvages & domestiques, » peuplent la terre, les oi» seaux habitent l'air «.

Les Payens regardoient les Astres comme animés par des Divinités, inférieures toutefois, & soumises à *Jupiter*, *Juvans Pater*, le Ζεὺς des Grecs, *Deus* des Latins, & au temps qu'ils nommoient *Saturne*. Ce fut par cette raison qu'ils donnerent aux planetes les noms de *Mars*, de *Venus*, *Mercure*, &c. *Ovide* se conforme à cette opinion.

tout ce qui a vie (*a*). *Moyse* favorise cette opinion, quant à la création des oiseaux, & même pour les animaux terrestres & les reptiles : *Dieu ordonne aux eaux de produire des animaux vivans, qui se meuvent sur la terre, & qui volent sous le firmament.*

vie, suivant l'opinion des Anciens.

M. Maillet a développé cette idée (*b*); mais au lieu de chercher, comme le texte sacré, dans la volonté expresse du Créateur, la cause de la transmutation des animaux aquatiques en oiseaux, ou en animaux terrestres, le Philosophe Indien essaie de rendre cette métamorphose vraisemblable, suivant les loix de la Physique.

Commençons par recueillir dans cet Auteur des observations certaines, qui s'accordent parfaitement avec le récit de *Moyse ;* nous discuterons ensuite son Roman, & il sera facile d'en démontrer l'absurdité.

« S'il est vrai, comme on n'en peut douter, (nous dit le Philosophe Indien) qu'il se trouve dans la mer diverses sortes d'arbres, qu'il croît dans la mer Rouge des champignons de plusieurs especes qui,

(*a*) V. les preuves de cette proposition dans la Dissertation sur le Systême du Monde, art. 7. Nouv. Edit. de la Bible de Dom Calmet. Tom. 1.

(*b*) Telliamede. Tom. 1, seconde journée, pag. 152 & 153.

» molles au commencement, se pétrifient
» dans la suite, que toutes les mers produi-
» sent une infinité d'herbes différentes, même
» bonnes à manger, pourquoi ne croirions-
» pas que la semence de ces choses a donné
» lieu à celles que nous voyons sur la terre,
» & dont nous faisons notre nourriture?
» Lorsque le reflux de la mer s'abaisse sur les
» côtes d'*Irlande*, les habitans vont arracher
» des rochers une herbe frisée très-bonne à
» manger, semblable à la chicorée; ils la
» salent & la mettent dans des barrils. Les
» plongeurs du *Chili* en vont recueillir aussi
» dans le fond de la mer, à trois ou quatre
» brasses, & la nomment du *Goimont*, qu'ils
» aiment fort; notre chicorée frisée est pro-
» venue vraisemblablement de cette plante
» marine. C'est ainsi, comme j'en suis per-
» suadé, que la terre se revêtit d'abord d'her-
» bes & de plantes que la mer enfermoit dans
» les eaux; c'est en cette sorte que les ter-
» reins que les flots abandonnent, arrosés de
» l'eau des pluies & des rivieres, nous of-
» frent tous les jours des plantes nou-
» velles......

Conséquence que Telliamede tire de sa conjecture, que

(a) » En effet, les herbes, les plantes, les

(a) *Ibid.* Tom. 2, cinquieme journée, pag. 158 & suivantes.

» racines, les bleds, les arbres, & tout ce » que la terre produit & nourrit de cette es- » pece, n'est-il pas sorti de la mer ? N'est-il » pas du moins naturel de le penser, sur la » certitude que toutes nos terres habitables » sont originairement sorties des eaux. Ajou- » tez que dans les petites isles fort éloignées » du continent & d'une naissance très-ré- » cente, & de quelques siecles au plus, où il » est manifeste qu'aucun homme n'a jamais » passé ; on trouve des arbrisseaux, des her- » bes, des racines, même quelquefois des » animaux, & vous serez forcés d'avouer, » ou que ces productions doivent leur ori- » gine à la mer, ou qu'on ne peut les attri- » buer qu'à une création nouvelle, ce qui est » absurde «.

tout ce que la terre produit est sorti de la mer. Faits qui fortifient cette conjecture.

Telliamede ajoute une preuve d'expérience. Les Pêcheurs de Marseille trouvent habituellement dans leurs filets des plantes de toutes sortes ayant leurs fruits qui ne sont pas aussi gros que ceux que la terre produit, mais dont l'espece n'est pas équivoque : » *Ils » y rencontrent des ceps de raisins blancs & » noirs, des pruniers, des pêchers, des poiriers, » des pommiers, & de toutes sortes de fleurs.* Je » vis, (ajoute le Philosophe Indien) à mon » passage dans cette ville, dans le cabinet

» d'un curieux, un grand nombre de ces » productions marines de diverses qualités, » sur-tout des rosiers ayant leurs roses très» vermeilles. On m'y présenta un jour un cep » de raisin noir; c'étoit au temps des ven» danges : il s'y trouva deux grains parfaite» ment mûrs.

Ressemblance des poissons avec toutes les especes d'oiseaux & d'animaux terrestres.

» Pour venir à présent à ce qui regarde les » animaux, je remarquerai qu'il n'y en a au» cun, marchant, volant, ou rampant, dont » la mer ne renferme des especes semblables » ou approchantes.... Nous savons, par le rap» port des plus fameux plongeurs de l'anti» quité, dont les Histoires nous ont con» servé la mémoire..... nous savons, par nos » propres connoissances, que les animaux que » la mer produit, sont de deux genres; » l'un volatile s'éleve du fond jusqu'à la su» perficie des eaux dans lesquelles il nage, se » promene & fait des chasses; l'autre rampe » dans le fond, ne s'en sépare point, ou que » très-rarement, & n'a point de disposition à » nager....... (a) Examinez toutes les especes » de poules, grosses & petites, même celles » des Indes, celles qui sont hupées, ou celles » qui ne le sont pas, celles dont les plumes

(a) *Ibid.* Pag. 167 & suivantes.

» font à rebours, telles qu'on en voit à *Da-*
» *miete*, c'eſt-à-dire, dont le plumage eſt
» couché de la queue à la tête, vous trouve-
» rez à la mer des eſpeces toutes ſemblables,
» écailleuſes ou ſans écailles. Toutes les eſ-
» peces de perroquets dont les plumages ſont
» ſi divers, les oiſeaux les plus rares & les plus
» ſinguliérement marqués, ſont conformes à
» des poiſſons peints comme eux de noir, de
» brun, de gris, de jaune, de verd, de
» rouge, de violet, de couleur d'or & d'ar-
» gent, & cela préciſément dans les mêmes
» parties où les plumages de ces mêmes oi-
» ſeaux ſont diverſifiés d'une maniere ſi bi-
» zarre. Tous les genres d'aigles, de faucons,
» de milans, d'oiſeaux de proie, enfin, tout
» ce qui eſt connu volant dans les airs, juſ-
» qu'aux différentes eſpeces de mouches, pe-
» tites & grandes, aux longues ailes, comme
» aux courtes, ſe trouve conforme à des eſ-
» peces ſemblables que la mer renferme, &
» dont, non-ſeulement les couleurs ſont les
» mêmes, mais encore les inclinations «.

Une partie de ces animaux vit dans l'air comme dans l'eau; mais les autres ne peuvent changer d'élément ſans périr; c'eſt une obſervation de tous les Naturaliſtes.

Ici commence le *Roman*. Obſervation qui le détruit; on la développera par la ſuite;

ce que M. Maillet y répond.

Le Philosophe Indien se fait à lui-même cette objection ; elle ne l'arrête pas.

Analogie de l'air & de l'eau.

„ Observez (dit-il (*a*)) que le passage du „ séjour des *eaux* à celui de *l'air* est beaucoup „ plus naturel qu'on ne se le persuade com- „ munément. L'air dont la terre est environ- „ née, au moins jusqu'à une certaine hauteur, „ est mêlé de beaucoup de parties d'eau ; l'eau „ est un air chargé de beaucoup de parties „ plus grossieres que ce fluide supérieur au- „ quel nous avons attaché le nom d'air, quoi- „ que l'un & l'autre ne fasse réellement qu'une „ même chose. Ainsi dans un tonneau rempli „ d'une partie de liqueur, quoique l'intérieur „ soit chargé de parties plus grossieres, & „ que par conséquent elle soit moins claire „ & plus épaisse que la partie supérieure, il „ est cependant évident qu'une partie de la „ liqueur subsiste toujours dans la partie pré- „ cipitée....... C'est ainsi que, dans certains cli- „ mats & en certains temps, l'air dont la „ terre & la mer sont environnées, est si chargé „ de ces parties aqueuses, qu'il doit être con- „ sidéré comme un mélange presque égal de „ l'un & de l'autre......

(*a*) *Ibid.* Pag. 163.

„ Ajoutez à ces réflexions les dispositions „ favorables qui peuvent se démontrer en „ certaines régions pour le passage des animaux aquatiques du séjour de l'eau à celui „ de l'air, la nécessité même de ce passage „ en quelques circonstances ; par exemple, „ à cause que la mer les aura abandonnés „ dans des lacs, dont les eaux auront enfin „ diminué à tel point qu'ils auront été „ forcés de s'accoutumer à vivre sur la terre, „ ou même indépendamment de cette diminution, par quelques-uns de ces accidens „ qu'on ne peut regarder comme forts extraordinaires ; car il peut arriver, comme nous „ savons qu'en effet il arrive souvent, que „ les poissons ailés & volans, chassans, ou „ étant chassés dans la mer, emportés du „ desir de la proie, ou de la crainte de la „ mort, ou bien poussés peut-être à quelques pas du rivage par les vagues qu'excite une tempête, soient tombés dans des „ roseaux, ou dans des herbages, d'où ensuite il ne leur fût plus possible de reprendre vers la mer l'essor qui les en avoit „ tirés, & qu'en cet état ils aient contracté „ une grande facilité de voler.

Conjectures par lesquelles M. Maillet essaie de prouver la facilité du passage de l'eau à l'air dans tous les animaux.

„ Alors leurs nageoires n'étant plus baignées des eaux de la mer, se détendirent &

Métamorphose que le Philosophe

Indien essaie de rendre vraisemblable.

„ se déjeterent par la sécheresse, tandis qu'ils „ trouverent dans les roseaux & dans les herbages dans lesquels ils étoient tombés, „ quelques alimens pour se soutenir; les „ tuyaux de leurs nageoires séparés les uns „ des autres, se plongerent & se revêtirent „ de barbes, ou, pour parler plus juste, les „ membranes qui les avoient tenus collés les „ uns auprès des autres, se métamorphoserent. La barbe formée de ces pellicules déjetées s'allongea elle-même, la peau de „ ces animaux se revêtit insensiblement d'un „ duvet de la même couleur dont elle étoit „ peinte, & ce duvet grandit; ces petits ailerons qu'ils avoient sous le ventre, & „ qui, comme les nageoires, leur avoient „ aidé à se promener dans la mer, devinrent „ des pieds, & leur servirent à marcher sur la „ terre, il se fit encore d'autres petits changemens dans leur figure, le bec & le col „ des uns s'alongerent: il en fut de même du „ reste du corps; cependant la conformité de „ la premiere figure subsiste dans le total, & „ elle est toujours aisée à reconnoître.

La transformation du vers à soie & de la chenille, plus difficile à concevoir, selon Telliamede.

(*a*) » La transformation d'un ver à soie, „ ou d'une chenille en papillon, seroit mille „ fois

(*a*) *Ibid.* Pag. 169.

„ fois plus difficile à croire que celle des „ poiſſons en oiſeaux, ſi cette métamorphoſe „ ne ſe faiſoit pas tous les jours, & ſi on „ nous la racontoit dans une partie du monde „ où elle fût inconnue. N'y a-t-il pas des „ fourmis qui deviennent ailées au bout d'un „ certain temps? Qu'y auroit-il de plus in- „ croyable pour nous que ces prodiges na- „ turels, ſi l'expérience ne nous les rendoit „ familiers? Combien le changement d'un „ poiſſon ailé volant dans l'eau, quelquefois „ même dans les airs, en un oiſeau volant „ toujours dans l'air, & conſervant la figure, „ la couleur & l'inclination du poiſſon, eſt-elle „ plus aiſée à imaginer de la façon dont je „ viens de l'expoſer? La ſemence de ces „ mêmes poiſſons portée dans les marais, „ peut auſſi avoir donné lieu à cette pre- „ miere tranſmutation de l'eſpece du ſéjour „ de la mer en celui de la terre. Que cent „ millions aient péri ſans avoir pu en con- „ tracter l'habitude, il ſuffit que deux y „ ſoient parvenus pour avoir donné lieu à „ l'eſpece “.

Impoſſibilité de cette métamorphoſe par les ſeules loix de la phyſique.

Voilà ſans doute la fable la plus ingénieuſe, ſi vous ſupprimez, comme le fait le Philoſophe Indien, la volonté expreſſe du Créateur qui ait ordonné cette tranſmutation;

mais ce n'eſt qu'une fable ; en voici la preuve.

Il ſuffit, dites-vous, que la métamorphoſe que je ſuppoſe, ſoit poſſible, & que deux individus de chaque eſpece ſe ſoient conſervés ſur des millions qui auront péri. — Sans doute ; mais ſongez qu'il faut que cette métamorphoſe ſe ſoit opérée ſur 1500, ſur 2000 eſpeces d'oiſeaux, de poiſſons ; car M. de Buffon en compte juſqu'à ce nombre (*a*). Pourquoi, s'il en étoit ainſi, ne verrions-nous aucune transformation de cette nature ? Pourquoi aucun des Naturaliſtes anciens ou modernes, ne nous en parle-t-il pas ? Les poiſſons ne chaſſent-ils plus ? Ne ſont-ils plus expoſés à être jetés ſur les côtes par la tempête, & abandonnés par la mer ? Il eſt difficile que la ſemence des poiſſons ſoit tranſportée dans l'air, ſans recevoir d'altération ; admettons-la toutefois cette hypotheſe. Si cette ſemence tomboit ſur la terre, elle ne trouveroit pas une matiere convenable pour éclore. Auſſi ſuppoſez-vous qu'elle ſera tombée dans des terreins aqueux, dans des marais ; mais en ce cas, elle aura produit des poiſſons, & ils auront éprouvé les mêmes difficultés pour

(*a*) Des oiſeaux, Tom. 1, plan de l'ouvrage, pag. 3.

leur transformation ? Enfin, pour admettre une telle métamorphoſe, il faudroit qu'elle fût poſſible : or, elle ne l'eſt pas, ſi ces poiſſons ne peuvent, par la conſtitution même de leurs organes, vivre dans l'air. — Cet air n'eſt qu'une eau plus ſubtile & plus légere ; donc les poiſſons pourroient y vivre, ſi leur organiſation intérieure y étoit diſpoſée. — D'accord ; mais l'expérience journaliere prouve que l'organiſation de la plupart des poiſſons que vous nommez volatiles, ne leur permet pas de vivre dans l'air, puiſqu'ils périſſent dès qu'on les tire de l'eau. Comment auront-ils pu s'habituer à l'air, s'ils ne peuvent ſubſiſter un inſtant dans cet élément ? Je ne crois pouvoir mieux comparer la tranſmigration de ces poiſſons ſur la terre, qu'à celle d'un habitant de notre globe dans celui de Saturne ou de Jupiter. L'air qui environne ces globes, eſt de même nature que notre atmoſphere ; mais cet air trop vif déchireroit les poulmons du nouvel hôte de ces planetes, détruiroit ſon organiſation.

De l'exemple des *Phocas* ou *Veaux marins*, & de la comparaiſon du ver à

Vous nous citez des exemples des *Phocas*, ou *Veaux marins* que l'induſtrie humaine eſt parvenue à apprivoiſer, & à faire vivre ſur la

(*a*) *Ibid.* Pag. 171, & ſuivantes.]

soie ; qu'ils ne prouvent rien.

terre pendant plusieurs années : je veux croire ces faits ; qu'en résultera-t-il ? Que l'organisation des *Phocas* leur permet de vivre hors de l'eau ? On n'en peut douter, puisqu'on les y voit souvent, & pendant long-temps. On ne peut donc tirer aucune conséquence de ces poissons, à ceux qui périssent à l'instant qu'ils passent de l'eau dans l'air. — La métamorphose d'un ver à soie, ou d'une chenille en un papillon, est plus étonnante. — Ce phénomene est difficile à expliquer : j'en conviens. Cependant, M. de Buffon semble avoir découvert la cause qui le produit ; au moins ce qu'il nous dit a-t-il une liaison intime avec la marche de la Nature (*a*) ? Je ne dois pas m'y arrêter ; mais quand cette métamorphose constante seroit inexplicable, qu'en pourriez-vous conclure ? Qu'il est des phénomenes dans la nature qui passent notre intelligence. Qui en doute ? Je dois donc admettre des hypotheses qui contredisent clairement les observations les mieux vérifiées ; la conséquence est absurde.

Conclusion, que le récit de Moyse est seul conforme aux faits constans cités par M. Maillet lui-même.

Je croirai cependant avec vous que les oiseaux sont sortis de la mer ; leur figure, leurs

---

(*a*) Tom. 3, chap. 9, variétés dans la génération des animaux, pag. 466 & suivantes.

couleurs, leurs inclinations m'y portent. Cette idée eſt très-conforme au texte de la *Geneſe ;* mais il m'eſt bien plus aiſé de concevoir que ce changement ſe ſoit operé par la volonté du Créateur, par cette parole qui a donné l'être & la vie à la matiere, que par les ſeules forces de la nature.

N°. 6.

Réſumé des cinq termes de progreſſion ci-deſſus, & de quelques difficultés ſur leſquelles le texte de Moyſe laiſſe un champ libre aux conjectures.

Arrêtons-nous ici pour jeter un coup-d'œil ſur les degrés de progreſſion que nous avons parcourus avec le texte ſacré. Réſumé des cinq premiers termes de progreſſion.

La matiere qui doit ſon exiſtence au Créateur, renfermoit dans ſon ſein les quatre élémens ; Dieu les ſépare par cette parole puiſſanté : *Que la lumiere ſoit faite, & la lumiere fut.* Les deux forces d'impulſion & d'attraction agiſſent alors en même temps, les planetes commencent à graviter vers un foyer immenſe centre de leur mouvement ; ainſi les *ténebres ſont ſéparées de la lumiere.*

Le feu élémentaire continue de pénétrer toute la matiere ; c'eſt ce feu qui donne aux fluides leur mouvement. Les parties com-

pactes se rapprochent du centre des globes, & *les eaux couvrent leur surface.*

La continuité du mouvement de rotation de la terre, les vents produits par l'action du soleil, la pression & l'attraction de la lune qui agit sur les eaux & leur imprime un mouvement périodique, les sépare de la terre seche; les montagnes s'élevent, le lit de la mer se creuse, le soleil attire les vapeurs, & forme ce ciel azuré que nous voyons sur nos têtes; *ainsi le firmament sépare les eaux des eaux.*

La volonté du Créateur a donné à la matiere cette force productive à laquelle la raison humaine ne peut assigner d'autre cause que cette parole toute-puissante: *Que la terre produise de l'herbe qui porte sa graine en elle-même, & des arbres de toute nature qui produisent des fruits, & renferment en eux-mêmes le germe qui les multiplie & les renouvelle.*

Dès-lors les ouvrages de l'Être infini paroissent dans toute leur majesté. *Le jour annonce au jour la puissance du Créateur;* le soleil & la lune semblables à deux grands luminaires, éclairent le globe que nous habitons, & les étoiles, qui sont elles-mêmes autant de soleils, ne paroissent avoir d'autre objet que d'orner le séjour de l'homme, & de lui faire

connoître ce qu'il tient de la bonté & de la puiſſance de l'Être infini : *Dieu fit deux grands luminaires, l'un plus grand pour préſider au jour, l'autre moindre* (non-ſeulement par ſon diſque apparent, mais par ſa ſplendeur) *pour préſider à la nuit, & les étoiles.*

Cette même puiſſance qui eſt la cauſe premiere de tout ce qui exiſte, avoit peuplé les eaux d'animaux de toute nature. Ils ſe répandent ſur la terre & dans les airs, & changent de forme par un effet de la volonté du Créateur, conſervant toutefois des marques ſenſibles de leur ancienne origine : *Dieu créa les grands poiſſons, & toute ame vivante & animée qui avoit été produite par les eaux, ſelon leurs eſpeces, & tous les oiſeaux ſelon leurs genres.*

Une difficulté ſe préſente toutefois.

Moyſe nous parle des poiſſons, des oiſeaux, des animaux de toute eſpece qui peuplent la mer & la terre, & il ne fait pas mention des *coquilles* dont des bancs immenſes ſe trouvent répandus dans l'intérieur de la terre? Ces coquilles ſont-elles compriſes dans ces expreſſions, *que les eaux de la mer produiſent toute ame vivante?* En ce cas on ne peut ſuppoſer, ſans contredire le texte de la Geneſe, que la mer ait couvert la ſurface du globe, Des coquilles; difficulté ſur laquelle nous n'avons que des conjectures.

qu'elle se soit creusée un lit par l'action du flux & du reflux & par celle des vents, que l'action continuelle de ces causes ait séparé la terre seche de l'espace occupé par les eaux; car la séparation des eaux se trouve placée au troisieme jour de la création, ou, si vous voulez, au troisieme terme de progression, & les poissons n'ont été créés, selon la Genese, qu'au cinquieme.

Ici le texte sacré laisse un champ libre à nos conjectures.

Les coquilles sont, selon M. de Buffon, l'origine des *marbres*, des *pierres à chaux*, des *craies*, &c. Comment il le prouve? Rapport de toutes les substances des corps brutes, & du *genre minéral.*

Suivant M. de Buffon, ces coquilles & les animaux qu'elles renferment, sont l'origine des marbres, des pierres à chaux, des craies, des marnes. Elles tiennent à l'organisation générale, & à la végétation universelle.

(*a*) » La matiere brute qui compose la masse » de la terre, n'est pas un limon vierge, une » substance intacte, & qui n'ait pas subi des » altérations. Tout a été remué par la force » des grands & petits agents, tout a été manié plus d'une fois par la main de la Nature; le globe de la terre a été pénétré par » le feu, & ensuite recouvert & travaillé par » les eaux; *le sable qui en remplit le dedans*, *est*

(*a*) Tom. 9, de la Nature, seconde vue, pag. XXXIV, & suivantes.

» *une matiere vitrée ; les lits épais de glaise qui les* » *recouvrent au dehors, ne sont que ces mêmes sa-* » *bles décomposés par le séjour des eaux, le roc vif,* » *le granite, le grès, tous les cailloux, tous les mé-* » *taux, ne sont encore que cette matiere vitrée,* » *dont les parties se sont réunies, pressées, ou sépa-* » *rées selon les loix de leur affinité.* Toutes ces » substances sont parfaitement brutes, elles exis- » tent & existeront indépendamment des ani- » maux & des végétaux ; *mais d'autres subs-* » *tances en très-grand nombre, & qui parois-* » *sent également brutes, tirent leur origine du* » *détriment des corps organisés ; les marbres,* » *les pierres à chaux, les graviers, les craies,* » *les marnes ne sont composés que des débris* » *de coquillages, & des dépouilles de ces petits* » *animaux qui transformant l'eau de la mer en* » *pierre, produisent le corail & tous les madre-* » *pores dont la variété est innombrable, & la* » *quantité presque immense. Les charbons de terre,* » *les tourbes, & les autres matieres qui se trou-* » *vent aussi dans les couches extérieures de la* » *terre, ne sont que le résidu des végétaux plus* » *ou moins détériorés, pourris & consumés.* » Enfin, d'autres matieres en moindre nom- » bre, telles que les *pierres ponces*, les *sou-* » *fres*, les *mâchefers*, les *amiantes*, les *laves*, » ont été jetées par les volcans, & produites

» par une seconde action du feu sur les ma-
» tieres premieres. L'on peut réduire à ces
» trois grandes combinaisons tous les rap-
» ports des *corps bruts*, & toutes les substances
» du *régime minéral*.

Les loix d'affinité, par lesquelles ces parties se réunissent, sont la force de l'attraction & de l'impulsion.

» Les loix d'affinité par lesquelles les parties
» constituantes de ces différentes substances
» se séparent des autres pour se réunir entre
» elles, & former des matieres homogenes,
» sont les mêmes que la loi générale, par la-
» quelle tous les corps célestes agissent les
» uns sur les autres. Elles s'exercent égale-
» ment, & dans les mêmes raports des masses
» & des distances. Un globule d'eau, de sable
» ou de métal, agit sur un autre globule,
» comme le globe de la terre agit sur le globe
» de la lune ; & si, jusqu'à ce jour, l'on a re-
» gardé ces loix d'affinité comme différentes
» de celles de la pesanteur, c'est faute de les
» avoir bien conçues, bien saisies ; c'est faute
» d'avoir embrassé cet objet dans toute son
» étendue..... «

Que la figure des corps qui ne fait rien à une distance immense, fait à tout dans la proximité.

M. de Buffon observe encore que la figure qui dans les corps célestes ne fait rien, ou presque rien à l'action de ces corps les uns sur les autres, parce que la distance est très-grande, fait au contraire presque tout, lorsque la distance est très-petite ou nulle. Il

n'eſt pas de mon ſujet de me livrer à cette diſcuſſion.

On peut donc regarder les coquilles comme une partie des germes produits au premier jour de la création par cette parole qui a animé toute la nature, & fixé à jamais la loi de l'attraction : *que la lumiere ſoit, & la lumiere fut ;* on peut les rapporter au troiſieme jour, dans lequel le Créateur a donné à la terre ſa fécondité ; enfin, ſi l'on veut qu'elles n'aient été produites qu'au cinquieme jour, il ſera encore facile de concilier dans ce ſyſtême les connoiſſances phyſiques, avec le texte de la Geneſe.

De pluſieurs opinions qui concilient les obſervations phyſiques, avec le récit de *Moyſe*.

En effet, on ne peut ſuppoſer que la terre ait été découverte en entier dans le même inſtant. Il ſuffit, pour l'exactitude du récit de *Moyſe*, que la terre ſeche ait paru ſur les eaux, & qu'elle ſoit devenue habitable au troiſieme jour, ou au troiſieme terme de progreſſion.

La terre n'a pas été découverte toute entiere au même inſtant, ce qui ne contredit point la *Geneſe*.

Quelle eſt, ſuivant les loix de la Nature, cette partie qui s'eſt ſéparée la premiere de la vaſte étendue des mers ? J'ai obſervé avec M. de Buffon, que ce devroient être les parties les plus voiſines de l'équateur, dans l'un & l'autre hémiſphere, c'eſt-à-dire, dans le continent oriental, *l'Aſie*, & notamment *l'Arabie*

Quelle partie a dû ſortir la premiere du ſein des eaux. On reprend les obſervations de M. de Buffon.

& la *Mésopotamie* (*a*). L'observation fortifie cette conjecture ; elle nous apprend (*b*), » que les végétaux tirant pour leur nourriture » beaucoup plus de la substance de l'air & de » l'eau, qu'ils n'en tirent de la terre, il ar» rive qu'en pourrissant, ils rendent à la terre » plus qu'ils n'en ont tiré. D'ailleurs, une » forêt détermine les eaux de la pluie, en » attirant les vapeurs. Ainsi dans un bois » qu'on conserveroit bien long-temps sans y » toucher, la couche de terre qui serviroit à » la végétation augmenteroit considérable» ment ; *mais les animaux rendant moins à la* » *terre qu'ils n'en tirent, & les hommes faisant* » *des consommations énormes de bois & de* » *plantes pour le feu & pour d'autres usages ;* » *il s'ensuit que la couche de terre végétale d'un* » *pays habité doit toujours aller en dimi*» *nuant, & devenir enfin comme le terrein de* » *l'Arabie-Pétrée, & comme celui de tant d'au*» *tres provinces de l'Orient, qui est en effet le* » *climat le plus anciennement habité, où l'on ne* » *trouve que du sel & des sables ; car le sel* » *fixe des plantes & des animaux reste, tandis*

(*a*) Second Discours sur la Théorie de la Terre. Tom. 1, pag. 141.
(*b*) *Ibid.* Pag. 354 & 355.

» *que toutes les autres parties se volatilisent* (*a*).
» Dans le nouveau continent, nous trouve-
» rons que *la Terre Magellanique*, la partie
» orientale du *Brésil*, *du pays des Amazones*,
» *de la Guiane* & du *Canada*, sont des pays
» nouveaux, en comparaison du *Tucumam*,
» du *Pérou*, de la *Terre-ferme*, & des isles
» du *Mexique*, de la *Floride* & du *Missis-*
» *pi* (*b*) «.

M. de Buffon remarque cependant que M. de la Condamine qui a demeuré plusieurs années au Pérou, a cherché inutilement des coquilles dans les Cordelieres, sans en avoir trouvé. On pourroit, ajoute M. de Buffon, révoquer en doute l'exactitude de cette observation. M. de la Condamine s'est peut-être attaché à chercher des coquilles au sommet de ces montagnes, lorsqu'il auroit dû descendre plus bas : » *Mais supposons que ce fait* » *soit vrai, & qu'en effet il n'y ait aucune pro-* » *duction marine dans les montagnes du Pérou,* » *tout ce qu'on en conclura, ne sera nullement* » *contraire à notre théorie, & il pourroit bien se* » *faire, absolument parlant, qu'il y eût sur le* » *globe des parties qui n'eussent jamais été sous*

D'une observation de M. de la Condamine qui semble contredire ce systême ; ce que M. de Buffon y répond.

(*a*) *Ibid.* Pag. 303 & 304.
(*b*) *Ibid.* Pag. 432 & suivantes.

» *les eaux de la mer*, (ou au moins qui en fussent sorties les premieres avant la formation des coquilles) » *sur-tout des parties aussi* » *élevées que les Cordelieres*. La même obser- » vation ne peut-elle pas s'appliquer à *l'A-* » *rabie* dans le continent oriental? «

Que ces observations de M. de Buffon se concilient parfaitement avec ce que Moyse nous dit du *Paradis terrestre*.

Je me suis arrêté peut-être plus long-temps que mon sujet ne paroît l'exiger, sur ces observations & ces conjectures, parce qu'elles m'ont paru propres à répondre à plusieurs difficultés de nos Sages, sur le récit de *Moyse*. Remarquons d'abord qu'elles se concilient parfaitement avec ce que la Genese nous apprend du Paradis terrestre qu'elle nous représente comme un jardin planté par la main de Dieu même, c'est-à-dire, par un acte de sa volonté expresse (*a*).

(*a*) *Plantaverat autem Dominus Deus Paradisum voluptatis, à principio in quo posuit hominem quem formaverat.*

Produxitque Dom. Deus de humo omne lignum pulchrum visu & ad vescendum suave, lignum etiam vitæ in medio Paradisi, lignumque scientiæ boni & mali.

Genese, chap. 2, ℣. 8 & 9.

» Le Seigneur avoit disposé dès le commencement » un jardin de volupté, dans » lequel il avoit placé l'homme qu'il avoit formé.

» Et Dieu fit sortir de la » terre toute espece d'arbres » agréables à la vue & au » goût; & il avoit placé au » milieu du Paradis l'arbre » de vie, & celui de la » science du bien & du mal.

Objections contre l'existence du Paradis terrestre, & de l'Arbre de vie.

Ici nos Sages m'arrêtent. Quel est, me disent-ils, ce Jardin, ce Paradis dont la dimension nous est donnée si exactement par Moyse (*a*), & dont la place ne se trouve cependant nulle part? Quel est cet *Arbre de vie* qui devoit procurer à l'homme l'immortalité, ce qui est contraire aux loix de la physique, puisque l'agrandissement des solides, & l'épuisement des liqueurs dans le corps humain ne peut manquer, suivant les loix de la Na-

(*a*) *Et fluvius egrediebatur de loco voluptatis ad irrigandum paradisum, qui inde dividitur in quatuor capita.*

Nomen uni Phison, est qui circuit omnem terram Hevilath, ubi nascitur aurum.

Et aurum terræ illius optimum est; ibique invenitur bdellium & lapis onychinus.

Et nomen fluvii secundi Gehon; ipse est qui circumit omnem terram Ethiopiæ.

Nomen vero fluvii tertii Tigris; ipse vadit contra Assirios: fluvius autem quartus ipse est Euphrates.

Genese, chap. 2, ℣. 10, 11, 12, 13 & 14.

» Et un fleuve sortoit de » ce jardin de volupté pour » arroser le Paradis, qui se » divise ensuite en quatre.

» L'un se nomme le *Phison*, c'est celui qui borde » la terre d'*Hevilath*, où » naît l'or.

» Et l'or de cette terre est » très-fin; c'est-là où se » trouve le *bdellion* (que les » Septantes traduisent par » *l'escarboucle*) & la pierre » d'*Onyx*.

» Le nom du second fleuve » est *Gehon*; c'est celui qui » environne la terre d'*Ethiopie*.

» Le nom du troisieme » fleuve est *le Tigre*, qui » coule vers l'*Assirie*, le » quatrieme est l'*Euphrate* » lui-même «.

ture, de conduire l'homme au tombeau. Comment la surface de notre globe auroit-elle pu suffire dans cette hypothese pour nourrir, & même contenir ses nombreux habitans?

Deux réponses à la premiere objection : 1°. Changemens que le *déluge* & les révolutions ont opérés.

Je ne me livrerai pas au détail des conjectures, par lesquelles on essaie de fixer aujourd'hui la situation du Paradis terrestre (*a*).

» On ne doit pas s'étonner (nous disent les » Savans Editeurs de la Bible de D. Calmet) » qu'aujourd'hui on ne trouve plus les quatre » fleuves du Paradis terrestre, au même lieu » & sortant d'une même source comme avant » le déluge; c'est que dans ce terrible évé- » nement, les sources furent rompues, sui- » vant l'expression de *Moyse*, les terres s'af- » faisserent, les eaux s'ouvrirent de nouvelles » routes, le cours des fleuves fut dérangé, » leurs canaux remplis, leur origine chan- » gée..... «

2°. Il est peu vraisemblable que *Moyse* eût décrit si exactement un lieu voisin qui n'eût pas existé; autres conjectures.

Cette conjecture est vraisemblable; mais il ne le seroit nullement que *Moyse* eût décrit topographiquement un lieu si voisin de celui que les Juifs habitoient, si la position même de ce lieu n'eût pas existé. Deux de ces fleuves, le *Tigre* & *l'Euphrate*, conservent encore

(a) V. la Dissertation sur le Paradis terrestre, dans la nouvelle édition de la Bible de D. Calmet, tom. 1.

leur

leur nom, & étoient regardés par les anciens comme ayant une même source (*a*), parce qu'ils sortent en effet de la même montagne. La contestation qu'on éleve sur les deux autres fleuves, ne provient que du changement qui s'est opéré dans les langues. Les Auteurs de la dissertation que je viens de citer, placent le *jardin d'Eden*, ou le Paradis terrestre au dessus de la Mésopotamie, dans cette partie de l'Arménie où l'on trouve les sources du *Tigre* & de *l'Euphrate*, du *Phase* & de *l'Araxe* ou *Cyrus* qui sortent tous du Mont *Ararath* dans *l'Arménie-Majeure*, (*b*).

(*a*) *Tigris & Euphrates unâ se fonte resolvunt,*
Et mox adjunctis dissociantur aquis.
Boece, conf. phil. Liv. 3.

.... *Quacumque caput rapido, tollit Tigride magnus Euphrates, quos non diversis fontibus edit.* Perse.

Lucain, s'exprime de même dans le septieme livre de sa Pharsale.

» Le *Tigre* & *l'Euphrate* » partent d'une même source, & ils séparent bientôt » après leurs eaux qui » étoient réunies «.

» Dans tous les lieux où » *l'Euphrate* leve sa tête altiere sur le *Tigre* rapide, » ces deux fleuves qui ont une » source commune..... «

(*b*) M. de Voltaire (*Raison par alphabet sur le mot* GENESE.) prétend que le *jardin d'Eden* auroit eu dans cette supposition 700 lieues de surface. Pour jeter ce ridicule sur le texte de la Genese, il place le *Nil* ou le *Niger* au nombre des quatre fleuves désignés par la *Genese*. Mais

Réponses aux objections relatives à *l'Arbre de vie.*

La réponse à la seconde objection est plus facile, si nous sommes assez sages pour nous renfermer dans les bornes que la raison prescrit à notre curiosité.

Il n'est pas contradictoire de supposer que le fruit de l'Arbre de vie eût, par la volonté de l'Etre tout-puissant, la vertu de renouveller, pour ainsi dire, le corps de l'homme, d'arrêter le progrès des solides, & l'épaississement des liqueurs qui rendent aujourd'hui la mort inévitable (*a*). Quel sort attendoit ces créatures immortelles, lorsqu'elles auroient

sur quoi est appuyée cette supposition ? Le texte sacré ne parle, ni de l'un, ni de l'autre de ces deux fleuves. La Genese ne dit pas même que le jardin d'Eden fût arrosé par les quatre fleuves qu'elle nomme; mais *qu'un fleuve sortoit de ce jardin qui se partageoit ensuite en quatre.* V. la réponse aux autres difficultés dans la Dissertation des Editeurs de la Bible de Dom Calmet.

(*a*) » Les idées (dit M. de Buffon (*a*)) que quelques » visionnaires ont eues sur la possibilité de perpétuer la vie » par les remedes, auroient dû périr avec eux, si l'amour » propre n'augmentoit pas toujours la crédulité au point » de se persuader ce qu'il y a même de plus impossible, & » de douter de ce qu'il y a de plus vrai, de plus réel, de » plus constant. La *panacée*, quelle qu'en fût la composition,

(*a*) Tom. 4, pag. 353.

séjourné, pendant le temps réglé par la Providence, sur une terre remplie de tous biens, où ce que nous nommons le mal physique n'eût été qu'un avertissement de nos besoins & la source de nos plaisirs, où le mal moral, le seul réel, n'eût pas existé? C'est ce que j'ignore; je ne peux raisonner sur un état dont je ne suis instruit, ni par la raison, c'est-à-dire, par les conséquences du sens intime qui m'avertit de mon existence, ni par une autorité supérieure à ma foible raison.

Je vous parlerai ailleurs d'un autre arbre placé, par la *Genese*, au centre du Paradis terrestre, dont le nom seul suffit, suivant mon opinion, pour dissiper une partie des contradictions qu'on croit trouver entre l'existence du mal moral, & la bonté toute-puissante de l'Être infini, *l'Arbre de la science du bien & du* De *l'Arbre de science du bien & du mal.* Renvoi.

» la transfusion du sang, & les autres moyens qui ont été » proposés pour rajeunir, ou pour immortaliser le corps, » sont au moins aussi chimériques, que la fontaine de Jou- » vence est fabuleuse «. -- Sans doute : mais ce qui est impossible à l'Art, l'est-il au Créateur, à l'Etre infini, à l'Auteur des loix de la Nature? Les vaines recherches qu'on a faites dans tous les temps de cette *panacée*, ce délire de l'humanité qui s'est conservé malgré l'expérience de tant de siecles, semble prouver qu'il fut un temps dans lequel la Nature nous offroit elle-même ce que nous chercherions aujourd'hui inutilement.

mal; mais ce n'eſt pas ici le lieu de nous occuper de ce myſtere : revenons à la création. (*a*)

Section. III.

Du ſixieme jour de la création, ou ſixieme terme de progreſſion, *qui comprend la création des animaux terreſtres & de l'homme, & des queſtions qui y ſont relatives.*

(*a*) *Dixit quoque Deus : producat terra animam viventem in genere ſuo, jumenta & reptilia, & beſtias terræ ſecundùm ſpecies ſuas; factumque eſt ita.*

Et fecit Deus beſtias terræ juxta ſpecies ſuas, & jumenta & omne reptile terræ in genere ſuo; & vidit Deus quod eſſet bonum.

Et ait : faciamus hominem ad imaginem, & ſimilitudinem noſtram, & præſit piſcibus maris, & volatilibus cœli & beſtiis, univerſæque terræ, omnique reptili quod movetur in terrâ.

Et creavit Deus hominem ad imaginem ſuam; ad imaginem Dei creavit illum : maſculum & feminam creavit eos.

» Dieu dit : que la terre » produiſe des ames vivantes » dans leur eſpece, des quadrupedes, des reptiles & » des bêtes de toute nature, » ſelon leurs eſpeces; & il » fut fait ainſi.

» Et Dieu fit les animaux » ſelon leurs eſpeces, les quadrupedes & tous les reptiles » chacun dans ſon eſpece; » & Dieu vit que cela étoit » bon.

» Et il dit, faiſons l'homme à notre image & à notre reſſemblance, & qu'il » préſide aux poiſſons de la » mer, aux oiſeaux & aux » animaux qui couvrent la » ſurface de la terre, ou qui » rampent ſur elle.

» Et Dieu créa l'homme à » ſon image : Dieu le créa à » ſon image; il les créa mâle » & femelle.

Benedixitque illis Deus, & ait : crescite & multiplicamini & replete terram, & subjicite eam, & dominamini piscibus maris, & volatilibus cœli & universis animantibus quæ moventur super terram..... Et factum est ita.

Viditque Deus cuncta quæ fecerat, & erant valdè bona.

Et factum est vespere & manè dies sextus.

Genese, chap. 1, ℣. 24, 25, 26, 27, 28, 30 & 31.

» Et Dieu les bénit & leur » dit, croissez, multipliez, » & peuplez la terre, & sou» mettez-là, & dominez sur » les poissons de la mer, sur » les oiseaux du ciel, & sur » tous les animaux qui se » meuvent sur la terre..... » Et il fut fait ainsi.

» Et Dieu regarda tout ce » qu'il avoit fait, & toutes » ces choses étoient très» bonnes.

» Et du soir & du matin » se fit le sixieme jour.

(*a*) *Sanctius his animal mentisque capacius altæ*
Deerat adhuc, & quod dominari in cætera posset,
Natus homo est; sive hunc divino semine fecit
Ille opifex rerum, mundi melioris origo,
Sive recens tellus, seductaque nuper ab alto
Æthere, cognati retinebat semina cœli,
Quam satus Iapeto mixtam fluvialibus undis
Finxit in effigiem moderantum cuncta Deorum.
Pronaque cum spectent animalia cætera terram,
Os homini sublime dedit, cœlum que videre
Jussit, & erectos ad sidera tollere vultus.

» Un animal plus saint, » susceptible d'idées plus su» blimes, & capable de » commander à tous les au» tres, manquoit au monde; » l'homme naquit; soit » que le souverain Archi» tecte le formât de son souf» fle divin, pour être le » principe d'un ordre d'êtres » supérieurs à ceux qu'il » avoit produits; soit que la » terre encore neuve & sé» parée récemment de *l'Æ» ther*, conservât les semen» ces du Ciel avec lequel » elle avoit été confondue, » & que le fils de *Japhet* » mêlant cette terre aux eaux » fluviales, s'en servît pour » former l'homme à la res» semblance des Dieux mo-

§. I.

Suite de l'exposition du systême du fatalisme, sur l'origine des animaux, & de l'homme même.

M. Maillet fait sortir de la mer toutes les bêtes qui vivent sur la terre, l'homme même.

Daignez, je vous prie, suivre la marche de son systême.

On continue d'apprécier les ressemblances qui se trouvent entre les poissons & les animaux terrestres.

» A l'égard des animaux rampans & marchans sur la terre, dit-il (a), leur passage du séjour de l'eau à celui de l'air, est encore plus aisé à concevoir. Il n'est pas difficile de croire, par exemple, que les serpens & les reptiles puissent également vivre dans l'un & dans l'autre élément.

Sic modo, quæ fuerat rudis,
& sine imagine tellus,
Induit ignotas hominum conversa figuras.
Ovide. *Ibid.*

» dérateurs de l'Univers. » Quand les autres animaux » portent tristement leurs » regards sur la terre, il » éleva la face de l'homme, » il lui accorda de voir le » Ciel, & de contempler les Astres. Ainsi la terre encore » brute, reçut l'empreinte de la Divinité, & se peupla des » diverses races d'hommes jusqu'alors inconnues «.

(a) Sixieme journée. Tom. 2, pag. 270, & suivantes.

„ Quant aux animaux à quatre pieds, nous » ne trouvons pas ſeulement dans la mer des » eſpeces de leur figure & de leurs mêmes » inclinations, vivant, dans le ſein des flots, » des mêmes alimens dont ils ſe nourriſſent » ſur la terre ; nous avons encore cent exem- » ples de ces eſpeces, vivant également dans » l'air & dans les eaux. Les *ſinges marins* » n'ont-ils pas la figure des ſinges de terre ? » Il y en a de même de pluſieurs eſpeces. » Celles des mers méridionales ſont diffé- » rentes de celles des ſeptentrionales ; & » parmi ceux-ci, nos Auteurs diſtinguent » celles qu'ils nomment Danoiſe, *Simia Da-* » *nica*. Ne trouve-t-on pas dans la mer un » poiſſon à deux dents, ſemblables à celles de » *l'éléphant*, & ſur la tête une trompe avec » laquelle il attire l'eau, & avec l'eau la » proie qui lui ſert de nourriture ? On en » montroit un à Londres il y a très-peu de » temps. Seroit-il abſurde de croire que cet » éléphant marin a pu donner lieu à l'eſpece » des éléphans terreſtres ?

» Le *lion*, le *cheval*, le *bœuf*, le *còchon*, » le *loup*, le *chameau*, le *chat*, le *chien*, la » *chevre*, les *moutons* ont de même leurs ſem- » blables dans la mer. Dans le ſiecle précédent » on montroit à Coppenhague des *ours*

» *marins* qu'on avoit envoyés au Roi de Da-
» nemarck. Après les avoir enchaînés, on
» les laissoit aller dans la mer, & on les y
» voyoit jouer entr'eux pendant plusieurs
» heures. Examinez la figure des poissons qui
» nous sont connus, vous trouverez dans
» eux à peu près la même forme de la plu-
» part des animaux terrestres.

» Il y a vingt especes de *Phocas* ou *Veaux*
» *marins*, gros & petits; vos Histoires, vos
» Journaux parlent assez des occasions où on
» en a pris & apprivoisés : la ville de *Phocée*
» tiroit son nom, dit-on, du grand nombre
» de ces animaux qu'on a toujours vus dans
» la mer voisine de cet endroit. Ne vit-on
» pas à *Smyrne*, il n'y a pas plus de vingt-
» cinq ans, un de ces *Phocas* venir se reposer
» tous les jours pendant cinq à six semaines
» de suite sous le divan du Douanier? Il
» s'élançoit de la mer sur quelques planches
» éloignées du rivage de deux à trois pieds,
» & placées sous le divan, & y passoit plu-
» sieurs heures, poussant de longs soupirs,
» comme une personne qui souffre. Cet ani-
» mal ayant ensuite cessé de paroître, revint
» au bout de trois jours, portant un petit
» sous son bras. Il continua à se montrer en-
» core pendant plus d'un mois, mangeant

» & suçant du riz & du pain qu'on lui jet-» toit.

» A peu près dans le même temps un autre » *Phocas* se montra au milieu du port de » Constantinople. Il s'élança de la mer dans » une barque chargée de vin, & saisit un ma-» telot qui étoit alors assis sur un tonneau. » Ce vin appartenoit à M. de Feriol votre » Ambassadeur à la Porte. Ce *Phocas* mit le » matelot sous un de ses bras, & replongeant » avec lui dans la mer, il se remontra à trente » pas de là, tenant encore l'homme sous son » aisselle, comme s'il eût voulu se glorifier » de sa conquête; après cela il disparut. Cet » animal, diroit quelqu'un de vos Poëtes, » étoit sans doute une Nymphe, une Né-» reïde, qui étant amoureuse de ce matelot, » l'enleva pour le conduire dans l'un de ses » palais aquatiques. Il y a beaucoup d'appa-» rence que des faits de cette nature arrivés » dans les siecles précédens, ont donné lieu » aux histoires de votre Métamorphose.

L'Auteur cite ensuite la prise d'un *chien marin* près de Constantinople : » Ce petit » chien, qui fut porté au palais de l'Ambassa-» deur (M. de Feriol), & qui y vécut près » de six semaines, n'avoit presque point de

Description particuliere de *chiens* ou *loups marins*, qui n'avoient presque point de voix.

» voix lorsqu'il fut pris ; mais elle se fortifia, & grossit d'un jour à l'autre.

» Cette espece étoit par-là différente de » celle de certains chiens du *Canada* qui » restent toujours muets, ce qui prouve invinciblement qu'ils descendent de chiens marins. Celui dont je vous parle étoit laid » & farouche, il avoit les yeux petits, les » oreilles courtes, le museau long & pointu, » un poil ras & dur, d'une couleur brune, lui » couvroit le corps, sa queue se terminoit » comme celle de certains poissons, & des » castors en forme de voile ou de timon, » pour lui servir sans doute à diriger sa course » dans la mer.

» M. Maillet prétend que dans la Basse-Allemagne on nourrit dans des bassins d'eau » douce des loups marins, qu'on peut également appeler chiens marins, & qui sont » fort communs dans les mers des pays froids? » N'ont-ils pas la figure des chiens que vous » nommez Danois?..... Peut-on douter que ce » ne soit de cette race de chiens marins que » nous est venue celle qui nous en représente » si parfaitement la figure? «

Observations de Messieurs *Maillet* & de *Buffon* sur

Il observe encore (*a*) que la découverte de

(*a*) *Ibid.* Pag. 160.

l'Amérique & de ses mers nous fournit un grand nombre de nouvelles especes de poissons qui leur sont propres, comme il s'en rencontre dans les mers d'*Europe*, d'*Afrique* & d'*Asie* qui ne se trouvent point ailleurs.

les poissons & animaux terrestres propres à *l'Amérique* qui semble favoriser ce systême.

M. de Buffon (*a*) remarque que les animaux de *l'Amérique* sont tous particuliers à ce continent, qu'aucuns ne sont civilisés, si ce n'est le *Lama*, le *Pacos*, ou la *Vigogne* & *l'Alco*, qui étoient devenus domestiques au *Pérou* avant la conquête des Espagnols, que tous ces animaux sont petits, en sorte que le *Tapir* ou *Tapixerette* du *Bresil* le plus grand de tous, l'éléphant du nouveau Monde, n'est que de la grosseur d'un veau de six mois, ou d'une petite mule.

Il conclut de ces faits, que *l'Amérique* est un continent nouveau, c'est-à-dire nouvellement sorti de l'eau dans sa plus grande partie, que le *Mexique* & le *Pérou*, les parties les plus hautes sont aussi les plus anciennement habitées, toutefois bien postérieurement à l'ancien continent.

Conséquence que M. de Buffon tire de ces faits, que *l'Amerique* est un continent nouveau.

(*b*) » Si les hommes sauvages, dont *l'Amé-*

Développement de cette conséquence.

(*a*) Tom. 8. *Des animaux du nouveau Monde*, pag. 175, & suivantes.

(*b*) *Ibid.* Pag. 176, & suivantes.

Rareté des hommes en *Amerique*. Petit nombre d'especes d'animaux, sur-tout de celles qui ne peuvent supporter le froid.

» *rique* étoit peuplée, se fussent anciennement » réunis, & qu'ils se fussent prêté leurs lu» mieres & les secours mutuels de la société, » ils auroient subjugué, & fait servir à leur » usage la plupart des animaux de leur pays; » car ils sont presque tous d'un naturel doux, » docile & timide, & il y en a peu de malfai» sans, & presqu'aucun de redoutable. Ainsi, » ce n'est ni par fierté de nature, ni par in» docilité de caractere que ces animaux ont » conservé leur liberté, & évité l'esclavage ou » la domesticité; mais par la seule impuis» sance de l'homme qui ne peut rien en effet » que par les forces de la société; sa propa» gation même, sa multiplication en dépend. » Ces terres immenses du nouveau Monde, » n'étoient, pour ainsi dire, que parsemées » de quelques poignées d'hommes; & je crois » qu'on pourroit dire qu'il n'y avoit pas dans » toute *l'Amérique*, lorsqu'on en fit la décou» verte, autant d'hommes qu'on en compte » actuellement dans la moitié de *l'Europe*. » Cette disette dans l'espece humaine, faisoit » l'abondance, c'est-à-dire, le grand nombre » de chaque espece des animaux naturels du » pays; ils avoient beaucoup moins d'enne» mis & beaucoup plus d'espace: tout favo» risoit donc leur multiplication, & chaque

» espece étoit relativement très--nombreuse » en individus ; mais il n'en étoit pas ainsi » du nombre absolu des especes ; elles étoient » en petit nombre, & si on les compare avec » celui des especes de l'ancien continent, on » trouvera qu'il n'ira peut-être pas au quart, » ou tout au plus au tiers. Si nous comptons » 200 especes d'animaux quadrupedes (*a*) » dans toute la terre habitable ou connue, » nous en trouverons plus de 130 especes » dans l'ancien continent, & moins de 70 » dans le nouveau, & si l'on en ôtoit en-» core les especes communes aux deux conti-» nens, c'est-à-dire *celles seulement qui, par* » *leur nature, peuvent supporter le froid, & qui* » *ont pu communiquer par les terres du nord de* » *ce continent à l'autre*, on ne trouvera guere » que 40 especes d'animaux propres & natu-» rels aux terres du nouveau Monde. La na-» ture vivante y est donc beaucoup moins » agissante, beaucoup moins variée, & nous » pouvons même dire beaucoup moins forte ; » car nous verrons par l'énumération des

---

(*a*) M. *Linnæus* dans sa derniere édition, *Holms* 1758, n'en compte que 167. M. de Brisson dans son regne animal, en indique 260 ; mais il en faut retrancher 60 ou environ qui ne sont que des variétés, & non pas des especes distinctes & différentes.

» animaux de *l'Amérique*, que non-seulement
» les especes en sont en petit nombre, mais
» qu'en général tous les animaux y sont in-
» comparablement plus petits que ceux de
» l'ancien continent, & qu'il n'y en a aucun
» en *Amérique* qu'on puisse comparer à *l'élé-*
» *phant*, au *rhinocéros*, à *l'hyppopotame*, au
» *dromadaire*, à *la griaffe*, au *buffle*, au *lion*,
» au *tigre*, &c..... «

Difficulté qui résulte de ces especes particulieres, qui n'est levée avec vraisemblance, qu'en admettant leur passage de la mer à la terre.

Comment ces animaux propres au continent de l'Amérique, qui ne peuvent supporter le froid, qui par conséquent n'ont pu s'ouvrir un passage par les terres du nord, se seroient-ils trouvés dans ce continent; je ne dis pas depuis la création, car la Genese ne dit pas, des animaux comme de l'homme, que Dieu n'en créa que deux de chaque espece, mâle & femelle; mais depuis le déluge qu'on suppose avoir couvert toute la surface de la terre?

Que cette hypothese répugne moins que la métamorphose des poissons en oiseaux, & qu'elle n'est pas contraire à la Genese.

La difficulté disparoît, si vous admettez que les animaux terrestres sont de même espece que ceux qui se trouvent dans la mer, & le passage, à cet égard, est bien plus facile que la métamorphose des poissons volatiles en oiseaux qui semble cependant autorisée par le texte de la Genese, comme je l'ai observé.

Dieu les avoit créés sans doute comme

tout ce qui existe ; mais on peut prétendre que ce ne fut pas au sixieme jour, mais au cinquieme, lorsqu'il *crea les grands poissons*, & *tout être organisé qui a la vie & le mouvement*. (*a*) Aussi Moyse ne dit-il plus au sixieme jour que *Dieu les créa ;* mais que *Dieu fit des animaux selon leurs especes*, &c. V. le texte rapporté ci-dessus.

Le Philosophe Indien prétend qu'il en est de même de l'homme; & pour le prouver, il recueille les faits anciens & modernes qui constatent, selon lui, l'existence *d'hommes marins*.

M. Maillet prétend qu'il en est de même de l'homme. Faits qui semblent prouver l'existence *d'hommes marins*.

(*b*) Ce ne sont pas seulement les Poëtes, dit-il, qui nous parlent des *Tritons* & des *Sirenes*,

(*a*) *Creavitquè Deus cete grandia, & omnem animam viventem atque motabilem quam produxerant aquæ in species suas. Ibid.* ℣. 21.

» Dieu créa les grands » poissons & toute ame vi- » vante & animée que les » eaux avoient produites se- » lon leurs especes «.

(*b*) *Ibid.* Depuis la page 177 jusqu'à 200.

On me demandera sans doute pourquoi je m'arrête à discuter un systême dont beaucoup de gens s'amusent plutôt comme du fruit d'une imagination brillante, qu'ils ne le considerent comme une opinion défendue sérieusement par son auteur. Je réponds, que malheureusement nous en sommes venus au point, qu'il est des hommes d'une crédulité aussi étonnante pour les fables qui favorisent un systême irréligieux, qu'ils sont difficiles & incrédules sur les faits que la foi de nos peres avoit respectés jusqu'ici.

quoique ces fables fussent suffisantes pour prouver l'opinion que les hommes ont eue de tout temps de l'existence des hommes marins.

Pline le Naturaliste, très-crédule, fait unique qu'il rapporte.

Pline le Naturaliste confirme cette opinion par un fait bien remarquable d'un *Triton*, apperçu dans la mer, jouant de la flûte. Je dis bien remarquable, car cette circonstance supposeroit dans ce *Triton* une intelligence humaine : mais ce fait est unique dans son genre, rapporté par un Auteur très-crédule. Toutefois l'existence des hommes marins, non-seulement vus dans la mer, mais pris, amenés sur la terre, & exposés au public pendant long-temps, est confirmée par un grand nombre d'autres témoignages.

Homme marin vu sur les bords du Nil avec sa femelle, en 592; sa description.

En 592, un Officier de l'Empereur *Maurice*, apperçut sur les bords du Nil dans la basse-Egypte, un homme marin suivi de sa femelle: » L'homme avoit l'air féroce, & le regard » affreux, les cheveux roux & un peu hérissés, la peau brune; il étoit semblable à nous » par les parties que l'on appercevoit. Au contraire, l'air du visage de la femelle étoit » doux, elle avoit les cheveux longs & noirs, » & flottans sur les épaules, le corps blanc, » les mamelles enflées. Ces deux monstres » resterent près de deux heures à la portée de » la vue de cet Officier, de ses amis, & de » tous

» tous ceux du voisinage qui accoururent au » bruit d'un fait si extraordinaire «.

En 894, suivant le témoignage de *Casimir*, auteur Arabe, on pêcha dans la mer Caspienne un gros poisson, dans le ventre duquel on trouva une fille marine, ceinte d'un caleçon sans couture fait d'une peau semblable à celle de l'homme, qui lui descendoit jusqu'aux genoux.

Fille marine trouvée dans le ventre d'un poisson en 894.

En 1430, les filles de la ville *d'Edam* en Zelande, trouverent dans la fange, sur le bord de la mer, une *fille marine* que la mer avoit abandonnée en se retirant; elles la prirent, l'éleverent, mais ne purent jamais lui apprendre à parler.

Autre *fille marine* élevée par les filles de la ville d'*Edam* en Zelande, 1430.

Un procès-verbal authentique du 31 Mai 1671, constate que des pêcheurs François & Negres qui étoient allés aux isles du Diamant pour pêcher, apperçurent *un monstre marin ayant la figure humaine de la ceinture en haut, se terminant par le bas en poisson; sa queue étoit large & fendue comme celle d'une parangue, poisson fort commun dans cette mer.* (*a*)

Procès-verbal authentique du 31 Mai 1671, d'un monstre marin ayant figure humaine, vu près des *Isles du Diamant.*

(*a*) V. les autres détails, que je supprime pour abréger dans Telliamede. Tom. 2, pag. 182 & suivantes, & la copie de ce procès-verbal, pag. 313, & suivantes.

Autre pris à *Sestri de Levant*, en 1682.

Autre pris *à Sestri de Levant*, dans l'État de *Genes*, en 1682 (*a*): il fut vu de tout le peuple de cette petite ville (dit M. Maillet; (il ressembloit en tout à celui de la *Martinique*, excepté, qu'au lieu de cheveux & de barbe, il avoit une espece de calotte moussseuse d'un pouce, & au menton un peu de mousse fort courte.

Celui-ci n'avoit point de queue de poisson. (*b*)

» On le plaçoit (dit M. Maillet (*c*)), pendant le jour, sur une chaise, où il se tenoit » assis fort tranquillement pendant quelque » temps; ce qui prouve que son corps étoit » flexible, & qu'il avoit des jointures, au » lieu que les poissons n'en ont point. Il vécut ainsi quelques jours, sans vouloir rien » prendre, pleurant & jetant des cris lamentables.

Autre tué dans ce siecle sous les murs de *Boulogne*.

» Telle étoit (dit encore Telliamede (*d*)) » la forme d'un autre *homme marin* qui fut » tué la nuit d'un coup de mousquet, il y a

(*a*) *Ibid.* Pag. 184, & suivantes: ce fait au surplus n'a d'autre garant que le Philosophe Indien. V. *Ibid.* Pag. 186.

(*b*) *Ibid.* Pag. 185.

(*c* Pag. 186.

(*d*) *Ibid.*

» environ quarante ans, par la ſentinelle, dans » un foſſé des murs de *Boulogne* où le reflux » l'avoit laiſſé en ſe retirant, & d'où il s'ef- » forçoit de ſortir. La ſentinelle le prenant » pour un homme ordinaire qui refuſoit de » répondre, le tira. Le ſieur Maſſon, Commis » de la Marine, en a donné la deſcription » dans le Livre qu'il a compoſé ſur les poiſ- » ſons & coquillages de cette côte, imprimé à » Paris «.

(*a*) Autre vu vers la même époque par les Negres du ſieur Larcher habitant de la *Martinique ;* mais il ne parut qu'un inſtant, & le ſieur Larcher ayant tourné la tête au cri de ſes Negres, n'apperçut plus que le bouillonnement des flots à l'endroit d'où le monſtre avoit diſparu.

Autre vu, dit on, dans le même temps à la *Martinique.*

Preſque tous ceux qui rapportent ces faits, même pour avoir vu ces hommes marins lorſqu'ils n'étoient point hors de l'eau, leur donnent une queue de poiſſon ; cependant ceux qui ont été tirés à terre ſe ſont trouvés entiérement conformés comme les autres hommes.

Preſque tous ces *hommes marins* qu'on dit avoir vus ſur la mer, avoient une queue de poiſſon, ceux amenés à terre n'en avoient pas.

M. Maillet entreprend d'expliquer cette contradiction.

Comment M. Maillet répond à cette contradiction ?

(*a*) *Ibid.* Pag. 187.

» Il eſt aiſé, dit-il (*a*), d'appercevoir l'er-
» reur dans laquelle nos yeux tombent, en
» voyant un homme droit dans la mer. Il
» ſuffit pour cela de faire attention que, pour
» ſe ſoutenir droit & élevé au deſſus de l'eau,
» il faut tenir les cuiſſes & les jambes ſerrées,
» ſe roidir & mouvoir les pieds de bas en
» haut, ce qui, à la vue, produit dans la
» partie inférieure de l'homme, la figure d'un
» poiſſon, & d'une queue partagée par la ſé-
» paration de l'extrêmité d'un pied à l'autre.
» Au contraire, l'homme qui nage à plat ſur
» l'eau, nage naturellement en grenouille,
» en écartant les cuiſſes, & les réuniſſant pour
» pouſſer l'eau avec la plante des pieds «.

Il fortifie ſon explication par un fait tiré du Journal des Savans, 1676.

Cette explication ſe concilieroit aſſez bien avec ce que rapporte le même Auteur, d'après le Journal des Savans de l'année 1676. (*b*)

» L'air de la *Virginie* eſt aſſez tempéré.....
» Il y a peu de pays au monde où il y ait un
» ſi grand nombre de fleuves. On voit ſou-
» vent dans ces fleuves des monſtres marins.
» M. *Glomer* dit en avoir vu un qui parut,
» comme il deſcendoit ſur un de ces fleuves,

(*a*) *Ibid.* Pag. 185.
(*b*) *Ibid.* Pag. 324.

» sous une figure humaine, avec la tête, les » bras, l'air & le visage d'un Indien, qui le » regardant du milieu des eaux avec des yeux » terribles, jeta la terreur dans l'ame de tous » ceux qui étoient dans le bateau, jusqu'à » ce que se plongeant dans l'eau, il fit voir » sa queue de poisson qui étoit cachée, tandis » qu'il étoit debout «.

Mais comment concilier l'explication de notre Auteur, avec ce qu'il ajoute dans une note. (*a*)

L'explication de M. Maillet est détruite par un fait dont il s'annonce lui-même comme témoin.

» J'ai vu cette année 1755, à la foire Saint-» Germain à Paris, deux poissons desséchés, » dont les têtes, le haut du corps & les pattes » de devant, ressembloient beaucoup à ces » mêmes parties dans l'homme & dans la » femme. Celui qui les montroit, juroit » qu'ils n'étoient pas factices, & ils sentoient » la marée; il les appeloit *Triton* & *Si-* » *rene* «.

Y auroit-il donc des hommes marins conformés entiérement comme nous, d'autres qui seroient terminés en poissons?

Mais ce qui est remarquable, c'est qu'aucun de ces hommes ou femmes marines n'ont pu parvenir à parler, malgré les efforts qu'on

N. B. Aucun de ces monstres n'a pu apprendre à parler; qu'ils sont même entiérement muets.

(*a*) *Ibid.*

a faits pour l'apprendre à ceux qui ont été tirés à terre, qui y ont vécu quelquefois plusieurs années. Il paroît même qu'ils sont entiérement muets, & qu'ils ne poussent que des soupirs, sans avoir la faculté de crier comme les animaux.

Raison qu'en donne M. Maillet, du *trou oval* & du *canal artériel* dans le *fœtus*.

Le Philosophe Indien en donne une raison qui semble d'abord assez vraisemblable.

(*a*) » Nous vivons dans le sein de nos meres » sans respiration. Cette respiration qui ne » sert qu'à rafraîchir le sang, & à le porter » par les arteres dans toutes les parties du » corps pour la conservation de la vie, est » suppléée par deux ouvertures qui répondent » aux quatre gros vaisseaux par lesquels le » sang a la liberté, en sortant du cœur, de » passer d'un vaisseau à l'autre sans entrer dans » les poumons. De ces deux ouvertures, l'une » est ovale, & se nomme le trou *botal*, du » nom du Chirurgien qui le premier en fit » la découverte il y a peu d'années; l'autre » est un *canal* nommé *artérieux*, à cause de » sa construction artérieuse; il part de la » veine cave, passe dans le ventricule droit » du cœur au dessus de l'oreillette droite, & » s'abouche avec la veine des poumons; sa

(*a*) *Ibid.* Pag, 240.

» construction est telle que, par des valvules » ou soupapes, elle permet au sang de cir- » culer de cette veine-cave dans celle des » poumons; & empêche qu'il ne rentre de » celle-ci dans la veine cave; en sorte que » dans le *fætus* le sang ne passe point à tra- » vers des poumons, & n'entre point dans le » ventricule gauche du cœur...... Ces deux » canaux ainsi disposés, se dessechent & se » bouchent, lorsque l'enfant est né, & après » que l'air entrant dans les poumons, les di- » late, & ouvre au sang une nouvelle route » plus aisée, dans laquelle il circule pendant » le reste de sa vie «.

Que ces deux ouvertures ne se bouchent pas toujours entiérement.

L'Auteur observe qu'il y a des hommes dans lesquels ce trou oval & le canal artériel ne se bouchent pas entiérement, que ces hommes forment d'excellens plongeurs.

Fait d'une grande importance, s'il étoit bien prouvé.

Si le fait très-singulier que rapporte cet Auteur (a), d'un homme marin qui sauta sur un vaisseau Hollandois pour demander une pipe & du tabac, & qui déclara ensuite que, s'étant embarqué à l'âge de huit ans sur un vaisseau Hol-

(a) *Ibid.* Pag. 238, & suivantes.
L'Editeur observe dans une note au bas de la page 239, que le procès-verbal de ce fait qu'on prétend avoir été déposé à l'Amirauté *d'Amsterdam*, ne s'y est pas trouvé.

landois qui avoit échoué, il avoit vécu depuis dans la mer, étoit bien prouvé ; il en résulteroit que des hommes qui auroient conservé la conformation qu'ils avoient dans le sein de leur mere, pourroient vivre dans l'eau plusieurs années.

Que le *fœtus* ne respire point dans le sein de sa mere.

» M. de Buffon observe en effet (*a*), que » les expériences qu'on a faites sur les poumons du *fœtus*, ont prouvé qu'il n'avoit » pas reçu l'air comme ceux de l'enfant nouveau né ; car ils vont à fond dans l'eau, au » lieu que ceux de l'enfant qui a respiré surnagent.

Conjecture de M. Maillet.

» Si jamais (ajoute Telliamede (*b*)) on se » saisit d'un homme marin, & qu'on fasse » après sa mort l'ouverture de son corps, on » trouvera certainement ces ouvertures subsistantes, & point de poumons, ou du » moins très-peu, & flétris «.

Que cette remarque ne satisfait pas à la difficulté.

Oserois-je proposer une observation que j'abandonne aux Anatomistes. Si les hommes marins étoient conformés comme nous, ou ils acquéreroient l'usage de la voix, ou ils mourroient en peu de temps ; car l'action de l'air sur les poumons les dilateroit infaillible-

(*a*) De l'Homme, tom. 4, chap. XI, pag. 105.
(*b*) *Ibid.* Pag. 243.

ment, ou continueroit de flétrir, non-seulement les poumons, mais le ventricule gauche du cœur qui ne reçoit pas le sang dans le *fœtus*, & il seroit impossible que cette force agissant perpétuellement sur le centre même de la circulation, ne parvînt à l'arrêter.

Des différentes especes d'hommes. Renvoi.

Des hommes marins, le Philosophe Indien passe aux hommes sauvages (*a*), & entreprend d'établir par les faits, que les especes d'hommes sont presque aussi variées que celles des animaux, & qu'il est impossible qu'ils sortent d'un même pere & d'une même mere : c'est une discussion à laquelle je me propose de me livrer dans un instant, en suivant les traces de l'exact & de l'impartial Observateur que j'ai pris pour guide dans tout ce chapitre, M. de Buffon.

A quel excès de délire on est obligé de se porter quand on entreprend de rejeter l'action du Tout-puissant !

Je ne suivrai pas le Philosophe Indien dans le développement du systême, par lequel il essaie de rendre vraisemblable la formation des races d'hommes (suivant son expression) par le seul développement des molécules organiques dans les eaux & dans les limons, sans le secours des voies ordinaires de la génération. A quel excès faut-il se porter, pour attribuer aux seules forces de la matiere ce

(*a*) *Ibid.* Pag. 200, & suivantes.

qui n'a pu être produit que par la feule volonté du Tout-puiffant ?

C'eft, felon notre Philofophe, cette phyfique que *Moyfe* a enfeignée. Telle eft, felon lui, l'origine de ces peuplades immenfes qui, forties du Nord, inonderent autrefois les pays méridionaux.

(*a*) „ Dans quel état croyez-vous que les „ races humaines fe foient trouvées au fortir „ de la mer? Farouches, muettes, fans rai- „ fonnemens, elles ont erré long-temps fur „ la terre, & habité les cavernes, avant qu'elles „ euffent appris l'ufage d'articuler les fons, „ de les approprier à certaines idées, & de „ communiquer leurs penfées & leurs con- „ noiffances à leurs enfans. Il y avoit long- „ temps fans doute que la mémoire des „ lieux dont les premiers d'entre eux „ étoient fortis, s'étoit perdue, lorfqu'ils „ furent en état de s'énoncer, & beaucoup „ plus encore quand ils trouverent l'art „ de l'exprimer par la parole, & de l'affûrer à „ la poftérité par l'Ecriture ".

(*a*) *Ibid.* Pag. 233.

§. II.

Qu'aucun des systêmes sur la génération ne contredit le texte de la Genese, si l'on ne suppose que la matiere agit par ses propres forces ; mais que le systême de M. Maillet, en cette partie, nous ramene à l'éternité de la matiere & au fatalisme : résumé des argumens, par lesquels on a démontré l'absurdité de ces systêmes.

CESSEZ, Monsieur, d'attribuer au Législateur des Juifs, ce Roman de la génération des hommes.

Que l'existence des *germes* ne peut être contestée ; de l'opinion la plus commune sur leur nature, & du systême de *M. de Buffon.*

Il existe sans doute des germes dans la semence des animaux & des végétaux, ces *animaux spermatiques*, ou pour parler plus exactement, ces *molecules organiques* qu'on apperçoit à l'aide du microscope (*a*), qui servent à la formation du *fœtus*, à la nutrition, au développement de l'animal (*b*). L'animal tout formé dans les vaisseaux spermatiques du mâle, n'acquiert que son développement dans la matrice de la femelle ; tel est le sentiment le plus commun parmi les Ana-

(*a*) Voyez les expériences rapportées par M. de Buffon. Tom. 3, chap. 6, 7, 8 & 9.

(*b*) *Ibid.* Chap. 3, tom. 4, chap. 10 & 11.

tomiſtes. Suivant M. de Buffon, au contraire, le concours des molécules organiques extraites de toutes les parties du mâle & de la femelle, produit l'animal entier, *mâle*, ſi les molécules organiques du mâle prévalent dans les parties de la génération, *femelle*, ſi le nombre des molécules de la femelle eſt ſupérieur à celui des molécules du mâle. De-là, la reſſemblance des enfans à leur pere & mere, & tous les jeux de la nature. Le ſuperflu de ces molécules forme les enveloppes du *fœtus*, & contribue à ſon développement; les molécules dont les alimens ſont remplis, ſont employées à la nutrition & au développement; le ſuperflu eſt verſé dans les canaux deſtinés à la formation de la ſemence; car ces molécules ſont de nature à ſe transformer facilement dans toutes les parties de l'animal, à l'aide des *moules intérieurs*, (ſuivant l'expreſſion de M. de Buffon) qu'ils rencontrent dans toutes ces parties.

Aucun des ſyſtêmes ſur la génération, ne contredit le texte de la Geneſe, ſi on n'admet l'éternité de la matiere.

Je ne m'occuperai pas d'examiner quel ſyſtême eſt le plus vraiſemblable de tous ceux que les Phyſiciens & les Anatomiſtes ont imaginé pour expliquer le myſtere de la génération. Aucun ne contredit le texte de *Moyſe*: mais ce qui eſt inconciliable avec le récit de l'Hiſtorien ſacré, c'eſt de ſuppoſer,

comme le fait le Philosophe Indien, que la matiere éternelle produit ce développement par les séules forces de ce qu'il appelle la nature.

Ces *semences*, ces *molécules organiques*, dont vous me parlez sans cesse, répandues dans l'Univers, qui sont, dites-vous, d'une petitesse si extrême qu'on ne peut les diviser; par conséquent impérissables, sont-elles susceptibles de la pensée de l'intelligence? Ceci nous reporte aux *Monades de Leibnitz*, qui ne différent en rien de ce que nous nommons *Esprit*. Je ne reprendrai pas ce que j'ai dit sur ce sujet dans le premier chapitre de ma premiere Partie; mais, puisque le Philosophe Indien nous a ramenés des systêmes sur la génération à l'éternité qu'il suppose dans la matiere, écoutons M. de Voltaire sur cet objet.

Les germes tels que M. Maidler les suppose, ne different en rien des *Monades* de *Leibnitz*. Renvoi.

(*a*) » Cet être presque inconnu qu'on » nomme matiere, est-il éternel? Toute » l'Antiquité l'a cru. A-t-il par lui-même la » force active? Plusieurs Philosophes l'ont » pensé. Ceux qui le nient, sont-ils en droit » de le nier? Vous ne concevez pas que la

Digression dans laquelle on revient à l'hypothese de l'éternité de la matiere. Raisonnement de M. de Voltaire.

(*a*) Raison par alphabet sur le mot *matiere*.

» matiere puisse avoir rien par elle-même.
» Mais comment pouvez-vous assûrer qu'elle
» n'a pas par elle-même les propriétés qui lui
» sont nécessaires ? Vous ignorez quelle est
» sa nature, & vous lui refusez des modes
» qui sont pourtant de sa nature ; car enfin,
» dès qu'elle est, il faut bien qu'elle soit d'une
» certaine façon, qu'elle soit figurée ; & dès
» qu'elle est nécessairement figurée, est-il im-
» possible qu'elle ait d'autres modes attachés à
» sa configuration ? La matiere existe, vous ne
» la connoissez que par vos sensations. Hélas !
» de quoi servent toutes les subtilités de l'es-
» prit depuis qu'on raisonne ? La Géometrie
» nous apprend bien des vérités, la Méta-
» physique bien peu ; nous pesons la matiere,
» nous la mesurons, nous la décomposons,
» & au delà de ces opérations grossieres, si
» nous voulons faire un pas, nous trouvons
» dans nous l'impuissance, & devant nous un
» abyme.....

» La matiere étant éternelle, devoit avoir
» des propriétés éternelles, comme la con-
» figuration, la force d'inertie, le mouve-
» ment & la divisibilité ; mais cette divisibi-
» lité n'est que la suite du mouvement, car
» sans mouvement rien ne se divise, ne se
» sépare, ne s'arrange. On regardoit donc le

» mouvement comme essentiel à la matiere. » Le *chaos* avoit été un mouvement confus, » & l'arrangement de l'Univèrs un mouve- » ment régulier imprimé à tous les corps » par le Maître du monde. Mais comment la » matiere auroit-elle le mouvement par elle- » même? Comme elle a, selon tous les An- » ciens, l'étendue & la pénétrabilité.

» Mais on ne peut la concevoir sans éten- » due, & on peut la concevoir sans mouve- » ment? A cela on répondoit: Il est impos- » sible que la matiere ne soit pas perméable: » or étant perméable, il faut bien que quel- » que chose passe continuellement dans ses » pores: à quoi bon des passages, si rien n'y » passe?.....

» Le Théologien vous pressera, & vous » dira: Si vous croyez la matiere éternelle, » vous reconnoissez donc deux principes, » *Dieu & la matiere*; vous retombez dans » l'erreur de *Zoroastre* & de *Manès*....... En » quoi suis-je Manichéen? Voilà des pier- » res qu'un Architecte n'a point faites; il » en a élevé un bâtiment immense: je n'ad- » mets point deux Architectes; les pierres » brutes ont obéi au pouvoir du génie «.

J'ai supprimé dans cet extrait l'objection qu'on tire de cet axiome, *rien ne se fait de*

rien, très-vrai, lorsqu'on l'applique au cours ordinaire de la Nature; mais qui ne renferme qu'une équivoque, si on l'étend jusqu'à borner la puissance de l'Être infini : je l'ai prouvé au commencement de ce chapitre.

Les difficultés que je viens d'exposer, suffisent-elles pour nous déterminer à regarder la matiere comme éternelle, comme existante par elle-même ?

Il me semble qu'on peut répondre ainsi à M. de Voltaire.

Réponse où l'on démontre que ce systême conduiroit aux absurdités de l'Athéisme.

Si la matiere est nécessaire, si elle existe par elle-même, il faut sans doute qu'elle existe avec ses modes, son mouvement, ses propriétés. Mais pourquoi voulez-vous que ce mouvement irrégulier en lui-même, ait eu besoin d'être réglé par le Maître du monde? Je conçois aussi aisément que la matiere ait par sa nature un mouvement réglé tel que mes yeux l'apperçoivent dans tous les corps, que je la concevrois existante par elle-même, avec un mouvement irrégulier tel que vous le supposez dans le *chaos*. L'Architecte par lequel vous prétendez que les matériaux de ce grand édifice ont été disposés, ne sert donc qu'à m'embarrasser. Tout puissant, éternel, immuable, pourquoi n'a-t-il commencé à bâtir qu'à une certaine époque, ou s'il

s'il a bâti de toute éternité, si l'édifice exiſtoit de toute éternité, tel qu'il eſt, si les changemens que cet édifice a eſſuyés ſont ceux qui dérivoient de ſa nature, deſtinés à produire des révolutions prévues de toute éternité par l'Architecte éternel, en quoi un tel édifice, exiſtant par lui-même, avoit-il beſoin d'Architecte ? Ainſi votre ſyſtême nous conduit au Matérialiſme pur; à l'Athéiſme dont vous ne ceſſez cependant de vous défendre, & dont vous prévoyez les funeſtes conſéquences.

» Il paroît, dites-vous, qu'il faut être forcené pour nier que les eſtomacs ſont faits » pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles » pour entendre.......

M. de Voltaire rejette ces abſurdités, & en démontre les dangers.

(*a*) » Quand les effets ſont invariablement » les mêmes en tous lieux, en tous temps, » quand ces effets uniformes ſont indépen. » dans des êtres auxquels ils appartiennent; » il y a viſiblement une cauſe finale..... (Cependant)...... les pierres en tous lieux & » en tous temps ne compoſent pas des bâtimens, &c..... Il y a donc des effets produits » par des cauſes finales, & des effets en très- » grand nombre, qu'on ne peut appeler de ce

(*a*) Ibid. *Fin, cauſe finale.*

» nom ; mais les uns & les autres sont également dans le plan de la Providence générale ; rien ne se fait sans doute malgré elle, ni même sans elle «.

Et dans un autre lieu.

(*a*) » Je ne voudrois pas avoir à faire à un Prince athée, qui trouveroit son intérêt à me faire piler dans un mortier ; je suis bien sûr que je serois pilé. Je ne voudrois pas, si j'étois Souverain, avoir à faire à des courtisans athées, dont l'intérêt seroit de m'empoisonner ; il me faudroit prendre au hasard du contre-poison tous les jours. Il est donc absolument nécessaire pour les Princes & pour les Peuples, que l'idée d'un Être suprême, créateur, gouverneur, rémunérateur & vengeur, soit profondément gravée dans les esprits.

Mais, selon lui, l'opinion de l'éternité de la matiere ne nuit pas à la morale.

„ Heureusement (*b*), quelque systême qu'on embrasse, aucun ne nuit à la morale ; car qu'importe que la matiere soit faite ou arrangée ? Dieu est également notre Maître absolu, nous devons être également vertueux sur un *chaos* débrouillé, ou sur un *chaos* créé de rien ; presque aucune de ces

(*a*) Ibid. *Athée*, *Athéisme*.
(*b*) *Ibid.* Sur le mot *matiere*.

„ questions métaphysiques n'influe sur la con-
„ duite de la vie s il en est des disputes comme
„ des vains discours qu'on tient à table ;
„ chacun oublie après-dîné ce qu'il a dit, &
„ va où son intérêt, où son goût l'appellent ".

Les progrès de l'Athéisme ; suite de cette opinion. Pourquoi ?

Heureusement, dites-vous, *quelque systême qu'on embrasse, aucun ne nuit à la morale ; qu'importe que la matiere soit faite ou arrangée ?* — Il importe tellement, que la croyance de l'existence de Dieu n'a plus de fondement, si la matiere existe par elle-même ; je viens de le prouver. Aussi, remarquez, Monsieur, les progrès que fait l'Athéisme, depuis que les doutes que nos Sages ont élevés sur la création de la matiere, ont germé dans les esprits : lisez le Systême de la Nature, & observez par quels argumens l'Auteur prouve que l'existence de Dieu une fois admise, nous conduit à tous les dogmes de la Religion Chrétienne (*a*). Si la matiere est le seul être nécessaire, l'homme n'est plus libre, tout est lié dans la chaîne irrésistible des événemens.

Preuve de cette conséquence par les écrits de M. de Voltaire lui-même.

Vos écrits ne sont-ils pas eux-mêmes une preuve de cette vérité ?

Quoique vous refusiez de reconnoître la

(*a*) Tom. 2, chap. 7, *Du Théisme ou Déisme, du systême de l'Optimisme & des causes finales.*

matiere pour le seul Être nécessaire, la difficulté de concilier la prescience de Dieu, & sa toute-puissance avec l'existence du mal moral, vous engage à admettre cette nécessité absolue qui exclut toute liberté dans l'homme (*a*).

S'il importe que l'homme soit convaincu de sa liberté. Raisonnemens semblables à ceux réfutés dans la premiere partie.

Cette question n'est encore, selon vous, d'aucune conséquence (*b*). „ A-t-on raison de „ dire que, dans le systême de cette fatalité „ universelle, les peines & les récompenses „ seroient inutiles & absurdes ? N'est-ce pas „ plutôt évidemment dans le systême de la „ liberté que paroissent l'inutilité & l'absurdité „ des peines & des récompenses ? En effet, si „ un voleur de grand chemin possede une „ volonté libre, se déterminant uniquement „ par elle-même, la crainte du supplice peut „ fort bien ne pas le déterminer à renoncer „ au brigandage ; mais si les causes physiques „ agissent uniquement, si l'aspect de la po- „ tence & de la roue fait une impression né- „ cessaire & violente, elle corrige alors né- „ cessairement le scélérat témoin du supplice „ d'un autre scélérat ".

Ils obligent de reprendre à quelques réflexions qu'on ne doit pas perdre de vue.

La crainte du supplice peut fort bien ne pas déterminer un voleur à renoncer au brigandage. Cela n'arrive que trop souvent ; *si l'aspect*

(*a*) Ibid. *Chaîne des événemens, destin, liberté.*

(*b*) Mêlanges de Philosophie. Tom. 3, part. 1, chap. 5.

de la roue fait une impression nécessaire, elle corrige alors nécessairement le scélérat témoin du supplice d'un autre scélérat.—La preuve qu'elle ne le corrige pas nécessairement, c'est que plusieurs de ces scélérats, spectateurs du supplice de leurs camarades ne sont pas corrigés, vous venez de l'observer ; mais si tout est nécessaire, si ce voleur n'est pas libre de continuer son métier, ou d'y renoncer, la vue du supplice de son camarade ne produira d'autre effet sur lui, que celui qui sera réglé par un destin irréformable ; le Législateur n'aura suivi lui-même d'autres regles dans l'établissement de sa loi, que celles qu'un destin irrévocable lui aura prescrites, & le Magistrat entraîné par une nécessité absolue, ne sera pas plus coupable en s'écartant de la loi dans ses Jugemens, qu'il ne sera digne de louange en la faisant observer. De quel usage pourroit être la morale ; à quoi serviroit la menace d'un Dieu vengeur, l'espérance d'un Dieu remunérateur, si l'homme ne suivoit dans le choix des motifs qui déterminent sa volonté que la seule impulsion d'un destin irrésistible ?

„ En quoi consiste la liberté, dit encore „ M. de Voltaire (*a*)), si ce n'est dans le

Définition de la liberté, selon M. de Voltaire.

(*a*) *Ibid.* Sur le mot *de la liberté*.

„ pouvoir que votre individu a exercé, de
„ faire ce que votre volonté exigeoit d'une
„ nécessité absolue ?..... La liberté n'est donc
„ autre chose que le pouvoir de faire ce que
„ je veux....... Votre volonté n'est pas libre,
„ mais vos actions le sont : vous êtes libre,
„ quand vous avez le pouvoir de l'être ".

Cette définition ne supposant aucune liberté dans la volonté, contredit le sens intime.

Je n'ai pas sans doute le pouvoir de me déterminer sans motifs; car, ce pouvoir ne serviroit qu'à m'égarer : mais je suis libre de choisir entre les motifs qui se présentent à mon esprit. S'il en étoit autrement, de quoi serviroit de m'exposer les motifs qui peuvent me décider pour ou contre les actions? — Comment suis-je instruit de ce pouvoir que ma volonté exerce? — Par le sentiment intérieur, par le même sens intime qui m'instruit de mon existence; ce guide est plus sûr que les sensations qui m'apprennent l'existence de la matiere; si vous le rejettez, rien ne sera certain.

Objection tirée des actes que nous appercevons dans les animaux. Ils ne prouvent rien. Renvoi.

(a) „ En ce cas, mon chien de chasse est
„ aussi libre que moi : il a nécessairement la
„ volonté de courir, quand il voit un lievre,
„ & le pouvoir de courir s'il n'a pas mal aux
„ jambes....... "

(a) *Ibid.*

Je ne puis juger de la liberté de ce chien, que par analogie de ses mouvemens aux miens. Cette analogie ne renferme pas une preuve aussi certaine que le sens intime qui m'instruit de ma liberté. Je reviendrai à cet argument dans un autre lieu.

Le nombre des idées est, selon M. de Voltaire, la mesure de la liberté.

(*a*) „ J'ai une ame qui raisonne beau„ coup, & mon chien ne raisonne guere; il „ n'a presque que des idées simples, & moi „ j'ai des idées métaphysiques.

„ Eh bien! vous êtes mille fois plus libre „ que lui, c'est-à-dire que vous avez mille „ fois plus de pouvoir de penser que lui, „ mais vous n'êtes pas libre autrement que „ lui “.

Conséquence de cet aveu: que la liberté ne consiste pas dans l'exemption de la contrainte.

Je suis mille fois plus libre que mon chien, parce que je raisonne mille fois plus que lui: mais que fait mon raisonnement à ma puissance? En quoi la faculté que j'ai de raisonner, de comparer mes idées, de les combiner, me rend-elle plus libre que ce chien, si la liberté ne consiste que dans le pouvoir d'agir, c'est-à-dire dans l'exemption de la contrainte? Je suis plus libre que mon chien, parce que j'ai mille fois plus que lui le pouvoir de penser; c'est donc ma pensée qui détermine ma volonté, & ma liberté consiste

(*a*) *Ibid.*

dans le pouvoir de choisir entre les différentes pensées, entre les divers motifs qui se présentent à mon esprit.

Résumé dans lequel on remonte de la liberté de l'homme à la preuve de l'existence de Dieu.

Cette liberté que je sens en moi, suppose à plus forte raison celle de l'Être qui m'a donné l'existence. Mais cet être ne seroit pas libre, s'il n'étoit autre que la matiere déterminée dans ses mouvemens, par un méchanisme nécessaire : cependant tout autre être que la matiere seroit inutile, si sa matiere, son mouvement, ses modes, ses propriétés existoient nécessairement & par eux-mêmes ; car je ne conçois aucune puissance qui eût pu forcer la matiere, cet être que vous supposez éternel, nécessaire, existant par lui-même, à recevoir les loix d'un autre Être que vous voulez me faire admettre comme l'ordonnateur, le législateur, l'architecte universel. C'est ainsi que la preuve de l'existence d'un Dieu seul existant par lui-même, nous ramene perpétuellement à la preuve de notre liberté, & la preuve de notre liberté à celle de l'existence de l'Être infini.

Fin de la digression. Exposé des questions qui seront traitées dans les §§. suivans.

Revenons à la formation de l'homme dont le systême du Philosophe Indien nous avoit écartés.

De quel droit, nous dit-on, l'homme prétend-il former une classe à part, distincte des

autres animaux, qui ait exigé de Dieu une création particuliere ? Comment supposer que tous les hommes qui couvrent la surface du globe, soient sortis d'un seul ? Comment la race d'*Adam* & d'*Eve* auroit-elle passé de l'ancien continent dans un autre hémisphere inconnu pendant 5500 ans, suivant le calcul ordinaire ? La différence énorme qui se trouve entre les races d'hommes qui peuplent la terre, ne suffit-elle pas pour démontrer la fausseté du récit de *Moyse ?*

M. de Buffon a répondu à toutes ces objections. Prenons encore pour guide ce savant Observateur.

§. III.

On entre dans plus de détails qu'on ne l'a fait jusqu'ici, pour prouver la supériorité de l'homme sur les autres animaux. De la création de la femme, & des premiers principes de sociabilité.

N. I.

L'homme comparé aux autres animaux.

J'use sans cesse d'une liberté que j'ai demandée par mon introduction, & que je me flatte qu'on m'a accordée. Loin de substituer

des portraits d'imagination à des obſervations exactes, à des faits conſtans, pourquoi ferois-je des changemens, dans la maniere dont ces obſervations nous ſont tranſmiſes par des Auteurs dignes de la réputation qu'ils ont acquiſe. Je recueille des vérités éparſes, préſentées dans le ſtyle le plus analogue au ſujet; je les oppoſe à des ſyſtêmes hardis, ſouvent extraits des mêmes Livres. Homme ſimple & droit, je ne cherche que la vérité. A quoi bon, par exemple, eſſaierois-je de revêtir d'autres couleurs le magnifique tableau de l'homme, que M. de Buffon nous a tracé?

Figure de l'homme dans les deux ſexes; elle porte l'empreinte de l'action de l'ame.

(a) » Le corps d'un homme bien fait doit » être carré, les muſcles doivent être durement exprimés, le contour des membres » fortement deſſiné, les traits du viſage bien » marqués. Dans la femme, tout eſt plus arrondi, les formes ſont plus adoucies, les » traits plus fins; l'homme a la force & la » majeſté; les graces & la beauté ſont l'apanage de la femme.

» Tout annonce dans tous les deux les » maîtres de la terre; tout marque dans » l'homme, même à l'extérieur, ſa ſupériorité ſur tous les êtres vivans. Il ſe ſoutient

(a) Deſcription de l'homme. Tom. 4, pag. 279.

» droit & élevé ; fon attitude eft celle du
» commandement ; fa tête regarde le Ciel,
» & préfente une face augufte, fur laquelle
» eft imprimé le caractere de la dignité ; l'i-
» mage de l'ame eft peinte par fa phyfiono-
» mie ; l'excellence de fa nature perce à tra-
» vers les organes matériels, & anime d'un
» feu divin les traits de fon vifage ; fon port
» majeftueux, fa démarche ferme & hardie
» annoncent fa nobleffe & fon rang. Il ne
» touche la terre que par fes extrêmités les
» plus éloignées, il ne la voit que de loin, &
» femble la dédaigner. Les bras ne lui font
» pas donnés pour fervir de point d'appui à
» la maffe de fon corps ; fa main ne doit pas
» fouler la terre, & perdre par des frot-
» temens réitérés la fineffe du toucher dont
» elle eft le principal organe ; le bras & la
» main font faits pour fervir à des ufages plus
» nobles, pour exécuter les ordres de la vo-
» lonté, pour faifir les chofes éloignées,
» pour écarter les obftacles, pour prévenir
» les rencontres & le choc de ce qui pour-
» roit nuire, pour embraffer & retenir ce qui
» peut plaire ; pour le mettre à portée des
» autres fens.

» Lorfque l'ame eft tranquille, toutes
» les parties du vifage font dans un état de

» repos, leur proportion, leur union, leur
„ ensemble marque assez la douce harmonie
„ des pensées, & répondent au calme de l'in-
„ térieur; mais lorsque l'ame est agitée, la
„ face humaine devient un tableau vivant,
„ où les passions sont rendues avec autant de
„ délicatesse que d'énergie, où chaque mou-
„ vement de l'ame est exprimé par un trait,
„ chaque action par un caractere, dont l'im-
„ pression vive & prompte devance la vo-
„ lonté, nous décele & rend au dehors par des
„ signes pathétiques les démarches de nos se-
„ cretes agitations.

„ C'est sur-tout dans les yeux qu'elles se
„ peignent, & qu'on peut les reconnoître:
„ l'œil appartient à l'ame plus que tout autre
„ organe; il semble y toucher & participer à
„ ses mouvemens; il exprime les passions les
„ plus vives & les émotions les plus tumul-
„ tueuses, comme les mouvemens les plus
„ doux & les sentimens les plus délicats; il
„ les rend dans toute leur force & dans toute
„ leur pureté, tels qu'ils viennent de naître;
„ il les transmet par des traits rapides, qui
„ portent dans une autre ame, le feu, l'action
„ & l'image de celle dont ils partent; l'œil
„ reçoit & réfléchit en même temps la lu-
„ miere de la pensée & la chaleur du sen-

„ timent ; c'eſt le ſens de l'eſprit & la langue „ de l'intelligence.

» Cependant ce n'eſt pas par la figure ſeule » que nous devons juger de la ſupériorité de » l'homme ſur les autres animaux, puiſqu'il » en exiſte, tels que le *Oura-Outan*, ou » *l'Homme ſauvage*, qui approchent de ſi près » de l'homme, quant à la forme extérieure » & même intérieure des organes corporels, » qu'on pourroit les confondre.

La figure ne ſuffit pas pour juger de la ſupériorité de l'homme.

» Ce n'eſt pas non plus par la force & la » légéreté des mouvemens, quoique beau- » coup plus grands qu'on ne l'imagine com- » munément ; mais par l'organe intérieur, » par cette ame qui l'anime, qui eſt en lui le » principe de la penſée du jugement, de la » volonté.... « Je me propoſe de traiter de ce principe dans un chapitre particulier. Bornons-nous quant à préſent aux actes extérieurs, & pour me ſervir d'une expreſſion de M. de Buffon, *aux réſultats des opérations intérieures.*

Ce n'eſt pas par la force & la légéreté, mais par l'ame. Renvoi.

On ſe borne aux réſultats des opérations extérieures.

(*a*) » Quoique le corps de l'homme ſoit à » l'extérieur plus délicat que celui d'aucun » des animaux, il eſt cependant très-nerveux, » & peut-être plus fort par rapport à ſon

Force de l'homme, plus grande que celle du lion même, ſi vous écartez les armes de cet animal.

(*a*) M. de Buffon. *Ibid.* Pag. 328 & ſuivantes.

» volume, que celui des animaux les plus » forts; car si nous voulons comparer la » force du lion à celle de l'homme, nous de- » vons considérer que cet animal étant armé » de griffes & de dents, l'emploi qu'il fait de » ses propres forces en donne une fausse idée; » nous attribuons à sa force ce qui n'appar- » tient qu'à ses armes. Celles que l'homme à re- » çues de la Nature, ne sont point offensives: » heureux si l'art ne lui en eût pas mis à la » main de plus terribles que les ongles du lion.

De la meilleure maniere de comparer la force de l'homme; ce qui en résulte.

» Mais il y a une meilleure maniere de com- » parer la force de l'homme avec celle des » animaux; c'est par le poids qu'il peut por- » ter. On assûre que les Porte-faix de Cons- » tantinople portent des fardeaux de neuf » cents livres pesant. Je me souviens d'avoir » lu une expérience de M. de Saguilles au » sujet de la force de l'homme. Il fit faire une » espece de harnois, par le moyen duquel il » distribuoit sur toutes les parties du corps » d'un homme debout un certain poids, » en sorte que chaque partie du corps sup- » portoit tout ce qu'elle pouvoit supporter » relativement aux autres, & qu'il n'y avoit » aucune partie qui ne fût chargée comme » elle devoit l'être: on portoit au moyen de » cette machine, sans être fort surchargé, un

» poids de deux milliers. Si on compare cette » charge avec celle que, volume pour vo- » lume, un cheval doit porter, on trouvera » que, comme le corps de cet animal a au » moins six ou sept fois plus de volume que » celui d'un homme, on pourroit donc char- » ger un cheval de douze à quatorze milliers, » ce qui est un poids énorme en comparai- » son des fardeaux que nous faisons porter à » cet animal, même en distribuant le poids » du fardeau aussi avantageusement qu'il soit » possible.

De la force de la légéreté & de la continuité de l'exercice de l'homme, dans l'état de nature.

» On peut encore juger de la force par la » continuité de l'exercice, & par la légéreté » des mouvemens. Les hommes qui sont » exercés à la course devancent les chevaux, » ou au moins soutiennent ce mouvement » bien plus long-temps; & même, dans un » exercice plus modéré, un homme accou- » tumé à marcher fera chaque jour plus de » chemin qu'un cheval, &, s'il ne fait pas le » même chemin, lorsqu'il aura marché au- » tant de jours qu'il sera nécessaire pour que » le cheval soit rendu, l'homme sera encore » en état de continuer sa route sans en être » incommodé. Les Chaters d'Ispahan, qui sont » des couriers de profession, font trente-six » lieues en quatorze ou quinze heures. Les

» Voyageurs assûrent que les Hottentots devancent les lions à la course, que les Sauvages qui vont à la chasse de l'Orignal poursuivent ces animaux qui sont aussi légers que les cerfs, avec tant de vitesse, qu'ils les lassent & les attrapent. On raconte mille choses prodigieuses de la légégereté des Sauvages à la course, & des longs voyages qu'ils entreprennent, & qu'ils achevent à pied dans les montagnes les plus escarpées, dans les pays les plus difficiles, où il n'y a aucun chemin battu, aucun sentier tracé. Ces hommes font, dit-on, des voyages de mille ou douze cents lieues en moins de six semaines ou deux mois. Y a-t-il aucun animal, à l'exception des oiseaux, qui ont en effet les muscles plus forts à proportion que tous les autres animaux; y a-t-il, dis-je, aucun animal qui pût soutenir cette longue fatigue? L'homme civilisé ne connoît pas ses forces, il ne sait pas combien il perd, & combien il pourroit acquérir par l'habitude d'un fort exercice.

Les femmes moins fortes que les hommes.

» Les femmes ne sont pas à beaucoup près aussi fortes que les hommes; & le plus grand usage, ou le plus grand abus que l'homme ait fait de sa force, c'est d'avoir

» asservi

» asservi & traité souvent d'une maniere ty-
» rannique cette moitié du genre humain,
» faite pour partager avec lui les plaisirs &
» les peines de la vie.

L'homme commande aux animaux, moins par la force ou l'adresse, que par supériorité de nature. De la parole & de la preuve qui en résulte.

» Voyons donc ces résultats, en commen-
» çant par avouer toutes les ressemblances
» particulieres qui existent entre l'homme &
» les animaux. Un corps, une matiere orga-
» nisée, des sens, de la chair & du sang; &
» en n'examinant que les différences même les
» plus générales, on conviendra que le plus
» stupide des hommes suffit pour conduire le
» plus spirituel des animaux; il le commande
» & le fait servir à ses usages, & c'est moins
» par la force & par l'adresse que par su-
» périorité de nature, parce qu'il a un projet
» raisonné, un ordre d'actions, & une suite de
» moyens par lesquels il contraint l'animal à
» lui obéir; car nous ne voyons pas que les
» animaux qui sont plus forts & plus adroits,
» commandent aux autres, & les fassent servir
» à leur usage. Les plus forts mangent les plus
» foibles; mais cette action ne suppose qu'un
» besoin, un appétit, qualités fort différentes
» de celles qui peuvent produire une suite d'ac-
» tions dirigées vers le même but....... (a)

(a) Homere donne aux hommes l'épithete caractérisque de μερόπες, *qui divisent les sons en parlant.*

» L'homme rend par un ſigne extérieur ce » qui ſe paſſe au dedans de lui, il com» munique ſa penſée par la parole; ce ſigne » eſt commun à toute l'eſpece humaine: » l'homme ſauvage parle comme l'homme » policé, & tous deux parlent naturellement, » & parlent pour ſe faire entendre; aucun » des animaux n'a ce ſigne de la penſée. Ce » n'eſt pas, comme on le croit communé» ment, faute d'organes: la langue du ſinge » a paru aux Anatomiſtes, auſſi parfaite que » celle de l'homme; ce ſinge parleroit donc » s'il penſoit, ſi l'ordre de ſes penſées avoit » quelque choſe de commun avec les nôtres, » il parleroit notre langue; & en ſuppoſant » qu'il n'eût que des penſées de ſinge, il par» leroit aux autres ſinges; mais on ne les a » jamais vus s'entretenir ou diſcourir en» ſemble. Ils n'ont donc pas même un ordre, » une ſuite de penſées à leur façon; bien » loin d'en avoir de ſemblables aux nôtres, » il ne ſe paſſe à leur intérieur rien de ſuivi, » rien d'ordonné, puiſqu'ils n'expriment rien » par des ſignes combinés & arrangés; ils » n'ont donc pas la penſée, même au plus petit » degré.

La parole manque aux animaux par

» Il eſt ſi vrai, que ce n'eſt pas faute d'or» ganes que ces animaux ne parlent pas,

» qu'on en connoît de plusieurs especes aux- » quels on apprend à répéter des mots, même » des phrases assez longues, & peut-être y en » auroit-il un grand nombre d'autres aux- » quels on pourroit, si on vouloit s'en don- » ner la peine, faire articuler quelques » sons (*a*) : mais jamais on ne peut parvenir » à leur faire naître l'idée que ces mots ex- » priment...... C'est donc parce qu'une langue » suppose une suite de pensées, que les ani- » maux n'en ont aucune ; car quand même » on voudroit leur accorder quelque chose » de semblable à nos premieres appréhen- » sions, & à nos sensations les plus grossieres » & les plus machinales, il paroît certain » qu'ils sont incapables de former cette asso- » ciation d'idées qui seule peut produire la » réflexion, dans laquelle cependant consiste » l'essence de la pensée ; c'est parce qu'ils ne » peuvent joindre ensemble aucune idée, qu'ils » ne pensent ni ne parlent.

defaut d'idées, non d'organes ; preuve.

» C'est par la même raison qu'ils n'in- » ventent, ni ne perfectionnent rien. S'ils » étoient doués de la puissance de réfléchir,

Les animaux ne perfectionnent rien, manque de réflexion.

(*a*) M. Leibnitz fait mention d'un chien auquel on avoit appris à prononcer quelques mots *Allemands* & *François*.

» même au plus petit dégré, ils feroient ca-
» pables de quelque efpece de progrès, ils
» acquiéreroient plus d'induftrie ; les caf-
» tors d'aujourd'hui bâtiroient avec plus
» d'art & de folidité que ne bâtiffoient les
» premiers caftors ; l'abeille perfectionneroit
» encore tous les jours la cellule qu'elle ha-
» bite ; car fi on fuppofe que cette cellule eft
» auffi parfaite qu'elle peut l'être, on donne
» à cet infecte plus d'efprit que nous n'en
» avons, on lui accorde une intelligence
» fupérieure à la nôtre, par laquelle il apper-
» cevroit tout d'un coup le dernier point de
» perfection auquel il doit porter fon ou-
» vrage, tandis que nous-mêmes ne voyons
» jamais clairement ce point, & qu'il nous
» faut beaucoup de réflexion & d'habitude
» pour perfectionner le moindre de nos
» Arts.

Uniformité des ouvrages des animaux, prouvée par les *Réfultats méchaniques* ; variété contraire dans les ouvrages des hommes.

» D'où peut venir cette uniformité dans
» tous les ouvrages des animaux ? Pourquoi
» chaque efpece ne fait-elle jamais que la
» même chofe de la même façon ? Et pour-
» quoi chaque individu ne la fait-il ni
» mieux, ni plus mal qu'un autre individu ?
» Y a-t-il de plus forte preuve que leurs
» opérations ne font que des réfultats mécha-
» niques, & purement matériels ?...... Si l'on

» vouloit attribuer une ame aux animaux, on » seroit obligé de n'en faire qu'une pour chaque » espece à laquelle chaque individu partici- » peroit également ; cette ame seroit donc » nécessairement divisible, & par conséquent » elle seroit matérielle & fort différente de la » nôtre ; car pourquoi mettons-nous au con- » traire tant de diversité & de variété dans » nos ouvrages ? Pourquoi l'imitation servile » nous coûte-t-elle plus qu'un nouveau des- » sein ? C'est que notre ame est à nous, qu'elle » est indépendante de celle d'une autre, que » nous n'avons rien de commun avec notre » espece que la matiere de notre corps, & » que ce n'est en effet que par les dernieres de » nos facultés, que nous ressemblons aux ani- » maux «.

Conséquence que M. de Buffon tire de ces faits.

» Si les *sensations intérieures* (M. de Buffon entend par ces mots le *sens intime*, l'impression, que nos sens produisent sur l'organe extérieur, impression qui est certainement différente de la sensation extérieure ; je l'ai prouvé, je le prouverai encore, on ne sauroit trop le répéter) », si les *sensations in-* » *térieures* appartenoient à la matiere, & dé- » pendoient des organes corporels, ne ver- » rions-nous pas parmi les animaux de même » espece, comme parmi les hommes, des

» différences marquées dans leurs ouvrages? » Ceux qui feroient les mieux organisés ne » feroient-ils pas leurs nids, leurs cellules, » ou leurs coques d'une maniere plus solide, » plus élégante, plus commode; & si quel- » qu'un avoit plus de génie qu'un autre, ne » pourroit-il pas le manifester de cette fa- » çon? Or, tout cela n'arrive pas, & n'est » jamais arrivé. Le plus ou le moins de per- » fection des organes n'influe donc pas sur la » nature des sensations intérieures, n'en doit- » on pas conclure que les animaux n'ont point » de sensations de cette espece, qu'elles ne » peuvent appartenir à la matiere, ni dé- » pendre, par leur nature, des organes corpo- » rels? Ne faut-il pas par conséquent qu'il » y ait en nous une substance différente de la » matiere qui soit le sujet & la cause qui pro- » duit & reçoit ces sensations..... «

De quelques faits que M. de Voltaire oppose aux observations de M. de Buffon.

M. de Voltaire oppose d'autres faits aux faits cités par M. de Buffon.

» Quoi! dit-il (*a*), cet oiseau qui fait son » nid en demi-cercle quand il l'attache à un » mur, qui le bâtit en quart de cercle quand » il est dans un angle, & en cercle sur un » arbre; cet oiseau fait tout de la même

(*a*) Raison par alphabet sur le mot *bêtes*.

„ façon ? Ce chien de chaſſe que tu as diſci-
„ pliné pendant trois mois, n'en ſait pas plus
„ au bout de ce terme, qu'il n'en ſavoit
„ avant les leçons ? Le ſerin à qui tu ap-
„ prends un air, le répete-t-il dans l'inſtant ?
„ N'emploie-tu pas un temps conſidérable à
„ l'enſeigner ? N'as-tu pas vu qu'il ſe méprend
„ & qu'il ſe corrige ?

„ Eſt-ce parce que je parle que tu juges que
„ j'ai du ſentiment, de la mémoire, des idées ?
„ Eh bien ! je ne te parle pas. Tu me vois
„ entrer chez moi l'air affligé, chercher un
„ papier avec inquiétude, ouvrir le bureau
„ où je me ſouviens de l'avoir enfermé, le
„ trouver, le lire avec joie ; tu juges que j'ai
„ éprouvé le ſentiment de l'affliction, & celui
„ du plaiſir, que j'ai de la mémoire & de la
„ connoiſſance.

„ Porte donc le même jugement ſur ce
„ chien qui a perdu ſon maître, qui l'a cher-
„ ché dans tous les lieux avec des cris dou-
„ loureux, qui entre dans la maiſon, agité,
„ inquiet, qui deſcend, qui monte, qui va
„ de chambre en chambre, qui trouve enfin
„ dans ſon cabinet le maître qu'il aime, &
„ qui lui témoigne ſa joie par la douceur de
„ ſes cris, par ſes ſauts, par ſes careſſes.

„ Des barbares ſaiſiſſent ce chien, qui

„ l'emporte si prodigieusement sur l'homme „ en amitié ; ils le clouent sur une table, & „ ils le dissequent vivant pour te montrer les „ veines mézéraïques. Tu découvres en lui „ tous les mêmes organes du sentiment qui „ sont en toi. Réponds-moi, Machiniste? La „ Nature a-t-elle arrangé tous les ressorts du „ sentiment dans cet animal, afin qu'il ne „ sente pas? A-t-il des nerfs pour être im- „ passible? Ne suppose point cette imperti- „ nente contradiction dans la Nature.

Qu'est-ce que l'ame des bêtes ? Réponse conforme à notre ignorance des premiers principes.

„ Mais les Maîtres de l'école demandent ce „ que c'est que *l'ame des bêtes ?* Je n'entends „ pas cette question. Un arbre a la faculté de „ recevoir dans ses fibres la séve qui circule, „ de déployer les boutons de ses feuilles & „ de ses fruits; me demanderez-vous ce que „ c'est que l'ame de cet arbre? Il a reçu ces „ dons ; l'animal a reçu ceux du sentiment, „ de la mémoire, d'un certain nombre d'i- „ dées. Qui a fait tous ces dons ? Qui a „ donné ces facultés? Celui qui fait croître „ l'herbe des champs, & qui fait graviter la „ terre vers le soleil ? "

On développe cette réponse de M. de Voltaire. Point de liberté dans l'ani-

Voilà sans doute la meilleure solution de cette difficulté. Nous ne connoissons que les effets extérieurs & le méchanisme des organes de l'animal. Si vous jugez de l'un & de

l'autre par analogie avec vous-même, vous en concluerez que l'animal a du sentiment, qu'il combine même jusqu'à un certain point les sensations qu'il éprouve dans les choses auxquelles son espece est destinée; c'est précisément parce qu'il n'est pas libre, qu'il l'emporte quelquefois sur nous dans les parties analogues à sa nature. Ainsi le chien destiné à la domesticité par la Nature, l'emporte sur l'homme par l'amitié & la fidélité pour son maître. Si la Nature l'a fait chasseur, il retiendra avec facilité les leçons qu'on lui donne, il les repassera, il se corrigera des fautes dans lesquelles il sera tombé: mais qui est capable de lui donner des leçons? L'homme seul. Tel est aussi le talent de l'imitation que vous remarquez dans l'animal sur les choses auxquelles la Nature l'a destiné. Le serin répete l'air que vous lui avez appris, il l'étudie lorsqu'il ne le sait pas encore; il en eût fait autant de son chant naturel. L'expérience prouve que le rossignol tiré du nid, lorsque ses plumes commencent à peine à percer, & réduit, contre sa nature, à une captivité domestique, ne gazouille pas le même air que le chantre des forêts. Le méchanisme des nids est bien moins frappant; car l'ouvrage est le même pour chaque espece

mal. Que les faits qu'il cite prouvent la supériorité de l'homme. Aveu.

d'oiſeaux ; & ſi la forme eſt différente, ce n'eſt que par les obſtacles que l'animal rencontre dans la conſtruction de ſon édifice, comme une goutte d'eau qui ſe cryſtalliſe, prendra la forme d'une demie-ſphere, ſi elle tombe ſur une ſurface plane, d'un cylindre, d'un cône, d'une pyramide, &c., ſi les obſtacles qu'elle rencontre la déterminent à ces figures ; enfin, *quelque induſtrie que vous ſuppoſiez aux animaux, vous ne parviendrez jamais à découvrir en eux une combinaiſon d'idées égale à celle qu'acquiert communément un enfant de ſix ans ;* c'eſt encore la réflexion de M. de Voltaire au même lieu.

Paſſons à l'eſpece la plus approchante de l'homme, cet *Oura-Outan*, cet *homme ſauvage* dont on nous raconte tant de merveilles.



N°. 2.

Suite des preuves de la supériorité de l'homme sur les animaux ; des Ours-Outans, *espece de singes la plus approchante de l'homme ; de la création de la femme, & de l'origine des principes de sociabilité entre les hommes.*

» Je l'avoue (dit M. de Buffon (*a*)) si l'on » ne devoit juger que par la forme, l'espece » du singe pourroit être prise pour une variété dans l'espece humaine. Le Créateur » n'a pas voulu faire pour le corps de » l'homme un modele absolument différent » de celui de l'animal. Il a composé sa forme » comme celle de tous les animaux dans un » plan général ; mais en même temps qu'il » lui a départi cette forme matérielle semblable à celle du singe, il a pénétré ce corps » animal de son souffle divin, & s'il eût fait » la même faveur, je ne dis pas au singe, » mais à l'animal qui nous paroît le plus mal » organisé, cette espece seroit bientôt devenue rivale de l'homme : vivifiée par l'esprit, » elle eût primé sur les autres, elle eût pensé,

Observations préliminaires de M. de Buffon sur la comparaison du singe à l'homme.

(*a*) Nomenclature des Singes. Tom. 12, pag. 44 & suivantes.

» elle eût parlé. Quelque ressemblance qu'il » y ait donc entre le Hottentot & le Singe, » l'intervalle qui les sépare est immense, » puisqu'à l'intérieur il est rempli par la pen- » sée, & au dehors par la parole. Qui pourra » dire en quoi l'organisation d'un *imbécille* » differe de celle d'un autre homme? Le dé- » faut est certainement dans les organes ma- » tériels, puisque l'imbécille a son ame » comme un autre. Or, puisque d'homme à » homme, où tout est entiérement conforme » & parfaitement semblable, une différence » si petite qu'on ne peut la saisir, suffit pour » détruire la pensée, ou l'empêcher de naître, » doit-on s'étonner qu'elle ne soit jamais née » dans le singe qui n'en a pas le principe »?

D'une objection qui résulte de ces observations; ce que M. de Buffon y répond.

Arrêtez, me disent nos Sages, ne voyez-vous pas que vous prouvez, contre votre systême, que la pensée a une cause corporelle, puisque le moindre dérangement dans les organes du corps suffit pour l'anéantir ou l'empêcher de se manifester? — Je me propose d'examiner dans un autre chapitre quelle est la force de cette objection; en attendant voici la réponse de M. de Buffon.

» L'ame en général a son action propre & » indépendante de la matiere; mais comme » il a plu à son divin Auteur de l'unir à un

» corps, l'exercice des actes particuliers dé-
» pend de la constitution des organes maté-
» riels; & cette dépendance est non-seule-
» ment prouvée par l'exemple de *l'imbécille*,
» mais démontrée même par ceux du *malade*
» *en délire*, de *l'homme en santé qui dort*, de
» *l'enfant nouveau-né* qui ne pense pas encore,
» & du *vieillard décrépit* qui ne pense plus. Il
» semble même que l'effet principal de l'é-
» ducation soit moins d'instruire l'ame, ou
» de perfectionner ses opérations spirituelles,
» que de modifier les organes matériels, & de
» leur procurer l'état le plus favorable à l'exer-
» cice du principe pensant..... «

Double éducation *de l'individu* & *de l'espece* : cette derniere convient particuliérement à l'homme.

Notre ame est, comme je l'ai souvent observé, le centre auquel se rapportent tous nos mouvemens, susceptible des impressions que les objets extérieurs lui communiquent par le canal des sens, capable de les comparer, de les combiner pour former des idées, des jugemens, des raisonnemens. Sous ce point de vue, l'homme & l'animal même reçoivent une double éducation; l'une que M. de Buffon appelle *l'éducation de l'individu*, elle ne consiste que dans les soins qu'exige la foiblesse de l'animal naissant pour la conservation de son existence; l'autre qu'il nomme *l'éducation de l'espece*, qui tend à rendre l'animal aussi parfait que son

espece en est susceptible. Cette éducation dans l'animal, ne s'étend jamais au de là du temps pendant lequel il a besoin des soins de sa mere pour la conservation de son existence, & par conséquent differe peu de l'éducation de l'individu; il n'en est pas de même dans l'homme. Ecoutons encore ce savant Observateur.

Que l'intelligence des animaux est en proportion de la durée de leur éducation.

» Un jeune animal, dit-il, tant par l'éducation que par l'exemple, apprend en quelques semaines d'âge, à faire tout ce que ses pere & mere font; il faut des années à l'enfant, parce qu'en naissant il est sans comparaison beaucoup moins avancé, moins fort & moins formé que ne le sont les petits animaux; il l'est même si peu, que dans ce premier temps il est nul pour l'esprit, relativement à ce qu'il doit être un jour.

M. de Buffon observe encore, » que parmi » les animaux, quoique dépourvus du principe pensant, ceux dont l'éducation est la plus longue, sont aussi ceux qui paroissent avoir le plus d'intelligence. L'éléphant qui de tous est le plus long à croître, & qui a besoin des secours de sa mere

» pendant toute la premiere année, est aussi » le plus intelligent de tous ; le cochon » d'inde auquel il ne faut que trois semaines » d'âge pour prendre tout son accroissement, » & se trouver en état d'engendrer, est » peut-être par cette raison l'un des plus » stupides ; & à l'égard du singe dont il s'agit » ici de décider la nature, quelque ressem- » blant qu'il soit à l'homme, il a néanmoins » une si forte teinture d'animalité, qu'elle se » reconnoît dès le moment de sa naissance ; » car il est à proportion plus fort & plus » formé que l'enfant, il croît beaucoup plus » vîte, les secours de la mere ne lui sont né- » cessaires que pendant les premiers mois ; il » ne reçoit qu'une éducation purement indi- » viduelle, & par conséquent aussi stérile que » celle des autres animaux «.

En est-il de même de l'homme ?

De l'éducation de l'homme : origine des langues & de la société.

Le commun des animaux est plus avancé à deux mois que l'enfant à deux ans ; il exige pendant près de trois ans les soins habituels de sa mere. Supposez les hommes séparés de la société, dans l'état de pure nature, les besoins de l'enfant établiront entre lui & sa mere, d'abord des signes, des cris, enfin des mots articulés ; c'est ainsi qu'ils exprimeront les sensations, les idées, les

pensées qu'une expérience si longue aura fait naître en eux : » Ainsi (dit M. de Buffon) » *cet état de pure nature, où l'on suppose l'homme* » *sans pensées, sans parole, est un état idéal* » *imaginaire qui n'a jamais existé* «. Ces besoins de l'enfant, ces obligations que la Nature impose à la mere, resserrent les liens de l'amour conjugal entre le pere & la mere ; c'est un centre commun auquel leurs affections se reportent ; la foiblesse de l'enfant ne permet pas de l'abandonner même à l'âge de trois ans ; il est trop foible, trop d'ennemis l'environnent. L'éducation continuera donc, & bientôt celle de l'espece analogue à la nécessité qui oblige les hommes de se rassembler, sera substituée à l'éducation individuelle : ainsi dans une seule famille, vous voyez naître le modele de la premiere République, ou plutôt de la premiere Monarchie ; car l'amour & la reconnoissance fortifient dans l'homme intelligent les liens de la dépendance & de la soumission. Tel est le principe de supériorité de l'homme sur toutes les autres especes d'animaux.

De l'imitation du *singe* ; qu'elle n'est point libre, comme celle de l'homme.

Le singe est imitateur ; mais avant de tirer des conséquences de cette qualité (*a*), il

(*a*) M. de Buffon. *Ibid.* Pag. 59 & suivantes.

» il faut examiner si cette imitation est libre » ou forcée : le singe nous imite-t-il, parce » qu'il le veut, ou que, sans le vouloir, il le peut » (c'est-à-dire qu'il est nécessité par son or- » ganisation à faire les mêmes choses que » nous) ? J'en appelle ici volontiers à ceux » qui ont observé cet animal sans préven- » tion, & je suis convaincu qu'ils diront » avec moi qu'il n'y a rien de libre, rien de » volontaire dans cette imitation. Le singe » ayant des bras & des mains, s'en sert comme » nous, mais sans songer à nous. La simili- » tude des membres & des organes produit » nécessairement des mouvemens, & quel- » quefois des suites de mouvemens qui res- » semblent aux nôtres..... «

De l'Orang-Outang, ou Homme sauvage ; deux especes qui ne different que de la taille. Conjectures de M. de Buffon.

M. de Buffon (*a*) passe ensuite à l'*Orang-Outang*, ou l'*Homme sauvage*, celui de tous les singes qui ressemble le plus à l'homme ; il en est qui sont de la taille des plus grands hommes, & ce sont ceux que l'on nomme proprement *Orangs-Outangs*, ou *Pongo ;* il en est de conformés aussi exactement avec nous que les vrais *Orangs-Outangs*, qui n'en different que par la taille ; ils atteignent à peine la moitié de la hauteur d'un homme ordinaire,

(*a*) *Ibid.* Pag. 59 & suivantes.

ce sont ceux que l'on nomme *Jocko* : » Comme » la grandeur est le seul caractere par lequel » l'*Orang-Outang*, ou *Pongo*, differe du *Jocko*, » je persiste à croire (dit M. de Buffon (*a*)) » qu'ils sont de la même espece ; car il y a ici » deux choses possibles : la premiere, que le » *Jocko* soit une variété constante, c'est-à- » dire une race beaucoup plus petite que » celle du *Pongo*. A la vérité ils sont tous » deux du même climat, ils vivent de la » même façon, & devroient par conséquent » se ressembler en tout, puisqu'ils subsistent » & reçoivent également les mêmes altéra- » tions, les mêmes influences de la terre & » du ciel : mais n'avons-nous pas dans l'es- » pece humaine un exemple de variété sem- » blable ? Le *Lappon* & le *Finlandois* sous le » même climat, different entr'eux presque au- » tant par la taille, & beaucoup plus pour » les autres attributs que le *Jocko*, ou petit » *Orang-Outang*, ne differe du grand. La se- » conde chose possible, c'est que le *Jocko* ou » petit *Orang-Outang* que nous avons vu vi- » vant ; celui de *Tulpias*, celui de *Tison* & les » autres qu'on a transportés en Europe, n'é- » toient peut-être tous que de jeunes ani-

(*a*) Pag. 71 & suivantes.

» maux qui n'avoient encore pris qu'une par- » tie de leur accroissement. Celui que j'ai vu » avoit près de deux pieds & demi de hau- » teur. Le sieur *Nonfoux*, auquel il apparte- » noit, m'assûra qu'il n'avoit que deux ans ; » il auroit donc pu parvenir à plus de cinq » pieds, s'il eût vécu, en supposant son » accroissement proportionnel à celui de » l'homme....... « M. de Buffon fait la même remarque sur les autres ; il en conclut, » que » ces jeunes animaux auroient pris avec l'âge » un accroissement considérable, s'ils eussent » été en liberté dans leur climat, qu'ils au- » roient acquis les mêmes dimensions que » les Voyageurs donnent à leur grand *Orang-* » *Outang*..... «

J'écarte tout ce que ce savant Observateur ne nous rapporte que sur le récit des Voyageurs.

Observations de M. de Buffon sur l'*Orang-Outang* qu'il a vu ; combien il avoit de ressemblance avec l'homme !

(a) » L'*Orang-Outang* que j'ai vu, dit-il, mar- » choit toujours debout sur ses deux pieds, » même en portant des choses lourdes. Son » air étoit assez triste, sa démarche grave, » ses mouvemens mesurés, son naturel doux » & très-différent de celui des autres singes ; » il n'avoit, ni l'impatience du *Magot*, ni

(a) *Ibid.* Pag. 73 & suivantes.

» la méchanceté du *Babouin*, ni l'extrava-
» gance des *Guenons*. Il avoit été, dira-
» t-on, bien inſtruit & bien appris ; mais
» les autres que je viens de citer, & que je
» lui compare, avoient eu la même éduca-
» tion. Le ſigne & la parole ſuffiſoient pour
» faire agir notre *Orang-Outang ;* il falloit le
» bâton pour le babouin, & le fouet pour
» tous les autres qui n'obéiſſent guere qu'à
» force de coups. J'ai vu cet animal préſenter
» la main pour reconduire les gens qui ve-
» noient le viſiter, ſe promener gravement
» avec eux, & comme de compagnie. Je l'ai
» vu s'aſſeoir à table, déployer ſa ſerviette,
» s'en eſſuyer les levres, ſe ſervir de la cuil-
» ler & de la fourchette pour porter à ſa
» bouche, verſer lui-même ſa boiſſon dans
» un verre, le choquer lorſqu'il y étoit in-
» vité, aller prendre une taſſe & une ſou-
» coupe, la porter ſur la table, y mettre du
» ſucre, y verſer du thé, le laiſſer réfroidir
» pour le boire, & tout cela ſans autre inſti-
» gation que les ſignes ou la parole de ſon
» maître, & ſouvent de lui-même. Il ne fai-
» ſoit du mal à perſonne, s'approchoit même
» avec circonſpection, & ſe préſentoit comme
» pour demander des careſſes. Il aimoit pro-
» digieuſement les bombons : tout le monde

» lui en donnoit ; & comme il avoit une
» toux fréquente, & la poitrine attaquée,
» cette grande quantité de choses sucrées
» contribua sans doute à abréger sa vie. Il
» ne vécut à *Paris* qu'un été, & mourut l'hi-
» ver suivant à *Londres*..... «

Voilà, pouvons-nous dire au Philosophe Indien, une espece aussi semblable à la nôtre que votre *homme marin*, avec cette différence remarquable, qu'on a eu le temps & toutes les facilités nécessaires pour observer ceux-ci, au lieu que vous ne connoissez l'homme marin que par le témoignage de Voyageurs qui en ont rencontré rarement, qui ont eu à peine le temps d'examiner avec soin ceux qu'ils ont vus. La preuve en est que la plupart donnent à ces hommes des queues de poissons ; ce que je suppose, ainsi que vous, être une erreur provenue de leur attitude dans la mer. Comparaison de l'*Orang-Outang* & de l'*Homme marin*.

Les Voyageurs conviennent encore unanimement, qu'aucun de ces hommes marins n'a émi une seule parole, un seul cri, quoique plusieurs aient attaqué & été attaqués. Vous conjecturez (*a*) que le sang circule dans ces hommes marins, comme il circule dans

(*a*) Telliamede, sixieme journée. Tom. 2, pag. 238 & suivantes.

le *fætus* lorſqu'il eſt encore renfermé dans le ſein de ſa mere, au moyen du trou *botal* & du *canal artérieux :* ceci n'eſt de votre part qu'une pure conjecture, puiſque perſonne n'a diſſéqué aucun de ces animaux. J'ai déjà obſervé que, puiſque ces hommes paroiſſent hors de l'eau, qu'ils y reſtent long-temps, qu'ils y pourroient vivre (*a*); tout nous porte à penſer que leurs poumons ne ſont pas entiérement flétris ; mais ces doutes qu'on peut élever ſur la conformation intérieure des hommes marins, ne ſubſiſtent pas relativement à l'*Orang-Outang ;* pluſieurs ont été pris, ſont morts naturellement, ont été diſſéqués par d'habiles Anatomiſtes. M. de Buffon entre ſur ce point dans le plus grand dé-

(*a*) *Voyez* les réflexions du Philoſophe Indien lui-même, ſur le fait très-extraordinaire de ces hommes marins, vus à la fin du ſiecle dernier par un vaiſſeau Anglois de la ville de *Hall*, à 150 lieues de terre dans les mers *du Groenland*, juſqu'au nombre de 60 ou 80, qui conduiſoient eux-mêmes de petites barquettes faites d'arêtes de poiſſons. Un de ces hommes fut pris, dit-on, avec ſa barquette ; il vécut vingt jours ſans proférer une ſeule parole, ni un ſeul cri. Ces hommes vivoient ſur la terre comme dans la mer, car ils n'avoient pu conſtruire leurs barques, ni prendre le bois dont étoient formées les rames qu'ils employoient, que ſur la terre. *Telliamede*, ſixieme journée. Tom. 2, depuis la page 189 juſqu'à 193.

tail (*a*) ; il obſerve les reſſemblances & les différences. Celles-ci ſont ſi légeres, qu'il eſt impoſſible de les enviſager comme des marques diſtinctives de l'eſpece ; je m'arrête à celles qui conſtituent les organes de la parole, du ſentiment & de la penſée.

Comparaiſon des organes, de la parole, du cerveau de l'*Orang-Outang*, à ceux de l'homme ; conſéquence qu'en tire M. de Buffon.

(*b*) » Toutes les parties du corps, de la » tête & des membres, tant extérieures, » qu'intérieures, ſont ſi ſemblables à celles de » l'homme, qu'on ne peut les comparer ſans » admiration, & ſans être étonnés que d'une » conformation ſi pareille, & d'une organi- » ſation qui eſt abſolument la même, il n'en » réſulte pas les mêmes effets. Par exemple, » la langue & tous les organes de la voix ſont » les mêmes que dans l'homme, & cependant » *l'Orang-Outang* ne parle pas ; le cerveau eſt » abſolument de la même forme & de la » même proportion, *& il ne penſe pas :* y » a-t-il une preuve plus évidente que la ma- » tiere ſeule, quoique parfaitement organi- » ſée, ne peut produire, ni la penſée, ni la » parole qui en eſt le ſigne, à moins qu'elle » ne ſoit animée par un principe ſupé- » rieur ? «

(*a*) *Ibid.* Pag. 84 & ſuivantes.

(*b*) *Ibid.* Pag. 85.

L'*Orang-Outang* ne penſe pas ; qui vous l'a dit ? — La réponſe eſt facile ; s'il penſoit, il exprimeroit ſes penſées par des ſignes articulés, puiſqu'aucun des organes néçeſſaires ne lui manque.

C'en eſt trop pour autoriſer la conſéquence que M. de Buffon tire de ces faits.

» D'après cet expoſé que j'ai fait avec toute » l'exactitude dont je ſuis capable, dit-il (*a*), » on voit ce que l'on doit penſer de cet ani- » mal. S'il y avoit un degré par lequel on » pût deſcendre de la nature humaine à celle » des animaux, ſi l'eſſence de cette nature » conſiſtoit en entier dans la forme du corps, » & dépendoit de ſon organiſation, ce ſinge » ſe trouveroit plus près de l'homme que d'au- » cun animal. Aſſis au ſecond rang, s'il ne » pouvoit commander au premier, il feroit » au moins ſentir aux autres ſa ſupériorité, & » s'efforceroit de ne pas obéir : ſi l'imitation » qui ſemble copier de ſi près la penſée en » étoit le vrai ſigne, ou l'un des réſultats, » ce ſinge ſe trouveroit encore à une plus » grande diſtance des animaux, & plus voiſin » de l'homme ; mais, comme nous l'avons » dit, l'intervalle qui l'en ſépare réellement

(*a*) *Ibid.* Pag. 98 & 99.

» est immense, & la ressemblance de la forme, » la conformité de l'organisation, les mou- » vemens d'imitation qui paroissent résulter » de ces similitudes, ni ne le rapprochent de » la nature de l'homme, ni même ne l'élevent » au dessus de celle des animaux.

Preuve de cette conséquence par la marche ordinaire de la Nature.

(*a*) » Nous avons dit que la Nature marche » toujours, & agit en tout par degrés im- » perceptibles & par nuances. Cette vérité » qui, d'ailleurs, ne souffre aucune excep- » tion, se dément ici tout-à-fait. Il y a une » distance infinie entre les facultés de l'homme » & celles du plus parfait animal : preuve » évidente que l'homme est d'une différente » nature, que seul il fait une classe à part, » de laquelle il faut descendre en parcourant » un espace infini avant d'arriver à celle des » animaux ; car si l'homme étoit de l'ordre » des animaux, il y auroit dans la Nature un » certain nombre d'êtres moins parfaits que » l'homme, & plus parfaits que l'animal, par » lesquels on descendroit insensiblement & » par nuances de l'homme au singe ; mais cela » n'est pas : on passe tout d'un coup de l'être » pensant à l'être matériel, de la puissance » intellectuelle à la force méchanique, de

Saut rapide de l'être pensant à la force méchanique.

(*a*) Tom. 4, de la nature de l'Homme.

» l'ordre & du dessein au mouvement aveugle, » de la réflexion à l'appétit «.

Conformité de ces idées avec le récit de *Moyse*.
En quoi l'homme est l'*image de Dieu?*

Ce sont ces idées que *Moyse* a exprimées d'une maniere sublime, lorsque, après avoir décrit tous les ouvrages de la Nature, il s'arrête pour faire consulter, s'il est permis de parler ainsi, Dieu avec lui-même (*a*) : » Faisons l'homme à notre image & à notre ressemblance, qu'il domine sur tout ce qui a » vie sur la terre «.

Cette ressemblance de l'homme à Dieu ne consiste pas dans l'organisation animale. Si les Peintres nous représentent le Pere éternel sous la figure d'un vieillard vénérable, si les sens corporels tracent une pareille image dans notre cerveau, si l'homme sauvage, ou le peuple s'arrêtent souvent à cette idée, ce n'est qu'en refusant d'écouter la raison qui nous apprend qu'il ne peut exister aucune ressemblance entre une matiere organisée & l'Être infini, l'Etre existant par lui-même, le seul Être par lequel la matiere & tous les êtres créés existent ; mais l'homme peut se

(*a*) *Faciamus hominem ad imaginem & similitudinem nostram, & præsit piscibus maris & volatilibus cœli & bestiis universæ terræ omnique reptili quod movetur in terrâ.* Genese, chap. 1, ỳ. 26.

dire l'image de Dieu par l'union intime que le Créateur a établie entre cet Être supérieur & la matiere, entre l'esprit qui est en lui le principe de la pensée, le siege de la volonté, & la matiere organique qui lui est soumise, dans tout ce qui ne dépend pas des loix générales & universelles de la Nature (*a*) : » Dieu forma » l'homme du limon de la terre, & il répandit » sur sa face un souffle de vie...... «

De la création de la femme ; que *Moyse* nous trace en une seule phrase l'origine de la société & des devoirs auxquels elle engage.

Je n'examinerai pas si cet homme sorti des mains du Créateur, cet *Adam* qui est, suivant M. de Voltaire (*b*), le même que l'*Adimo* des Indiens, qui signifie dans leur langue *l'Engendreur*, avoit comme les reptiles & quelques autres animaux la puissance de former seul son semblable, ou, ce qui est plus vraisemblable, si ces expressions du premier chapitre de la Genese (*c*), *Dieu les créa mâle & femelle*, sont placées en cet endroit par anticipation à la création de la femme que *Moyse* rapporte dans le second chapitre ; je dirai seulement que ce n'est pas sans raison

(*a*) *Formavit Dominus Deus hominem de limo terræ, & inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ.* Genese, chap. II, ỳ. 7.

(*b*) Raison par alphabet sur le mot *Adam*.

(*c*) *Masculum & feminam creavit eos.* Genese, chap. I, ỳ. 27.

que le Législateur des Chrétiens a puisé dans le texte de *Moyse* le plus sacré des devoirs du mariage (*a*) : » Il n'est pas bon que l'homme » soit seul, faisons-lui une aide semblable à » lui : « Voilà le seul être semblable à l'homme, animé comme lui du souffle de vie qui existe sur la terre. Compagne de ses travaux, la femme les rend plus supportables en les partageant; elle adoucit les peines de l'homme, par le charme de la beauté dont les graces sont inséparables, par la légéreté de son esprit, par l'aménité de son caractere. Destinée avec lui à peupler la terre, leurs enfans sont les premiers sujets de leur empire : cette existence qu'ils ont donnée à des êtres semblables à eux, resserre les liens de l'amour mutuel; le besoin de secours pendant une longue enfance, place ces êtres encore foibles dans une dépendance longue & nécessaire; la mere les nourrit de sa propre substance, ils lui deviennent plus chers; les soins & les travaux du pere se rapportent au même but; bientôt ils travailleront de concert à enrichir l'ame de leurs enfans de cette multitude d'idées qu'ils n'ont acquises

---

(*a*) *Non est bonum hominum esse solum : faciamus ei adjutorium simile sibi.* Genese, chap. 2, ℣. 18.

que par l'expérience & la réflexion ; les enfans s'accoutumeront à réfléchir eux-mêmes sur les sensations qu'ils éprouvent ; ils joindront leur propre expérience à celle d'autrui ; la mémoire conservera le souvenir des bienfaits, & assûrera leur reconnoissance & leur soumission : ainsi se formera entre le pere, la mere & leurs enfans, une nouvelle chaîne d'amour réciproque qui n'existe que dans l'homme seul, & qui, dans l'ordre de la Nature, est destinée à les accompagner jusqu'au tombeau.

L'homme avoit appelé tous les animaux par leurs noms, mais il ne se trouvoit pas d'être semblable à lui pour l'aider.

(*a*) » Dieu envoya un sommeil à *Adam*....
» Il forma la femme de l'une de ses côtes, &
» la lui amena.

(*a*) *Appellavitque Adam nominibus suis cuncta animantia...... Adæ vero non inveniebatur adjutor similis ejus.*

Immisit ergo Dominus Deus soporem in Adam.....

Et ædificavit Dominus Deus costam quam tulerat de Adam in mulierem, & adduxit eam ad Adam.

Dixitque Adam : hoc nunc os de ossibus meis & caro de carne mea : hæc vocabitur virago, quoniam de viro sumpta est.

Quamobrem relinquet homo patrem suum & matrem ;

Adam s'écrie alors : » Voilà l'os de mes os » & la chair de ma chair, elle sera appelée » la *femme*, parce qu'elle a été prise de » l'homme.

» *Ainsi l'homme quittera son pere & sa mere,* » *& s'attachera à sa femme, & ils seront deux* » *dans une même chair* «.

De l'ancienne Mythologie que M. de Voltaire prétend avoir été défigurée par les Juifs.

» L'ancienne fable de *Vénus*, telle qu'elle » est rapportée dans Hésiode (nous dit M. de » Voltaire (*a*)), n'est-elle pas une allégorie de » la Nature entiere ? Les parties de la généra» ration sont tombées de *l'Ether* sur le rivage » de la mer : *Vénus* naît de cette écume pré» cieuse, son premier nom est celui d'A» mante de la génération : y a-t-il une » image plus sensible ? Cette *Vénus* est la

---

& adhærebit uxori suæ, & erunt duo in carne unâ. Genese, chap. 2, ℣. 21, 22, 23 & 24.

J'ai traduit le mot *virago* par *femme*, parce que l'Hébreu, suivant D. Calmet, porte *Isach*, qui est dérivé *d'Isseh*, nom de l'homme, comme le nom de *femme* est dérivé de celui *d'homme*.

Les Savans prétendent qu'*Eve* signifie *mere des vivans* ; en ce cas ce nom s'accorde parfaitement avec *Adimo, l'Engendreur*. M. de Voltaire nous dit que les Indiens appellent la premiere femme *Procritie*, qui signifie *la vie*, nom qui s'accorde encore avec tous ceux ci-dessus.

(*a*) *Ibid.* Sur le mot *Fable*.

» Déesse de la beauté ; la beauté cesse d'être » aimable si elle marche sans les graces ; la » beauté fait naître l'amour ; l'amour a des » traits qui percent les cœurs : il porte un » bandeau qui cache les défauts de ce qu'on » aime.

» La sagesse est conçue dans le cerveau du » Maître des Dieux, sous le nom de *Mi-* » *nerve ;* l'ame de l'homme est un feu divin » que *Minerve* montre à *Promethée*, qui se » sert de ce feu divin pour animer l'homme.

» Il est impossible de ne pas reconnoître » dans ces fables une peinture vivante de la » Nature entiere.

» Les fables des anciens peuples ingénieux » ont été grossiérement imitées par des » peuples grossiers, témoins celles de *Bac-* » *chus*, *d'Hercule*, de *Promethée*, de *Pan-* » *dore*, & tant d'autres : elles étoient l'amu- » sement de l'ancien Monde. Les Barbares » qui en entendirent parler confusement, les » firent entrer dans leur mythologie sauvage, » & ensuite ils oserent dire : C'est nous qui » les avons inventées. Hélas ! pauvres peu- » ples ignorés & ignorans, qui n'avez connu » aucun art, ni agréable, ni utile, chez qui » même le nom de géométrie ne parvint ja- » mais : — Pouvez-vous dire que vous avez

» inventé quelque chose ? Vous n'avez su, » ni trouver des vérités, ni mentir habile- » ment «.

Que cette supposition est peu vraisemblable ; précis des con traditions qu'elle présente.

Ainsi donc, Monsieur, *les Juifs* qui habitoient l'Arabie, la Mésopotamie, le pays le plus ancien du monde connu, ont pris de quelques autres peuples les notions sublimes qui se trouvent dans le Livre de *Moyse*. De grace, de quels peuples ont-ils emprunté ces idées ? Des *Egyptiens* qui ne les ont jamais eues ? des *Indiens ?* On trouve à la vérité chez ces peuples quelques vestiges des mêmes dogmes, mais beaucoup moins clairs, beaucoup moins purs que chez les Juifs. *Des Phéniciens ?* Ils habitoient un pays très-voisin de celui des Juifs, la Syrie, le Liban : ils sont, dit-on, les inventeurs de l'écriture ; mais les Livres qui nous instruisent de leur histoire, n'existent plus. Pourquoi supposerois-je que les Juifs ont pris leur tradition des Phéniciens, plutôt que les Phéniciens des Juifs ? La réunion de ces deux peuples anciens, n'ajoute-t-elle pas à la confiance que la simplicité majestueuse du récit de *Moyse* devroit seule nous inspirer. *Des Grecs ?* Ils habitoient des isles qui n'ont pu être peuplées que postérieurement au continent, qui, en supposant même que les hommes y eussent été produits par la puissance

puiſſance du Créateur, ſans le ſecours de la génération, n'auroient pu être policées, ni civiliſées, que par leur commerce avec les autres peuples depuis la découverte d'un art difficile, celui de la navigation, des iſles qui paroiſſent avoir été abandonnées par la mer bien poſtérieurement au climat de l'Aſie; je l'ai prouvé d'après les obſervations de M. de Buffon. Les Juifs n'étoient, dites-vous, que des hordes de Sauvages errans. Comment ces Sauvages ont-ils conſervé dans toute ſa pureté, le ſens des allégories les plus ſublimes; car le récit de la création, tel qu'il ſe trouve dans la Geneſe, eſt plus pur, plus noble que la Mythologie des Grecs? Comment a-t-on pu parvenir à perſuader à ces Grecs, ſi ſages, ſi éclairés, d'abandonner leurs allégories ſublimes, pour adopter, ſelon vous, des contes de vieilles, un récit contraire à toutes les loix de la Nature? Mais cet examen de l'autorité des Livres de Moyſe, m'écarteroit de l'objet que je me ſuis propoſé; je paſſe à une autre difficulté.



§. IV.

Comparaison du récit de Moyse qui fait descendre tous les hommes d'une seule tige, avec les observations les plus exactes.

N°. 1.

Objection qu'on tire de la découverte récente de l'Amérique ; réponses générales.

Objection qu'on tire de la découverte de *l'Amérique.*

SI l'on a pu croire avant la découverte du nouveau Monde, que tous les hommes étoient sortis d'une même tige, on doit être détrompé, disent nos Sages, par le fait constant, que les Espagnols abordant en *Amérique*, sous la conduite de Christophe *Colomb*, la trouverent habitée & policée en grande partie. Comment les descendans d'*Adam* seroient-ils parvenus dans cet autre hémisphere, lorsque la navigation encore dans l'enfance ne permettoit pas aux hommes de hasarder des voyages de long cours, dans un temps auquel les Habitans de notre continent soupçonnoient à peine l'existence de cette partie de la terre ?

Tradition des Prêtres Egyptiens sur l'ancienne *Atlantide*, d'après *Platon.*

Je pourrois répondre que l'Amérique n'a pas été totalement inconnue aux Anciens ;

que Platon, dans son *Timée* (a), rapportant les traditions des Prêtres d'Egypte, nous parle » d'une grande isle qu'il nomme *l'Atlantide*, située au delà des Colonnes d'Hercules, » qui renfermoit plus de terrein que *l'Asie* » & *l'Afrique* ensemble; qu'à l'entrée de cette » isle on trouvoit un port très-étroit pour la » navigation; que cette mer & cette terre se » dirigeoient vers un autre continent; que » cette isle étoit possédée par des Rois puis» sans, qui dominoient sur les autres isles & » sur une partie du continent; que dans les » derniers temps elle fut engloutie par

Νῆσον γὰρ πρὸ τοῦ στόματος εἶχεν, ὃ καλεῖτε, ὡς φατε ὑμεῖς, Ἡρακλείους στήλας· ἡ δὲ νῆσος ἅμα Λιβύης ἦν καὶ Ἀσίας μείζων, ἐξ ἧς ἐπιβατὸν ἐπὶ τὰς ἄλλας νήσους τοῖς τότ' ἐγίνετο πορευομένοις· ἐκ δὲ τῶν νήσων ἐπὶ τὴν καταντικρὺ πᾶσαν ἤπειρον, τὴν περὶ τὸν ἀληθινὸν ἐκεῖνον πόντον· τάδε μὲν γὰρ ὅσα ἐντὸς τοῦ στόματος οὗ λέγομεν φαίνεται λιμὴν στενὸν εἴς πλοῦν ἔχων· ἐκεῖνο δὲ πέλαγος ὄντος, ἥτε περιέχουσα ὑπὸ γῆ παντελῶς ἀληθῶς ὀρθότ' ἂν λέγοιτο ἤπειρος· ἐν δὲ τῇ Ἀτλαντίδι ταύτῃ νήσῳ μεγάλη συνέστη καὶ θαυμαστὴ δύναμις βασιλέων κρατοῦσα μὲν ἁπάσης τῆς νήσου, πολλῶν δὲ ἄλλων νήσων καὶ μερῶν τῆς ἠπείρου . . . . . . ὑστέρῳ δὲ χρόνῳ σεισμῶν ἐξαισίων καὶ κατακλυσμῶν γενομένων, μιᾶς ἡμέρας καὶ νυκτὸς χαλεπῆς ἐλθούσης, τό, τε παρ' ὑμῶν μάχιμον πᾶν ἀθρόον ἔδυ κατὰ γῆς, ἥτε Ἀτλαντὶς νῆσος ὡσαύτως κατὰ τῆς θαλάσσης δῦσα ἠφανίσθη, διὸ καὶ νῦν ἄπορον καὶ ἀδιερεύνητον γέγονε τοὐκεῖ πέλαγος, πηλοῦ κάτα βραχέος ἐμποδὼν ὄντος, ὃν ἡ νῆσος ἱζομένη παρέσχετο·

» un tremblement de terre, & une inonda-» tion occaſionnée par une pluie qui dura » un jour & une nuit, ce qui rendit cette » mer impraticable par les écueils dont les » reſtes de l'ancienne iſle l'avoient rem-» plie «.

Erreur physique dans le récit de *Platon*, ce qu'on en peut conclure ?

Si le fait eſt vrai, ce furent ſans doute des volcans allumés en pluſieurs lieux ſous ce terrein, une irruption de l'Océan, ou d'autres cauſes d'une telle force qui cauſerent l'engloutiſſement de cette iſle; la pluie d'un jour & d'une nuit, comme *Platon* le ſuppoſe, eût à peine mouillé quelques pouces de la ſurface de cette terre.

Découverte des *Antilles* par les Carthaginois, ſuivant *Pline* & *Diodore de Sicile*.
Opinion des Anciens.
Opinion des Géographes modernes, d'une communication par le *Nord*.

Je pourrois vous dire encore que (*a*) *Diodore de Sicile* & (*b*) *Pline* le Naturaliſte nous rapportent que quelques vaiſſeaux Phéniciens ou Carthaginois découvrirent des iſles au delà des Colonnes d'Hercule, qui ne peuvent être que les *premieres Antilles ;* mais que la longueur & le péril du voyage, le haſard des mers qui ſéparent les deux continens, peut-être même quelques raiſons politiques les empêcherent d'y former un établiſſement

---

(*a*) *Diodore de Sicile.* Liv. 5.
(*b*) *Pline.* Liv. 2, chap. 92.

solide, que les Anciens & Seneque le Tragique en particulier avoient prédit la découverte de l'Amérique (*a*). Je pourrois ajouter que les Géographes ont pensé qu'il existoit une communication entre les deux continens. (*b*)

(*a*) . . . . *Venient annis*
Secula seris, quibus Oceanus
Vincula rerum laxet & ingens
Pateat tellus, Tetisque novos
Detegat orbes, nec sit terris ultima Thule.
Seneque le Tragique.

» Il viendra un temps à » la fin des siecles que l'Océan rompra ses digues, » un continent immense » s'ouvrira, Tetis découvrira de nouvelles terres, » & les Colonnes d'Hercule ne seront plus la borne » de l'Univers.

(*b*) » La vaste étendue de la Tartarie septentrionale n'a » été reconnue que dans ces derniers temps. Si les Cartes » des *Moscovites* sont justes, on connoît à présent les » côtes de toute cette partie de l'Asie, & il paroît que » depuis la pointe de la *Tartarie orientale*, jusqu'à *l'Amérique septentrionale*, il n'y a guere qu'un espace de » quatre à cinq cents lieues. On a même prétendu nouvellement qué ce trajet étoit bien plus court; car dans » la Gazette d'Amsterdam, du 24 Janvier 1747, il est dit » à l'article de Petersbourg, que M. *Stoller* avoit découvert au delà de *Kamtschatka*, une des isles de *l'Amérique septentrionale*, & qu'il avoit démontré qu'on pouvoit y aller des terres de l'Empire de Russie, par un petit » trajet. Des Jésuites & d'autres Missionnaires ont aussi » prétendu avoir reconnu en Tartarie, des Sauvages qu'ils

Preuve de cette communication, suivant M. de Buffon, tirée des animaux de l'Amérique.

M. de Buffon rapprochant les animaux de l'Amérique de ceux de notre continent, prouve la vraisemblance de cette communication par le Nord : » Nous avons vu, dit- » il, (*tome VIII, des animaux du nouveau* » *Monde, page 193 & suivantes.*)..... que, » non-seulement les animaux des climats les » plus chauds de l'Afrique & de l'Asie man- » quent à l'Amérique ; mais même que la » plupart de ceux des climats tempérés de » l'Europe y manquent également. Il n'en est » pas ainsi des animaux qui peuvent égale- » ment supporter le chaud & le froid, & se » multiplier dans les climats du Nord : on

---

» avoient catéchisés en Amérique, ce qui supposeroit en » effet que le trajet seroit encore bien plus court. *Voyez* » *l'Histoire de la Nouvelle France par le Pere Clairevoix,* » tom. 3, pag. 30 & 31. Cet Auteur prétend même que » les deux continens de l'ancien & du nouveau Monde se » joignent par le Nord ; & il dit que les dernieres navi- » gations des Japonnois donnent lieu de juger que le trajet » dont on nous parle, n'est qu'une Baye, au dessus de la- » quelle on peut passer par terre d'Asie en Amérique ; » mais cela demande confirmation, car jusqu'à présent » on a cru, avec quelque sorte de vraisemblance, que le » continent du pole arctique est séparé en entier des autres » continens, aussi bien que celui du pole antarctique. « *Histoire Naturelle*, tom. 1, art. 6, pag. 326 & suivantes.

» en trouve plusieurs dans l'Amérique septentrionale, & quoique ce ne soit jamais » sans quelques différences assez marquées, » on ne peut cependant se refuser à les regarder comme les mêmes, & à croire qu'ils » ont autrefois passé de l'un à l'autre continent par les terres du Nord, peut-être encore actuellement inconnues, ou plutôt anciennement submergées ; *& cette preuve tirée de l'Histoire Naturelle démontre mieux la » contiguité presque continue des deux continens » vers le Nord, que toutes les conjectures de la » Géographie spéculative.......* (Suit l'énumération des animaux, & les observations qui y sont relatives), d'où ce savant Observateur tire cette conséquence, » qu'*il ne » paroît plus douteux que les deux continens » ne soient, ou n'aient été contigus vers le Nord, » & que les animaux qui leur sont communs » n'aient passé de l'un à l'autre par des terres qui » sont inconnues.......* «

Objection tirée des animaux particuliers à l'Amérique.

Mais, nous dira-t-on, d'où proviennent les animaux particuliers au continent de l'Amérique ? Existent-ils dans ce continent depuis la création, &, s'il en est ainsi, pourquoi ne supposerois-je pas aussi avec beaucoup de vraisemblance, que des races d'hommes y ont toujours existé ?

Ce que M. de Buffon répond à cette objection; qu'elle rend vraisemblable la tradition des Egyptiens.

M. de Buffon a encore répondu à cette question.

» De dix genres & quatre especes isolées » (dit-il (*a*)), auxquels nous avons tâché » de réduire tous les animaux propres & par» ticuliers au nouveau Monde, il n'y en a que » deux, savoir, le genre des *Jugears*, des » *Oculots*, &c., & l'espece de *Pecari* avec ses » variétés, qu'on puisse rapporter avec quel» que fondement aux animaux de l'ancien » continent; les *Jugears*, les *Oculots* peuvent » être regardés comme des especes de *Léo-* » *pards*, & de *Pantheres*, & le *Pecari*, comme » une espece de *Cochon*. Ensuite il y a cinq » genres & une espece isolée; savoir, l'espece » de *Lama* & les genres de *Sapajous*, des *Sa-* » *goins*, des *Mouffettes*, des *Agoutis* & des » *Fourmilliers* qu'on peut comparer, mais » d'une maniere équivoque & fort éloignée, » au *Chameau*, aux *Guenons*, aux *Putois*, au » *Lievre* & aux *Pangolins*; & enfin, il reste » quatre genres & deux especes isolées, sa» voir, les *Philandres*, les *Coatis*, les *Ta-* » *tous*, les *Pareſſeux*, le *Tapir*, & le *Cabiai* » qu'on ne peut rapporter, ni même compa-

(*a*) Tom. 12, *de la dégénération des animaux*, pag. 179 & suivantes.

» rer à aucun des genres ou des especes de » l'ancien continent. Cela semble prouver » assez que l'origine de ces animaux parti- » culiers au nouveau Monde ne peut être » attribuée à la simple dégénération. Quel- » que grands, quelque puissans qu'on en » voulût supposer les effets, on ne pourra » jamais se persuader avec quelque apparence » de raison, que ces animaux aient été origi- » nairement les mêmes que ceux de l'ancien » continent. Il est plus vraisemblable de pen- » ser qu'autrefois les deux continens étoient » contigus, ou continus, & que les especes » qui s'étoient cantonnées dans ces contrées » du nouveau Monde, parce qu'elles en » avoient trouvé la terre & le ciel plus con- » venables à leur nature, y furent renfermées, » séparées des autres par l'irruption des mers, » lorsqu'elles diviserent l'Afrique de l'Amé- » rique. Cette cause est naturelle, & l'on » peut en imaginer de semblables, & qui » produiroient le même effet : par exemple, » s'il arrivoit jamais que la mer fît une irrup- » tion en Asie de l'orient au couchant, & » qu'elle séparât du reste du continent les » terres méridionales de l'Afrique & de l'Asie, » tous les animaux qui sont propres & parti- » culiers à ces contrées du midi, tels que les

» *Elephans*, les *Rhinoceros*, les *Griaffes*, les
» *Zebres*, les *Orangs-Outans*, &c. se trouve-
» roient relativement aux autres dans le même
» cas que le sont actuellement ceux de l'Amé-
» rique méridionale. Ils seroient entiérement
» & absolument séparés de ceux des contrées
» tempérées, & on auroit tort de leur cher-
» cher une origine commune, & de vouloir
» les rappeler aux especes & aux genres qui
» peuplent ces contrées, sur le seul fonde-
» ment qu'ils auroient avec ces derniers quel-
» que vraisemblance imparfaite, ou quelques
» rapports éloignés.

» Il faut donc, pour rendre raison de l'ori-
» gine de ces animaux, remontrer au temps
» où les deux continens n'étoient pas encore
» séparés; il faut se rappeler les premiers
» changemens qui sont arrivés à la surface du
» globe. Il faut en même temps se représenter
» les *deux cents especes d'animaux quadrupedes*
» réduites à *trente-huit familles*, quoique ce
» ne soit pas l'état de la nature, telle qu'elle
» nous est parvenue & que nous l'avons re-
» présentée, que ce soit au contraire un
» état beaucoup plus ancien, & que nous ne
» pouvons guere atteindre que par des in-
» ductions & des rapports presque aussi fugitifs

» que le temps qui semble en avoir effacé les » traces....... «

Telle est la réponse générale de M. de Buffon, en supposant, comme il le fait en cet endroit, qu'il existe en effet dans l'Amérique des especes d'animaux qui ne tirent pas leur origine de ceux de l'ancien continent ; mais il reconnoît dans un autre lieu que cette assertion n'est fondée que sur des conjectures.

Que le fait des animaux particuliers à l'Amérique, n'est qu'une conjecture. Nouvelle preuve de la supériorité de l'homme.

» En tirant, dit-il (*a*), des conséquences » générales de tout ce que nous avons dit, » nous trouverons que l'homme est le seul des » êtres vivans dont la Nature soit assez » forte, assez étendue, assez flexible, pour » pouvoir subsister, se multiplier par-tout, & » se prêter aux influences de tous les climats » de la terre. Nous verrons évidemment » qu'aucun des animaux n'a obtenu ce grand » privilége ; que, loin de pouvoir se multi- » plier par-tout, la plupart sont bornés & » confinés dans certains climats, & même dans » des contrées particulieres. L'homme est en » tout l'ouvrage du Ciel ; les animaux » ne sont à beaucoup d'égards que des pro- » ductions de la terre. Ceux d'un continent

(*a*) Tom. VIII, des animaux communs aux deux continens, pag. 233 & suivantes.

» ne se trouvent pas dans l'autre ; ceux qui
» s'y trouvent, sont alterés, rapétissés, chan-
» gés souvent au point d'être méconnois-
» sables..... *Il ne seroit donc pas impossible, que,*
» *même sans intervertir l'ordre de la Nature*
» *tous ces animaux du nouveau Monde ne*
» *fussent dans le fond les mêmes que ceux de*
» *l'ancien desquels ils auront tirés autrefois leur*
» *origine*....... Mais cela ne doit pas nous em-
» pêcher de les regarder aujourd'hui comme
» des especes différentes..... «

De-là deux conséquences :

La premiere, la supériorit é démontrée de l'homme sur les animaux :

La seconde, qu'il est impossible de suivre d'une maniere sûre les changemens que les animaux ont éprouvés, & que ceux dont les especes nous paroissent propres au continent de l'Amérique, ne nous fournissent aucune preuve assez certaine pour contrebalancer l'autorité du récit de *Moyse*, même à ne le considérer que comme le témoignage du plus ancien Historien connu, abstraction faite de la révélation.

On revient à la preuve de la nouveauté du continent de *l'Amérique*.

» Lorsqu'on réfléchit, (dit M. de Buffon
» dans un autre lieu (*a*)) sur ces différences
» si marquées qui se trouvent entre l'ancien &

(*a*) Tom. 8, pag. 213 & suivantes.

» le nouveau Monde, on feroit tenté de » croire que celui-ci eſt en effet bien plus » nouveau, & qu'il a demeuré plus long-» temps que le reſte du globe ſous les eaux » de la mer; car, à l'exception des énormes » montagnes qui le bornent vers l'oueſt, & » qui paroiſſent être des monumens de la » plus haute antiquité du globe, toutes les » parties baſſes de ce continent ſemblent » être des terreins nouvellement élevés & for-» més par le dépôt des fleuves & le limon des » eaux; on y trouve en effet ſous la premiere » couche de terre végétale les coquilles & les » madrepores de la mer formant déjà des bancs, » des maſſes de pierres-à-chaux, mais d'ordi-» naire moins dures & moins compactes que » nos pierres de taille qui ſont de même » nature....... «

Laiſſons les conjectures ſur l'antiquité de l'Amérique, ſur l'origine des animaux propres à ce continent, pour ne nous occuper que de l'homme ſeul; cherchons dans les obſervations les plus exactes, ſi les hommes que les Eſpagnols trouverent en Amérique ſont de la même race que ceux qui peuplent l'ancien continent; ces obſervations nous ſerviront en même temps à répondre à l'objection qu'on tire contre le texte de la Ge-

On abandonne les conjectures pour examiner ce qui réſulte du tableau de la nature humaine.

nese, des variétés qui se rencontrent parmi les hommes.

N°. 2.

Que la réponse la plus forte se tire des observations faites sur les différences qu'on apperçoit dans les races d'hommes; Tableau de ces variétés.

Des *Lappons*, des peuples qui leur ressemblent, & des *Tartares*, depuis le sixieme degré de latitude, jusqu'au cinquante-cinquieme.

M. de Buffon a développé avec soin toutes cas différences. (*a*)

» En parcourant dans cette vue la surface » de la terre, & en commençant par le Nord, » on trouve en *Lapponie* & sur les côtes » septentrionales de la *Tartarie*, une race » d'hommes de petite stature, d'une figure » bizarre, dont la physionomie est aussi sau» vage que les mœurs. Ces hommes qui pa» roissent avoir dégénéré de l'espece hu» maine, ne laissent pas d'être assez nom» breux..... Tous ces peuples ont le visage » large, plat, le né camus & écrasé, l'iris » de l'œil jaune-brun tirant sur le noir, les » paupieres retirées sur les tempes, les joues » extrêmement élevées, la bouche très» grande, le bas du visage étroit, les le» vres grosses & rélévées, la voix grêle, la

(*a*) Tom. 5. *Variétés dans l'espece humaine*, pag. 2 & suivantes.

» tête grosse, les cheveux noirs & lisses, la » peau bazanée ; ils sont très-petits, trapus, » quoique maigres ; la plupart n'ont que quatre pieds de hauteur, & les plus grands » n'en ont que quatre & demi......

» (*a*) Ils n'ont, pour ainsi dire, aucune » idée de Religion, ni d'un Être-Suprême ; » la plupart sont idolâtres, & tous sont très- » superstitieux. Ils sont plus grossiers que sau- » vages, sans courage, sans respect pour soi- » même : ce peuple abject n'a de mœurs qu'as- » sez pour se faire mépriser. . . . . .

» (*b*) Les *Samoïedes*, les *Zembliens*, les *Borandiens*, les *Lappons*, les *Groëlandois*, & » les Sauvages du Nord, au dessus des *Esquimaux*, sont tous des hommes de même » espèce, puisqu'ils se ressemblent par la » forme, par la taille, par la couleur, par » les mœurs, & même par la bizarrerie des » coutumes. . . . . «

M. de Buffon suit le progrès de l'espèce humaine dans toutes ses nuances ; ... » (*c*) Les » Samoïedes & les Lappons sont environ sous » le 68 ou 69.e degré de latitude ; mais les » *Ostiaques* & les *Tonguses* habitent sous le

(*a*) *Ibid.* Pag. 7 & 8.

(*b*) *Ibid.* Pag. 10.

(*c*) *Ibid.* Pag. 13 & suivantes.

» 60.e degré : les *Tartares* qui sont au 55.e
» degré, le long du *Volga*, sont grossiers,
» stupides & brutaux; ils ressemblent aux Tonguses, qui n'ont comme eux presque aucune idée de Religion ; ils ne veulent pour femmes que des filles qui aient eu commerce avec d'autres hommes.

Etendue de la Tartarie. Description des peuples qui l'habitent, & des *Calmuques* en particulier.

» La nation *Tartare*, prise en général, » occupe des pays immenses en Asie ; elle est » répandue dans toute l'étendue de terre, » qui est depuis la *Russie* jusqu'à *Kamtschaka*, » c'est-à-dire, dans un espace de onze à douze » cents lieues en longueur sur plus de sept » cent cinquante, ce qui fait un terrein » plus de vingt fois plus grand que la » France......

» Tous ces peuples ont le haut du visage » fort large & ridé, même dans leur jeunesse, » le né court & gros, les yeux petits & enfoncés, les joues fort élevées, le bas du » visage étroit, le menton long & avancé, » la mâchoire supérieure enfoncée, les dents » longues & séparées, les sourcils gros qui » leur couvrent les yeux, les paupieres » épaisses, la face plate, le tein bazanné & » olivâtre, les cheveux noirs. Ils sont de » stature médiocre, mais très-forts & robustes. Ils n'ont que peu de barbe, & elle

» elle est par petits épis comme celle des » Chinois ; ils ont les cuisses grosses, les » jambes courtes : les plus laids de tous sont » les *Calmuques*, dont l'aspect a quelque chose » d'effroyable. Ils sont tous errans & vaga- » bonds, habitans sous des tentes de toile, » de feutres, de peaux ; ils mangent de la » chair de cheval & de chameau, &c. crue » ou un peu mortifiée dessous la selle de leurs » chevaux ; ils mangent aussi du poisson des- » séché au soleil ; leur boisson la plus ordi- » naire est du lait de jument fermenté avec » de la farine de millet ; ils ont presque tous » la tête rasée, à l'exception d'un toupet » qu'ils laissent croître assez pour en faire » une tresse de chaque côté du visage...... Les » femmes y sont aussi laides que les hommes, » portent leurs cheveux, elles les tressent & » y attachent de petites plaques de cuivre & » d'autres ornemens de cette espece.

» La plupart de ces peuples n'ont aucune » religion, aucune retenue dans leurs mœurs, » aucune décence ; ils sont tous voleurs, & » ceux de Dagestan qui sont voisins des pays » policés, font un grand commerce d'esclaves » & d'hommes qu'ils enlevent par force pour » les vendre ensuite aux Turcs & aux Per- » sans ; leur principale richesse consiste en

» chevaux ; il y en a peut-être plus en Tar-
» tarie qu'en aucun autre pays du monde. Ces
» peuples se font une habitude de vivre avec
» leurs chevaux, ils s'en occupent conti-
» nuellement, ils les dressent avec tant d'a-
» dresse, & les exercent si souvent, qu'il
» semble que ces animaux n'aient qu'un
» même esprit avec ceux qui les manient ;
» car, non-seulement ils obéissent parfaite-
» ment au moindre mouvement de la bride,
» mais ils sentent, pour ainsi dire, l'in-
» tention & la pensée de celui qui les
» monte.......

Les traits s'adoucissent à mesure qu'on avance vers l'orient, & les mœurs se policent ; des *Tartares Mongoux*.

(*a*) » A mesure qu'on avance vers l'Orient
» dans la Tartarie indépendante, les traits
» des Tartares se radoucissent un peu ; mais
» les caractères essentiels à leur race restent
» toujours, & enfin les *Tartares Mongoux*
» qui ont conquis la Chine, & qui de tous
» ces peuples étoient les plus policés, sont
» encore aujourd'hui ceux qui sont les moins
„ laids & les moins mal-faits ; ils ont ce-
„ pendant, comme tous les autres, les yeux
„ petits, le visage large & plat, peu de
„ barbe, mais toujours noire ou rousse, le

(*a*) *Ibid.* Pag. 17.

„ nez écrasé & court, le teint basané, mais „ moins olivâtre......

(*a*) „ Ce sang *Tartare* s'est mêlé d'un côté „ avec les Chinois, & de l'autre avec les „ *Russes orientaux*, & ce mêlange n'a pas fait „ disparoître en entier les traits de cette race; „ car il y a parmi les Moscovites beaucoup „ de visages Tartares, & quoiqu'en général „ cette nation soit de même sang que les „ autres nations Européennes, on y trouve „ cependant beaucoup d'individus qui ont la „ forme du corps carrée, les cuisses grosses & „ les jambes courtes commes les Tartares; mais „ les Chinois ne sont pas, à beaucoup près, „ aussi différens des Tartares que le sont les „ Moscovites; il n'est pas même sûr qu'ils „ soient d'une autre race.......

Mêlanges des *Tartares* avec les *Chinois* & les *Russes*; ses effets.

(*b*) „ Le Pere Parenin, qui, comme l'on „ sait, a demeuré si long-temps à la *Chine*, „ & en a si bien observé les peuples & les „ moeurs, dit que les voisins des *Chinois* du „ côté de l'occident, depuis le *Thibet*, en „ allant au nord jusqu'à *Chamo*, semblent „ être differens des Chinois par les mœurs, „ par le langage, par les traits du visage,

Des *Chinois*, depuis *le Thibet* jusqu'à *Chamo*, & jusqu'au quarante-huitieme degré de latitude; raison de leurs différences, suivant les Chinois.

(*a*) *Ibid.* Pag. 20 & suivantes.
(*b*) *Ibid.* Pag. 26.

„ & par la configuration extérieure ; que „ ce font gens ignorans, groffiers, fai- „ néans, défaut rare parmi les Chinois ; que „ quand il vient quelqu'un de ces Tartares à „ *Pekin*, & qu'on demande aux Chinois la „ raifon de cette différence, ils difent que „ cela vient de l'eau & de la terre, c'eft-à-dire „ de la nature du pays qui opere ce change- „ ment fur les corps & même fur l'efprit des „ habitans. Il ajoute que cela paroît encore „ plus vrai à la Chine, que dans tous les au- „ tres pays qu'il ait vus, & qu'il fe fouvient „ qu'ayant fuivi l'Empereur jufqu'au 48e „ degré de latitude nord de la Tartarie, il y „ trouva des Chinois de Nanquin qui s'y étoient „ établis, & que leurs enfans étoient devenus „ de vrais Mongoux ayant la tête renfoncée „ dans les épaules, les jambes cagneufes, & „ dans tout l'air une groffiereté & une mal- „ propreté qui rebutoit......

Reffemblance des *Japonois* & des *Chinois*.

(*a*) „ Les *Japonois* font affez femblables „ aux *Chinois*, pour qu'on puiffe les regarder „ comme ne faifant qu'une feule & même race „ d'hommes. Ils font feulement plus jaunes „ & plus bruns, parce qu'ils habitent un cli- „ mat plus méridional...... "

(*a*) *Ibid.* Pag. 27.

(*a*) » Tous les peuples qui habitent entre le » le 20 & le 30 ou 35[e] degré de latitude » nord, dans l'ancien continent, depuis » l'Empire du Mogol jusqu'en Barbarie, & » même depuis le Gange jusqu'aux côtes oc- » cidentales du Royaume de Maroc, ne sont » donc pas fort différens les uns des autres, » si on n'excepte les variétés particulieres » occasionnées par le mêlange d'autres peu- » ples plus septentrionnaux qui ont conquis » ou peuplé quelques-unes de ces vastes » contrées. Cette étendue de terre sous les » mêmes paralleles, est d'environ deux mille » lieues; les hommes en général y sont bruns » & basanés, mais ils sont en même temps » assez beaux & assez bienfaits.

Des peuples qui habitent dans l'ancien continent entre le vingt & le trente-cinquieme degré de latitude.

» Si nous examinons maintenant ceux qui » habitent sous un climat plus tempéré, » nous trouverons que les Habitans des Pro- » vinces septentrionales du Mogol & de la » Perse, les *Arméniens*, les *Turcs*, les *Géor-* » *giens*, les *Mingreliens*, les *Circassiens*, les » *Grecs* & tous les autres peuples de l'Europe » sont les hommes les plus beaux, les plus » blancs, & les mieux faits de toute la terre;

Des *Mogols*, des *Arméniens*, des *Turcs*, des *Géorgiens*, des *Mingreliens*, des *Circassiens*, des *Cachemeriens*, peuples les plus beaux de la terre.

Ressemblances à une grande distance, même degré de latitude.

(*a*) *Ibid.* Pag. 92 & suivantes.

» & que, *quoiqu'il y ait fort loin de Cache-» mire en Espagne, ou de la Circassie en France, » il ne laisse pas d'y avoir une singuliere res-» semblance entre ces peuples si éloignés les uns » des autres, mais situés à une égale distance » de l'équateur.* Les Cachemeriens, dit Ber-» nier, sont renommés pour la beauté.... Les » femmes sur-tout sont très-belles : aussi la » plupart des étrangers nouveaux venus à la » Cour du Mogol, se fournissent de femmes » Cachemeriennes, afin d'avoir des enfans » qui soient plus blancs que les Indiens, & » qui puissent passer pour de vrais Mo-» gols.

Des *Géorgiens* en particulier, & sur-tout des femmes; leur beauté.

» Le sang de *Géorgie* est encore plus beau » que celui de *Cachemerie*. On ne trouve pas » pas un laid visage dans ce pays, & la Na-» ture a répandu sur la plupart des femmes » des graces qu'on ne voit pas ailleurs; elles » sont grandes & bien faites, extrêmement » déliées jusqu'à la ceinture, elles ont un vi-» sage charmant; les hommes sont aussi fort » beaux; ils ont naturellement de l'esprit, & » ils seroient capables des sciences & des arts; » mais leur mauvaise éducation les rend très-» ignorans & très-vicieux; il n'y a peut-être » pas un pays au monde où le libertinage &

» l'ivrognerie soient à un aussi haut point
» qu'en Géorgie..... «

Remontons aux *Arabes*, qui habitent, suivant que nous l'avons observé d'après M. de Buffon, le pays le plus ancien de la terre.

Des *Arabes*, peuple le plus ancien. Ils sont restés dans l'indépendance, & ne se mêlent point.

» (a) Les peuples de la Perse, de la Tartarie, de l'Arabie, de l'Egypte, & de toute » la Barbarie peuvent être regardés comme » une même nation, qui, dans le temps de » Mahomet & de ses Successeurs, s'est extrêmement étendue, a envahi des pays immenses, & s'est prodigieusement mêlée avec » les peuples naturels de tous ces pays. Les » Persans, les Turcs & les Maures sont policés jusqu'à un certain point; mais les Arabes » sont demeurés, pour la plupart, dans un » état d'indépendance qui suppose le mépris des loix; ils vivent comme les Tartares, sans regle, sans police, & presque » sans société..... Ces peuples sont fort endurcis au travail; ils accoutument aussi » leurs chevaux à la plus grande fatigue; ils » ne leurs donnent à boire & à manger qu'une » seule fois en vingt-quatre heures; aussi ces » chevaux sont-ils très-maigres; mais en » même temps ils sont très-prompts à la course,

(a) *Ibid.* Pag. 78 & suivantes.

» & pour ainsi dire infatigables...... Ils ont » des troupeaux de chameaux, de moutons, » de chevres qu'ils menent paître çà & là » dans les lieux où ils trouvent de l'herbe; » ils y plantent leurs tentes qui sont faites de » poil de chevres, & ils y demeurent avec » leurs femmes & leurs enfans, jusqu'à ce que » l'herbe soit mangée; après quoi ils décam» pent, pour en aller chercher ailleurs «.

Descendus *d'Ismael*; ressemblance de leur vie à celle des Patriarches.

Remarquez que cette vie ressemble au tableau que la Genese nous présente de la vie des Patriarches, & en effet les Arabes descendent, selon Joseph, d'Ismaël fils d'Abraham (*a*). Les Juifs menerent à peu-près la même vie jusqu'à leur établissement dans la Palestine.

Ουτοι πᾶσαν τὴν ἀπ' Εὐφράτȣ κ̀ καθήκȣσαν πρὸς τὴν ἐρυθρὰν θάλασσαν κατοικȣ̃σι, Ναβατηνὴν τὴν χώραν ὀνομάσαντες. Εἰσὶ δέ ȣ̃τοι οἱ των Αραβων ἔθνος, κ̀ τας φύλας ἀπ' αυτῶν καλȣ̃σι, διὰ τὴν ἀρετὴν αὐτῶν, κ̀ διὰ τὸ Αβράμȣ ἀξίωμα. Joseph, antiquit. Sud. Liv. 1, chap. 13.

» Les descendans d'Ismael » habiterent tout le pays qui » s'étend depuis l'Euphrate » jusqu'à la mer Rouge, » qu'ils nommerent *Nabatie* » (du nom de l'un des » douze enfans d'Ismaël): » c'est d'eux que viennent » les *Arabes*; & leurs des» cendans ont conservé le » nom de *Nabathéens*, à » cause de leur vertu, & de la gloire, qu'Abraham s'étoit » acquise. « C'est dans le même pays que la Genese, chap. 25, ℣. 13, 14, & 15, place les douze enfans d'Ismaël.

Ne peut-on pas tirer de ces faits une conséquence? Si le changement de climat, la nourriture, le genre de vie, &c. peuvent produire les altérations que nous appercevons dans les différentes races des hommes, comme je me flatte de le démontrer, ceux dans lesquels ces altérations sont moins fortes ont sans doute continué d'habiter les climats les plus anciens, ou au moins des pays qui se trouvoient à une distance de l'Equateur égale à celle des terres anciennement habitées; par conséquent les *Chinois*, les *Indiens*, & les autres peuples chez lesquels cette altération est plus sensible, ne sont pas les plus anciens peuples de la terre.

Conséquence qui résulte de ces faits contre la prétendue antiquité des *Chinois*, des *Indiens*, &c.

» (*a*) Avec une maniere de vivre aussi » dure & une nourriture aussi simple, les » *Arabes* ne laissent pas d'être très-robustes & » très-forts; ils sont même d'un assez grande » taille & assez bien faits; mais ils ont le

Suite de la description des *Arabes*: leur maniere de vivre, leur teint.

Et fuit eum eo qui crevit & moratus est in solitudine, factusque est juvenis sagittarius.
Habitavitque in deserto Pharan, & accepit illi mater sua uxorem de terra Egypti. Genese, chap. 21, ℣. 20 & 21.

» Dieu l'assista, & il » crut & demeura dans le » désert, & fut adroit à tirer » de l'arc.
» Et il habita dans le désert de Pharam, & sa » mere lui fit épouser une » femme Egyptienne «.

(*a*) *Ibid.* Pag. 80.

» visage & le corps brûlé de l'ardeur du soleil ; » car la plupart vont tout nuds, ou ne portent » qu'une mauvaise chemise (*a*). Ceux des côtes » de l'*Arabie-Heureuse* & de l'Isle de *Socotora* » sont plus petits, ils ont le teint couleur de » cendre, ou fort basané, & ils ressemblent » pour la plupart aux *Abissins*.....

Les femmes *Arabes* sont belles ; coutumes ridicules des femmes du peuple, qui les défigurent.

» (*b*) Les Princesses & Dames Arabes, dit » un autre Voyageur, qu'on m'a montré par » le coin d'une tente, m'ont paru fort belles » & bien faites. On peut juger par celles-ci, » & par ce qu'on m'en a dit, que les autres » ne le sont guere moins.... «

Quant aux femmes du peuple, il est impossible de connoître leur beauté, non-seulement parce qu'elles sont perpétuellement exposées au soleil ; mais encore parce qu'elles se défigurent par leurs modes ridicules.

(*a*) Joseph les fait descendre des enfans *d'Abraham* & de *Cetura* : τούτοις ἅπασι, καὶ υἱωνοῖς Ἀβραάμος ἀποικιῶν στόλους μηχανᾶσθαι, καὶ τὴν τρογλοδῦτιν καταλαμβάνουσι, καὶ τῆς εὐδαίμονος Ἀραβίας ὅσον ἐπὶ τὴν ἐρυθρὰν θάλασσαν καθήκει· *Abraham ordonna à tous ses enfans & petits enfans, de fonder des colonies, c'est l'origine des Troglodites & des peuples qui habitent l'Arabie-Heureuse sur les bords de la mer Rouge.* Joseph, ant. Sud. Liv. 1, chap. 16.

(*b*) M. de Buffon. *Ibid.* Pag. 81 & 82.

.... » Ces femmes se piquent avec des aiguilles, & mettent pardessus de la poudre » à canon mêlée avec du fiel de bœuf qui » pénetre la peau & les rend livides pour le » reste de leur vie.....

» Laboulaye dit que les femmes des Arabes » au désert ont les mains, les levres & le menton peints de bleu, que la plupart ont des » anneaux d'or ou d'argent au nez de trois » pouces de diametre, qu'elles sont laides, » parce qu'elles sont perpétuellement au soleil; *mais qu'elles naissent blanches, que les » jeunes filles sont très-agréables, qu'elles chantent sans cesse, & que leur chant n'est pas » triste, comme celui des Turcs ou des Persanes, » mais qu'il est bien plus étrange, parce qu'elles » poussent leur haleine de toute leur force, & » qu'elles articulent extrêmement vîte* «.

Quittons ce détail de coutumes absurdes, pour arriver à la différence la plus marquée qui se trouve dans l'espèce humaine, celle des Negres.

Negres de l'Afrique Méridionale.

M. de Buffon parcourt les différentes espècs d'hommes de l'*Asie* & de l'*Afrique Septentrionale;* nous y reviendrons dans un moment : il passe ensuite à la partie *Méridionale* de l'Afrique, qui est proprement la partie des Negres.

Autant de variétés dans les Noirs que dans les Blancs. Division générale en *Negres* & en *Maures* ou *Caffres*.

» Il paroît d'abord, dit-il (*a*), en rassem-
» blant les témoignages des Voyageurs, qu'il
» y a autant de variété dans la race des Noirs
» que dans celles des Blancs. Les Noirs ont
» comme les Blancs leurs Tartares & leurs
» Circassiens. Ceux de *Guinée* sont extrême-
» ment laids, & ont une odeur insupportable;
» ceux de *Sofala* & de *Mosambique* sont beaux,
» & n'ont aucune mauvaise odeur. Il est donc
» nécessaire de diviser les Noirs en différentes
» races, & il me semble qu'on peut les réduire
» à deux principales, celle des *Negres*, &
» celle des *Caffres;* dans la premiere, je com-
» prends les Noirs de *Nubie*, du *Sénégal*, du
» *Cap-Verd*, de *Gambie*, de *Serra-Liona*, de la
» *Côte des Dents*, de la *Côte d'Or*, de celle
» de *Juda*, de *Benin*, de *Gabaon*, de *Low-*
» *sango*, de *Congo*, d'*Angola* & de *Benguela*,
» jusqu'au *Cap-Negre;* Dans la seconde, je
» mets les peuples qui sont au delà du *Cap-*
» *Negre* jusqu'à la pointe de l'Afrique, où ils
» prennent le nom d'*Hottentots*, & aussi tous
» les peuples de la Côte Orientale de l'A-
» frique, comme ceux de la terre de *Natal* &
» de *Sofala*, de *Monomotapa*, de *Mosambique*,
» de *Melinde;* les Noirs de *Madagascar* & les

(*a*) *Ibid.* pag. 12[illegible] & suivantes.

» Isles voisines seront aussi des *Caffres*, & non » pas des *Negres*. Ces deux espéces d'hommes » noirs se ressemblent plus par la couleur que » par les traits du visage, leurs cheveux, leur » peau, l'odeur de leurs corps, leurs mœurs » & leur naturel sont aussi très-différens.

» Ensuite, en examinant en particulier les » différens peuples qui composent chacune » des races noires, nous y trouvons autant de » variétés que dans les races blanches, & nous » y trouvons toutes les nuances du brun au » blanc..... «

M. de Buffon distingue les *Negres* des *Maures* ou *Caffres*, par le climat qu'ils habitent dans la partie Méridionale de l'Afrique. Distinction des uns & des autres par le climat qu'ils habitent.

» Tous ceux qui sont au delà du tro- » pique depuis la Mer Rouge jusqu'à l'Océan, » sur une largeur d'environ 100 à 150 lieues, » sont des espèces de *Maures*, mais si basan- » nés qu'ils paroissent presque tout noirs; les » hommes sur-tout sont extrêmement bruns; » les femmes sont un peu plus blanches, bien » faites & assez belles. Il y a parmi ces *Maures* » une grande quantité de Mulâtres qui sont » encore plus noirs qu'eux, parce qu'ils ont » pour meres des Négresses que les Maures » achettent, & desquelles ils ne laissent pas » d'avoir beaucoup d'enfans.

Portion du globe, départie aux *Negres*, environ 18 à 20 degrés de latitude des deux côtés de l'équateur.

» Au delà de cette étendue de terrein, depuis le 17 ou 18e degré de latitude nord & » aux mêmes paralleles, on trouve les *Negres* » du *Sénégal* & ceux de la *Nubie*, les uns sur » la *Mer Océane*, & les autres sur la *Mer Rouge*; » & ensuite tous les peuples de l'Afrique qui » habitent depuis le 18.e degré de latitude » nord, jusqu'au 18e degré de latitude sud, » sont noirs, à l'exception des *Ethiopiens* ou » *Abissins*. Il paroît donc que la portion du » globe, qui est départie par la Nature à » cette race d'hommes, est une étendue de » terrein parallele à l'équateur d'environ neuf » cents lieues de largeur, sur une longueur » beaucoup plus grande, sur-tout au nord de » l'équateur; & au delà de 18 ou 20 degrés » de latitude sud, les hommes ne sont plus » Negres, comme nous le dirons en parlant » des *Caffres* & des *Hottentots*.

Des *Ethiopiens* provenus des *Arabes* & des *Nubiens*.

» On a été long-temps dans l'erreur au » sujet de la couleur des traits du visage des » *Ethiopiens*, parce qu'on les a confondus avec » les *Nubiens* leurs voisins, qui sont cependant d'une race différente. *Marmol* (*a*) dit » que les Ethiopiens sont absolument noirs,

(*a*) Voyage d'Afrique de *Marmol*. Tom. 3, pag. 68 & 69.

„ qu'ils ont le visage large & le nez plat (*a*); „ les Hollandois disent la même chose : cependant la vérité est qu'ils sont différens „ des *Nubiens* par la couleur & par les traits. „ La couleur naturelle des *Ethiopiens* est brune „ ou olivâtre, comme celle des *Arabes méridionaux* desquels ils ont probablement tiré „ leur origine; ils ont la taille haute, les „ traits du visage bien marqués, les yeux „ bien fendus, le nez bien fait, les levres „ petites & les dents blanches; au lieu que „ les habitans de la *Nubie* ont le nez écrasé, „ les levres grosses & épaisses, le visage fort „ noir. Ces Nubiens, aussi bien que les *Barberins* leurs voisins du côté de l'occident, „ sont des especes de Negres assez semblables „ à ceux du Sénégal.

Des *Juifs*; s'il est vrai qu'ils soient tous *basanés*.

Ces Ethiopiens provenus des Arabes, nous ramenent encore aux *Juifs*.

„ On a prétendu (dit M. de Buffon (*b*)), „ que les Juifs qui tous sortent originairement de Sirie & de Palestine, ont encore „ aujourd'hui le teint brun comme ils l'avoient autrefois; mais, comme le remarque

(*a*) *Voyez* le Recueil des Voyages de la Compagnie des Indiens de Hollande. Tom. 4, pag. 33.

(*b*) *Ibid.* Pag. 103.

„ fort bien *Miſſon*, c'eſt une erreur de dire „ que tous les Juifs ſont baſanés; cela n'eſt „ vrai que des Juifs Portugais. Ces gens-là „ ſe mariant toujours les uns avec les autres, „ les enfans reſſemblent à leurs pere & mere, „ & le teint brun, ſe perpétue auſſi avec peu „ de diminution par-tout où ils habitent, „ même dans les pays du Nord; mais les Juifs „ Allemands, comme, par exemple, ceux de „ Prague, n'ont pas le teint plus baſané que „ les autres Allemands (*a*) ".

La couleur ſe conſerve plus long-temps par le défaut de mêlange.

Ceci ſemble renfermer une contradiction. Les Juifs Allemands ſe mêlangent-ils avec les autres nations plus que les autres? Non ſans doute. Ne dites donc pas que le teint brun ſe perpétue même dans les pays du Nord, au moyen du défaut de mêlange des races; mais dites ſeulement qu'il ſe conſerve plus long-temps.

Effet du mêlange ſenſible dans les *Perſes*; des *Guebres* ou anciens Perſes qui ne ſe mêlent pas.

La *Perſe* vous offre à la fois les effets du mêlange des races & de cette perpétuité de reſſemblance lorſqu'il n'y a aucun mêlange (*b*). „ *Xenophon*, en parlant des *Perſans*, dit qu'ils „ étoient la plupart gros & gras. *Marcellin*

(*a*) *Voyez* les Voyages de *Miſſon*, 1717, tom. 1, pag. 225.

(*b*) *Ibid.* Pag. 75.

„ dit

„ dit au contraire, que, de ſon temps, ils „ étoient maigres & ſecs: *Olearius* qui fait „ cette remarque, ajoute, qu'ils ſont aujour- „ d'hui comme du temps de ce dernier Au- „ teur, maigres & ſecs; mais qu'ils ne laiſ- „ ſent pas d'être forts & robuſtes: ſelon lui, „ ils ont le teint olivâtre, les cheveux noirs, „ le nez aquilin (a): *Le ſang de Perſe*, dit „ Chardin, *eſt naturellement groſſier; cela ſe* „ *voit aux Guebres qui ſont le reſte des anciens* „ *Perſans; ils ſont laids, mal-faits, peſans,* „ *ayant la peau rude & le teint coloré; cela ſe* „ *voit auſſi dans les Provinces les plus proches* „ *de l'Inde, où les Habitans ne ſont guere moins* „ *mal-faits que les Guebres, parce qu'ils ne* „ *s'allient qu'entre eux;* mais dans le reſte du „ Royaume, le ſang Perſan eſt préſentement „ devenu fort beau, par le mêlange du ſang „ Géorgien & Circaſſien. Ce ſont les deux „ nations du monde où la Nature forme les „ plus belles perſonnes: auſſi n'y a-t-il au- „ cun homme de qualité en Perſe qui ne ſoit „ né d'une Géorgienne ou d'une Circaſſienne. „ Le Roi lui-même eſt ordinairement Géor- „ gien ou Circaſſien du côté maternel; &

(a) *Voyez* le Voyage d'*Olearius*. Paris 1656. Tom. 1, pag. 501.

„ comme il y a un grand nombre d'années „ que ce mêlange a commencé de se faire, „ le sexe féminin est embelli comme l'autre, & „ les Persannes sont devenues fort belles & fort „ bien faites, quoique ce ne soit pas au point „ des Géorgiennes. Pour les hommes, ils sont „ communément hauts, droits, vermeils, „ vigoureux, de bon air & de belle appa- „ rence. La bonne température de leur climat, „ & la sobriété dans laquelle on les éleve, ne „ contribuent pas peu à leur beauté corpo- „ relle....... "

Variétés parmi les *Indiens*.

Je ne m'arrêterai pas à toutes les variétés que les Indes nous présentent : fixons-nous aux principales.

Des Habitans de *Java* & des *Sumatra*, des *Chacr-las* & des *Bedas*.

(*a*) » Les Habitans de *Java* ressemblent » beaucoup aux Tartares & aux Chinois, » tandis que les *Malais* & les peuples de *Sumatra* & des petites isles voisines en diffé- » rent par les traits & par la forme du corps, « ce qui a pu arriver très-naturellement ; car » la presqu'isle de *Malaca* & les isles de *Sumatra* & de *Java*, aussi-bien que toutes les » autres isles de *l'Archipel Indien*, doivent » avoir été peuplées par les nations des » continens voisins, & par les Européens qui » s'y sont habitués depuis plus de 250 ans ;

(*a*) *Ibid.* Pag. 41 & suivantes.

» ce qui fait qu'on y doit trouver une grande » variété dans les hommes, soit pour les traits » du visage & la couleur de la peau, soit » pour la forme du corps & la proportion » des membres : *par exemple, il y a dans » cette isle de JAVA une nation qu'on ap» pelle Chacrelats, qui est toute différente, non» seulement des autres Habitans, mais de tous » les autres Indiens. Ces CHACRELATS sont » blancs & blonds ; ils ont les yeux foibles, & » ne peuvent supporter le grand jour ; au con» traire, ils voient bien la nuit, & le jour ils » vont les yeux baissés & presque fermés*....... « On trouve des hommes semblables dans l'isle de *Ceylan ;* on les nomme *Bedas*. M. de Buffon conjecture ici (*a*), » qu'ils pourroient être » de race Européenne, d'autant plus que ces » hommes blancs sont en très-petit nombre. » Il est très-possible que quelques hommes & » quelques femmes Européennes aient été » abandonnés autrefois dans ces isles, ou » qu'ils y aient abordé dans un naufrage, & » que, dans la crainte d'être maltraités des » Naturels du pays, ils soient demeurés eux » & leurs descendans dans les bois & dans les » lieux les plus escarpés des montagnes où

(*a*) Histoire Naturelle. *Ibid.* Pag. 66 & 67.

» ils continuent de mener la vie de ſauvages
» qui peut être a ſes douceurs lorſqu'on y eſt
» accoutumé.

Des Habitans des *Moluques*.

(*a*) » Selon *Mandelſlo*, les hommes des
» *Moluques* ſont plus noirs que baſanés, &
» les femmes le ſont moins; ils ont tous les
» cheveux noirs & liſſes, les yeux gros,
» les ſourcils & les paupieres larges, le corps
» fort & robuſte; ils ſont adroits & agiles; ils
» vivent long-temps, quoique leurs cheveux
» deviennent blancs de bonne heure.....

De ceux des *Manilles* & des *Philippines*, peuple le plus mêlé de l'Univers; des *hommes à queue* & des *Manghiens*.

(*b*) » Si l'on remonte vers le Nord, on
» trouve *Manilles* & les autres *Iſles Philip-*
» *pines*, dont le peuple eſt le plus mêlé de
» l'Univers, par les alliances qu'ont faites
» enſemble les Eſpagnols, les Indiens, les
» Chinois, les Malabres, les Noirs, &c.
» Ces Noirs qui vivent dans les rochers &
» les bois de cette iſle different entiérement
» des autres Habitans; *quelques-uns ont les*
» *cheveux crépus comme les Negres d'Angola*,
» les autres les ont longs: la couleur de leur
» viſage eſt comme celle des autres Negres,
» quelques-uns ſont un peu moins noirs: *on*
» *en a vu pluſieurs parmi eux qui avoient des*

(*a*) Hiſtoire Naturelle. *Ibid.* Pag. 42 & 43.
(*b*) M. de Buffon. Tom, 5, pag. 44 & ſuivantes.

» *queues longues de quatre à cinq pouces, comme* » *les Insulaires dont parle Ptolomée* (*a*). Ce » Voyageur ajoute que des Jésuites très- » dignes de foi lui ont assûré que dans l'isle » de *Mindoro*, voisine de *Manille*, il y a une » race d'homme appelée *Manghiens*, qui ont » tous des queues de quatre à cinq pouces de » longueur, & même quelques-uns de ces » hommes à queues avoit embrassé la foi Ca- » tholique (*b*), & que ces *Manghiens* ont le » teint olivâtre & les cheveux longs (*c*).

Des Habitans de *Formose* & de *Lambry*, suite des hommes à queue; incertitude sur les faits.

» Au nord de *Manille*, on trouve l'isle *For-* » *mose*..... C'est dans cette isle où *Struys* dit » avoir vu de ses propres yeux un homme qui » avoit une queue longue d'un pied, toute » couverte d'un poil roux, & fort semblable » à celle d'un bœuf; cet homme à queue » assûroit que ce défaut, si c'en étoit un, » venoit du climat, & que tous ceux de la » partie méridionale de cette isle avoient des » queues comme lui. Je ne sais si ce que dit » *Struys* des habitans de cette isle mérite » une entiere confiance, & sur-tout si ce » dernier fait est vrai; il me paroît au moins

(*a*) *Voyez* les Voyages de *Gemelli-Careri*. Paris 1719, Tom. 5, pag. 68.

(*b*) Voyez. *Ibid.* Tom. 5, pag. 92.

(*c*) Voyez. *Ibid.* Pag. 298.

» Japonois les ont noires par l'ufage du » betel ; que les hommes ne font pas d'une » grande taille, mais qu'ils ont en groffeur ce » qui leur manque en grandeur, qu'ils font » communément vigoureux, infatigables, » bons foldats, & adroits. Les Voyageurs » Hollandois ne s'accordent pas avec ceux » que je viens de citer au fujet des Habitans » de Formofe : *Mandello* auffi-bien que ceux » dont les relations ont été publiées dans le » Recueil des Voyages qui ont fervi à l'éta- » bliffement de la Compagnie des Indes de » Hollande, difent que ces Infulaires font » fort grands, & beaucoup plus hauts de » taille que les Européens, que la couleur de » leur peau eft entre le blanc & le noir, ou » d'un brun tirant fur le noir ; qu'ils ont le » corps velu ; que les femmes y font de pe- » tite taille, mais qu'elles font robuftes, » graffes & bienfaites : *la plupart des Ecri-* » *vains qui ont parlé de l'ifle de Formofe n'ont* » *donc fait aucune mention de ces hommes à* » *queues*, & ils different beaucoup dans la » defcription qu'ils donnent de la forme & » des traits de ces Infulaires.... «

Paffons à l'efpece qui femble le plus dégra- der l'humanité : „ On ne connoît guere (dit

Peuples de l'intérieur de *l'Afrique* peu connus.

„ M. de Buffon (*a*)) les peuples qui habitent „ les côtes & l'intérieur de l'Afrique, que depuis le *Cap Negre* jufqu'au Cap *des Voltes*, „ ce qui fait une étendue d'environ quatre cents „ lieues : on fait feulement que ces hommes „ font beaucoup moins noirs que les autres „ Negres, & ils reffemblent affez aux *Hottentots*, defquels ils font voifins du côté du „ midi.

Des *Hottentots.*

(*a*) „ *Les Hottentots au contraire font bien* „ *connus*, & prefque tous les Voyageurs en „ ont parlé : ce ne font pas des *Negres*, mais „ des *Caffres*, qui ne feroient que bafanés, „ s'ils ne fe noirciffoient la peau avec des „ graiffes & des couleurs. *M. Kolbe* qui a fait „ une defcription fi exacte de ces peuples, les „ regarde cependant comme des Negres; il „ affûre qu'ils ont tous les cheveux courts, „ noirs, frifés & laineux comme ceux des „ *Negres*, & qu'il n'a jamais vu un feul *Hottentot* avec des cheveux longs. Cela feul ne „ fuffit pas, ce me femble, pour qu'on doive „ les regarder comme des vrais Negres. D'abord, ils en different abfolument pour la „ couleur. *M. Kolbe* dit qu'ils font de couleur d'olive, & jamais noirs, quelque peine

(*a*) Hiftoire Naturelle, pag. 148 & fuivantes.

„ qu'ils se donnent pour le devenir ; ensuite „ il me paroît difficile de prononcer sur leurs „ cheveux, puisqu'ils ne se les peignent ni ne „ les lavent jamais, qu'ils les frottent tous „ les jours d'une très-grande quantité de „ graisse & de suie mêlée ensemble, & qu'il „ s'y amasse tant de poussiere & d'ordure, que „ se collant les uns aux autres, ils ressemblent „ à la toison d'un mouton noir remplie de „ crotte. D'ailleurs, leur naturel est différent „ de celui des Negres ; ceux-ci aiment la pro„ preté, sont sédentaires, & s'accoutument „ aisément au joug de la servitude ; les *Hot-* „ *tentots*, au contraire, sont de la plus affreuse „ malpropreté ; ils sont errans, indépendans, „ & très-jaloux de leur liberté : ces diffé„ rences sont, comme l'on voit, plus que „ suffisantes, pour qu'on doive les regarder „ comme différens des Negres...... «

Voici une singularité plus remarquable.

Singularité particuliere aux *Hottentottes*, &, dit-on, aux femmes *Egyptiennes*.

(*a*) „ Ces *Hottentots* sont des especes de „ Sauvages fort extraordinaires ; les femmes „ sur-tout, qui sont beaucoup plus petites que „ les hommes, ont une espece d'excroissance „ ou de peau dure & large qui leur croît au „ dessus de l'os pubis, & qui descend jusqu'au

(*a*) *Ibid.* Pag. 152 & 153.

„ milieu des cuiſſes en forme de tablier (*a*).
„ *Tavernier* dit la même choſe des femmes
„ *Egyptiennes*, mais qu'elles ne laiſſent pas
„ croître cette peau, & qu'elles la brûlent
„ avec des fers chaux. Je doute que cela ſoit
„ auſſi vrai des Egyptiennes que des Hotten-
„ tottes; quoi qu'il en ſoit, toutes les femmes
„ naturelles du Cap ſont ſujettes à cette
„ monſtrueuſe difformité qu'elles découvrent
„ à ceux qui ont aſſez de curioſité ou d'in-
„ trépidité pour demander à la voir ou à la
„ toucher..... «

Paſſons à une eſpece plus ſinguliere encore.

Les *Naires de Calicut*, & des hommes à *groſſes jambes*, dits *de la race de S. Thomas*.

„ Les Naires de *Calicut* (dit M. de Buf-
„ fon (*b*)) ſont des militaires qui ſont tous
„ nobles, & qui n'ont d'autre profeſſion que
„ celles des armes : ce ſont des hommes
„ beaux & bienfaits, quoiqu'ils aient le teint
„ de couleur olivâtre. Ils ont la taille éle-
„ vée, ils ſont hardis & courageux, & très-
„ adroits à manier les armes ; ils s'agran-
„ diſſent les oreilles au point qu'elles deſ-
„ cendent juſqu'aux épaules, & quelquefois
„ plus bas....... *Il y a parmi les Naires de*

(*a*) Hiſtoire Naturelle, pag. 148 & ſuivantes.
(*b*) *Ibid.* Tom. 5, pag. 63 & 64.

„ *certains hommes & de certaines femmes qui* „ *ont les jambes aussi grosses que le corps d'un* „ *autre homme ; cette difformité n'est point une* „ *maladie, elle leur vient de naissance : IL Y* „ *EN A QUI N'ONT QU'UNE JAMBE, ET* „ *D'AUTRES QUI LES ONT TOUTES DEUX* „ *DE CETTE GROSSEUR MONSTRUEUSE ;* „ *la peau de ces jambes est dure & rude, comme* „ *une verue ; avec cela ils ne laissent pas d'être* „ *fort dispos.* Cette race d'homme à grosses „ jambes s'est plus multipliée parmi les „ Naires, que dans aucun peuple des Indes : „ *on en trouve* cependant quelques-uns *ail-* „ *leurs, & sur-tout à Ceylan, où l'on dit que* „ *les hommes à grosses jambes sont de la race* „ *de S. Thomas* ".

Telliamede (*a*) n'a pas omis cette singularité ; mais il ajoute que ces hommes à grosses jambes *n'ont aussi qu'une seule main* faite d'une façon *extraordinaire.*

Autres singularités attestées par des Auteurs graves, & par S. Augustin lui-même.

„ Quelques Voyageurs (dit encore M. de „ Buffon (*b*)) font mention d'une nation „ dans la *Guiane*, dont les hommes sont plus „ noirs que tous les autres Indiens...... *Cet* „ *Auteur parle aussi d'une autre nation d'In-*

(*a*) Sixieme journée. Tom. 2, pag. 217.
(*b*) Tom. 5, pag. 200.

„ *diens qui ont le cou ſi court & les épaules ſi* „ *élevées, que leurs yeux paroiſſent être ſur leurs* „ *épaules, & leurs bouches dans leur poi-* „ *trine* (a)".

Saint Auguſtin raconte; dans ſa Cité de Dieu, qu'en voyageant dans l'intérieur de l'Afrique, il a vu des hommes conſtruits de cette maniere; & le Philoſophe Indien, dont le ſyſtême ſuppoſe l'exiſtence d'une multitude de races d'hommes, ne manque pas de s'autoriſer du témoignage de ce Pere: mais M. de Buffon ne penſe pas que cette difformité ſoit naturelle.

Conjecture de M. de Buffon ſur l'origine de ces ſingularités; hommes *Acephales* & *Cynocephales*.

„ Il y a grande apparence (dit-il (b)) que „ ces Sauvages qui ſe plaiſent tant à défigu- „ rer la nature, en applatiſſant, en arrondiſ- „ ſant la tête à leurs enfans, auront auſſi „ imaginé de leur faire rentrer le cou dans les „ épaules; il ne faut, pour donner naiſſance „ à toutes ces bizarreries, que l'idée de les „ rendre, par ces difformités, plus effroyables, „ plus terribles à leurs ennemis. Les Scythes, „ autrefois auſſi ſauvages que le ſont aujour- „ d'hui les Amériquains, avoient apparem- „ ment les mêmes idées qu'ils réaliſoient de

(a) *Voyez* le ſecond tome des Voyages de Coreal, pag. 58 & 59.
(b) *Ibid.*

„ la même façon, & c'eſt ce qui a ſans doute „ donné lieu à ce que les Anciens ont écrit au „ ſujet des hommes *Acephales*, *Cynocephales*, „ &c. " (homme ſans tête, ou à tête de chien.)

Puiſque nous ſommes parvenus à des ſingularités communes aux deux continens, nous ne devons pas omettre l'Hiſtoire du *Maure blanc* qui fut vu à Paris en 1744, dont M. de Voltaire (*a*) & le Philoſophe Indien ont donné la deſcription (*b*). Ce Maure blanc venoit d'Afrique ; mais il y en a de ſemblables en Amérique.

Des *Maures blancs* d'Afrique & d'Amérique.

„ Les peuples que nous venons de décrire „ (dit M. de Buffon (*c*)), ne ſont pas les „ ſeuls habitans de l'Iſthme (de l'Amérique) : „ on trouve parmi eux des hommes très-différens, & quoiqu'ils ſoient en très-petit „ nombre, ils méritent d'être remarqués. Ces „ hommes ſont blancs ; mais ce blanc n'eſt „ point celui des Européens, c'eſt plutôt un „ blanc de lait qui approche beaucoup de la „ couleur du poil d'un cheval blanc ; leur

(*a*) Mélanges de Littérature, d'Hiſtoire ou Philoſophie. Tom. 4.

(*b*) Telliamede, ſixieme journée. Tom. 2, pag. 215 & 162.

(*c*) Hiſtoire Naturelle. Tom. 5, pag. 192 & ſuivantes.

„ peau eſt auſſi toute couverte, plus ou moins, „ d'un eſpece de duvet court & blanchâtre; „ mais qui n'eſt pas ſi épais ſur les joues que „ ſur le front, qu'on n'en puiſſe aiſément diſ- „ tinguer la place : leurs ſourcils ſont d'un „ blanc de lait, mais auſſi bien que leurs che- „ veux qui ſont très-beaux, de la longueur „ de ſept à huit pouces, & demi-friſés. Ces „ Indiens, hommes & femmes, ne ſont pas ſi „ grands que les autres, *& ce qu'ils ont de* „ *très-ſingulier, c'eſt que leurs paupieres ſont* „ *d'une figure oblongue, ou plutôt en forme de* „ *croiſſant, dont les pointes tournent en bas; ils* „ *ont les yeux ſi foibles, qu'ils ne voient preſ-* „ *que pas en plein jour; ils ne peuvent ſup-* „ *porter la lumiere du ſoleil, & ne voient bien* „ *qu'à celle de la lune :* ils ſont d'une com- „ plexion fort délicate, en comparaiſon des „ autres Indiens; ils craignent les exercices „ pénibles; ils dorment pendant le jour, & „ ne ſortent que la nuit, & lorſque la lune „ luit, ils courent dans les endroits les plus „ ſombres des forêts, auſſi vîte que les autres „ peuvent faire le jour, à cela près qu'ils ne „ ſont, ni auſſi robuſtes, ni auſſi vigou- „ reux (*a*) «.

(*a*) Un individu qu'on dit être de cette eſpece, ſe trouve actuellement à Paris, en 1777. C'eſt une fille née en Amé-

Ces blancs sont-ils de race Européenne, comme les *Charclats* de *Java*, & les *Bedas* de

Conjectures sur l'origine de ces *Maures blancs*.

rique, d'un pere & d'une mere Negres, transportés d'Afrique dans le nouveau continent.

Je dis qu'on dit être de cette espece, car nous attendons, pour nous décider sur cette question, que M. de Buffon qui l'a vue & examinée avec son attention ordinaire, & qui, sans doute, n'a parlé des *Maures blancs* que sur des Mémoires exacts, ait publié ses observations ; ce qui est certain, c'est que cet individu ne ressemble presque en rien à ceux dont nous avons inséré ici la description, d'après ce savant Naturaliste. Elle est d'un blanc de chair. On prétend, à la vérité, que le sexe contribue à cette couleur, que les mâles sont du blanc décri par M. de Buffon, que cette fille elle-même étoit de cette blancheur peu de temps après sa naissance, & qu'elle l'a conservée jusqu'à l'âge de quinze ans. On dit que ses yeux sont foibles ; cependant elle supporte aisément la lumiere du jour ; mais elle voit mieux, dit-on, dans l'obscurité que les hommes ordinaires. Quoique petits & assez mal faits, je n'y ai pas remarqué cette forme de croissant dans les paupieres, dont parle M. de Buffon ; ce que les yeux de cette fille ont de plus singulier, est un mouvement horizontal perpétuel qui semble suivre celui du pouls. Au surplus, à la couleur près, la figure est celle d'une Negresse ; une toison blanche & crépue couvre sa tête ; ses sourcils blancs sont à peu près de même nature ; les mains & une partie de l'avant-bras sont couvertes d'une peau très-dure, olivâtre & ridée, plus que celles des plus vieilles femmes, quoiqu'elle n'ait, dit-on, que seize ans. Si tels sont les *Maures blancs*, je pense qu'il est très-évident, à la seule inspection, que ces individus sont une dégradation

Ceylan paroiſſent en être ? Leur couleur réſiſte à cette idée, car ce blanc de lait eſt preſque auſſi oppoſé à la véritable couleur de chair que le noir ; mais les autres obſervations qui ont été faites ſur cette race d'hommes, notamment ſur la prunelle de leurs yeux qui eſt *d'un gris rougeâtre*, comme l'obſerve le Philoſophe Indien & M. de Voltaire (*a*), ne permettent, en aucune maniere, de s'arrêter à cette conjecture : ſont-ils donc une race d'hommes particuliers ?

Qu'ils naiſſent ſouvent d'olivâtres, & même de Negres.

Watſer qui rapporte ces faits, nous apprend (*b*) que ces blancs naiſſent ſouvent de pere & de mere de couleur de cuivre jaune ; il dit qu'il a vu lui-même un de ces enfans qui n'avoit pas encore un an. (*c*)

Que ces blancs ſont des Negres dégénérés ; preuves.

» Ce qui me paroît appuyer cette maniere » de penſer (dit M. de Buffon (*d*)), *c'eſt que*

---

de la race des Negres ; & de cette dégradation même, n'eſt-on pas en droit de conclure que la couleur des Negres ne conſtitue pas une eſpece particuliere qu'elle eſt uniquement l'effet du climat, qui n'opérant pas de même ſur tous les individus, ſans exception, produit cette variété, ce jeu de la nature qu'on nomme *les Maures blancs ?*

(*a*) *Ibid.*

(*b*) M. de Buffon. *Ibid.*

(*c*) *Voyez* les Voyages de Dampiere. Tom. 4, pag. 252.

(*d*) *Ibid.* Pag. 195.

» *parmi*

» *parmi les Negres, il naît aussi des blancs de*
» *pere & de mere noirs.* On trouve la descrip-
» tion de deux de ces Negres blancs dans
» l'Histoire de l'Académie : j'ai vu moi-même
» l'un des deux, & on assûre qu'il s'en trouve
» un assez grand nombre en Afrique parmi
» les autres Negres. Ce que j'en ai vu, indé-
» pendamment de ce qu'en disent les Voya-
» geurs, ne me laisse aucun doute sur leur
» origine. Ces Negres blancs, sont des Ne-
» gres dégénérés de leur race ; ce n'est pas
» une espece d'hommes particuliere & cons-
» tante, ce sont des individus singuliers qui
» ne sont qu'une variété accidentelle ; en un
» mot, ils sont parmi les Negres, ce que
» *Watfer* dit que nos Indiens blancs sont
» parmi les Indiens jaunes...... (*a*) : ce qui
» peut encore faire croire que ces hommes
» blancs ne sont en effet que des individus
» qui ont dégénéré de leur espece, c'est qu'ils
» sont tous beaucoup moins forts & moins
» vigoureux que les autres, & qu'ils ont les
» yeux extrêmement foibles. On trouvera
» ce dernier fait moins extraordinaire, lors-
» qu'on se rappellera que, parmi nous, les
» hommes d'un blond blanc ont ordinaire-

(*a*) Pag. 195.

» ment les yeux foibles. J'ai auſſi remarqué » qu'ils avoient ſouvent l'oreille dure, & on » prétend que les chiens qui ſont abſolument » blancs & ſans aucune tache, ſont ſourds. Je » ne ſais ſi cela eſt généralement vrai ; je » puis ſeulement aſſûrer que j'en ai vu plu- » ſieurs qui l'étoient en effet «.

Des *Géans*. Renvoi.

Je me propoſe de vous parler dans un article particulier des *Géans* qu'on prétend avoir formé une race d'hommes aujourd'hui preſqu'éteinte, & dont il ne reſte que quelques veſtiges, dit-on, dans les *terres Magellaniques*.

Du peu de variété dans les hommes de l'Amérique ; nouvelle preuve de la nouveauté de ce continent.

Obſervons avec M. de Buffon (*a*), qu'en retranchant ce petit nombre d'hommes dégénérés dont je viens de vous parler, & ces Sauvages qui ont eux-mêmes défiguré la nature, » il n'y a, pour ainſi dire, dans tout » le nouveau Monde qu'une ſeule & même » race d'hommes qui ſont tous plus ou » moins baſanés, & à l'exception du nord » de l'Amérique, où il ſe trouve des hommes » ſemblables aux Lappons, & auſſi quelques » hommes à cheveux blonds ſemblables aux » Européens du Nord, *tout le reſte de cette* » *vaſte partie du Monde ne contient que des*

(*a*) *Ibid.* Pag. 207.

» *hommes parmi lesquels il n'y a presque aucune* » *diversité;* au lieu que dans l'ancien conti- » nent nous avons trouvé une prodigieuse » variété dans les différens peuples....... «

Quelle raison assigner de cette différence, que la nouveauté même du continent de l'Amérique, c'est-à-dire, le peu de temps qu'il a commencé d'être habité ?

N°. 3.

Des faits qui démontrent que le continent de l'Amérique est plus nouveau, c'est-à-dire plus nouvellement habité que l'ancien, & de quelques réponses générales aux systêmes de M. de Voltaire & de M. Maillet, sur la multiplicité des races d'hommes.

(*a*) » Tous les Amériquains naturels, (dit » M. de Buffon) étoient & sont encore Sau- » vages, ou presque Sauvages; les *Mexi-* » *quains* & les *Péruviens* étoient si nouvelle- » ment policés, qu'ils ne doivent pas faire » une exception. Quelle que soit donc l'ori- » gine de ces nations sauvages, elle paroît » leur être commune à toutes; tous les Amé- » riquains sortent d'une même souche, & ils » ont conservé jusqu'à présent les caracteres » de leur race, sans grande variation, parce

Observation générale de M. de Buffon.

(*a*) *Ibid.* Pag. 208.

» qu'ils sont tous demeurés sauvages, qu'ils » ont tous vécu à peu près de la même fa- » çon, que leur climat n'est pas à beaucoup » près aussi inégal pour le froid & pour le » chaud que celui de l'ancien continent, & » qu'étant nouvellement établis dans leur » pays, les causes qui produisent des varié- » tés n'ont pu agir assez long-temps pour » opérer des effets bien sensibles «.

Cette proposition que le continent de l'Amérique est nouvellement habité, est appuyée sur des preuves qui ne paroissent pas susceptibles de réplique; réunissons-les en peu de mots.

On rassemble les preuves de la nouveauté du continent de *l'Amérique.*

„ Si ce continent (dit M. de Buffon (*a*)), » est réellement aussi ancien que l'autre; » pourquoi y trouve-t-on si peu d'hommes? » Pourquoi étoient-ils presque tous sauvages » & dispersés? Pourquoi ceux qui s'étoient » réunis en société, les Mexiquains & les Pé- » ruviens ne comptoient-ils que deux ou » trois cents ans depuis le premier homme » qui les avoit rassemblés? Pourquoi igno- » roient-ils encore l'art de transmettre à la

(*a*) Tome VIII, *des animaux communs aux deux continens*, pag. 214 & suivantes, & tom. 5. *Histoire Naturelle de l'homme*, pag. 208 & suivantes.

» postérité les faits par des signes durables, » puisqu'ils avoient déjà trouvé celui de se » communiquer leurs idées, & de s'écrire en » nouant des cordons ? Pourquoi ne s'é- » toient-ils pas soumis les animaux, & ne se » servoient-ils pas du *Lama* & du *Pacos* qui » n'étoient pas comme nos animaux domes- » tiques résidens & dociles ? Leurs arts » étoient naissans comme leur société, leurs » talens imparfaits, leurs idées non dévelop- » pées, leurs organes rudes, & leur langue » barbare. Qu'on jette les yeux sur la liste des » animaux, leurs noms sont presque tous si » difficiles à prononcer qu'il est étonnant » que les Européens aient pris la peine de les » écrire. *Tout semble donc indiquer que les* » *Amériquains étoient des hommes nouveaux, ou,* » *pour mieux dire, des hommes si anciennement* » *dépaysés, qu'ils avoient perdu toute notion,* » *toute idée de ce monde dont ils étoient issus.*
» Tout semble s'accorder pour prouver que » la plus grande partie du continent de l'A- » mérique étoit une terre nouvelle, encore » hors de la main de l'homme, & dans la- » quelle la nature n'avoit pas eu le temps » d'établir tous ses plans, ni celui de se dé- » velopper dans toute son étendue; que les » hommes y sont froids & les animaux petits,

» parce que l'ardeur des uns & la grandeur
» des autres dépendent de la salubrité & de
» la chaleur de l'air, & que dans quelques
» siecles, lorsqu'on aura desséché les terres,
» abattu les forêts, dirigé les fleuves & contenu les eaux, cette même terre deviendra
„ la plus féconde, la plus saine, la plus riche
„ de toutes, comme elle paroît déjà l'être
„ dans toutes les parties que l'homme a travaillées.

Erreur dans laquelle les Historiens nous ont engagés par vanité; preuve.

„ Les premiers Historiens qui ont écrit les
„ conquêtes des Espagnols, ont, pour augmenter la gloire de leurs armes, prodigieusement exagéré le nombre de leurs ennemis.
„ Ces Historiens pourroient-ils persuader à un
„ homme sensé, qu'il y avoit des millions
„ d'hommes à *Saint-Domingue* & à *Cuba*,
„ lorsqu'ils disent, en même temps, qu'il n'y
„ avoit parmi tous ces hommes, *ni Monarchie*, *ni République*, ni presque aucune société; & quand on sait d'ailleurs, que,
„ dans ces deux grandes isles voisines l'une
„ de l'autre, & en même temps peu éloignées de la Terre-ferme du continent, il
„ n'y avoit en tout que cinq especes d'animaux quadrupedes, dont la plus grande
„ étoit à peu près de la grosseur d'un écureuil ou d'un lapin. Tout ce qu'il y a aux

„ *Antilles*, dit *le Pere du Tertre*, de mou-
„ tons, de chevres, de chevaux, de bœufs,
„ d'ânes, tant dans la *Guadeloupe*, que dans
„ les autres isles habitées par les François, a
„ été apporté par eux; les Espagnols n'y en
„ mirent aucun, comme ils ont fait dans les
„ autres isles, d'autant que les Antilles étant
„ dans ce temps toutes couvertes de bois, le
„ bétail n'y auroit pu résister sans herbages...
„ *M. Fabry* qui avoit erré pendant quinze
„ mois dans la terre de l'ouest de l'Améri-
„ que, au delà du fleuve de *Mississipi*, m'a
„ assûré qu'il avoit fait souvent trois à quatre
„ cents lieues sans rencontrer un seul homme.
„ Nos Officiers qui ont été de *Quebec* à la
„ riviere *d'Ohio*, & de cette riviere à la *Loui-*
„ *sianne*, conviennent tous qu'on pourroit
„ souvent faire cent ou deux cents lieues dans
„ la profondeur des terres sans rencontrer
„ une seule famille de Sauvages. Tous ces
„ témoignages indiquent assez jusqu'à quel
„ point la nature est déserte dans les con-
„ trées mêmes de ce nouveau continent où
„ la température est la plus agréable".

Opinion de M. de Voltaire, & d'autres, sur la multiplicité des especes entre les hommes.

Rapprochons cette preuve de l'opinion de nos Sages, qu'il y a des races d'hommes tellement différentes qu'il est impossible de leur supposer une même origine.

„ Voici (dit M. de Voltaire en parlant du „ Maure-blanc (*a*)), une nouvelle richeſſe „ de la nature, une eſpece qui ne reſſemble „ pas tant à la nôtre que les barbets aux le- „ vriers. Il y a encore probablement quel- „ que autre eſpece vers les terres auſtrales. „ Voilà le genre humain plus favoriſé qu'on „ n'a cru d'abord : il eût été bien triſte qu'il „ y eût eu tant d'eſpeces de ſinges & une „ ſeule d'hommes. C'eſt ſeulement grand „ dommage qu'un animal auſſi parfait ſoit ſi „ peu diverſifié, & que nous ne comptions „ encore que cinq ou ſix eſpeces différentes, „ tandis qu'il y a parmi les chiens une di- „ verſité ſi belle. Il eſt très-vraiſemblable „ qu'il s'eſt détruit quelques-unes de ces eſ- „ peces d'animaux à deux pieds ſans plumes, „ comme il s'eſt perdu évidemment beau- „ coup d'autres eſpeces d'animaux. Celle-ci „ que nous appelons les *Maures-blancs*, eſt „ très-peu nombreuſe, il ne faudroit preſque „ rien pour l'anéantir, & pour peu que nous „ continuyons en Europe à peupler les cou- „ vens, & à dépeupler la terre pour ſavoir „ qui la gouvernera, je ne donne pas en-

(*a*) Mélanges de Littérature, d'Hiſtoire & de Philoſophie. Tom. IV.

„ core beaucoup de siecles à notre pauvre es-
„ pece ".

J'ignore, Monsieur, s'il est véritablement de la gloire de l'homme d'être un genre sous lequel soient comprises beaucoup d'especes différentes. Vous voulez rire, sans doute, lorsque vous déplorez le malheur du genre humain de ne plus renfermer que cinq ou six especes d'hommes. Je n'examine pas si les especes des animaux sont aussi multipliées que vous le prétendez, si les chiens, par exemple, sont, comme le soutient M. de Buffon, tous d'une même race qui ait éprouvé les altérations & les changemens que la différence des climats, la domesticité, les alimens, &c. produisent à la longue sur les animaux; je vous supplie seulement de vouloir bien me résoudre une difficulté relative aux hommes.

On compare cette opinion à celle de M. Maillet, & on releve quelques contradictions dans le système de M. de Voltaire.

Selon vous, la Nature est éternelle, elle a existé dans tous les temps avec son mouvement & ses autres modes (*a*). » Le chaos étoit » un mouvement confus, & l'arrangement de » l'Univers un mouvement régulier im» primé à tous les corps par le Maître du

(*a*) Raison par alphabet sur le mot *matiere*.

» Monde. « Quand cette impulſion a-t-elle été donnée à la Nature ? De toute éternité, ſans doute ; car une impulſion nouvelle ſeroit contradictoire avec l'immutabilité de l'Être infini que vous admettez ; la matiere, ſon mouvement, toutes les productions de la Nature, les animaux, les hommes ont donc exiſté de tout temps, & l'individu eſt mortel, mais l'eſpece eſt éternelle.

Dans ce ſyſtème, je vous prie de me dire pourquoi ce continent que nous nommons nouveau, parce qu'il n'a été découvert que depuis trois cents ans par les habitans de l'ancien monde, étoit alors ſi déſert ? Comment de tous ces hommes qui exiſtoient dans l'Amérique, les ſeuls *Mexiquains* & les *Péruviens* avoient quelque police, quelque principe de gouvernement ? Pourquoi ces peuples n'avoient-ils pas fait le même progrès dans les Sciences & dans les Arts que les habitans de l'ancien Monde ? Etoient-ils d'une eſpece inférieure ? L'expérience, le commerce que nous avons avec eux prouvent le contraire. Ces hommes ſont-ils de nouveaux habitans tranſportés de notre continent, devenus ſauvages par leur petit nombre, par la néceſſité qui les a contraints à chercher leur ſubſiſtance dans un climat déſert ? La difficulté eſt la

même que dans le syſtême commun : qui avoit tranſporté ces colonies dans des lieux inconnus, ſuivant vous, juſqu'au quinzieme ſiecle de notre ere ? Ces terres elles-mêmes ſont-elles nouvellement ſorties de la mer qui les couvroit auparavant ? Vous ne le penſez pas, ce ſyſtême vous paroît même ridicule (*a*) ; cependant ſi ces terres ont toujours été habitables, pourquoi s'eſt-il écoulé tant de ſiecles ſans qu'elles aient été habitées ? Dieu a-t-il produit dans le temps des hommes qui n'exiſtoient pas auparavant ? Ce ſeroit un miracle, & vous n'en admettez aucun (*b*) ; cette idée contrediroit encore l'immutabilité de Dieu. Eſt-ce la mer qui a produit ces hommes ? C'eſt le ſyſtême du Philoſophe Indien, auquel vous ne répondez, avec raiſon, que par des plaiſanteries (*c*). Remarquez cependant, que toutes les difficultés que je vous propoſe ſont puiſées dans des faits conſtans, avérés, que vous ne révoquez pas en doute.

(*a*) *Voyez* l'article *des Coquilles*. Queſtions ſur l'Encyclopédie.

(*b*) *Voyez* l'article *Miracles*. Raiſon par alphabet.

(*c*) *Queſtions ſur l'Encyclopédie*. Ibid. Du ſyſtême de M. Maillet.

Je reviens au fyftême de M. Maillet.

» Il y a, dit-il (*a*), des nations encore fi » barbares, qu'elles ont à peine l'ufage de la » parole; *prefque tous les peuples de l'Amé-* » *rique & de l'Afrique, fi l'on excepte ceux qui* » *habitent les bords de la mer Rouge & de la* » *Méditerranée, ignorent jufqu'à l'art de l'é-* » *criture.*

Comment M. Maillet effaie de rendre fa conjecture vraifemblable?

(*b*) » L'humeur encore féroce & fauvage de » tant de nations des pays froids, & des ani- » maux qu'on y rencontre, doit être pour » vous une image de la tranfmutation encore » récente de ces races du féjour des eaux en » celui de l'air; c'eft une preuve affez fen- » fible du changement qui s'eft fait depuis » peu en leur état. Vous pouvez remarquer » *des traces encore récentes de la naiffance fur* » *la terre, de diverfes races d'hommes & d'ani-* » *maux dans prefque toutes les parties du* » *monde*. Il eft vrai que toutes les efpeces » n'ont pas les mêmes difpofitions : *il y a* » *des races de Noirs en Afrique qu'on n'entend* » *pas encore, parce que peut-être ils font fortis* » *depuis peu de la mer*, ou parce qu'originaire- » ment cette race eft fi groffiere, qu'elle ne

(*a*) Sixieme journée. Tom. 6, pag. 234.

(*b*) *Ibid.* Pag. 249. & fuivantes.

» peut apprendre à articuler les sons avec » justesse «.

Vous oubliez, dirai-je au Philosophe Indien, ce que vous avez dit plus haut, *que* (*a*) *la Nature choisit les temps, les lieux propres à la transmigration des races marines, à la respiration de l'air ; que c'est, sans contredit, vers les poles & dans les pays froids que les dispositions à ce passage sont les plus favorables ;* & maintenant, c'est dans le climat brûlant de l'Afrique, que vous placez vos métamorphoses, c'est parmi les Noirs de la *Nubie* & de *l'Abissinie*, au sein de la *Zone-Torride* que vous voulez que j'en découvre les traces encore récentes.

Contradiction avec ce qu'il a dit ailleurs.

Je ne vois de réponse à cette objection, que de prétendre que ces Noirs stupides ont passé des climats glacés du pole dans les déserts de l'Afrique, par une route inconnue jusqu'ici à tous les Voyageurs.

Telles sont les réponses générales qui s'élevent contre les systêmes qui supposent les races d'hommes essentiellement différentes ; mais si nous refusons d'admettre cette hypothese, la difficulté qui résulte des variétés connues de l'espece humaine subsiste dans

(*a*) *Ibid.* Pag. 231 & 232.

toute sa force ; il est donc nécessaire de la discuter.

N. 4.

De l'origine de la couleur noire des Negres. Que l'homme est plus ancien que la séparation des deux continens, avec quelques observations sur les altérations que l'homme primordial a éprouvées, & des conséquences qui en résultent.

Fixons-nous d'abord sur la principale de ces différences, celle des *Negres*.

M. Maillet triomphe de cette différence ; opinion de *Mahomet* sur sa cause ; membrane des Negres qui produit, dit-on, cette différence.

» Je me contenterai (nous dit le Philoso- » phe Indien (*a*)), de vous demander en gé- » néral, si vous croyez que les hommes noirs » sont descendus des blancs, & pourquoi » dans ceux-là plutôt que dans ces derniers, » on trouve, dit-on, immédiatement au des- » sus de l'épiderme une membrane délicate, » qu'on croit être la cause de leur noirceur. » En effet, cette tunique émousse & absorbe » sans doute les rayons de lumiere, comme » au contraire, une feuille de vif-argent ap- » pliquée derriere une glace les renvoie & les » réfléchit. Mahomet étoit si frappé de la » différence de ces deux especes d'hommes » blancs & noirs, qu'il n'a pas craint d'avan-

(*a*) *Ibid.* Pag. 218.

» cer que Dieu avoit formé les uns avec la » terre noire, & les autres avec de la blanche; » il n'imaginoit pas que des hommes si dif- » férens, non-seulement en couleur, mais en- » core en figure & en inclinations, eussent une » même origine «.

Des différentes opinions sur la cause de la noirceur; qu'elle n'est autre que le climat.

Laissons l'opinion de l'Arabe Mahomet qui ne peut être considéré comme un guide sûr en Physique, ni en Histoire Naturelle.

« Les Anatomistes ont cherché (dit M. de » Buffon (a)) dans quelle partie de la peau » résidoit la couleur noire des Negres. Les uns » prétendoient que ce n'est ni dans le corps de » la peau, ni dans l'épiderme, mais dans la » membrane réticulaire qui se trouve entre » l'épiderme & la peau, que cette membrane » lavée & tenue dans l'eau tiede pendant fort » long-tems ne change point de couleur, » & reste toujours noire, au lieu que la peau » & la surpeau paroissent être à-peu-près aussi » blanches que celles des autres hommes. » Le Docteur *Towns* & quelques autres ont » prétendu que le sang des Negres étoit beau- » coup plus noir que celui des Blancs. Je » n'ai pas été à portée de vérifier ce fait » que je serois assez porté à croire; car j'ai

(a) Tom. 5, pag. 228.

» remarqué que les hommes, parmi nous,
» qui ont le tein basané, jaunâtre & brun,
» ont le sang plus noir que les autres, & ces
» Auteurs prétendent que la couleur des Ne-
» gres vient de cette couleur du sang. *M. Bar-
» riere*, qui paroît avoir examiné la chose
» de plus près qu'aucun autre, dit aussi bien
» que *M. Winselou*, que l'épiderme des Negres
» est noire, & que s'il a paru blanc à ceux
» qui l'ont examiné, c'est parce qu'il est extrê-
» mement mince & transparent; mais qu'il
» est réellement aussi noir que de la corne
» noire qu'on auroit réduite à une petite épais-
» seur. Ils assûrent aussi que la peau des Ne-
» gres est d'un rouge brun approchant du
» noir. Cette couleur de l'épiderme & de la
» peau est produite, selon *M. Barriere*, par
» la bile qui, dans les Negres, n'est pas jaune,
» mais toujours noire comme de l'encre,
» comme il croit s'en être assûré sur plusieurs
» cadavres de Negres qu'il a éu occasion de
» disséquer à Cayenne. La bile ternit en effet
» la peau des hommes blancs en jaune, lors-
» qu'elle se répand, & il y a apparence que
» si elle étoit noire, elle la teindroit en noir;
» mais dès que l'épanchement de la bile cesse,
» la peau reprend sa couleur naturelle. Il fau-
» droit donc supposer que la bile est toujours
répandue

» répandue dans les Negres, ou bien que, » comme dit M. Barriere, elle fût si abon- » dante qu'elle se séparât naturellement dans » l'épiderme en grande quantité pour lui don- » ner cette couleur noire. Au reste, il est » probable que la bile & le sang sont plus » bruns dans les Negres que dans les Blancs, » comme la peau est aussi plus noire; mais » l'un de ces faits ne peut pas servir à ex- » pliquer la cause de l'autre : car si l'on » prétend que c'est le sang & la bile qui, » par leur noirceur, donnent cette couleur à » la peau, alors, au lieu de demander pour- » quoi les Negres ont la peau noire, on » demandera pourquoi ils ont la bile & le » sang noir, ce qui n'est qu'éloigner la ques- » tion au lieu de la résoudre. *Pour moi,* » *j'avoue qu'il m'a toujours paru que la même* » *cause qui nous brunit, lorsque nous nous ex-* » *posons au grand air & aux ardeurs du soleil,* » *cette cause qui fait que les Espagnols sont* » *plus bruns que les François, & les Maures* » *plus que les Espagnols, fait aussi que les* » *Negres le sont plus que les Maures* «.

Preuve par les faits; les Negres sont originaires des climats les plus chauds.

Consultons les faits sur cette opinion.

» (a) On ne trouve des Negres que dans

(a) *Ibid.* Pag. 225.

» les climats de la terre où toutes les circonſ-
» tances ſe trouvent réunies pour produire
» une chaleur conſtante & toujours exceſ-
» ſive «.

Pourquoi il n'y en avoit pas au *Mexique* & au *Pérou*.

Arrêtez, dira-t-on ici à M. de Buffon, le *Mexique* & le *Pérou* ſont ſitués dans le même climat, ſous les mêmes degrés de latitude que le *Sénégal* & la *Nubie*; cependant il n'exiſte des Negres dans l'Amérique que depuis que les Européens y en ont tranſportés.

La réponſe eſt facile; d'autres circonſtances rendent le climat de l'Amérique plus tempéré que celui du *Sénégal* & de la *Nubie*.

Chaleur extrême au *Sénégal*, moindre au *Pérou* de l'*Arabie* & de la *Nubie*.

« (*a*) On ſait que la chaleur eſt ſi grande
» au *Sénégal*, que la liqueur du thermometre
» monte juſqu'à 38 degrés, tandis qu'en
» France elle ne monte que très-rarement
» à 30 degrés, & qu'au *Pérou*, quoique ſitué
» ſous la Zone Torride, elle eſt preſque tou-
» jours au même degré, & ne s'éleve preſ-
» que jamais au deſſus de 25 degrés. Nous
» n'avons pas d'obſervations faites avec le
» thermometre en *Arabie*, mais tous les voya-
» geurs s'accordent à dire que la chaleur y
» eſt exceſſive; les Déſerts ſablonneux, qui

(*a*) *Ibid.* Pag. 119 & 120.

» sont entre la haute Egypte & la Nubie, » échauffent l'air au point que le vent du » Nord des Nubiens doit être un vent brû- » lant; d'autre côté le vent d'Est, qui regne » le plus ordinairement entre les Tropiques, » n'arrive en Nubie qu'après avoir parcouru » les terres de l'Arabie sur lesquelles il prend » une chaleur que le petit intervalle de la » Mer Rouge ne peut guere tempérer : on » ne doit donc pas être surpris d'y voir les » hommes tout-à-fait noirs; cependant ils » doivent l'être encore plus au Sénégal.

Nécessité de la chaleur pour la production & la conservation des Negres.

» (*a*) Cette chaleur est si nécessaire, non- » seulement à la production, mais même à » la conservation des Negres, qu'on a ob- » servé dans nos Isles où la chaleur, quoique » très-forte, n'est pas comparable à celles du » Sénégal, que les enfans nouveaux nés des » Negres sont si susceptibles des impressions » de l'air, qu'on est obligé de les tenir, » pendant les neuf premiers jours après leur » naissance, dans des chambres bien fermées » & bien chaudes. Si l'on ne prend pas ces » précautions, & qu'on les expose à l'air » au moment de leur naissance, il leur sur- » vient une convulsion à la machoire qui

(*a*) *Ibid.* Pag. 226.

» les empêche de prendre de la nourriture, » & qui les fait mourir «. Peut-on une preuve plus évidente que le climat de l'Amérique, même dans la Zone-Torride, n'est pas celui des Negres ?

Dégradation de couleur proportionnée au climat. Exemple pris des animaux.

M. de Buffon (a) observe que cette dégradation de couleur est proportionnelle aux différentes températutes de l'air dans tous les pays habités par des Negres ou des Caffres. « Un exemple pris des animaux (ajoute-t-il) » pourra confirmer encore ce que je viens de » dire. On a observé qu'en Dauphiné, tous » les cochons sont noirs, & qu'au contraire » de l'autre côté du Rhône en Vivarais, où » il fait plus froid qu'en Dauphiné, tous les » cochons sont blancs. Il n'y a point d'ap» parence que les habitans de ces deux Pro» vinces se soient accordés pour n'élever les » uns que des cochons noirs, & les autres » que des cochons blancs, & il me semble » que cette différence ne peut venir que de » la température du climat combinée peut» être avec celle de la nourriture de ces » animaux.

Nécessité de l'action de l'air pour produire la couleur noire.

» (a) *M. Titre*, qui fit en 1702 la dissec-

(a) Histoire Naturelle. Tom. 5, pag. 225 & suivantes.

(b) *Voyez* l'Histoire de l'Académie des Sciences, année 1702, pag. 32.

» tion d'un Negre, obſerva que le bout du » gland qui n'étoit pas couvert du prépuce » étoit noir comme toute la peau, & que » le reſte qui étoit couvert étoit parfaitement » blanc. Cette obſervation prouve que l'ac- » tion de l'air eſt néceſſaire pour produire » la noirceur de la peau des Negres. *Leurs » enfans naiſſent blancs ou plutôt rouges, comme » les autres hommes;* mais deux ou trois jours » après qu'ils ſont nés la couleur change, ils » paroiſſent d'un jaune baſané qui ſe bru- » nit peu-à-peu, & au huitieme jour ils ſont » déjà tout noirs. On ſait que deux ou trois » jours après leur naiſſance, tous les enfans » ont une eſpece de jauniſſe; cette jauniſſe, » dans les Blancs, n'eſt qu'un effet paſſager, » & ne laiſſe aucune impreſſion; dans les » Negres, au contraire, elle donne à la peau » une couleur ineffaçable. M. Kobe dit avoir » remarqué que les enfans des Hottentots, » qui naiſſent blancs, comme ceux d'Eu- » rope, deviennent olivâtres par l'effet de » cette jauniſſe qui ſe répand ſur toute la » peau, trois ou quatre jours après la naiſ- » ſance de l'enfant, & qui ne diſparoît plus.

» Cependant cette jauniſſe & l'action ac- » tuelle de l'air ne paroiſſent être que des » cauſes occaſionnelles de la noirceur, & non

D'une objection qu'on tire de faits conſtans.

» pas la cause premiere : car on remarque que » les enfans des Negres ont, dans le moment » même de leur naissance, du noir à la ra» cine des ongles & des parties génitales : » l'action de l'air & la jaunisse serviront, si » l'on veut, à étendre cette couleur ; mais » il est certain que le germe de la noirceur » est communiqué aux enfans par leurs peres » & meres, qu'en quelque pays qu'un Negre » vienne au monde, il sera noir, comme » s'il étoit né dans son propre pays, & que, » s'il y a quelque différence dès la premiere » génération, elle est si insensible qu'on ne » s'en est pas apperçu «.

Reponse de M. de Buffon.

Ces faits constans suffisent-ils pour penser que le Negre & le Blanc soient deux especes d'hommes différentes ?

Ecoutons encore M. de Buffon.

L'homme antérieur à la division de la terre dans les deux continens. Preuve.

» (*a*) La grande division de la terre est » celle des deux continens, elle est plus an» cienne que tous les monumens. Cependant » l'homme est encore plus ancien, car il s'est » trouvé le même dans les deux Mondes. » L'Asiatique, l'Européen, le Negre, pro» duisent également avec l'Amériquain ; rien

(*a*) Tom. XII, *Dégénération des animaux*, pag. 194 & suivantes.

» ne prouve mieux qu'ils sont issus d'une » seule & même souche, que la facilité qu'ils » ont de se réunir à la tige commune : (*a*) le » sang est différent, mais le germe est le » même ; la peau, les cheveux, les traits, » la taille ont varié, sans que la forme in- » térieure ait changé ; le type est général & » commun ; & s'il arrivoit jamais, par des » révolutions qu'on ne doit pas prévoir, » mais seulement entrevoir dans l'ordre gé- » néral des possibilités que le tems peut ame- » ner, s'il arrivoit, dis-je, que l'homme fût » contraint d'abandonner les climats qu'il a » autrefois envahis, pour se réduire à son pays » natal, il reprendroit, avec le tems, ses » traits originaux, sa taille primitive & sa » couleur naturelle.

Dégradation successive par le mélange des races.

» Le rappel de l'homme à son climat ame- » neroit cet effet ; le mélange des races l'a- » meneroit aussi, & bien promptement ; *le* » *Blanc avec la Noire, ou le Noir avec la*

(*a*) *N. B.* Que les différentes especes d'animaux se mêlent quelquefois, mais que les fruits qui proviennent de ces mélanges sont incapables de produire ; c'est la loi invariable de la Nature : il n'en est pas ainsi des mélanges d'hommes à hommes, quelque différence qu'il y ait dans la couleur & dans les autres accidens de la figure.

» *Blanche, produisent également un Mulâtre* » *dont la couleur est brune, c'est-à-dire, mêlée* » *de blanc & de noir. Ce Mulâtre avec un Blanc* » *produit un second Mulâtre moins brun que le* » *premier ;* & si ce second Mulâtre s'unit de » même avec un individu de race blanche, » le troisieme Mulâtre n'aura plus qu'une » nuance légere de brun qui disparoîtra tout- » à-fait dans les générations suivantes.

Pourquoi la dégradation, sans mélange, n'est pas sensible dans l'Amérique méridionale ?

» *Il ne faut donc que cent cinquante ou deux* » *cents ans* pour laver la peau d'un Negre, » par cette voie du mêlange avec le sang du » blanc ; mais il faudroit peut-être un assez » grand nombre de siecles pour produire ce » même effet par l'influence du climat. De- » puis qu'on transporte des Negres en Amé- » rique, c'est-à-dire depuis environ deux » cent cinquante ans, l'on ne s'est pas ap- » perçu que les familles qui se sont soutenues » sans mêlange, aient perdu quelque nuance » de leur teinte originale. Il est vrai que ce » climat de l'Amérique méridionale étant par » lui-même assez chaud pour brunir ses habi- » tans, on ne doit pas s'étonner que les » Negres y demeurent noirs. Pour faire l'ex- » périence du changement de couleur, il fau- » droit transporter quelque individu de cette » race noire, du Sénégal en Danemarck, où

» l'homme ayant communément la peau blan-
» che, les cheveux blonds, les yeux bleus,
» la différence du ſang, & l'oppoſition des
» couleurs eſt la plus grande «.

L'homme eſt plus ancien que la diviſion des deux continens. En voici une autre preuve tirée de la figure des peuples qui habitent l'Amérique ſeptentrionale comparée avec celle des habitans du nord de l'ancien continent.

Comparaiſon de la figure des hommes des deux continens, dans la partie ſeptentrionale.

» On trouve (nous dit M. de Buffon (*a*))
» dans les parties les plus ſeptentrionales de
» l'Amérique, des eſpeces de *Lapons* ſem-
» blables à ceux d'Europe, & aux *Samoïedes*
» d'Aſie, & quoiqu'ils ſoient peu nombreux
» en comparaiſon de ceux-ci, ils ne laiſſent
» pas d'être répandus dans une étendue de
» terre aſſez conſidérable. Ceux qui habitent
» les terres du *Détroit de Davis*, ſont petits,
» d'un teint olivâtre, ils ont les jambes
» courtes & groſſes, ils ſont habiles pê-
» cheurs, ils mangent leur poiſſon & leur
» viande crues, leur boiſſon eſt de l'eau pure
» ou du ſang de chien de mer, ils ſont fort
» robuſtes, & vivent un fort long temps (*b*).

(*a*) Tom. 5, pag. 17 & ſuivantes.

(*b*) *Voyez* l'Hiſtoire Naturelle des Iſles. Roterdam, 1658, pag. 189.

» Voilà, comme l'on voit, la figure, la cou-
» leur & les mœurs des *Lapons*; & ce qu'il y
» a de ſingulier, c'eſt que, de même qu'on
» trouve auprès des *Lapons* en Europe, les
» *Finlandois* qui ſont blancs, beaux, aſſez
» grands & bienfaits, on trouve auſſi au-
» près de ces *Lapons d'Amérique*, une autre
» eſpece d'hommes qui ſont aſſez grands,
» bien faits, & aſſez blancs, avec les traits
» du viſage fort réguliers (*a*). *Les Sauvages*
» *de la Baye de Hudſon & du nord de la terre de*
» *Labrador* ne paroiſſent pas être de la même
» race que les premiers ; quoiqu'ils ſoient
» laids, petits, mal-faits, ils ont le viſage
» preſque entiérement couvert de poil,
» comme *les Sauvages du pays de Yeco* au
» nord du *Japon ;* ils habitent, l'été, ſous des
» tentes faites de peaux d'*Orignal* ou de *Ca-*
» *briou*, (c'eſt le nom qu'on donne au *Rhene*
» en Amérique) ; l'hiver, ils vivent ſous terre
» comme les Lapons & les Samoïedes, & ſe
» couchent comme eux, tous pêle-mêle,
» ſans aucune diſtinction ; ils vivent auſſi
» fort long-temps, quoiqu'ils ne ſe nouriſ-
» ſent que de chien ou de poiſſon cru (*b*).

(*a*) *Ibid.*

(*b*) Le voyage de *Robec-Lade*, traduit par *l'Abbé Prevoſt*. Paris, 1744, tom. 11, pag. 309 & ſuivantes.

» *Les Sauvages de Terre-Neuve* ressemblent
» assez à ceux du *Détroit de Davis;* ils sont
» de petite taille, ils n'ont que peu ou point
» de barbe, leur visage est large & plat, leurs
» yeux gris, ils sont généralement assez ca-
» mus : le Voyageur qui en donne cette des-
» cription, dit qu'ils ressemblent assez bien
» aux *Sauvages du continent septentrional des*
» *environs de Groëland.* (a)

» Au dessous de ces Sauvages qui sont ré-
» pandus dans les parties les plus septentrio-
» nales de l'Amérique, on trouve d'autres
» Sauvages plus nombreux, & tous différens
» des premiers. Ces *Sauvages* sont ceux *du*
» *Canada*, & de toute la profondeur des
» terres, jusqu'aux *Assiniboils.* Ils sont tous
» assez grands, robustes, forts & assez bien-
» faits; ils ont tous les yeux & les cheveux
» noirs & les dents très-blanches, le teint
» basané, peu de barbe, & point ou presque
» point de poil en aucune partie du corps.
„ Ils sont infatigables à la marche, très-légers
„ à la course; ils supportent aussi aisément
„ la faim que les plus grands excès de nour-
„ riture; ils sont hardis, courageux, fiers,

(a) *Voyez* le Recueil des Voyages au Nord. Rouen, 1716, pag. 7.

„ graves & modérés ; enfin, ils ressemblent si
„ fort aux *Tartares Orientaux* par la couleur
„ de la peau, des cheveux & des yeux, par le
„ peu de barbe & de poil, & aussi par le
„ naturel & les mœurs, qu'on les croiroit
„ issus de cette nation, si on ne les regar-
„ doit pas comme séparés les uns des autres
„ par une vaste mer. Ils sont *sous la même la-*
„ *titude*, ce qui prouve combien le climat
„ influe sur la couleur, & même sur la figure
„ des hommes. *En un mot, on trouve dans le*
„ *nouveau continent, comme dans l'ancien,*
„ *d'abord des hommes au nord, semblables*
„ *aux Lapons, & aussi des hommes blancs à*
„ *cheveux blonds semblables aux peuples du*
„ *nord de l'Europe ; ensuite des hommes velus*
„ *semblables aux Sauvages d'Yeco, & enfin les*
„ *Sauvages du Canada & de toute la Terre-*
„ *Ferme, jusqu'au golfe du Mexique, qui res-*
„ *semblent aux Tartares par tant d'endroits,*
„ *qu'on ne douteroit pas qu'ils ne fussent Tar-*
„ *tares en effet, si l'on n'étoit embarrassé sur la*
„ *possibilité de la transmigration.* Cependant,
„ si l'on fait attention au petit nombre
„ d'hommes qu'on a trouvé dans cette éten-
„ due immense de terres de l'Amérique sep-
„ tentrionale, & qu'aucun de ces hommes
„ n'étoit encore civilisé, on ne pourra guere

„ se refuser à croire que ces nations sau-
„ vages ne soient de nouvelles peuplades
„ produites par quelques individus échappés
„ d'un peuple plus nombreux....... Quand on
„ accorderoit que l'Amérique septentrionale
„ avoit vingt fois plus d'habitans, lorsqu'on
„ en fit la découverte, qu'il n'en reste au-
„ jourd'hui, cela n'empêcheroit pas qu'on ne
„ dût la considérer dès-lors comme une terre
„ déserte, ou si nouvellement peuplée, que les
„ hommes n'avoient pas encore eu le temps
„ de s'y multiplier..... “

Raisonnement simple auquel cette analogie donne naissance.

Nous avons vu les causes de la différence qui se trouve dans les pays méridionaux de l'Amérique entre les Naturels de ce continent, & ceux des climats brûlans de l'ancien continent ; mais quand on envisage la ressemblance si parfaite des Naturels de pays septentrionaux des deux continens, une réflexion se présente d'elle-même. Les habitans de ces climats septentrionaux de l'Amérique, sont-ils sortis des climats septentrionaux de l'ancien continent? En ce cas, la communication de l'un à l'autre est prouvée, quoique nous ne la connoissions pas, ou, si l'on veut, il est prouvé par le fait, que quelques anciens peuples de notre continent avoient, avant la découverte de l'Amérique, franchi l'intervalle qui

ſépare les deux continens (*a*). Voulez-vous que ces Sauvages du nouveau continent ſoient originaires du pays qu'ils habitent ? Il ſera démontré que le climat influe ſur la couleur, ſur la figure, ſur les mœurs, ſur le caractere des hommes, & dès-lors les conſéquences que vous tirez des grandes variétés pour prouver la différence des eſpeces, s'évanouiſſent ; dès-lors, pour arguer de faux de ce récit de *Moyſe* qui fait ſortir tous les hommes d'une même ſouche, il faudroit que vous fuſſiez en état d'établir qu'il n'exiſte, qu'il n'a jamais exiſté de communication entre les deux continens, & qu'aucun peuple n'avoit tenté ce paſſage avant les Eſpagnols & les Portugais, ce que vous ne pouvez prouver.

Des *Maures blancs* & des autres eſpeces, peu nombreuſes ; dégradations ; jeux de la Nature ; effet des uſages bizarres.

J'ai choiſi la principale de ces variétés, la diſtinction des Noirs & des Blancs, & je me ſuis peut-être trop étendu ſur les cauſes de cette diſtinction. Vous avez vu que l'eſpece des *Maures-blancs* n'eſt qu'une dégradation des *Negres ;* j'en peux dire autant de toutes les eſpeces peu nombreuſes ; ce ſont des dégradations de l'eſpece principale, des jeux de la Nature tels qu'ils s'en rencontre dans les

(*a*) *Voyez* les preuves de la poſſibilité de ces deux ſuppoſitions dans M. de Buffon. Tom. 5, pag. 214 & 215.

trois regnes ; peut-être même plusieurs de ces singularités ont-elles été exagérées par les Voyageurs trop portés à croire ou à débiter des faits merveilleux qui semblent leur donner une supériorité sur les autres hommes par les connnoissances qu'ils ont acquises, par les périls auxquels ils ont échappés ; joignez-y les coutumes de ces peuples sauvages, si on peut appeler de ce nom les fantaisies bizarres & ridicules d'un petit nombre d'individus. (*a*)

Combien l'air & la terre influent sur la figure des hommes, des animaux & des plantes !

» L'air & la terre, nous dit encore M. de » Buffon (*b*), influent beaucoup sur la forme » des hommes, des animaux & des plantes. » Qu'on examine dans le même canton, les » hommes qui habitent les terres élevées, » comme les côteaux ou le dessus des collines, & qu'on les compare avec ceux qui » occupent le milieu des vallées voisines ; » on trouvera que les premiers sont agiles, » dispos, bien faits, spirituels, & que les » femmes y sont communément jolies ; au » lieu que dans le plat-pays, où la terre est » grasse, l'air épais & l'eau moins pure, les » paysans sont grossiers, pesans, mal-faits,

(*a*) M. de Buffon. *Ibid.* Pag. 178 & suivantes.

(*b*) Tom. 5, pag. 235 & 236.

» ſtupides, & les payſannes preſque toutes » laides. Qu'on amene des chevaux d'Eſpagne » ou de Barbarie en France, il ne ſera pas » poſſible de perpétuer leurs races; ils com» mencent à dégénérer dès la premiere géné» ration, & à la troiſieme ou quatrieme, ces » chevaux de race Barbe ou Eſpagnole, ſans » aucun mêlange avec d'autres races, ne » laiſſent pas de devenir François, en ſorte » que, pour perpétuer les beaux chevaux, on » eſt obligé de croiſer les races en faiſant ve» nir de nouveaux étalons d'Eſpagne ou de » Barbarie. Le climat & la nourriture influent » donc ſur la forme des animaux, d'une ma» niere ſi marquée, qu'on ne peut pas douter » de leurs effets, & quoiqu'ils ſoient moins » prompts, moins apparens & moins ſen» ſibles ſur les hommes, nous devons con» clure, par analogie, que ces effets ont lieu » dans l'eſpece humaine, & qu'ils ſe mani» feſtent par les variétés qu'on y trouve.

Que le froid extrême produit des effets ſur la peau, ſemblables à ceux de la grande chaleur.

(*a*) » Lorſque le froid devient extrême, il » produit quelques effets ſemblables à ceux » de la chaleur exceſſive; les *Samoïedes*, les » *Lapons*, les *Groënlandois*, ſont fort baſanés. » On aſſûre même, qu'il ſe trouve parmi les

(*a*) *Ibid.* Pag. 233.

» Groënlandois

» Groënlandois des hommes aussi noirs que » ceux de l'Afrique : les deux extrêmités, » comme l'on voit, se rapprochent encore » ici ; un froid très-vif & une chaleur brû- » lante produisent le même effet sur la peau, » parce que l'une & l'autre de ces deux causes » agissent par une qualité qui leur est com- » mune ; cette qualité est la sécheresse, qui, » dans un air froid, peut être aussi grande » que dans un air chaud. Le froid, comme » le chaud, doit dessécher la peau, l'alté- » rer, lui donner cette couleur basanée que » l'on trouve dans les Lapons.

Des effets du froid sur la taille des *Lapons.*

» Le froid resserre, rappetisse & rend à » un moindre volume toutes les productions » de la Nature. Aussi les Lapons qui sont per- » pétuellement exposés à la rigueur du grand » froid, sont les plus petits de tous les » hommes. Rien ne prouve mieux l'influence » du climat, que cette race Lapone, qui se » trouve placée tout du long du cercle po- » laire dans une très-grande zone dont la » largeur est bornée par l'étendue d'un cli- » mat extrêmement froid, & finit dès qu'on » arrive dans un pays plus tempéré.

» Le climat le plus tempéré est depuis le » 40.e degré jusqu'au 50.e C'est aussi dans » cette zone que se trouvent les hommes les

» plus beaux & les mieux faits ; c'est dans ce » climat qu'on doit prendre l'idée de la vraie » couleur naturelle de l'homme ; c'est là où » l'on doit prendre le modele ou l'unité à la- » quelle il faut rapporter toutes autres » nuances de couleur ou de beauté. Les deux » extrêmes sont également éloignés du vrai » & du beau : les pays policés situés sous » cette zone, sont la Géorgie, la Circassie, » l'Urkanie, la Turquie d'Europe, la Hon- » grie, l'Allemagne méridionale, l'Italie, la » Suisse, la France, & la partie septentrio- » nale de l'Espagne : tous ces peuples sont » aussi les plus beaux & les mieux faits de la » terre «.

Des *Nains* on passe aux *Géans*, tant anciens que modernes.

Nous avons dit un mot de l'une des extrêmités, passons à l'autre, c'est-à-dire, aux *Géans*, tant anciens que modernes.



N°. 5.

Des Géans ; s'ils ont existé ; s'il en existe encore ; si cette race est différente des autres ; de la durée de la vie des hommes, où l'on explique les différens systêmes sur la longue vie des Patriarches. Conclusion de cette section ; que les observations concourent avec le texte sacré, pour prouver que tous les hommes ont une même tige.

(*a*) *Cumque cœpissent homines multiplicari super terram, & filias procreassent.*

Videntes filii Dei filias hominum quod essent pulcra, acceperunt sibi uxores ex omnibus quas elegerant.

Dixitque Deus : non permanebit Spiritus meus in homine in æternum, quia caro est, eruntque dies illius centum vigenti annorum.

Gigantes autem erant super terram in diebus illis : postquam enim ingressi sunt filii Dei ad filias hominum, illæque genuerunt, isti sunt potentes in sæculo viri famosi. Genese, chap. 6, ℣. 1, 2, 3 & 4.

» Lorsque les hommes se » furent multipliés sur la » terre, & qu'ils eurent en- » gendré des filles.

» Les enfans de Dieu » voyant que les filles des » hommes étoient belles, « en devinrent amoureux, » & choisirent des femmes » parmi elles.

» Et Dieu dit : mon es- » prit ne demeurera plus dans » l'homme, parce qu'il est » charnel, & sa vie sera » bornée à cent vingt ans.

» Les *Géans* existoient » alors sur la terre ; ils pro- » venoient de ce mêlange » des enfans de Dieu, avec » les filles des hommes : ce » furent ces hommes puis- » sans qui se rendirent si fa- » meux «.

Quels sont ces enfans de Dieu qui eurent commerce avec les filles des hommes ? Sont-ce

Quels sont ces *enfans de Dieu* qui

eurent commerce avec les *filles des hommes*, selon la Genese.

des *Silphes*, des *Génies*, des *Anges*, des *Démons*, en un mot, des êtres d'un ordre supérieur à l'homme dont l'existence n'est pas seulement l'objet de la foi, mais paroît très-vraisemblable à la raison ; je l'ai prouvé au commencement de ce chapitre. Toutefois ce commerce d'êtres d'une nature si différente de l'homme avec des femmes, est contraire aux loix de la Nature, & a trop de ressemblance avec les fables du Paganisme pour être adopté sans des preuves précises. Sont-ce tous les descendans d'Adam que Moyse nomme ici les enfans de Dieu, parce qu'ils remontoient à la création de l'homme encore récente ? Dans cette hypothèse, on demande pourquoi les femelles sont distinguées des mâles ; pourquoi Moyse les nomme les *filles des hommes*, lorsqu'il appelle les mâles *les enfans de Dieu ?* A-t-il voulu désigner, par ces mots, la race de *Caïn*, tandis qu'il appelle *enfans de Dieu* les descendans de *Seth* qui avoit conservé l'innocence ?

Les Editeurs de la Bible de D. Calmet ont suivi cette opinion. C'est dans ce sens qu'ils traduisent le verset 26 du chapitre 4 de la Genese, comme on le voit par l'addition qu'ils font dans leur traduction de ce verset.

Sed & Seth natus est filius, quem vocavit Enos, hic cœpit invocare nomen Domini.	» Il naquit aussi à *Seth* » un fils qu'il nomma *Enos;* » celui ci commença à in- » voquer le nom du Sei- » gneur *par des sacrifices ré-*

» glés, & à porter le nom d'enfant de Dieu, qui se con- » serva ensuite dans sa postérité «.

Ce verset a donné lieu à quelques observations de M. de Voltaire, qu'on ne doit pas omettre.

On releve quelques inexactitudes dans une observation de M. de Voltaire sur deux textes de la Genese.

» Long-tems avant Moyse, dit-il (*a*), *Seth* » avoit prononcé le nom de *Jehova*, comme » il est dit dans la Genese, chap. IV, ℣. 26. « —La Genese ne dit point cela; mais qu'*Enos*, fils de *Seth*, commença à invoquer le nom du Seigneur par un culte public. Le Texte Hébreu se sert, à la vérité, du grand nom de Dieu, *Jehova*; mais c'étoit uniquement pour faire connoître qu'Enos adoroit le vrai *Dieu*, non les Dieux des Nations, comme les descendans de *Caïn*.

— » Abraham fit serment au Roi de So- » dome par *Jehova*. Genese, ch. 14, ℣. 20 «. —L'Hébreu porte, à la vérité, *Jehova*; mais

(*a*) *Questions sur l'Encyclopédie*, tom. 9, sur le mot *Jehova*.

le Texte Samaritain porte *Eloïm*. Supposons le Texte Hébreu plus fidele ; qu'en conclure? Qu'Abraham jura par le vrai Dieu : qui en doute ? Mais Dieu dit à *Moïse*, *Exode*, *chap.* *VI*, ℣. 2, qu'il n'a point révélé à Abraham, Isaac & Jacob, son vrai nom *Jehova*. (C'est ainsi que porte le Texte Hébreu, quoique la Vulgate porte *Adonaï*), c'est-à-dire, qu'il n'a pas donné aux Patriarches mêmes cette idée sublime de son Être que présente le mot *Jehova*, *celui qui est*. Est-ce une raison pour que Moïse n'ait pu, sans tomber en contradiction avec lui-même, se servir de ce nom lorsqu'il parle du culte rendu à Dieu par *Enos*, & du serment d'*Abraham* ? M. de Voltaire devroit nous apprendre où il a vu que, *selon l'Hébreu, Seth s'appella Jehova*, comme il l'assûre au même lieu ? Est-ce qu'invoquer le nom de *Dieu* ou porter le nom de *Dieu* sont une même chose ?

Explication assez vraisemblable des versets du chap. 6, rapportés ci-dessus.

Revenons aux *Géans* dont il est parlé dans le chap. VI. Ne peut-on pas dire que Moïse a voulu nous faire concevoir pourquoi cette race des premiers hommes étoit plus grande, plus forte, plus puissante que les suivantes, quoique les loix de la génération fussent les mêmes qu'aujourd'hui ?

Mais ces premiers hommes tenoient de plus près à la création, ils vivoient dans un temps auquel la Nature n'avoit point encore dégénéré; c'est l'idée que présentent ces expressions : » Les filles des hommes étoient » belles, *les enfans de Dieu* prirent des » femmes parmi elles «. (Voyez la Dissertation de M. l'Abbé Tailladet, sur les Géans, dans l'Histoire de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, tom. 1er, pag. 125). Je ne me livrerai plus long-tems à ces questions, car je ne me suis pas proposé de répondre à toutes les équivoques qu'on éleve sur le Texte de la Genese, mais de rapprocher ce Texte, entendu dans le sens le plus naturel, de ce que des observations exactes nous apprennent sur les loix de la Nature.

De la diminution de la vie des hommes, dont Moïse parle, par anticipation, au même lieu.

Lorsque Moïse nous dit, dans le même passage, que Dieu abrégea la vie des hommes, & la réduisit à 120 ans, il est vraisemblable qu'il parle, par anticipation, de cet effet des loix de la Nature qui n'eut lieu que long-tems après, puisque l'époque dont il s'agit est antérieure au déluge, & que, cependant, suivant le récit de l'Historien sacré, la vie des hommes excéda, pendant long-tems même depuis le déluge, ce terme de 120 ans ; & ne diminua que par degrés

ſucceſſifs. (Voyez les Tables des deux premiers âges, dreſſées par les Editeurs de la nouvelle Bible de D. Calmet, tom. 1.)

Des queſtions qui s'élevent ſur l'exiſtence des *Géans.*

A-t-il exiſté des *Géans*, c'eſt-à-dire, des hommes d'une taille entiérement diſproportionnée de celle que la Nature ſemble avoir preſcrite à notre eſpece? Ces Géans étoient-ils aſſez nombreux pour pouvoir être conſidérés comme une race d'hommes particuliere ? En exiſte-t-il encore ? Ce ſont les queſtions que je me ſuis propoſé d'approfondir ici.

De l'opinion des anciens ſur les *Géans.*

Les vieillards ſentant leurs forces diminuer, ſe ſont perſuadés, dans tous les tems, que la nature dépériſſoit comme eux. C'eſt ainſi qu'Homere fait parler *Neſtor* des anciens Héros : « (*a*) Jamais je ne vis, ni ne verrai » des hommes tels que *Pyrythoüs*, *Dyas* » le pere du peuple, *Cinée*, *Exadius*, *Po-*

(*a*) Ου γαρ πω τοιυς ιδον Ανερας ουδ' ιδωμαι,
Οιον Πυρίθοοντε Δρυαντατε Ποιμενα λαων
Καινεατε, Εξαδιοντε, κ̀ Αντιθεον Πολιφημον,
Θεσεατ' Αιγείδην επικελον αθανατοισι
Κρατιστοι μεν ἔσαν, κ̀ κρατίστοις εμαχοντο
Θηρσίν ὀρειкοισι, κ̀ εκπαγλως ἀπόλεσαν
. . . . Κείνοισι δ' ἂν ὔτις
Των νυν βροτοι, οι εισιν επιχθονιοι μαχοιτο.
Iliade, *Liv. I.*

» *lipheme*, *Thefée*, fils d'Egée, femblable aux » Immortels. Ils étoient les plus forts des » hommes, & ils combattoient contre des » êtres d'une force extraordinaire, les monftres » qui habitoient les montagnes, & ils les dé- » truifirent. . . . . . Aucun des hommes qui » exiftent actuellement fur la terre, ne pour- » roit entrer en lice avec eux.

Ce langage qu'Homere met dans la bouche de *Neftor*, peut nous faire découvrir la fource des fables que l'Antiquité a fouvent débitées (*a*). Ce font des fables, direz-vous,

. . . . . . Ὁ δὲ χερμάδιον
λάβε χειρὶ
Τυδείδης, μέγα ἔργον, ὃ οὐ
δύο γ' ἄνδρες φέροιεν
Οἷοι νῦν βροτοί εἰσιν· ὁ δὲ μιν
ῥέα πάλλε καὶ οἶος.

» Diomede lance à Enée » une pierre fi groffe, que » deux hommes ordinaires » ne pouvoient pas la por- » ter ; mais Diomede feul » la lança «.
Iliade. Liv. 5.

Virgile a enchéri fur cette idée. *Enée* lance à Turnus une pierre d'une telle groffeur, que douze hommes vigoureux pourroient à peine la porter fur leurs épaules.

Vix illud lecti bis fex cervice fubirent
Qualia nunc hominum producit corpora tellus.
Ille manu raptum trepidâ torquebat in hoftem,
Altior infurgens, & curfu concitus Heros.
Enéïde Liv. 12.

ſans doute ; mais elles s'accordent avec l'Hiſtoire ſacrée & profane, pour prouver que les anciens croyoient qu'il exiſtoit autrefois des hommes d'une grandeur & d'une force extrême, & que la Nature avoit dégénéré.

Du ſyſtême de M. Maillet ſur les *Géans*. S'il en exiſte encore ; doute de M. de Buffon.

Cette tradition a été recueillie avec avidité par M. de Maillet, dans ſon Telliamede (*a*). Il prétend que cette race d'hommes a ſubſiſté beaucoup plus long-tems qu'on ne croit communément ; il n'eſt pas ſurprenant, ſelon lui, qu'elle ſoit éteinte, car les hommes ont dû ſe réunir pour détruire une telle puiſſance.

Pluſieurs de nos Sages ſoutiennent qu'il ſubſiſte même aujourd'hui des Géans de huit & dix pieds de hauteur. M. de Buffon révoque ce fait en doute.

Jamque adeò fracta eſt ætas, effetque tellus,
Vixque animalia parva creat quæ cuncta creavit
Sæcla, fecitque ferarum ingentia corpora partu.
Lucrece. Liv. 2.

» La Nature eſt altérée ; » la terre épuiſée produit à » peine des animaux de petite nature ; elle, dont la » puiſſance embraſſe tous les » ſiecles, qui produiſoit autrefois des monſtres «.

Voyez les autres preuves de cette opinion des Anciens, dans la Diſſertation ſur les Géans ; nouvelle édition de la Bible de D. Calmet.

(*a*) Telliamede. Pag. 220 & ſuivantes, juſqu'à la pag. 267.

» (*a*) C'eſt à l'extrêmité du Chili, vers les » terres Magellaniques, que ſe trouve, à ce » qu'on prétend, une race d'hommes dont la » taille eſt giganteſque. *M. Frezier* dit avoir » appris de pluſieurs Eſpagnols qui avoient » vu quelques-uns de ces hommes, qu'ils » avoient quatre varres de hauteur, c'eſt-à- » dire, neuf à dix pieds. Selon lui, ces » Géans, appellés *Patagons*, habitent le côté » de l'Eſt de la côte déſerte, dont les an- » ciennes relations ont parlé, qu'on a en- » ſuite traitées de fables, parce qu'on a vu, » au détroit de Magellan, des Indiens dont » la taille ne ſurpaſſoit pas celle des autres » hommes. C'eſt ce qui a pu tromper *Froger*, » dans ſa Relation du Voyage de Gênes: » car quelques vaiſſeaux ont vu en même » temps les uns & les autres. En 1709, les » gens du vaiſſeau le S. Jacques de Saint-Malo » virent ſept de ces Géans dans *la baie* » *Grégoire*, & celui du vaiſſeau de *Saint-* » *Pierre de Marſeille* en vit ſix, dont ils ap- » procherent pour leur offrir du pain & de » l'eau-de-vie qu'ils refuſerent, quoiqu'ils » euſſent donné à ces Matelots quelques » fleches, & qu'ils les euſſent aidés à échouer

(*a*) Tom. 5, pag. 204 & ſuivantes.

» le canot du navire. (*a*) Au reste, comme M. » Frezier ne dit pas avoir vu lui-même aucun » de ces Géans, & que les relations qui en » parlent sont remplies d'exagérations sur » d'autres choses, on peut encore douter » qu'il existe en effet une race d'hommes » toute composée de Géans, sur-tout lorsqu'on leur supposera dix pieds de hauteur; » car le volume du corps d'un tel homme » seroit huit fois plus considérable que celui » d'un homme ordinaire. Il semble que la » hauteur ordinaire des hommes étant de 5 » pieds, les limites ne s'étendent guère qu'à » un pied au dessus & au dessous : un homme » de 6 pieds est en effet un très-grand homme; » un homme de quatre pieds est très-petit. » Les *Géans* & les *Nains* qui sont au dessus ou au dessous, doivent être regardés » comme des variétés individuelles, & non » pas comme des différences permanentes » qui produisent des races constantes «.

Contradiction dans le système de M. Maillet.

Supposons qu'en effet il n'existe aujourd'hui aucune race de Géans; en doit-on conclure qu'il n'en a pas existé autrefois? & si cette espece n'existe plus, peut-on penser qu'elle ait été anéantie par les forces

(*a*) *Voyez* le Voyage de M. *Frezier*. Paris, 1732, pag. 71 & suivantes.

réunies des autres ? Ici le fyftême de M. Maillet renferme une difficulté fenfible. S'il avoit exifté une efpece d'hommes d'une force fi fupérieure aux autres, pour fuppofer qu'elle eût été détruite par les efforts des autres, il faudroit admettre que la race des Géans s'étoit infiniment moins multipliée que les autres : car, avec une production égale, ou même approchante, cette race auroit dû au contraire abforber les races plus foibles & plus petites : or, quelle raifon auroit-on de fuppofer une production infiniment moindre, dans les hommes les plus forts & de la vie la plus longue ? Direz-vous que cinq ou fix races d'hommes ont toujours eu l'empire, par le nombre, fur une feule ? Pour adopter ce fyftême, il faut encore fuppofer que toutes les autres races fe feroient réunies contre la feule race des Géans ; quelle Hiftoire fait mention de ce fait, quel monument nous en refte ?

La durée de la vie des animaux proportionnelle à celle de leur accroiffement.

Ecoutons M. de Buffon fur la durée de la vie des animaux, fur celle de l'homme en particulier, peut-être tirerons-nous des obfervations de ce favant Naturalifte, des conféquences fuffifantes pour concilier l'opinion des anciens, & le Texte de la Genefe, avec l'état actuel de l'efpece humaine.

« La durée totale de la vie (dit-il) (*a*)
» peut ſe meſurer, en quelque façon, par
» celle du tems de l'accroiſſement. Un *arbre*
» ou un animal qui prend, en un jour de tems,
» tout ſon accroiſſement, périt beaucoup plu-
» tôt qu'un autre auquel il faut beaucoup
» plus de tems pour croître. Dans les ani-
» maux, comme dans les végétaux, l'ac-
» croiſſement en hauteur eſt celui qui eſt
» achevé le premier ; un chêne ceſſe de gran-
» dir long-tems avant qu'il ceſſe de groſſir :
» *l'homme* croît en hauteur juſqu'à ſeize ou
» dix-huit ans, & cependant, le développe-
» ment de toutes les parties de ſon corps en
» groſſeur n'eſt achevé qu'à trente ans. Les
» *chiens* prennent, en moins d'un an, leur
» accroiſſement en longueur, & ce n'eſt que
» dans la ſeconde année qu'ils achevent de
» prendre leur groſſeur. *L'homme*, qui eſt trente
» ans à croître, vit quatre-vingt-dix ans ou
» cent ans. Le *chien*, qui ne croît que pen-
» dant deux ou trois ans, ne vit auſſi que
» dix ou douze ans. Il en eſt de même de
» la plupart des animaux ; les *poiſſons* qui ne
» ceſſent de croître qu'au bout d'un très-grand
» nombre d'années, vivent des ſiecles ; &,

(*a*) Tom. 4, de la vieilleſſe & de la mort, pag. 353.

» comme nous l'avons déjà insinué, cette » longue durée de leur vie doit dépendre de » la constitution particuliere de leurs arrêtes » qui ne prennent jamais autant de solidité » que les os des animaux terrestres. Nous » examinerons, dans l'Histoire particuliere » des animaux, s'il y a des exceptions dans » cette espece de regle que suit la Nature » dans la proportion de la durée de la vie » à celle de l'accroissement, & si, en effet, » il est vrai que les *corbeaux* & les *cerfs* » vivent, comme on le prétend, un si grand » nombre d'années. Ce qu'on peut dire, en » général, c'est que les *grands animaux* vivent » plus long-tems que les petits, parce qu'ils » sont plus long-tems à croître.

» Les causes de notre destruction sont » donc nécessaires, & la mort est inévitable. Il » ne nous est pas plus possible d'en reculer » le terme fatal, que de changer les loix de » la Nature. Si l'on fait réflexion que l'Eu» ropéen, le Negre, le Chinois, l'Améri» quain, l'homme policé, l'homme sau» vage, le riche, le pauvre, l'habitant de » la ville, celui de la campagne, si diffé» rens entr'eux dans tout le reste, se res» semblent à cet égard, & n'ont chacun que » la même mesure, les mêmes intervalles de

Les causes de notre destruction sont nécessaires, les mêmes dans tous.

» temps à parcourir depuis la naiſſance juſ-
» qu'à la mort, que la différence des races,
» des climats, des nourritures, des commodi-
» tés, n'en fait aucune dans la durée de la
» vie, que les hommes qui ne ſe nourriſſent
» que de chair crue ou de poiſſon ſec, de
» ſajou, ou de riz, de caſſave, ou de racines,
» vivent auſſi long-temps que ceux qui ſe
» nourriſſent de pain ou de mets préparés;
» on reconnoîtra plus clairement que la du-
» rée de la vie ne dépend, ni des habitudes,
» ni des mœurs, ni de la qualité des climats,
» que rien ne peut changer les loix de la mé-
» chanique, & qu'on ne peut guere les altérer
» que par des excès de nourriture ou de trop
» grande diette «.

Conſé-quence de cette uniformité dans la durée de la vie des hommes.

De cette uniformité dans la vie des hommes, conſidérée ſelon le cours ordinaire de la Nature, ne réſulte-t-il pas une nouvelle preuve que leur méchaniſme eſt homogene, ce qui prouve encore leur origine d'une tige commune ?

La qualité de *l'air* peut ſeule occa-ſionner quelque différence.

» S'il y a, ajoute M. de Buffon (*a*), quel-
» que différence tant ſoit peu remarquable
» dans la durée de la vie, il ſemble qu'on
» doit l'attribuer à la qualité de l'air. On a

(*a*) *Ibid.* Pag. 358 & ſuivantes.

» obſervé

» observé que dans les pays élevés il se » trouve communément plus de vieillards » que dans les lieux bas; les montagnes d'E» cosse, de Galles, d'Auvergne, de Suisse » ont fourni plus d'exemples de vieillesses » extrêmes que les plaines de Hollande, de » Flandres, d'Allemagne & de Cologne: » mais à prendre le genre humain en géné» ral, il n'y a, pour ainsi dire, aucune diffé» rence dans la durée de la vie. *L'homme qui » ne meurt point de maladie accidentelle, vit » par-tout 90 ou 100 ans:* nos ancêtres n'ont » pas vécu davantage, & depuis le siecle de » *David*, ce terme n'a point du tout varié «.

De la cause de longue vie des premiers hommes, selon M. de Buffon; même proportion.

M. de Buffon remonte de ces vérités démontrées par l'expérience à la cause de la vie des premiers hommes; il en trouve l'explication dans son systême de la Théorie de la Terre que j'ai exposé au commencement de ce chapitre.

(*a*) » Si l'on nous demande pourquoi la vie » des premiers hommes étoit beaucoup plus » longue, pourquoi ils vivoient 900, 930, & » jusqu'à 950 ans, nous pourrions en donner » une raison, en disant que les productions » de la terre dont ils faisoient leur nourriture

(*a*) *Ibid.*

» étoient alors d'une nature différente de ce » qu'elles font aujourd'hui. La furface du » globe devoit être, comme on l'a vu, beau- » coup moins folide, & moins compacte dans » les premiers temps après la création » qu'elle n'eft aujourd'hui, parce que la gra- » vité n'agiffant que depuis peu de temps, les » matieres terreftres n'avoient pu acquérir en » auffi peu d'années la confiftance & la soli- » dité qu'elles ont eues depuis; les productions » de la terre devoient être analogues à cet » état, la furface de la terre étoit moins com- » pacte, moins feche, tout ce qu'elle produi- » foit devoit être plus ductile, plus fouple, » plus fufceptible d'extenfion ; il fe pourroit » donc que l'accroiffement de toutes les pro- » ductions de la Nature, & celui du corps » de l'homme ne fe fît pas en auffi peu de » temps qu'il fe fait aujourd'hui; les os, les » mufcles, &c. confervoient peut-être plus » long-temps leur ductilité & leur molleffe, » parce que toutes les nourritures étoient » elles-mêmes plus molles & plus ductiles. » Dès-lors toutes les parties du corps n'arri- » voient à leur développement entier, qu'a- » près un plus grand nombre d'années; *la » génération ne pouvoit s'opérer par consé- » quent qu'après un accroiffement pris en en-*

» *tier, c'est-à-dire à 120, 130 ans, & la du-*
» *rée de la vie étoit proportionnelle à celle du*
» *temps de l'accroissement, comme elle l'est en-*
» *core aujourd'hui;* car, en supposant que l'âge
» de puberté des premiers hommes, l'âge au-
» quel ils commençoient à pouvoir engen-
» drer, fût celui de *130 ans*, l'âge auquel
» on peut engendrer aujourd'hui étant celui
» de 14 ans, il se trouvera que le nombre
» des années de la vie des premiers hommes
» & de ceux d'aujourd'hui sera dans la
» même proportion; puisqu'en multipliant
» chacun de ces deux nombres, par le même
» nombre, par exemple par *sept*, on verra
» que la vie des hommes d'aujourd'hui
» étant de *98 ans*, celle des hommes
» d'alors devoit être de *910 ans*. Il se peut
» donc que la durée de la vie de l'homme ait
» diminué peu à peu, à mesure que la sur-
» face de la terre a pris plus de solidité par
» l'action continuelle de la pesanteur, & que
» les siecles qui se sont écoulés depuis la créa-
» tion jusqu'à *David* ayant suffi pour faire
» prendre aux matieres terrestres toute la so-
» lidité qu'elles peuvent acquérir par la pres-
» sion de la gravité, la surface de la terre
» soit dans ce temps-là demeurée dans le
» même état, qu'elle ait acquis dès-lors toute

» la consistance qu'elle devoit avoir à jamais, » & que tous les termes de l'accroissement de » ses productions aient été fixés aussi bien » que celui de la durée de la vie (a) «.

Combien ce systême est conforme au texte de la Genese! Décroissement progressif, de la vie.

Remarquez combien ce systême est conforme au Texte sacré. On apperçoit en effet, en parcourant les Généalogies des premiers hommes dans le chapitre V de la *Genese*, qu'ils ne commençoient à produire que dans un âge auquel ils cessent aujourd'hui d'être capables de la génération, & souvent beaucoup plus tard depuis 65, 70, jusqu'à 187 ans, que leur vie est à peu près dans la proportion de la lenteur de leur accroissement; ainsi *Mathusala*, ou *Mathusalem* qui vécut 969 ans ne commença à engendrer qu'à 187 ans.

J'ai déjà observé que, lorsque Moyse fait dire à Dieu dans le chapitre VI, *que la vie des hommes ne sera plus que de 120 ans*, il parle par anticipation. Le décroissement a été sensible depuis le déluge, mais progressif, comme il est prouvé par les Généalogies des Patriarches jusqu'à *Moïse*, & ensuite jusqu'à *David*.

(a) *Voyez* la Dissertation de M. l'Abbé Tailliadet, sur l'existence des *Géans*, Histoire de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, tom. 1, pag. 126.

N'eſt-il pas très-conforme aux loix de la Nature, qu'un accroiſſement de ſi longue durée ait produit des hommes plus grands & plus forts que ceux qui exiſtent aujourd'hui. Les os, les nerfs, les muſcles prenoient plus tard leur conſiſtance : ils étoient par conſéquent plus long-temps ſuſceptibles d'augmentation ; ainſi ce que les Anciens & les Livres ſacrés même nous diſent de l'exiſtence des *Géans*, eſt non-ſeulement poſſible, mais vraiſemblable. Obſervez encore qu'il étoit néceſſaire que le volume des hommes decrût en proportion de la diminution de leur vie, & de leur multiplication ; autrement ce globule que nous habitons n'eût pu ſuffire à nourrir ſes énormes habitans.

Que les hommes devoient par cette raiſon être plus grands, plus forts.

Mais nous avons peine à nous reporter à un état différent de celui dans lequel nous exiſtons, à ſuppoſer dans la terre que nous habitons une mobilité qu'elle n'a pas aujourd'hui, à conſidérer ſes productions comme d'une nature différente de celle qu'elles ont aujourd'hui, en un mot à remonter au principe des choſes quelque démontré qu'il ſoit à notre eſprit, & par les monumens anciens, & par la loi de la gravitation que l'expérience nous a fait décou-

De la ſource de nos erreurs en ce genre.

vrir. Telle eſt la ſource de preſque toutes nos erreurs en ce genre.

Concluſion, qu'il eſt prouvé, autant qu'il peut l'être phyſiquement, que tous les hommes ſortent d'une même tige.

Concluons toutefois avec M. de Buffon (*a*), » que tout concourt à prouver que le genre » humain n'eſt pas compoſé d'eſpeces eſſen» tiellement différentes entr'elles; qu'au con» traire il n'y a eu originairement qu'une » ſeule eſpece d'hommes qui s'étant multi» pliée & répandue ſur toute la ſurface de la » terre a ſubi différens changemens par l'in» fluence des climats, par la différence de la » nourriture, par celle de la maniere de » vivre, par les maladies épidémiques, & » auſſi par le mêlange varié à l'infini des in» dividus plus ou moins reſſemblans; que » d'abord ces altérations n'étoient pas remar» quées, & ne produiſoient que des variétés » indiviſibles, qu'elles ſont enſuite devenues » des variétés de l'eſpece, parce qu'elles ſont » devenues plus générales, plus ſenſibles & » plus conſtantes par l'action continuée de » ces mêmes cauſes, qu'elles ſe ſont perpé» tuées, & qu'elles ſe perpétuent de généra» tion en génération, comme les difformités » & les maladies des peres & meres paſſent à » leurs enfans, & qu'enfin, comme elles n'ont

(*a*) Tom. 5, pag. 256 & ſuivantes.

» été produites originairement que par le » concours de causes extérieures & accidentelles, qu'elles n'ont été confirmées & rendues constantes que par le temps & l'action continuée de ces mêmes causes, il est » très-probable qu'elles disparoîtroient aussi » peu à peu, & avec le temps, ou même » qu'elles deviendroient différentes de ce » qu'elles sont aujourd'hui, si ces mêmes » causes n'existoient plus, ou si elles venoient à varier dans d'autres circonstances » & par d'autres combinaisons «.

Conséquence de cette vérité dans la morale.

Que cette idée est belle, & qu'il est heureux que la Nature approfondie se joigne au Texte sacré pour nous en convaincre ! C'est sur cette notion que Jésus-Christ a fondé toute sa morale : *aimez votre prochain comme vous-même :* & quel est ce prochain ? Le Samaritain, le Juif, le Payen, le Negre, l'Hottentot, comme votre compatriote & votre ami, parce qu'en effet il est votre frere, qu'il est vous-même, que vous n'êtes que des branches du même arbre dispersées sur la surface de la terre. Si les hommes étoient convaincus de cette vérité, loin de se combattre & de se détruire, ils se prêteroient des secours mutuels, les différences de climat, de mœurs, d'usages, ne serviroient qu'à éviter une con-

currence dangereuse; mais l'amour seroit le lien de cette famille immense. C'est la conséquence qui résulte de toutes les observations que nous avons rapportées d'après M. de Buffon.

Puisque je me suis engagé jusqu'ici dans la comparaison du récit de Moïse, avec les connoissances que l'expérience nous a mis à portée d'acquérir, je dois encore parcourir les objections de nos Sages, sur quelques matieres relatives à celles que j'ai traitées.

SECTION IV.

Du déluge, de l'Arc-en-Ciel, de la dispersion des hommes, de l'origine des langues, & de quelques autres parties du récit de Moïse analogues aux objets traités dans ce chapitre.

§. I.

Du Déluge universel; si cet événement annoncé dans les Livres de Moïse, comme l'effet d'une volonté expresse du Créateur, suppose le renversement total des loix de la Nature.

Videns autem Deus quod multa malitia hominum esset in terra, & cuncta cogitatio cordis intenta esset ad malum omni tempore.	» Dieu voyant que la malice des hommes étoit » grande, & que leurs pensées étoient portées au mal » en tout temps.

Pœnituit eum quod hominem fecisset in terra, & tactus dolore cordis intrinsecus.

Delebo, inquit, hominem quem creavi, à facie terræ, ab homine usque ad animantia, à reptili usque ad volucres cœli, pœnitet enim me fecisse eos.

Noe vero invenit gratiam coram Domino.

Genese. Chap. 6, ℣. 5, 6, 7 & 8.

» Se repentit d'avoir fait » l'homme sur la terre, & » fut pénétré de douleur jusqu'au fond du cœur.

» J'effacerai, dit-il, de » dessus la face de la terre, » l'homme & tous les animaux, depuis le reptile » jusqu'aux oiseaux du » Ciel.

» Mais *Noé* trouva grace » devant le Seigneur «.

N°. 1.

Des raisonnemens par lesquels nos Sages s'efforcent de prouver que le fait du Déluge universel, tel qu'il est rapporté dans les Livres de Moïse, suppose un renversement total des loix de la Nature contraire à l'idée que la raison nous donne sur la sagesse, de la bonté & de la Toute-puissance de Dieu.

Précis des objections de nos Sages sur le fait du Déluge universel.

Quelle idée, disent nos Sages, le Texte sacré nous donne-t-il ici de l'Être infini ! Un Dieu que l'homme contraint, par sa malice, au repentir ! N'avoit-il pu empêcher les crimes des hommes ; & si le funeste présent qu'il avoit fait à l'homme de la liberté s'y opposoit, n'avoit-il pas dû prévoir les effets de cette liberté ? Un Dieu susceptible de

douleur n'eſt ni parfaitement heureux, ni tout-puiſſant, ni immuable (*a*).

On écarte ces objections qui ne roulent que ſur les figures dont l'Hiſtorien ſacré a uſé dans ſon récit.

Ecartons d'abord les objections qui ne roulent que ſur les figures dont *Moïſe* s'eſt ſervi. J'ai obſervé que le Légiſlateur des Juifs nous repréſente ſouvent, ſous des images corporelles, les effets de la toute-puiſſance divine. C'eſt ainſi que Dieu ordonne à la lumiere d'exiſter, à la Mer de produire des animaux, à la Terre de ſe couvrir de plantes & de végétaux de toute nature, &c. Ici, les crimes des hommes montent à un tel excès que Dieu ſemble ſe repentir de les avoir créés, & qu'il veut que la Terre peuplée par une race ſortie d'un ſeul homme, mais qui avoit dégénéré de la vertu de ſon Auteur, ſoit renouvellée par la famille d'un ſeul homme juſte qu'il daigne conſerver dans la déſolation univerſelle. Je dis ſemble ſe repentir, car ce ſentiment eſt incompatible avec la ſageſſe & la toute-puiſſance de l'Être infini; telles ſont les idées que nous préſente le terrible événement du Déluge univerſel.

(*a*) Syſt. de la Nat. Tom. 2, chap. 2, pag. 60, dans la note.

Voyez encore le chap. 3, de cette même partie, intitulé : *Idées confuſes & contradictoires de la Théologie.*

Eſt-il ſurprenant que *Moïſe* les ait repréſentées par des images analogues à ſon ſujet?

La difficulté eſt plus grande, lorſque de l'examen rigoureux des expreſſions de l'Ecrivain ſacré, on paſſe au fait même que ces expreſſions offrent à notre croyance.

Les objections propoſées ſe réduiſent à la difficulté générale de l'exiſtence du mal moral & du mal phyſique.

Le Déluge univerſel eſt le plus grand mal phyſique, occaſionné par le plus grand mal moral. Dieu n'avoit-il pas le pouvoir d'arrêter les crimes des hommes pour leur épargner un ſi terrible châtiment? &, s'il a pû empêcher ces crimes, quelle contradiction avec ſa bonté & ſa ſageſſe infinie!

Remarquez que cette objection n'eſt autre que celle de l'exiſtence du mal moral & du mal phyſique, qu'elle roule ſur une difficulté inſoluble dans tous les ſyſtêmes, à laquelle le fataliſme ne répond qu'en nous offrant des contradictions plus frappantes encore, je crois l'avoir prouvé; qu'enfin, loin que la raiſon s'allarme de rencontrer des difficultés inſolubles lorſqu'elle eſſaie de ſonder la profondeur des décrets de Dieu, elle nous apprend que n'ayant d'autre principe de nos connoiſſances que le ſentiment de notre propre exiſtence & les conſéquences qui en réſultent, il eſt impoſſible qu'une meſure ſi bornée embraſſe les perfections de l'Être infini.

Toute objection qui se réduit à la difficulté de l'existence du mal physique & du mal moral, est donc nulle, parce que cette difficulté est insoluble dans tous les systêmes.

Le Déluge universel suppose, dit-on, l'Univers replongé dans le chaos.

Mais, nous dit-on, le Déluge universel, tel que les Livres de Moïse nous le présentent, contredit toutes les loix de la physique; il supposeroit que Dieu eût replongé, par sa toute-puissance, l'Univers dans le chaos dont il l'avoit tiré, ce que *Moïse* ne dit pas, ce qui est même directement contraire au Texte sacré, puisque, dans cette hypothèse, il seroit impossible que *Noé*, sa famille, & les animaux conservés par lui eussent survécu au bouleversement universel.

L'objection présentée dans toute sa force, dans les livres de M. de Voltaire.

M. de Voltaire a réuni les principales difficultés que présente cette révolution, en la rapprochant des loix de la Nature.

« (*a*) Nous commençons par déclarer, » dit-il, que nous croyons le Déluge universel, parce qu'il est rapporté dans les » saintes Ecritures hébraïques transmises aux » Chrétiens.

(*a*) Question sur l'Encyclopédie, sur le mot *Déluge universel*.

Mélanges de Philosophie. Tom. 3. *Digression sur la maniere dont notre globe a pu être inondé.*

Raison par alphabet sur le mot *Inondation.*

» Nous le regardons comme un miracle : » 1.° parce que tous les faits où Dieu daigne » intervenir dans les sacrés Cahiers, sont » autant de miracles «.

Vous regardez, Monsieur, le Déluge universel comme un miracle, & à ce titre, vous dites que vous le croyez : car Dieu étant l'Auteur des loix de la Nature peut y déroger quand il le juge nécessaire pour l'accomplissement de ses desseins éternels : un miracle est donc un fait susceptible des mêmes preuves que tous les autres ; j'espere le prouver dans la quatrieme Partie de cet Ouvrage. Sur la preuve nécessaire pour croire les miracles. Renvoi.

J'écarte, quant à présent, la construction de l'Arche dans laquelle *Noé* se sauva du Déluge avec sa famille, & sauva les espèces de tous les animaux de la Terre & de l'air : j'écarte encore la difficulté de renfermer, dans ce vaisseau, toutes les provisions nécessaires pour nourrir ces animaux, pendant l'espace d'une année que dura le Déluge, selon les Livres de Moïse ; j'examinerai ces objections dans un moment. Difficultés concernant l'Arche de *Noé*. Renvoi.

» Vous regardez, dites-vous, le Déluge » universel, comme un miracle, parce que » l'impossibilité physique d'un Déluge uni- Pourquoi M. de Voltaire regarde le Déluge universel comme un miracle ?

» versel est démontrée en rigueur : en voici
» la démonstration.

» Toutes les Mers couvrent la moitié du
» Globe : en prenant une mesure commune
» de leur profondeur, vers le rivage & en
» haute Mer, on compte 500 pieds (*a*).

» Pour qu'elles couvrissent les deux hémis-
» phères seulement de 500 pieds, il faudroit,
» non-seulement un océan de 500 pieds de
» profondeur sur toute la Terre habitable;
» mais il faudroit une nouvelle mer, pour
» envelopper notre océan actuel, sans quoi
» les loix de la pesanteur & des fluides feroient
» écouler ce nouvel amas d'eau profond de
» 500 pieds que la Terre supporteroit.

» Voilà donc deux nouveaux océans pour
» couvrir seulement de 500 pieds le Globe
» terrestre.

(*a*) M. de Voltaire donnoit 1000 pieds de profondeur à la Mer, dans la dissertation que je viens de citer; il se réduit ici à moitié : il seroit inutile de disputer sur le calcul, le raisonnement étant le même dans les deux hypothèses. On pourroit, il faut l'avouer, diminuer la profondeur supposée de la Mer à volonté, sans donner atteinte à la démonstration; car la masse des eaux fournie par la Mer pour former les nuages seroit moindre dans la même proportion; ces nuages eussent donc été d'autant plus incapables de couvrir le sommet des plus hautes montagnes.

» En ne donnant aux montagnes que vingt » mille pieds de hauteur, ce feroit donc 40 » océans de 500 pieds de hauteur chacun, » qu'il feroit néceffaire d'établir les uns fur » les autres, pour égaler feulement la cime » des hautes montagnes. Chaque océan fupé- » rieur contiendroit tous les autres, & le » dernier de ces océans feroit d'une circonfé- » rence qui contiendroit quarante fois celle » du premier.

» Pour former cette maffe d'eau, il auroit » fallu la créer du néant; pour la retirer, » il auroit fallu l'anéantir.

» Donc l'événement du Déluge eft un double » miracle, & le plus grand qui ait jamais » manifefté la puiffance de l'Être éternel, » Souverain de tous les Globes «.

Le Déluge eft l'effet d'une volonté expreffe de Dieu : qui en doute ?

M. de Buffon ne donne en effet d'autre caufe au Déluge que la volonté de Dieu; & en ce point, il eft très-conforme au Texte de Moïfe.

« (a) Nous ne pouvons nous difpenfer » d'obferver que la plupart des Auteurs dont » nous venons de parler, comme *Burnet*, » *Whifton*, *Woodoard*, ont fait une faute qui » nous paroît mériter d'être relevée. C'eft

(a) Hiftoire Naturelle. Tom. 1, art. 5, pag. 289.

» d'avoir regardé le Déluge comme possible » par l'action des causes naturelles ; au lieu » que l'Ecriture sainte nous le présente, comme » produit par la volonté même directe de » Dieu. Il n'y a aucune cause naturelle qui » puisse produire, sur la surface de la terre, » la quantité d'eau qu'il a fallu pour couvrir » les plus hautes montagnes ; & quand même » on pourroit imaginer une cause propor- » tionnée à cet effet, il seroit impossible » de trouver quelque cause capable de faire » disparoître les eaux ».

N'existe-t-il pas, à la surface ou dans l'intérieur du Globe, des traces de cette révolution ?

N°. 2.

S'il existe, soit à la surface, soit dans l'intérieur du globe, des vestiges apparens de cette inondation, du témoignage des anciens Historiens, & de la Mythologie des Grecs qui y est relative.

Si les coquilles qui se trouvent à de grandes profondeurs dans les terres, sont un vestige du Déluge. Théologie physique des Modernes.

« La supposition (nous dit encore M. de » Buffon) (a) que c'est le Déluge universel » qui a transporté les coquilles de la Mer » dans tous les climats de la Terre est de- » venue l'opinion ou plutôt la superstition » de

(a) *Ibid.* Pag. 194 & suivantes.

» de tous les Naturalistes. *Wodward*, *Scheuzer* » & quelques autres appellent ces coquilles » pétrifiées les restes du Déluge, & les re- » gardent comme les médailles & les mo- » numens que Dieu nous a laissés de ce ter- » rible événement, afin qu'il ne s'effaçât ja- » mais de la mémoire du Genre-humain; » enfin ils ont adopté cette hypothese » avec tant de respect, pour ne pas dire » d'aveuglement, qu'ils ne paroissent s'être » occupés qu'à chercher les moyens de con- » cilier l'Ecriture sainte avec leur opinion, » & qu'au lieu de se servir de leurs obser- » vations, & d'en tirer des lumieres, ils se » sont enveloppés dans les nuages d'une » Théologie-physique dont l'obscurité & la » petitesse dérogent à la clarté de la Reli- » gion, & ne laisse appercevoir aux Incré- » dules qu'un mêlange ridicule d'idées hu- » maines & de faits divins.

Ces coquilles prouvent que les eaux ont séjourné sur la terre.

Impossibilité qu'elles proviennent du Déluge.

» Il paroît (dit encore le même Auteur) » (*a*) que les eaux de la Mer ont séjourné » quelque temps sur la Terre, puisqu'on » trouve, en plusieurs endroits, des bancs » de coquilles si prodigieux & si étendus » qu'il n'est pas possible qu'une aussi grande

(*a*) *Ibid.* Pag. 110 & suivantes.

» multitude d'animaux ait été tout-à-la-fois » vivans en même temps. Cela ſemble auſſi » prouver que, quoique les matieres qui com- » poſent la ſurface de la Terre fuſſent alors » dans un état de molleſſe qui les rendoit » ſuſceptibles d'être aiſément diviſées, re- » muées & tranſportées par les eaux, ces » mouvemens ne ſe ſont pas faits tout d'un » coup, mais ſucceſſivement & par degrés, » & comme on trouve quelquefois des pro- » ductions de la Mer à 1000 & 1200 pieds » de profondeur, il paroît que cette épaiſ- » ſeur de terre ou de pierre étant ſi conſi- » dérable, il a fallu des années pour la pro- » duire : *car, quand on voudroit ſuppoſer que,* » *dans le Déluge univerſel, tous les coquil-* » *lages euſſent été enlevés du fond des Mers,* » *& tranſportés dans les parties de la Terre,* » *outre que cette ſuppoſition ſeroit difficile à* » *établir, il eſt clair que, comme on trouve ces* » *coquilles incorporées & pétrifiées dans les* » *marbres & dans les rochers des plus hautes* » *montagnes, il faudroit donc ſuppoſer que ces* » *marbres & ces rochers euſſent été tous formés* » *en même temps & préciſément dans l'inſtant du* » *Déluge, & qu'avant cette grande révolution* » *il n'y avoit ſur le Globe terreſtre, ni mon-* » *tagnes, ni marbres, ni rochers, ni craies, ni*

» *aucune matiere semblable à celle que nous connoissons, qui, presque toutes, contiennent des coquilles & d'autres débris des productions de la Mer. D'ailleurs, la surface de la Terre devoit avoir acquis, au temps du Déluge, un degré considérable de solidité, puisque la gravité avoit agi sur les matieres qui la composent pendant plus de seize siecles, & par conséquent il ne paroît pas possible que les eaux du Déluge aient pu bouleverser, à la surface du Globe, jusqu'à d'aussi grandes profondeurs dans le peu de temps que dura l'inondation universelle.*

Contradiction de ce systême avec le récit de *Moïse*.

(*a*) » Il est aisé de se convaincre que ce n'est ni dans un seul & même temps, ni par l'effet du Déluge, que la Mer a laissé à découvert les continens que nous habitons : car il est certain, par le témoignage des Livres sacrés, que le Paradis terrestre étoit en Asie, & que l'Asie étoit un continent habité avant le Déluge ; par conséquent ce n'est pas dans ce temps que les Mers ont couvert cette partie considérable du Globe. La Terre étoit donc, avant le Déluge, telle à-peu-près qu'elle est aujourd'hui, & cette énorme quantité

(*a*) *Ibid.* Pag. 290 & 291.

» d'eau que la Justice divine fit tomber sur » la Terre pour punir l'homme coupable, » donna en effet la mort à toutes les créa- » tures; mais elle ne produisit aucun chan- » gement à la surface de la Terre, elle ne » détruisit pas même les plantes, puisque la » colombe rapporta une branche d'olivier «.

Si cette doctrine de M. de Buffon ébranle la certitude du fait du Déluge universel ?

Le fait du Déluge universel, c'est-à-dire, d'une inondation qui ait détruit les hommes & les animaux, à l'exception de *Noé*, de sa famille, & des espèces que l'Arche sauva du naufrage, est-il moins certain, parce qu'on ne peut attribuer à cette cause les coquilles & les autres productions marines qu'on trouve à la surface de la Terre, & souvent à de grandes profondeurs ?

Du récit de quelques Voyageurs sur des vestiges plus certains en apparence.

J'écarte, quant à présent, l'autorité de l'Ecrivain sacré.

Je ne m'arrêterai pas même à quelques récits de Voyageurs sur les marques du Déluge qu'ils ont cru découvrir dans l'Arabie, la Palestine, la Syrie, en un mot, dans la partie du Globe, qu'on doit regarder comme la plus anciennement abandonnée par la Mer, ainsi que je l'ai prouvé d'après M. de Buffon.

Coquilles en petit nombre, & Ta-

» On ne trouve sur le mont *Sinaï* (dit un

» Voyageur) (*a*) que peu de coquilles fossiles, » & d'autres semblables marques du Déluge, » à moins qu'on ne veuille mettre de ce nom- » bre le tamarin fossile des montagnes voi- » sines du Sinaï. . . . . . «

marin fossile pétrifié sur le Sinaï & les montagnes voisines.

Ces coquilles en petit nombre, ce tamarin pétrifié, qui se rencontrent au sommet des hautes montagnes, semblent un vestige de Déluge plus sûr que les bancs dont nous venons de parler qui sont placés à une grande profondeur; car il est plus vraisemblable que ces coquilles aient été jettées par le Déluge sur le sommet des hautes montagnes qui existoient auparavant, qu'il ne l'est que cette inondation ait formé les montagnes en 40 jours, & disposé, par couches horizontales, des bancs immenses de coquilles dans leur intérieur. Voici un fait plus singulier.

Paroissent un vestige plus marqués.

» (*b*) Les sables mouvans qui sont dans le » voisinage de *Ras-sem*, dans le Royaume de » *Barca*, couvrent beaucoup de palmiers de » hérissons de mer, & d'autres pétrifications » que l'on trouve communément sans cela. » *Ras-sem* signifie *tête de poisson*, & c'est ce

D'un fait plus singulier s'il étoit bien vérifié.

(*a*) Voyages de Law. Tom. 2, pag. 84. M. de Buffon, tom. 1, art. 7, pag. 415 & suivantes.

(*b*) M. de Buffon. *Ibid.*

» qu'on appelle *le Village pétrifié*, où l'on
» prétend qu'on trouve des hommes, des
» femmes & des enfans en diverses postures
» & attitudes, qui, avec leur bétail, leurs
» alimens, leurs meubles, ont été convertis
» en pierre.

» Mais, à la réserve de ces sortes de mo-
» numens du Déluge, dont il est ici ques-
» tion, & qui ne sont pas particuliers en cet
» endroit, tout ce qu'on en dit sont des
» contes & des fables toutes pures, ainsi que je
» l'ai appris, non-seulement par *M. le Maire*,
» qui, dans le temps qu'il étoit Consul à
» *Tripoly*, y envoya plusieurs personnes pour
» en prendre connoissance, mais aussi par
» des gens graves, de beaucoup d'esprit,
» qui ont été eux-mêmes sur les lieux...... «

De la *grotte des Fées* en Savoie; on écarte ces faits trop incertains.

Indépendamment de l'incertitude avec laquelle le Voyageur que nous citons ici rapporte ce fait, il ressemble beaucoup à cette *grotte des Fées* dont nous parle M. de Voltaire (*a*), située à deux lieues de *Ripaille* en Savoie, dans laquelle on voit, dit-on, une femme pétrifiée, avec son rouet, sa quenouille, un morceau de lard, des pralines telles

(*a*) Question sur l'Encyclopédie, sur le mot *Coquille*.

qu'elles se vendent chez les Confiseurs, & une poule qui couve ses poussins. Ces figures paroissent, suivant le récit de M. de Voltaire, formées par la crystallisation de l'eau qui découle du *rocher* supérieur, & elles ne sont, sans doute, qu'un jeu de la Nature dont l'effet est exagéré, peut-être, par l'imagination de ceux qui descendent dans ce souterrain. Un fait aussi étonnant que celui du Déluge universel, ne doit pas être établi par des conjectures si incertaines.

Du témoignage des anciens Historiens, & de la théologie de toutes les nations ; preuves de la tradition.

Le témoignage des anciens Historiens de toutes les Nations, les Fables même qui faisoient partie de leur Théologie, prouvent mieux la tradition de ce terrible événement, conservée dans la mémoire des hommes. Examinons jusqu'à quel point elles s'accordent avec le récit de Moïse.

Autorités citées par Joseph.

Joseph a recueilli une partie de ces preuves. » Tous les Historiens, mêmes Barbares » (dit-il (*a*)), parlent du Déluge & de l'Arche,

(*a*) Τοῦ δὲ κατακλυσμοῦ τούτου καὶ τῆς λάρνακος, μέμνηνται πάντες οἱ τὰς βαρβαρικὰς ἱστορίας ἀναγράφοντες ὧν ἐστι καὶ Βηρωσὸς ὁ χαλδαῖος· διηγούμενος γὰρ τὰ περὶ τὸν κατακλυσμὸν οὕτω πως διέξεισι· λέγεται δὲ καὶ τοῦ πλοίου ἐν τῇ ἀρμενίᾳ πρὸς τῷ ὄρει τῶν κορδυαίων ἔτι μέρος τι εἶναι, καὶ κομίζειν τινὰς τῆς ἀσφάλτου ἀφαιροῦντας. χρῶνται δὲ μάλιστα οἱ ἄνθρωποι τῷ κομιζομένῳ πρὸς τοὺς ἀποτροπιασμούς· μέμνηται δὲ τούτων καὶ ὁ ἱερώνυμος ὁ αἰγύπτιος, ὁ τὴν

» (qui sauva les restes du Genre-humain) » entr'autres *Berose Caldeen*. Voici ses propres » paroles : *On dit que l'on voit encore des restes „ de l'Arche sur la montagne des Cordiens en Ar- „ ménie, & quelques-uns apportent du bithume „ dont elle étoit enduite, & s'en servent comme „ d'un préservatif contre les défaillances. Hiérome* „ Egyptien, qui a écrit les antiquités des Phé- „ niciens, *Mazeas*, & plusieurs autres, en parlent „ aussi ; & *Nicolas de Damas*, dans le 96e Livre „ de son Histoire, écrit en ces termes : *Il y „ a en Arménie, dans la Province de Miniade, „ une haute montagne nommée Baris, où l'on „ dit que plusieurs se sauverent durant le Dé- „ luge, & qu'une Arche, dont les restes se sont „ conservés pendant plusieurs années, & dans „ laquelle un homme s'est enfermé, s'arrêta sur „ le sommet de cette montagne. Il y a appa- „ rence que cet homme est celui dont parle Moïse, „ le Législateur des Juifs* ».

ἀρχαιολογίαν τὴν Φοινικὴν συγγραψάμενος· καὶ μνασέας δὲ, καὶ ἄλλοι πλέιοι· καὶ νικόλαος δὲ ὁ δαμασκηνὸς ἐν τῇ ἐννηκοστῃ, καὶ ἕκτῃ βίβλῳ ἱστορεῖ περὶ αὐτων, λέγων ὕτος· ἔστιν ὑπὲρ τὴν Μινυάδα μέγα ὄρος κατα τὴν Α'ρμενίαν, βαρὶς λεγόμενον, εἰς ὁ πολλὺς συμφυγόντας ἐπὶ κατακλυσμῶ λόγος ἔχει περισωθῆναι, καὶ τινα ἐπι λάρχακος ὀχύμενον, ἐπι τὴν ἀκρώτειαν ὀκεῖλαι, καὶ τὰ λείψανα των ξυλων ἐπι πολὺ σωθῆναι γένοιτο δὲ ἂν ὁ ὗτος ὅν τινα καὶ Μωσῆς ἀνέγραψεν ὁ τῶ Ιυδαίων νομοθέτης· Joseph. Ant. Sud. Liv. 1, chap. 3.

Joseph donne ensuite pour cause de la longue vie des premiers hommes, la nature des alimens dont ils se nourrissent, & il appelle encore l'Antiquité en témoignage sur ce fait.

(a) » Tous ceux qui ont écrit l'Histoire des » antiquités, tant Grecque que des autres Na- » tions, rendent témoignage de ce que j'ai déjà » dit : car *Maneton* qui a écrit l'Histoire des » *Egyptiens*, *Berose* qui nous a laissé celle » des *Cardéens*, *Mochus*, *Hestius*, & *Hiérome* » l'Egyptien qui ont écrit celle des *Phé-* » *niciens* disent aussi la même chose, & » *Hésiode*, *Hecatée*, *Aucasilas*, *Hellanique*, » *Ephore* & *Nicolas* rapportent que ces pre- » miers hommes vivoient jusqu'à 1000 ans «.

Plus bas en parlant de la longue vie des premiers hommes, il y donne la même cause développée ci-dessus.

Cependant ce même Historien des Juifs

Ce qu'ajoute *Joseph* prouve son impartialité, & fortifie ces témoignages.

(a) *Ibid.*

Μαρτυροῦσι δέ μου τῷ λόγῳ πάντες οἱ παρ' ἕλλησι, καὶ παρὰ βαρβάροις συγγραψάμενοι τὰς ἀρχαιλόγιας, καὶ γὰρ καὶ μανέθων ὁ τῶν αἰγυπτιων ποιησαμενος ἀναγραφὴν, καὶ βηρωσσὸς, καὶ τὰ χαλδαικὰ συναγῶν, καὶ μώχος τε, καὶ ἑσταῖος, καὶ πρὸς αὐτοῖς ὁ αἰγυπτιος ἱερώνυμος, οἱ τὰ φοινικικὰ συνταξάμενοι, συμφωνοῦσι τοῖς ὑπ' ἐμοῦ λεγομένοις· ἡσίοδός τε καὶ ἑκαταῖος, καὶ ἑλλανίκος, καὶ ἀκουσίλαος, καὶ πρὸς τούτοις ἔφορος, καὶ νικόλαος ἱστοροῦσι τοὺς ἀρχαίους ζήσαντα ἔτη χίλια· περὶ μὲν οὖν τούτων ὡς ἂν ἑκάστοις ᾖ φίλον, οὕτως σκοπείτωσαν· *Joseph* Ibid.

semble affoiblir l'autorité de tant de témoignages, parce qu'il ajoute : » Je laisse à ceux » qui liront ceci d'en juger comme ils vou» dront «.

Cette phrase termine presque toujours, dans Joseph, le récit des miracles rapportés dans les Livres des Juifs, & suit ordinairement les témoignages qu'il accumule pour attester la vérité des faits qu'il rapporte.

„ Je sçai, dit le sçavant Traducteur de cet „ Historien (a), que quelques-uns s'étonnent „ qu'après avoir parlé des plus grands mi„ racles, (Joseph) en diminue la croyance, „ en disant qu'il laisse à chacun la liberté „ d'en avoir telle opinion qu'il voudra ; mais „ il ne l'a fait, à mon avis, qu'à cause „ qu'ayant composé cette histoire, princi„ palement pour les Grecs & pour les Ro„ mains, comme il est facile d'en juger, „ parce qu'il l'a écrite en Grec & non pas „ en Hébreu, il a appréhendé que leur in„ crédulité ne la leur rendît suspecte s'il „ assûroit affirmativement la vérité de choses „ qui leur paroissent impossibles ".

(a) Avertissement qui est en tête de la Traduction de M. Arnauld d'Andilly.

Ainsi, ce ton d'impartialité, loin d'affoiblir l'autorité des témoignages qu'il allegue, assûre à l'Historien Juif la confiance sur les faits qu'il rapporte, & ne permet pas de suspecter sa fidélité.

Ces faits sont miraculeux, dites-vous, par conséquent impossibles & contradictoires avec l'essence divine ; c'est une objection à laquelle je me propose de répondre dans ma quatrieme Partie.

Que ces faits sont miraculeux ; ce qui en résulte. Renvoi.

Passons à la tradition que la Mythologie Payenne nous a conservée.

De la Mythologie des Grecs & des Romains, recueillie par *Ovide*.

Ovide qui l'a recueillie, avoit pris pour guide le récit de Moïse, comme il l'a copié dans celui de la création.

Après avoir tracé le tableau des crimes des premiers hommes, il fait parler Jupiter :

(*a*) » Le fils de Saturne, le pere des Dieux » & des hommes, porte, du haut de l'Olympe,

---

(*a*) *Quæ pater ut summâ vidit Saturnius arce,*
Ingemuit . . . . :
Ingentes animos, dignas Jove concipit iras,
Conciliumque vocat ; tenuit mora nulla vocatos.
. . . .
Ergo ubi marmoreo superi sedere recessu,
Celsior ipse loco, sceptroque innixus eburno,
Terrificam capitis concussit terque quaterque
Cæsariem, cum quâ terram, mare, sidera movet.

» ses regards sur la terre ; il gémit au fond » de son cœur....... Son ame divine est pénétrée d'indignation ; il appelle les Dieux au » Conseil..... «

Talibus ille modis ora indignantia solvit :

. . . .

Jamque erat in totas sparsurus fulmina terras,

. . . .

Esse quoque in fatis reminiscitur affore tempus
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli
Ardeat & mundi moles operosa laboret.

. . . .

Pœna placet diversa, genus mortale sub undis
Perdere, & ex omni nimbos demittere cœlo.
Protinus Æoliis Aquilonem claudit in antris,
Et quæcumque fugant inductas flamina nubes :
Emittitque Notum, madidis Notus evolat alis,

. . . .

Nec cœlo contenta suo est jovis ira, sed illum
Cæruleus frater juvat auxiliaribus undis.
Convocat hic amnes . . . .
Nunc ait utendum, vires effundite vestras.
Sic opus est, aperite domos ac mole remotâ
Fluminibus vestris totas immittite habenas.

. . . .

Ipse tridente suo terram percussit, at illa
I[illegible]uit, motuque vias patefecit aquarum.

. . . .

[illegible]que mare & tellus nullum discrimen habebant,
Omnia pontus erat, deerant quoque littora ponto.
Et modo quâ graciles gramen carpsere capellæ,

» Quand les Immortels eurent pris séance » dans le sacré palais, Jupiter assis au plus » haut lieu de l'Olympe, appuyé sur son sceptre

---

Nunc ibi deformes ponunt sua corpora Phocæ.

. . . .

Nat lupus inter oves, fulvos vehit unda leones,
Unda vehit tigres nec vires fulminis apro,
Crura nec ablato prosunt velocia cervo,
Quæsitisque diu terris ubi sistere possit,
In mare lassatis volucris vaga decidit alis.
Obruerat tumulos immensa licentia ponti,
Pulsabantque novi montana cacumina fluctus.

. . . .

Mons ibi verticibus petit arduus astra duobus
Nomine Parnassus, superatque cacumina nubes.
Hic ubi Deucalion, nam cætera texerat æquor,
Cum consorte tori parva rate vectus adhæsit,

. . . .

Non illo melior quisquam nec amantior æqui
Vir fuit, aut illâ reverentior ulla Deorum.
Jupiter ut liquidis stagnare paludibus orbem,
Et superesse videt de tot millibus unum,
Et superesse videt de tot milibus unam,
Innocuos ambo, cultores numinis ambo,
Nubila disjecit nimbisque, Aquilone remotis
Et cœlo terras ostendit & æthera terris.
Nec maris ira manet positoque tricuspide telo
Mulcet aquas rector Pelagi.....
Jamque mare littus habet, plenos capit alveus amnes,
Flumina subsidunt, colles exire videntur,
Surgit humus, crescunt loca decrescentibus undis.

» d'ivoire, remue trois fois cette chevelure
» terrible dont le mouvement ébranle le
» Ciel, la Terre & la Mer, & exprime en ces
» termes la colere qui l'anime.....

» Le Maître des Dieux se disposoit à lancer
» la foudre; mais il se rappelle que l'Univers
» doit périr un jour par le feu; il préfere
» maintenant une punition d'un genre diffé-
» rent, d'ensevelir sous les eaux la race des
» mortels, & de les accabler sous le poids des
» nuées. Aussi-tôt il enferme dans les ca-
» vernes d'Eolie l'Aquilon & tous les vents
» qui écartent les nuages, & lâche la bride
» au vent du midi. Celui-ci se précipite avec
» ses ailes mouillées.....

» *Neptune* vient au secours de son frere, il
» appelle les fleuves..... Il est temps, dit-il,

Postque diem longam nudata cacumina silvæ
Ostendunt, limumque tenent in fronde relictum.
Redditus orbis erat. Quem postquam vidit inanem
Et desolatas agere alta silentia terras,
Deucalion, lacrimis ita Pyrrham affatur obortis.
O soror, ô Conjux, ô fœmina sola superstes?

. . . .

O utinam possem populos reparare paternis
Artibus, atque animas formatæ infundere terræ!
Nunc genus in nobis restat mortale duobus;
Sic visum superis, hominumque exempla manemus.
Ovide. Métam. Liv. I.

» de montrer votre force, ouvrez vos humides demeures, rompez les digues qui » vous arrêtent, & inondez la terre.....

„ Le Dieu lui-même perce avec ſon trident les voûtes de l'abyme, la terre tremble, & répand ſur la ſurface du globe les eaux qu'elle renfermoit. La Mer & la Terre ſont confondues, tout eſt Mer; & l'Océan n'a plus de rivages.

„ Les monſtres marins habitent les campagnes fertiles qui nourriſſoient les troupeaux...... L'onde entraîne les loups avec les agneaux, les tigres avec les lions; la force du ſanglier, égale à la foudre, la vîteſſe du cerf leur ſont inutiles pour fuir une mort inévitable; l'oiſeau cherche en vain une terre où il puiſſe ſe repoſer, ſes ailes fatiguées ne peuvent le ſoutenir ſur les mers; les flots couvrent les plus hautes montagnes.

(*a*) „ Une montagne à double ſommet,

(*a*) Horace a rendu la même idée.

Terruit Gentes grave ne rediret
Seculum Pyrrhæ nova monſtra queſtæ,
Omne cum Proteus pecus egit altos viſere montes,
Piſcium & ſumma genus hæſit ulmo.

» Nous craignîmes le retour du ſiecle de *Pyrrha*, » & de ce terrible fléau qui » accabla la terre, lorſque » *Protée* conduiſit ſon troupeau ſur le ſommet des » hautes montagnes, quand » les poiſſons percherent ſur

„ s'éleve au dessus des nuages ; c'est le „ Parnasse. *Là Deucalion* échoue avec la „ compagne de son lit, à l'aide d'un fragile „ vaisseau, tandis que l'inondation couvroit „ le reste de la terre....... Nul homme ne fut „ meilleur, ni plus juste : nulle femme n'eut „ une piété plus tendre. Cependant Jupiter „ voyant la terre ensevelie sous les eaux, & „ qu'il ne restoit de tant de milliers d'habi- „ tans, qu'un seul couple innocent & reli- „ gieux, ordonne à l'Aquilon de dissiper les „ nuages, & montre enfin au Ciel une terre „ habitable, & à la terre un Ciel pur & serein. „ La mer s'appaise, Neptune pose le redou- „ table trident, l'Océan reprend ses rives, „ les fleuves rentrent dans leurs lits, les col- „ lines semblent se redresser, la terre s'é- „ leve, les plaines s'étendent par le décrois- „ sement des eaux, les forêts montrent leurs „ cimes, les arbres dépouillés font voir leurs „ branches & ce qui leur reste de feuilles „ chargées du limon que les eaux y ont laissé. „ La terre reprend enfin sa forme ; mais cette

---

Nota quæ fuerat sedes columbis,
Et supersjecto pavidæ natarunt æquore damæ.
Horace. Liv. 1. Ode 2.

» les arbres élevés, jusqu'alors la demeure des » timides colombes, & que » les daims craintifs nagerent » au sein des ondes «.

» terre

» terre nue, ce vaste silence répandu sur toute
» la Nature, porte dans le cœur de Deuca-
» lion une douleur profonde, les larmes
» coulent de ses yeux, & s'adressant à Pyr-
» rha : Chere sœur, lui dit-il, tendre épouse,
» seule femme conservée de tout votre sexe.....
» que ne puis-je, instruit dans l'art de Pro-
» methée mon pere, animer la matiere insen-
» sible pour repeupler la terre ! En nous seuls
» est conservée la semence trop fragile de l'es-
» pece humaine ; ainsi l'ont voulu les Dieux,
» ils nous ont conservés pour servir d'exemple
» aux races futures..... «

Tout le monde sait comment Deucalion & Pyrrha peuplerent la terre selon la Fable.

On objecte que le déluge de Deucalion n'est pas celui dont parlent les Livres de *Moïse*. Reponse.

Ce déluge de *Deucalion* a été, dit-on, particulier à la Grece. On le croit communément postérieur de 500 ans au Déluge universel, rapporté par *Moïse*. L'*Attique* & la *Béotie* avoient été inondés 230 ans auparavant sous *Ogyges*, si l'on peut cependant ajouter foi à ces dates, sur lesquelles les opinions des Chronologistes sont si différentes & les monumens si incertains qu'il est difficile de s'y fixer.

Ces inondations qui ont ruiné des provinces entieres, ne sont malheureusement que trop fréquentes. (*Voyez les preuves*

rapportées par M. de Buffon, de la Théorie de la Terre, tom 2, art. 19.) Ainsi ces déluges connus des Grecs, ne sont pas le Déluge universel dont les Livres de *Moïse* nous parlent. On appuie ce sentiment de l'autorité de *S. Augustin*. Ce Pere entreprend de prouver l'antiquité des Livres de *Moïse* par le temps dans lequel vivoit ce Législateur des Juifs, antérieur à la naissance des fables de la Grece, antérieur, ou au moins contemporain des hommes que ce peuple plaça au rang des Dieux, tels que *Promethée*, *Mercure*, *Hercule*. Il remarque que *Minerve* est beaucoup plus ancienne, elle est du temps d'*Ogyges* (*a*). » Les Historiens ne sont pas » d'accord, dit-il, sur l'époque dans laquelle » vivoit cet *Ogyges*. De son temps arriva un » déluge, *non celui qui submergea toute la terre* » *hors ceux qui furent sauvés dans l'Arche;* » *car l'Histoire Grecque & Latine n'a pas connu*

(*a*) *Quanquam Ogyges ipse, quandò fuerit, cujus temporibus etiam diluvium magnum factum est (non illud maximum quo nulli homines evaserunt, nisi qui in arca esse potuerunt, quod neque Græca, neque Latina novit Historia, sed tamen majus quàm postea tempore Deucalionis fuit,) inter Scriptores non convenit.* S. Augustin de Civ. Dei, Lib. 18, chap. 8.

» *cette inondation*, mais un autre plus grand » que celui de *Deucalion* «.

Je ne fatiguerai pas mes Lecteurs par des discussions épineuses & inutiles (*a*). Je n'entreprendrai pas de leur prouver par des con-

---

(*a*) » Il est remarquable que *Noé* étant appellé *Ischaa-* » *damas*, c'est-à-dire *Laboureur*, on peut traduire ce mot » en Grec par *ἀνὴρ πυῤῥᾶς*, *mari de Pyrrha*. En Phénicien, » *Eben* signifie *pierre* & un *fils*; de sorte que l'on peut » croire que les pierres que les Poëtes disent avoir été jetées » par *Deucalion* & *Pyrrha*, n'étoient autre chose que leurs » enfans que l'on a pris pour des pierres, à cause de l'équi- » voque du mot «.

Nouveau Dictionnaire de Morery sur le mot Deucalion.

M. *Pluche*, dans son *Histoire du Ciel* (tom. 1, pag. 105 & suivantes), prétend que la fable des *Géans* qui firent la guerre aux Dieux, est une allégorie du Déluge. Cette opinion a été adoptée par le Dictionnaire Encyclopédique sur le mot *Déluge*.

M. *de Voltaire* n'admet pas ces allusions (questions sur l'Encyclopédie au mot *Déluge universel*), & je crois avec raison, car les noms des *Géans* sont tous Grecs. Il est peut-être plus vraisemblable que le nom de *Deucalion* vient de Δευκ Ἥλιος » *sortie*, *affaissement du soleil* «, & que celui de *Pyrrha* vient de πῦρ qui en Grec signifie *feu*: il est impossible de bâtir un systême solide sur des fondemens si incertains.

Mais M. *de Voltaire* ne tombe-t-il pas lui-même dans ce défaut, lorsqu'il suppose (*Questions sur l'Encyclopédie*,

jectures incertaines, & des étymologies douteuses que ces *Géans* qui entreprirent, selon la Fable, d'escalader le Ciel, sont les premiers hommes qui irriterent Dieu, suivant l'Historien sacré, au point de le déterminer à détruire la race humaine toute entiere, que *Deucalion* & *Pyrrha* sont des noms factices destinés à nous représenter, sous des symboles allégoriques, l'affaissement des nuées, & ces feux souterrains qui, ouvrant les portes de

---

sur les mots Elie, Enoch) que l'histoire d'*Elie*, n'est qu'une allégorie destinée à exprimer la révolution annuelle du soleil, sa chaleur & ses autres propriétés, & cela sur l'unique fondement que le mot Ἥλιος signifie en Grec *Soleil*, lorsqu'il nous dit que *Galaad*, pays d'*Elie*, selon lui, vient de *Galgala*, qui signifie en Hébreu *révolutions?* Malheureusement *Élie* n'est pas dit dans l'écriture de *Galaad*, mais de *Tisbé*, village de la Tribu de *Dan*. [*V. le troisieme Livre des Rois, chap.* XVII, ℣. 1.] Il habitoit à la vérité *Galaad* dans la Tribu d'*Ephraïm*; mais quel rapport ce mot Hébreu a-t-il avec le mot Grec *Elios?* Si l'Haulocauste consumé par le feu du Ciel, la pluie qui abreuve la terre après de grandes chaleurs, sur-tout le char qui enleve *Elie*, ont quelque analogie avec le cours & les effets du soleil, comment concilier cette explication avec le surplus de la vie de ce Prophete, qui avertit les Prêtres & les Rois des malheurs auxquels ils s'exposent par leur désobéissance aux ordres de Dieu, qui confond les Prêtres de *Baal*, &c?

l'abîme, causerent l'inondation universelle : bornons-nous à des idées plus simples.

Si les Grecs n'eurent pas connoissance du Déluge universel dont parlent les Livres de *Moïse*, leurs fables prouvent au moins que la mémoire de la destruction du genre humain & de sa réproduction, par un seul homme & sa famille préservés d'un désastre universel, s'étoit conservée parmi eux ; c'est tout ce que j'avois à prouver.

N°. 3.

De quelques opinions des Modernes sur le Déluge universel, de celle de M. Maillet en particulier, de celle de M. Pluche sur cet événement & sur la longue vie des Patriarches, & des difficultés qu'elles renferment.

L'Auteur du Systême de la Nature essaie de faire cadrer le fait d'un Déluge universel avec le Fatalisme ; c'est admettre la possibilité physique de cette grande révolution.

De l'opinion de l'Auteur du Systême de la Nature, & de quelques autres sur le Déluge universel.

J'ai observé que, selon cet Auteur, le mal phyque est la source dans laquelle les peuples ont puisé l'idée d'un Dieu renumérateur & vengeur, & j'ai répondu à ce Systême avec trop d'étendue pour y revenir.

Il ajoute dans une note (*a*) :

(*a*) Voyez *Phylemon & Hydaspe*. Tom. 1, pag. 355.

» Un Auteur Anglois a dit avec raiſon que » le Déluge univerſel a peut-être autant dé» rangé le monde moral que le monde phy» ſique, & que les cervelles humaines con» ſervent encore l'empreinte des choſes » qu'elles ont éprouvées.

» Il eſt peu vraiſemblable que le Déluge » dont parlent les Livres ſaints des Juifs & » & des Chrétiens, ait été univerſel; mais » il y a tout lieu de croire que toutes les » parties de la terre ont, en différens temps, » éprouvé des déluges. C'eſt ce que nous » prouvent les traditions informes de tous les » peuples du monde, & encore plus les veſ» tiges des corps marins que l'on trouve en » tout pays enfouis à plus ou moins de » profondeur dans les couches de terre : *ce» pendant il pourroit ſe faire qu'une comete, en » venant heurter vivement notre globe, eût pro» duit une ſecouſſe aſſez forte pour ſubmerger » à la fois les continens, ce qui a pu ſe faire » ſans miracle* «.

On a répondu à ce ſyſtême quant au phyſique; renvoi.

J'ai prouvé d'après M. de Buffon, que les corps marins, les bancs de coquilles qu'on trouve à de grandes profondeurs dans la terre, ne ſont pas des veſtiges du Déluge, qu'ils démontrent ſeulement que la Mer couvroit autrefois toute la ſurface du globe, &

qu'elle s'est creusée à elle-même le lit qu'elle occupe ; mais l'Auteur du Systême de la Nature paroît faire ici allusion au systême de Telliamede.

Contradiction dans laquelle M. Maillet est tombé.

Du prétendu effet de leur comete.

M. Maillet, après avoir combattu dans sa seconde journée l'opinion du Déluge universel (*a*), essaie dans la cinquieme de faire connoître comment le passage d'une comete a pu & pourroit encore inonder toute la surface du globe.

» Je ne doute point, dit-il (*b*), que les co-
» metes ne soient des globes opaques que le
» soleil dont ils sont régis a mis par son
» extinction ou l'affoiblissement de son feu
» dont l'activité les retient dans son tour-
» billon, en liberté, pour ainsi dire, d'aller
» chercher fortune ailleurs..... (*c*) Le hasard
» ne préside nullement à ces arrangemens ;
» plus une planete est pesante, plus elle est
» en état, par son poids, de s'approcher du
» mobile de son tourbillon ; au contraire, plus
» elle est légere, comme les corps des so-
» leils éteints, plus elle a de volume dans sa

(*a*) Tom. 1, seconde journée depuis la page 125 jusqu'à 134.

(*b*) Cinquieme journée, tom. 2, pag. 96 & suivantes.

(*c*) *Ibid.* Pag. 120.

» légereté, plus auſſi les rayons de l'Aſtre qui » occupe le centre du tourbillon la repouſ- » ſent au loin, ne l'admettant que vers l'ex- » trêmité, & au lieu où leur activité a perdu » ſa force «.

Comment M. Maillet entreprend de prouver la poſſibilité phyſique du Déluge univerſel ?

Le Philoſophe Indien ſuit cette progreſſion relativement aux ſept planetes qui gravitent aujourd'hui ſur notre ſoleil (*a*) : il ſuppoſe enſuite qu'à l'époque du Déluge univerſel dont les Livres ſaints nous parlent, notre terre fut forcée de changer de mobile par l'extinction du ſoleil qui lui en avoit ſervi juſqu'alors, & qu'elle entra dans le tourbillon de notre ſoleil, juſqu'à la diſtance du cercle que la lune occupoit déjà ſur cet Aſtre : » Là, dit-il (*b*), elle fut arrêtée & » obligée de tourner ſur elle-même & au- » tour de l'Aſtre à cette diſtance. Cependant » la lune faiſant ſon cours, & paſſant dans la » matiere qui tournoit autour de la terre, fut » arrêtée elle-même dans ce tourbillon par- » ticulier, & obligée de tourner autour de la » terre, au lieu qu'auparavant elle tournoit » autour du ſoleil. Si au contraire la terre » étoit placée dans ce tourbillon avant la

(*a*) *Ibid.* Pag. 120 & 121.

(*b*) *Ibid.* Pag. 97 & ſuivantes.

» lune, celle-ci étant entrée à l'endroit que » la terre occupoit, & donnant dans le » tourbillon qui lui étoit propre, fut entraînée » autour d'elle & avec élle autour de cet » Aſtre «.

Ainſi, ſuivant le Philoſophe Indien, la terre changea de mobile à l'époque du Déluge, & l'extinction de ce premier ſoleil cauſa ces pluies continuelles dont parlent nos Livres ſaints, qui couvrirent le ſommet des plus hautes montagnes. L'inondation ceſſa lorſque la terre fut parvenue au tourbillon du ſoleil qui nous éclaire aujourd'hui, tourbillon dans lequel la lune étoit déjà, ou dans lequel elle entra peu de temps après ; car alors, l'ordre fut entiérement rétabli relativement à notre globe ; ainſi les eaux rentrerent par l'effet de l'attraction de ce nouveau mobile, dans le lit qu'elles occupoient auparavant.

Difficultés phyſiques plus grandes que celles que préſente le récit de *Moïſe*.

Ce ſyſtème préſente les mêmes difficultés que le récit de Moïſe ſur l'immenſe quantité des eaux néceſſaires pour couvrir les plus hautes montagnes.

Paſſons ſur cette circonſtance.

Combien de temps penſez-vous que l'attraction du ſoleil & de la lune, les vents réglés & les autres forces dont je vous ai parlé, euſſent employé à deſſécher notre globe. Le

calcul feroit immenfe, à raifonner de cet état ancien fur l'état actuel; car, fuivant M. Maillet lui-même, la diminution des eaux de la mer eft à peine aujourd'hui de quelques pouces en un fiecle. Les montagnes, direz-vous, étoient moins élevées, la terre étoit moins compacte. — Je le veux fuppofer; mais quelle ductilité faut-il admettre dans la matiere de notre globe, pour que le defféchement ait pu s'opérer pendant le cours de la vie des hommes qui exiftoient alors, quelque longue qu'on la fuppofe, même de la durée de celle des Patriarches, quoique M. Maillet n'admette pas cette durée immenfe ? Je vais le prouver.

Comme *Noé* fe fauva felon *Telliamede* ? Réponfe.

Noé, (dit encore M. Maillet (*a*)) placé » dans les plaines de la Mofopotamie, & » vraifemblablement fur le bord d'une riviere, » fe fauva de ce Déluge avec fa famille dans » un bâtiment couvert où il avoit mis des » troupeaux & des provifions; fa maifon » flottante ayant été jetée fur les côtes d'Arménie, il s'imagina que lui feul étoit » échappé de ce naufrage «.

Il feroit inutile de s'appefantir fur une

(*a*) *Ibid.* Pag. 104.

conjecture qui n'a d'autre base que les différences qu'on remarque aujourd'hui entre les hommes : je crois avoir prouvé qu'un examen plus exact de la Nature concourt avec le Texte sacré, pour nous convaincre que tous les hommes ont la même tige.

Le Philosophe Indien s'appuie sur la tradition des anciens peuples.

M. Maillet fortifie la preuve qui résulte de la tradition des anciens peuples.

Les Arcadiens se croyoient antérieurs à la lune (a). Les Livres de Moïse ne sont pas les seuls qui nous parlent de la longueur de la vie des hommes avant le déluge ; l'ancienne tradition des Egyptiens fait mention d'un de leurs Rois dont le regne fut de 1000 ans ; c'est à peu près la durée que la Genese donne à la vie des premiers hommes avant le déluge.

Prétendre (dit encore Telliamede) que ces années étoient lunaires formées par une seule révolution de la Lune autour de la Terre,

Il refute les différentes opinions sur la vie des premiers hommes.

(a) *Ante jovem genitum terras habuisse feruntur Arcades, & lunâ gens prior illa fuit.*
Ovide. Fastes. Liv. 8.

On dit que les Arcadiens ont possédé la terre avant la naissance de Jupiter ; cette nation est plus ancienne que la lune.

* Pausanias en parle de même.

Cette opinion avoit tellement prévalu dans l'Antiquité, que ces peuples étoient appelés προσέληνοι, *Antilunaires.*

ce seroit supposer la vie des hommes beaucoup plus courte avant le déluge qu'elle ne l'est aujourd'hui, & par conséquent contredire le Texte sacré; la supposer de trois révolutions lunaires, comme quelques-uns l'ont pensé, c'est se jetter dans l'arbitraire. N'est-il pas plus simple de croire que le Soleil (a) qui régissoit le mouvement de la Terre avant cette révolution, étoit plus petit que le nôtre, ou, plus vraisemblablement, que l'activité de son feu étoit si foible que notre Terre pouvoit achever son cercle autour de lui en l'espace de 60 jours ou un peu moins. » Votre Histoire, dit encore le » Philosophe Indien, apprend aussi qu'après » le déluge, la vie des hommes fut réduite » à cent vingt ans : delà nous devons con- » clure que la Terre ayant alors changé de » mobile & de Soleil, cent vingt ans de ses » circuits autour de cet Astre étoient la me- » sure des neuf cent soixante ans ou en- » viron de ceux qu'elle décrivoit au tour du » précédent «.

Que cette explication contredit le texte de la *Genese* fort inutilement.

J'ai déjà observé que le Texte de la Genese par lequel M. Maillet cherche à autoriser son systême, ne parle de l'abréviation

(a) *Ibid.* Pag. 103.

de la vie des hommes que par anticipation au temps auquel *Moïse* écrivoit. Suivant la Genese, *Noé* vécut 350 ans après le déluge, en tout 950 ans. (*a*) *Sem* engendra *Arphaxad* à 100, & vécut en tout 600 ans. (*b*) *Arphaxad* engendra *Salé* à 35, & vécut 338 ans. Le terme de la vie humaine étoit très-rapproché du temps d'*Abraham*, car ce Patriarche ne vécut que 170 ans. (*c*) *Isaac* son fils en vécut 180 (*d*), & ainsi la durée de la vie des hommes a diminué progressivement pendant près de 800 ans. Je vous ai fait voir combien ces faits sont analogues au systême de la Théorie de la Terre tel que l'exposé de M. de Buffon.

Conjecture qui peut avoir quelque vraisemblance.

» Seroit-il défendu de penser (ajoute M. » Maillet dans un autre lieu (*f*)) que par ces » pierres qui s'animerent dans les mains de » *Deucalion* & de *Pyrrha*, les Anciens ont » voulu figurer la grossiéreté des premiers » hommes sortis de ceux qui échapperent au » commun naufrage ? « — Je le suppose avec

(*a*) Genese, chap. 9, ℣. 28 & 29.
(*b*) *Ibid.* Chap. 11, ℣. 11.
(*c*) *Ibid.* ℣. 21 & 13.
(*d*) *Ibid.* Chap. 26, ℣. 7.
(*e*) *Ibid.* Chap. 35, ℣. 29.
(*f*) Telliamede. Tom. 2, seconde journée, pag. 129.

vous ; & de cette hypotese même il résulte encore que les Anciens avoient conservé la mémoire d'un commun naufrage.

D'un systême aussi peu vraisemblable que celui de *Telliamede*.

Un Naturaliste célebre, M. Pluche (*a*), reconnoît que le Déluge universel est un effet de la toute-puissance de Dieu, & de la volonté expresse du Créateur ; mais il se permet des conjectures pour expliquer la cause physique de cette révolution.

Cet Auteur suppose que l'inclination de l'Ecliptique sur l'Equateur qui est aujourd'hui de 23 degrés & demi ne subsistoit pas avant le Déluge.

Tableau d'imagination qui ajoute à la difficulté résultante du mal physique, au lieu de la diminuer.

» La Terre (dit-il) n'inclinant point son » axe sur le plan de sa route annuelle, pré- » sentoit toujours son équateur au Soleil, » & à l'exception du milieu de la Zone Tor- » ride, où la chaleur étoit excessive, à moins » qu'elle n'y fût comme aujourd'hui, corrigée » par un amas de vapeurs, tous les autres cli- » mats jouissoient d'une douce température; le » jour & la nuit étoit par-tout de douze heu- » res, l'air toujours pur, le printemps perpé- » tuel..... La Terre, en parcourant son cercle » annuel autour du Soleil, se trouvoit succes- » sivement placée dans les douze Constella-

(*a*) Spectacle de la Nature, tom. 3,

» tions du Zodiaque. La révolution que le » Soleil paroiſſoit faire en un an, la Lune » l'achevoit réellement de mois en mois, elle » renouveloit ſes phaſes comme aujourd'hui; » ainſi les deux flambeaux qui préſidoient, » l'un au jour, l'autre à la nuit, ſervoient de » regle à la ſociété pour fixer la durée de l'an- » née & de ſes parties.

» Juſqu'au Déluge, la Terre conſerva à » peu près ſa même vigueur, & ſa fécondité. » N'étant point caverneuſe ni crevaſſée, » comme elle l'eſt depuis le Déluge, il ne s'y » inſinuoit point de maſſes d'air capables de » s'y raréfier, & de s'en échapper avec fra- » cas, l'atmoſphere étoit toujours paiſible, » un doux zéphir cauſé par l'action du » Soleil chaſſoit les vapeurs qui s'élevoient » de la Mer, & les réſolvoit en des roſées » toujours abondantes : ces vapeurs mon- » toient par-tout durant le jour, par-tout elles » s'épaiſſiſſoient & retomboient dans la lon- » gue durée de la nuit, pour entretenir les » plantes par une fraîcheur égale, & les ré- » ſervoirs des fontaines & des fleuves par des » eaux toujours nouvelles. . . . .
» Par une ſuite naturelle de cette tempéra- » ture uniforme, les arbres conſervoient tou- » jours leur verdure; ils étoient à la fois cou-

» verts de fruits, de fleurs & de boutons;
» en réjouissant l'homme par des récoltes
» toujours nouvelles, ils lui montroient, par
» avance, les prépararifs de celles qui de-
» voient suivre, & l'abondance étoit extrême,
» parce qu'elle n'étoit pas interrompue; l'é-
» galité de l'air ne pouvoit manquer d'in-
» fluer sur la vie de l'homme qu'elle rendoit
» plus longue. Une seule chose défiguroit la
» Terre, c'étoit la méchanceté de ses habitans.
» . . . . . . Dieu ne se contenta pas de frap-
» per les premiers habitans du premier Monde,
» il frappa la Terre même, & changea la
» disposition de l'air & l'ordre des saisons.
» . . . . . . Il prit l'axe de la Terre, & l'in-
» clina quelque peu vers les étoiles du Nord.
» Cette interruption de l'ordre ancien parut
» introduire de nouveaux Cieux & une nou-
» velle Terre. Par cet abaissement, l'axe de
» l'équateur se trouva nécessairement un peu
» plus bas que le Soleil d'un côté, & un peu
» plus haut de l'autre. Tous les feux du So-
» leil se firent sentir en ce moment dans un
» hémisphere, & le froid aigu dans un autre:
» delà les resserremens, les débordemens &
» tous les chocs de l'air. Delà les vents vio-
» lens; l'atmosphere en fut troublé, ils se glis-
» serent entre les eaux de l'abîme & la voûte
qui

» qui les couvroit ; les eaux supérieures » épaissies par le choc des vents, se préci- » piterent comme une mer, les cataractes du » Ciel furent ouvertes, la Terre ébranlée » par une secousse universelle se brisa » sous les pieds de ses infames habitans, » les réservoirs du grand abîme furent rom- » pus, & les eaux s'en élancerent par des » masses proportionnées au volume des » terres qui les chasserent en s'abaissant. » Du concours des eaux supérieures & in- » férieures, il se forma un Déluge universel, » & le Globe fut noyé.

» Le Soleil & les vents que Dieu avoit em- » ployés pour ensevelir la Terre, lui prêterent » ensuite leur ministere pour la découvrir. » Elle reparut par la fuite des eaux ; les unes » s'arrêterent dans les lieux les plus enfon- » cés, où les jambes des grandes pieces de „ terre s'étoient appuyées l'une contre l'au- „ tre, le reste des eaux remonta dans l'at- „ mosphere. Depuis ce tems-là, la terre in- „ clinant toujours son axe de 23 degrés vers „ le Nord, & présentant aux rayons du Soleil „ des points différemment distans de son „ équateur, éprouva des assauts qui varient » tous les jours durant six mois, & qui se renou- „ vellent lorsqu'elle parcourt l'autre moitié

„ de sa route annuelle. Les descendans de *Noé* „ se sentirent encore, durant quelques générations, de la vigueur de leurs peres, jusqu'à ce que le corps humain, par des affoiblissemens successifs, prît enfin une forme „ de tempérament & de durée qui se trouvât „ en proportion avec les impressions de l'air.

„ Si cette conjecture est bien fondée, & „ que la surface de l'ancienne Terre ait été „ irréguliérement enfoncée par un tremblement universel, on doit dans toute la nature trouver des marques d'un ouvrage „ fait en deux fois, ou plutôt y appercevoir „ encore la structure de la premiere création, „ je veux dire les différentes couches de limon, d'arene, d'argile & d'autres matieres „ étendues les unes sur les autres avec tant „ d'intelligence & d'artifice ; mais le tout „ altéré, plié, crevassé en bien des endroits, „ & conservant encore, dans ce désordre, les „ vestiges du changement que la Justice divine y a introduit ".

L'Auteur suit les traces de l'ancien état de la Terre, & des changemens qu'il soutient que le Déluge y a apportés.

Renvoi sur plusieurs difficultés communes à d'autres systêmes.

Rien n'est plus ingénieux que le systême de M. Pluche ; mais ses conjectures sont-elles aussi solides qu'il le prétend ? Je ne répéterai pas

les obfervations que j'ai faites, d'après M. de Buffon, fur les prétendus veftiges du Déluge univerfel qu'il croit découvrir dans le fein de la Terre, dans la pofition des couches horizontales, dans les corps marins qu'elle renferme, &c. Voici d'autres objections qui fe préfentent au fimple expofé.

Vous fuppofez, pourroit-on dire à ce Philofophe, que la Terre jouiffoit, avant le Déluge, d'une température douce & uniforme dans tous les climats, *excepté dans la Zone Torride où la chaleur devoit être exceffive, à moins qu'elle ne fût, comme aujourd'hui, corrigée par un amas de vapeurs;* dites au contraire, malgré les vapeurs les plus abondantes; car fi la chaleur, quoique extrême, eft fupportable dans ce climat au moyen des vapeurs qui la temperent, & de l'inclination de l'Ecliptique fur l'Equateur, quelle feroit cette chaleur, fi l'une de ces caufes ne fubfiftoit plus? Cependant c'eft dans ce climat que Dieu a placé le premier, l'homme & fes defcendans, lorfque le refte du globe lui offroit un féjour délicieux.

La Zone Torride eut été inhabitable dans ce fyftême, & c'eft le lieu où Dieu plaça l'homme, felon la *Genefe*.

Si la réunion de l'Ecliptique avec l'Equateur produifoit les effets dont vous nous faites une peinture fi agréable, nos defcendans pourroient efpérer de voir renaître cet

Le mouvement progreffif de l'*Ecliptique* détruit l'hypothefe de M. Pluche

âge d'or ; car les Astronomes ont observé que l'Ecliptique a un mouvement par lequel ce cercle tend à se réunir à l'Equateur : ils pourroient craindre aussi un second Déluge universel, lorsque, par une suite de cette progression, l'Ecliptique réuni à l'Equateur commenceroit à s'en écarter.

Autres difficultés physiques qui s'élevent contre le systême de M. Pluche.

J'ai calculé, avec M. de Voltaire, la quantité énorme d'eau qu'il faudroit supposer au sein de la terre & dans l'atmosphere, pour couvrir les plus hautes montagnes. Vous avez prévu cette difficulté, mais elle ne vous arrête pas ; vous supposez que la matiere subtile épaissie peut fournir cette eau ; & en admettant cette supposition qui n'est pas sans difficulté, je conviens avec vous que vous trouverez dans la Nature entiere une quantité d'eau suffisante pour produire cet effet ; car l'espace qu'occupe cette matiere ne nous offre point de bornes ; mais après avoir ainsi épaissi la matiere qui environne les autres globes, & avoir augmenté proportionnellement la masse du nôtre, il faudra concilier avec cette masse les loix de la gravitation & de l'attraction que vous ne supposez pas avoir été dérangées à l'instant du Déluge ; il faudra faire rentrer dans le sein de la terre, & raréfier en moins d'une année, par la seule

chaleur du ſoleil, cette matiere ſubtile épaiſſie à un tel degré de condenſation qu'elle eût la peſanteur de l'eau : votre ſyſtême eſt un compoſé de ceux de *Wiſton*, de *Burnet* & de *Woodouad* que M. de Buffon a analyſés & réfutés. (*a*)

Vous me répondrez ſans doute, que tout eſt poſſible au Tout-puiſſant ; & en effet, vous ne pouvez pas vous paſſer d'un miracle pour déplacer d'un ſeul coup l'axe de la terre, & l'incliner de 23 degrés & demi ſur l'Equateur, auquel il étoit parallele auparavant, ſelon vous. — Je reconnois que le Déluge univerſel eſt l'effet d'une volonté expreſſe du Créateur ; mais une telle réponſe n'admet plus de ſyſtême. Ne ſeroit-il pas poſſible cependant, ſans déroger à cette vérité reconnue, de tirer de l'obſervation de la Nature une ſolution aux objections de nos Sages, qui conciliât à la fois & le Texte ſacré & les loix de la Phyſique.

On répond par la toute-puiſſance de Dieu.

Il ne falloit pas ſe donner tant de peine.

(*a*) Hiſtoire Naturelle. Tom. 1, art. 2, 3, 4 & 5.

N. 4.

D'une opinion qui semble concilier le récit de Moïse avec les loix de la Physique, sans donner atteinte au Texte sacré qui ne nous permet pas d'envisager le Déluge universel, autrement que comme l'effet d'une volonté expresse du Créateur; de quelques réflexions sur le récit de Moïse, & d'autres matieres relatives à ce sujet.

Résumé des faits recueillis par l'observation dans les articles précédens.

On se rappelle les preuves de tout genre qui nous persuadent que le globe de la Terre entiérement couvert d'eau lorsqu'il sortit des mains du Créateur, ne se découvrit que peu à peu par la force continuelle de l'attraction du soleil & de la lune, & par l'action des vents réglés qui creusant le lit de la Mer, ont formé les courans dans son sein, & élevé les montagnes, en sorte qu'on distingue encore les terres anciennes de celles qui n'ont été découvertes que postérieurement, & que cette action étant plus sensible dans le voisinage de l'Equateur, ces terres ont aussi été dans les deux continens les plus anciennement découvertes. On se rappelle encore, que les observations les plus exactes se réunissent au Texte sacré, pour nous convaincre que tous les hommes tirent leur origine d'une même tige.

Il est naturel de penser, comme la Genese le porte expressément, que Dieu plaça le premier homme dans l'Asie sur les confins de l'Arabie & de la Mésopotamie, puisque cette partie paroît être en effet la terre la plus anciennement découverte de notre continent. Les vastes déserts qu'on remarque aujourd'hui dans cette partie du globe, sont une nouvelle preuve de cette vérité; car ils sont l'effet naturel de l'épuisement du sol habité par les hommes depuis un grand nombre de siecles. On a vu, au contraire, que la plus grande partie de l'Amérique est une terre nouvelle, & que les parties mêmes de ce continent voisines de l'Equateur, qu'on doit regarder comme découvertes à peu près dans le même temps, & par la même action du soleil & des vents que les terres anciennes du nôtre, n'ont été habitées que depuis peu de siecles: la tradition des habitans, leurs mœurs, leurs usages en renferment la preuve.

Comment on peut concevoir que le passage d'une comete eût inondé, à l'époque du Déluge, la partie du globe alors habitée?

Ces faits posés, la diminution des eaux de la Mer qui a étendu le terrein qui parut le premier au moment auquel Moïse nous dit (*a*) que *Dieu ordonna aux eaux de s'assembler en un seul lieu, & de laisser à découvert*

(*a*) Genese, chap. 1, ỳ. 9.

la terre seche, & qu'il fut fait ainsi, a dû être beaucoup plus grande dans les temps voisins de la création, que dans les siecles postérieurs, parce que la terre n'avoit pas encore acquis alors la solidité qu'elle a maintenant : doit-on cependant regarder cette diminution comme tellement rapide, qu'on puisse supposer qu'une grande partie du globe fût découverte 1600 ans après la création ; car c'est l'époque qu'on donne communément au Déluge dont nous parlent les Livres de Moïse ?

M. Maillet n'évalue dans l'état actuel cette diminution qu'à un pied en trois siecles, & à 3 pieds 4 pouces en 1000 ans (*a*). Admettons que ce calcul soit fautif, que la progression fût alors double, triple, décuple si vous voulez, toujours sera-t-il difficile de penser que la seule attraction d'une comete passant à une grande proximité de notre globe, soit par miracle, soit même sans aucun dérangement du cours ordinaire de la Nature, ne suffit pas, à cette époque, pour élever les eaux qui couvroient la portion du globe habitée par les descendans d'Adam, & produire, par la chûte des vapeurs dont la queue de

(*a*) Telliamede, seconde journée, pag. 220.

ces aſtres eſt toujours chargée, ces pluies immenſes dont nous parlent les Livres ſaints. Remarquez encore que dans le ſyſtème que les obſervations phyſiques nous font reconnoître comme le plus vraiſemblable, les montagnes, même les plus voiſines de l'Equateur, ne devoient pas être, à beaucoup près, auſſi hautes alors qu'elles le ſont aujourd'hui, puiſque la Mer, découvrant ſucceſſivement de nouveaux terreins, n'a ceſſé de creuſer le lit qu'elle occupe. Pourquoi me refuſerai-je à penſer que ces deux cauſes réunies porterent les eaux juſqu'à la hauteur de quinze coudées au deſſus des plus hautes montagnes qui exiſtoient alors dans l'étendue du terrein habité par les premiers hommes? (*a*)

Que cette opinion ne contredit nullement le texte de la Geneſe.

Arrêtez, me dira-t-on, vous contredites le Texte ſacré; *Moïſe* nous dit expreſſément, (*b*) *que les eaux crurent à un tel point que la ſurface de la Terre en fut entiérement couverte* — Sans doute; car ſi les eaux couvrirent la ſeule portion de la Terre qui fût alors habitable, & peuplée en effet par les hommes & par les animaux, qu'importe

(*a*) Geneſe. Chap. 7, ℣. 20.

(*b*) *Vehementer..... inundaverunt (aquæ) & omnia repleverunt in ſuperficie terræ.* Geneſe. Chap. 7, ℣. 18.

que le reste du Globe, cette Terre que les eaux de la Mer cachoient, qui n'avoit pas encore acquis sa force productive par l'addition des molécules organiques des corps marins, ait été momentanément inondée par l'attraction de la comete; tous les hommes, tous les animaux qui existoient, ont-ils moins été emportés par cette terrible inondation, à l'exception de *Noé*, de sa famille & des especes conservées dans l'arche? Ce qui suffit pour l'accomplissement littéral de cette sentence prononcée par le Créateur:

(a) Ecce ego adducam aquas diluvii surper terram, ut interficiam omnem carnem in quâ spiritus vitæ est subter cœlum: universa quæ in terrâ sunt consumentur.	» J'amenerai les eaux du » déluge sur la terre, & je » détruirai toute chair qui » respire dans le ciel, & tout » ce qui a vie sur la terre sera » détruit.
Ponamque fœdus meum tecum, & ingredieris in arcam tu, & filii tui, uxor tua, & uxores filiorum tuorum tecum.	» Et je ferai alliance avec » vous, & vous entrerez » dans l'arche vous, & vos » fils, votre femme, & les » femmes de vos enfans avec » vous.
Et ex cunctis animantibus universæ carnis bina induces in arcam, ut vivant tecum masculini sexus & feminini. Genese, chap. 6, ṽ. 17, 18 & 19.	» Et vous y ferez entrer » par couples tous les animaux mâles & femelles, » pour qu'ils vivent avec » vous. «

De quelques objections qui n'ont pas ici d'application.

Dans l'hipothese d'un déluge particulier (nous disent les Editeurs de la Bible de D. Calmet) *on fait agir Dieu contre les loix de la raison*,

& de la nature, & on lui donne une peine inutile ; car quelle néceſſité y avoit-il de faire conſtruire, à ſi grands frais, une arche de cette grandeur, d'y faire venir toutes les eſpeces d'animaux, d'y faire entrer huit perſonnes, pour éviter un Déluge qui ne devoit inonder qu'une aſſez petite partie de la Terre, au lieu de dire à ces perſonnes de ſe retirer dans les pays qui n'étoient pas encore habités, & où le Déluge ne devoit pas ſe rendre ?

L'objection étoit ſans replique, contre le ſyſtême de *Voſſius*, qui ſuppoſoit qu'au temps du Déluge, le Globe étoit à peu près auſſi découvert qu'il l'eſt aujourd'hui, & qu'une partie ſeulement avoit été inondée : mais que devient cette objection, ſi la ſurface du Globe étoit couverte des eaux de la Mer à l'époque du Déluge, à l'exception de la partie habitée, & ſi les eaux n'ont été pompées que momentanément de la plus grande partie de la ſurface du Globe ?

Il eſt contre nature, dit-on encore, *que les eaux demeurent élevées de quinze coudées au deſſus des plus hautes montagnes dans un pays, ſans qu'elles ſe répandent ſur les terres voiſines qui ſont plus baſſes.* —Oui, ſi ces eaux ne ſont pas retenues à cette hauteur par une force ſupérieure à celle de la peſanteur qui les ra-

mene à leur niveau ; c'eſt cette force que l'attraction ſuppoſée de la comete vous préſente. — *Il eſt auſſi contre les loix de la Nature qu'un vaiſſeau demeure long-temps ſur une montagne d'eau, ſans qu'il tombe par ſon propre poids ſur le penchant de cette montagne.* — Ajoutez la même exception ; ſi ce vaiſſeau n'eſt retenu par une force ſupérieure à celle de la peſanteur : or, dans notre hypotheſe, cette force eſt celle même qui a fait élever les eaux & qui les ſoutient.

Porro arca ferebatur ſuper aquas. Chap. 7. ℣. 18.

» L'Arche étoit portée ſur » les eaux «.

On rapproche de cette opinion toutes les parties du Texte ſacré.

Eſſayons maintenant de rapprocher, de notre ſuppoſition, toutes les parties du Texte ſacré.

1.° Les pluies ont dû tomber pendant tout le temps du paſſage de la comete. On peut induire du récit de Moïſe, que ce paſſage fut de quarante jours & de quarante nuits.

Et facta eſt pluvia ſuper terram quadraginta diebus, & quadraginta noctibus. Ibid. ℣. 12.

» Et la pluie tomba ſur » la terre pendant quarante » jours & quarante nuits «.

3.° Le temps du paſſage de la comete a dû être l'époque de la plus grande élévation des

eaux. La Genese le dit encore en termes formels.

Factumque est diluvium quadraginta diebus super terram, & multiplicatæ sunt aquæ, & elevaverunt arcam in sublime à terrâ. Ibid. ỳ. 17.	» Et le déluge dura quarante jours sur la terre, » & les eaux se multiplierent, » & éleverent l'Arche en » haut «.

3.° Après le passage de la comete, les eaux ont dû diminuer; mais progressivement & avec lenteur, tant que l'attraction a pu être sensible sur l'hémisphere, ce qui dépendoit de l'ellipse que cette comette décrivoit. Aussi le Texte sacré nous dit-il, que les eaux couvrirent la surface du Globe pendant cent cinquante jours.

Et aquæ prevaluerunt nimis super terram, opertique sunt omnes montes excelsi sub universo cœlo.	» Et les eaux prévalurent » excessivement sur la terre, » & les plus hautes mon- » tagnes qui soient sous le » ciel furent couvertes «.
Quindecim cubitibus altior fuit aqua super montes quos operuerat.	» L'eau fut plus haute de » quinze coudées que les » montagnes qu'elle avoit » couvertes «.
Obtinueruntque aquæ terram centum quinquaginta diebus. Ibid. ỳ. 19, 20 & 24.	» Et les eaux occuperent » la terre pendant cent cin- » quante jours «.

4.° Lorsque l'effet de l'attraction de la comete eut cessé, la diminution dut être très-

sensible, & cependant les eaux ne purent reprendre tout à coup leur niveau, tant par l'action des vents, que par l'attraction du Soleil & de la Lune, qui devoit donner une force prodigieuse au flux & au reflux. Aussi Moïse dit-il encore, qu'après cent cinquante jours, les eaux commencerent à s'écouler & à diminuer; mais avec une agitation & un flux & reflux très-considérable.

Reversæque sunt aquæ de terrâ euntes & redeuntes, & cœperunt minui post centum quinquaginta dies. Chap. 8, ℣. 3.

» Après cent cinquante » jours, les eaux se retirerent de dessus la terre, & » commencerent à diminuer » par un flux & reflux continuel «.

5.° Vers le septieme mois, c'est-à-dire après un peu plus de deux cents jours, les eaux furent assez basses sur les montagnes d'Arménie, pour que le vaisseau dans lequel Noé avoit été préservé, s'y arrêtât.

Requievitque arca mense septimo, vigesimò septimo die mensis, super montes Armeniæ. Ibid. ℣. 4.

» Et l'arche se reposa au » septieme mois, le 27e jour » du 7e mois, sur les montagnes d'Arménie «.

6.° Enfin, au dixieme mois, c'est-à-dire après environ trois cent quarante jours, les eaux allant toujours en décroissant, découvrirent les sommets des montagnes. Après quarante-sept autres jours, la colombe envoyée par *Noé* lui rapporte une branche

d'olivier, la surface du Globe est séchée, & Noé est en état de sortir de l'arche.

At vero aquæ ibant & decrescebant usque ad decimum mensem.

Decimo enim mense, primâ die mensis, apparuerunt cacumina montium.

Cumque transissent quadraginta dies, aperiens Noe fenestram arcæ, dimisit corvum........ Expectatis autem ultrà septem diebus aliis rursùm, dimisit columbam ex arcâ. At illa venit ad eum ad vesperam portans ramum olivæ virentibus foliis in ore suo.......

Igitur sexagentesimo primo anno, primo mense, primâ die mensis, imminutæ sunt aquæ super terram, & aperiens Noe tectum arcæ, aspexit, viditque quod exsiccata esset superficies terræ.

Ibid. ℣. 5, 6, 10, 11 & 13.

» Les eaux alloient en décroissant jusqu'au dixieme » mois.

» Au dixieme mois, le » premier jour de ce mois les » sommets des montagnes » se montrerent.

» Et quarante jours s'étant écoulés, *Noé* ouvrit » la fenêtre de l'arche, & » envoya le corbeau......, » Ayant attendu encore sept » jours, il envoya la co- » lombe qui revint à lui sur » le soir, portant dans son » bec une branche d'olivier, » dont les feuilles étoient » vertes..... «

» Ainsi l'an 601 (de l'âge » de *Noé*) au premier mois, » le premier jour de ce mois, » les eaux diminuerent sur » la terre, & *Noé* ouvrant » le toit de l'arche, re- » garda, & vit que la sur- » face de la terre étoit sé- » chée «.

Je ne m'arrêterai pas plus long-temps sur ces conjectures que je donne pour telles, & que j'abandonne à ceux qui sont plus versés que moi dans la Physique & dans l'Astronomie. Je les invite à rapprocher les faits rapportés dans le Texte de Moïse, de calculs & d'observations qui leur sont plus familieres

qu'à moi, & j'ai cette confiance que leurs observations & leurs calculs serviront à dissiper les doutes que la marche de la Nature semble élever au premier coup d'œil contre les faits rapportés par Moïse.

Comparaison du récit de *Moïse* avec les fables de la *Mythologie.*

Mais pourrois-je laisser échapper une réflexion qui se présente à la lecture du Texte que j'ai transcrit. La simplicité du récit de Moïse, sa précision, son exactitude scrupuleuse sur les moindres détails, caracteres si différens des fables de la Mythologie des autres Peuples, ne prouvent-ils pas que ce récit est l'original & la Mythologie des copies incohérentes d'Artistes malhabiles ? Est-ce ainsi qu'écrit le Chef barbare d'une horde de Sauvages ?

Digression sur l'authenticité des Livres de *Moïse.*

M. de Voltaire qui donne ce nom au Peuple que les Livres saints nous représentent comme sorti de l'Egyte par l'ordre de Dieu, sous la conduite de *Moïse*, pour s'établir dans la Terre de *Canaan* (a), prétend que *Moïse* n'est autre que le *Bacchus* des Indiens, qu'il n'a point écrit les Livres qui portent son nom, que ces Livres ont été fabriqués sous le regne de *Josias*, plus de 1000 ans après la sortie d'Egypte, & reçus par le Peuple Juif, comme des Livres divins qu'il tenoit de ses ancêtres.

(a) Raison par alphabet sur le mot *Moïse.*

L'unique

L'unique base de ces conjectures qui sappent par le fondement la tradition des Juifs & des Chrétiens, est un petit passage du vingt-deuxieme Chapitre du quatrieme Livre des Rois, où il est dit, que le Secrétaire *Saphan* apporta à *Josias* un exemplaire du Livre de la Loi, que ce Prince fit lire devant tout le Peuple.

Les Savans croient que ce Livre, trouvé sous *Josias*, est l'exemplaire original du Deutéronome qui avoit été placé dans le Tabernacle à côté de l'Arche, suivant l'ordre de Dieu, & qu'on avoit perdu, sans doute, lors du pillage du Temple, sous le regne de l'impie *Manassé*; mais ces Savans sont des ignorans, suivant M. de Voltaire. Il est bien plus simple de croire qu'un Peuple entier crut, sur la foi de *Josias* & du Secrétaire *Saphan*, sans autre préparation, que ce Livre étoit ancien, quoiqu'il n'en eût jamais entendu parler; qu'il en écouta attentivement la lecture publique; qu'il se persuada que des malédictions dont on ne l'avoit jamais entretenu étoient les menaces faites à ses peres par Moïse, de la part de Dieu, s'ils n'observoient pas les Loix que l'Être Suprême leur a données; qu'il avoit été à la fois le témoin & la victime de l'accomplissement de ces menaces; que le

même *Josias* ou *Esdras*, deux cents ans après, persuaderent à ce Peuple qu'il avoit reçu de ses peres quatre autres Livres qui contenoient l'Histoire du genre humain écrite par Moïse, ce Législateur qui les avoit tirés de l'Egypte avec un bras puissant par une multitude de miracles ; que les Juifs alors établis en Corps d'Etat & policés admirent ces quatre autres Livres , comme ils avoient admis le premier sur la foi du Secrétaire *Saphan*, ou de tout autre , quoique le Deutéronome soit le dernier des Livres de Moïse qui suppose l'existence des autres ; qu'enfin ce Peuple fut assez crédule pour regarder ces Livres comme anciens & transmis jusqu'à lui par ses péres, quoiqu'ils sortissent de la main du faussaire qui les avoit fabriqués. Et quels Livres ! Une Histoire humiliante qui le représentoit comme un Peuple d'Esclaves indociles, perpétuellement révoltés contre la main de Dieu qui les conduisoit, sourds aux instructions de Moïse, insensibles au langage plus énergique des miracles que Dieu opéroit par le Législateur qu'il leur avoit donné : mais je ne me suis pas proposé de discuter ces faits en détail, j'ai cru devoir me borner à présenter les deux systêmes. Faut-il, en effet, d'autre réfutation de ces chimeres, que le seul exposé ?

Pourquoi, me dira-t-on, ſe livrer à des calculs, à des obſervations, pour chercher la poſſibilité phyſique du déluge, puiſque cette poſſibilité contredit le Texte de la Geneſe qui annonce cette inondation comme un miracle opéré par une volonté expreſſe du Créateur, pour détruire une race coupable?

De l'abus que nos Sages font du texte de Moïſe qui annonce le déluge comme l'effet d'une volonté expreſſe de Dieu.

Je reſpecte cette opinion, & je me garderai de la combattre ; mais, ſelon nos Sages, par-là même que le déluge eſt un miracle, il réſiſte à l'immutabilité & à la ſageſſe de Dieu. Ce miracle ſeroit tel, dit-on, que l'Univers eût dû, ſelon les loix de la Phyſique, rentrer dans le chaos, par la dérogation abſolue à toutes ces loix. Je me propoſe d'examiner dans la quatrieme Partie de cet Ouvrage, s'il eſt vrai que la Religion révélée renferme une contradiction en ce qu'elle admet des miracles, des dérogations aux Loix de la Nature, par la volonté expreſſe du Créateur, pour aſſûrer la miſſion de ſes envoyés : mais eſt-ce contredire le Texte ſacré, de ſuppoſer que l'inondation dont Moïſe nous parle & dont la mémoire s'eſt conſervée chez tous les Peuples anciens, quoique l'effet de la volonté expreſſe du Créateur, quoique prévue & ordonnée de

toute éternité, ne renferme aucune dérogation aux loix du mouvement?

On réunit les images sous lesquelles Moïse nous peint l'action de Dieu, & on répond à quelques objections.

J'ai observé que Moïse, dans le dessein d'offrir aux hommes d'une maniere plus sensible les effets de cette Providence universelle à laquelle tous les événemens sont soumis, nous représente souvent l'action de Dieu sous des images corporelles; c'est ainsi que Dieu ordonne à la lumiere d'exister, à la Terre de sortir du sein des eaux, à l'homme & aux animaux de multiplier & de peupler la Terre; c'est ainsi que l'Être Suprême est pénétré de douleur à la vue des crimes des mortels, & qu'il se repent d'avoir fait l'homme. Ces crimes & leur châtiment n'avoient-ils pas été prévus de toute éternité? Quelle impossibilité y a-t-il donc que la révolution qui devoit les punir, soit l'effet des Loix établies par Dieu même à l'instant de la création? —Vous retombez dans le fatalisme que vous refusez d'admettre? — Point du tout; car je reconnois que ces crimes, quoique prévus de toute éternité par l'Être infini, ont été produits par l'abus que les hommes ont fait de leur liberté. —S'il eût été au pouvoir de l'homme d'être vertueux lorsqu'il s'est rendu coupable, il eût pu arrêter par sa volonté l'effet des décrets éternels. — Remar-

quez que vous retombez vous-même dans l'objection tirée de l'existence du mal physique & du mal moral à laquelle je n'ai point de réponse, parce que les bornes de notre intelligence ne nous permettent pas de saisir l'ensemble des opérations de l'Être infini; mais la raison ne me permet pas de nier, par ce motif, l'existence de ma liberté dont je suis convaincu par le même sens intime, la seule base de toutes mes connoissances, ni l'existence de Dieu sans lequel je n'aurois pas commencé d'exister.

Comment la famille de *Noé* a-t-elle pu subsister après le déluge? Exemple des inondations arrivées dans la Grece.

On insiste encore. Il ne suffit pas, dit-on, d'établir la possibilité du déluge, il faut faire subsister les hommes & les animaux préservés de l'inondation jusqu'à l'époque à laquelle la terre susceptible de culture pût fournir à leurs besoins par des nouvelles productions: or, » si les eaux du déluge, après avoir séjourné » sur les plus hautes montagnes, se fussent » ensuite retirées tout-à-coup, elles auroient » laissé une si grande quantité de limon » & d'immondices, que les terres n'auroient » été labourables, ni propres à recevoir » des arbres & des vignes que plusieurs

(*a*) Histoire Naturelle de M. de Buffon. Tom. 1, art. 5, pag. 292 & 293.

» siecles après cette inondation, comme l'on » sait que dans le déluge qui arriva en Grece, » le Pays submergé fut totalement abandonné, & ne put recevoir aucune culture » que plus de trois siecles après cette inondation «. (Voyez *Acta Eruditorum lipf. anno 1691*, *pag. 100*).

M. de Buffon répond que le déluge fut un miracle dans sa cause & dans ses effets.

M. de Buffon ne trouve d'autre solution à cette difficulté, que la puissance infinie de Dieu qui opéra un miracle.

» Aussi, dit-il, doit-on regarder le déluge » universel comme un moyen surnaturel » dont s'est servi la Toute-puissance divine » pour le châtiment des hommes, & non » comme un effet naturel dans lequel tout » se soit passé selon les loix de la physique. » Le déluge universel est donc un miracle, » & dans sa cause & dans ses effets ; on voit » clairement, par le Texte de l'Ecriture sainte, » qu'il a servi uniquement pour détruire » l'homme & les animaux & qu'il n'a changé » en aucune façon la terre, puisqu'après la » retraite des eaux, les montagnes & même » les arbres étoient à leur place, & que la » surface de la terre étoit propre à recevoir » la culture, & à produire des vignes & des » fruits «.

On répond à la question

Je ne conteste pas que le déluge univer-

sel ne soit un miracle : le Texte de la Genese semble cependant répondre à quelques-unes des difficultés proposées.

par le Texte de la Genese, & par quelques observations physiques.

1.° La terre fut long-temps infertile après le déluge ; aussi l'Ecriture nous dit-elle, que *Noé* commença alors à se nourrir, par l'ordre de Dieu, de la chair des animaux (*a*).

2.° Si les eaux, après avoir inondé la terre, se fussent retirées tout-à-coup, elles auroient laissé une telle quantité de limon & d'immondices, que cette terre n'eût pu être labourée, ni propre à recevoir des arbres & des vignes peut-être de plusieurs siecles ; car la retraite précipitée des eaux n'eût emporté que la partie la plus fluide, la partie grasse & la plus pesante fût restée ; mais les eaux se retirant progressivement, dans l'espace de dix mois, comme le dit le Texte sacré, ont dû détacher & emporter avec elles une grande quantité de ces limons & de ces immondices.

3.° Les portions de la Grèce qui furent

(*a*) *Omnes pisces maris manui vestræ traditi sunt.*

Et omne quod movetur & vivit erit vobis in cibum : quasi olera virentia tradidi vobis omnia. Genese, chap. 9, ℣. 2 & 3.

» Tous les poissons de la » mer vous sont livrés.

» Et tout ce qui se meut & » qui vit vous servira de » nourriture ; je vous ai livré » toutes ces choses comme » les légumes & les herbes » des champs «.

submergées, dans les déluges d'*Ogyges* & de *Deucalion*, ne purent être cultivées que plus de trois siecles après : je le veux supposer ; mais M. de Buffon observe lui-même que la Grèce, comme toutes les Isles, sont une terre nouvelle relativement à celle de l'Asie. Il est vraisemblable que cette terre n'étoit sortie de dessous les eaux que peu de temps avant ces déluges, ce qui peut-être les occasionna par le peu d'élévation du terrein. L'*Asie*, l'*Arabie*, l'*Arménie* sont au contraire les plus anciennes terres du Globe ; elles étoient sorties de dessous les eaux depuis seize siécles, à l'époque du déluge dont parlent les Livres de *Moïse :* elles devoient donc avoir acquis dans cet espace de temps une densité qui facilitât l'écoulement des limons. Les arbres ont donc pu subsister dans l'inondation même, particuliérement ceux qui étoient situés dans les lieux élevés, & il n'est pas surprenant qu'au bout de dix mois la colombe ait rapporté à *Noé* une branche d'olivier lorsque la retraite des eaux commençoit à permettre à ces arbres de végéter, & que la terre eût produit assez d'herbes, de plantes, d'arbrisseaux, pour la nourriture du petit nombre d'animaux enfermés dans l'arche, si vous comparez ce nombre avec le terrein qu'ils occuperent.

Noé planta la vigne, c'eſt-à-dire, ſuivant le ſentiment des meilleurs Interpretes, qu'il découvrit l'art de cultiver & de provigner cet arbriſſeau qui exiſtoit avant le déluge, (car on ne peut ſuppoſer une nouvelle création) c'eſt-à-dire que *Noé* apprit à ſes enfans l'art d'exprimer le jus des raiſins, de le faire fermenter, & d'en tirer une liqueur délicieuſe. Ce fait pourroit ſervir à prouver que c'eſt de ce Patriarche, non de Moïſe dont les anciens Peuples ont conſervé la mémoire, ſous le nom de *Bacchus*, à qui ils ont attribué la découverte du même art : mais *Noé* vécut 350 ans depuis le déluge, & l'Ecriture ne dit pas quand il planta la vigne (*a*).

Plantation de la vigne par *Noé*.

Ainſi, ſuivant le Texte ſacré, le genre humain produit par un ſeul couple mâle & femelle, a été renouvellé par le ſeul *Noé* & ſes enfans.

Mais cette arche qui conſerva le Patriarche *Noé*, ſa famille & les eſpeces de tous

(*a*) *Cœpitque Noe vir agricola exercere terram, & plantavit vineam.*

Bibens que vinum inebriatus eſt, & nudatus in tabernaculo ſuo.

Geneſe, chap. 9, ℣. 20 & 21.

» Et Noé, homme agriculteur, laboura la terre & planta la vigne.

» Et ayant bu du vin, il s'enivra, & il étoit nud dans ſa tente «.

les animaux, présente de nouvelles difficultés, & suivant nos Sages, des contradictions insolubles.

N°. 4.

De l'Arche de Noé.

Objection de M. de Voltaire, relative à la construction de l'Arche, & aux animaux qu'elle renfermoit.

» Quand même, dit M. de Voltaire (*a*), » le déluge auroit pu parvenir à la hauteur » proposée, l'arche n'auroit pu contenir, selon les loix de la Physique, toutes les bêtes » de l'Univers & leur nourriture pendant si » long-temps, attendu que les *lions*, les *tigres*, » les *panthères*, les *léopards*, les *grues*, les » *rhinocéros*, les *ours*, les *loups*, les *hyennes*, les » *aigles*, les *éperviers*, les *milans*, les *vautours*, » les *faucons*, & tous les animaux carnassiers » qui ne se nourrissent que de chair seroient » morts de faim, même après avoir mangé » toutes les autres especes.

» On imprima autrefois à la suite *des Pensées de M. Pascal*, une Dissertation d'un » Marchand de Rouen, nommé *Pelletier*, » dans laquelle il propose la maniere de bâtir un vaisseau où l'on puisse faire entrer » tous les animaux, & les nourrir pendant

(*a*) Questions sur l'Encyclopédie sur le mot *Déluge universel*.

» un an. On voit bien que ce Marchand
» n'avoit jamais gouverné de basse-cour.
» Nous sommes obligés d'envisager M. Pel-
» letier Architecte de l'arche, comme un
» visionnaire, qui ne se connoissoit pas en
» ménagerie, & le déluge comme un mi-
» racle adorable, terrible, incompréhensible
» à la foible raison du sieur Pelletier, comme
» à la nôtre «.

Ce plan proposé par le sieur Pelletier, & beaucoup d'autres hypotheses de cette nature, sont développées avec étendue dans la Dissertation de D. Calmet (*a*). Le peu de paroles dans lesquels Moïse exprime l'ordre que Dieu donna à Noé pour la construction de l'arche, ne nous permet pas de nous livrer à de telles conjectures.

On discute la premiere Partie de l'objection. Etendue nécessaire pour contenir tous les animaux.

Comment un bâtiment à trois étages de 300 coudées de long, sur 50 de large, & 30 de haut (*b*) pouvoit-il contenir les especes

(*a*) Bible de D. Calmet. *Dissertation sur l'Arche de Noé.*

(*b*) *Trecentorum cubitorum erit longitudo arcæ, quinquaginta cubitorum latitudo, & triginta cubitorum altitudo illius.*

..... *Tristega facies in eâ.*
Genese, chap. 6, ℣. 15 & 16.

» L'arche aura 300 coudées de longueur, 30 de » largeur, & sa hauteur sera » de 30 coudées.

» ..... Vous la construirez à trois étages «.

de tous les animaux, & même plusieurs couples de chaque espece (*a*) ? — Je vous demande d'abord sur quel pied vous évaluez la coudée ? Celle de Memphis étoit de 20 pouces $\frac{44}{89}$, & il est assez vraisemblable que *Moïse* élevé en Egypte, qui parloit à un peuple sorti

(*a*) Il n'est parlé dans les ℣℣. 19 & 20 du sixieme chapitre, que d'un couple néceſſaire pour la conservation de l'espece : *ut vivant tecum... ut possint vivere ;* mais il paroît par le ℣. 2 du chap. 7, que Noé introduisit dans l'arche deux couples de chaque espece d'animaux impurs selon la loi, & sept couples de chaque espece des animaux purs. En effet, indépendamment des accidens qui, sans un nouveau miracle, devoient détruire dans l'espace d'une année quelques uns de ces animaux, on voit par le troisieme verset du chap. 9, que Dieu ordonne à Noé, au sortir de l'arche, de se nourrir lui & sa famille de la chair des animaux ; on voit par les versets 20 & 21 du chap. 8, que ce Patriarche préservé du Déluge, construisit un Autel sur lequel il offrit à Dieu en holocauste de toutes les especes d'animaux qui étoient purs selon la loi : *De cunctis pecoribus & volucribus mundis obtulit holocausta super altare :* il falloit donc qu'il en eût conservé un plus grand nombre que ce qui étoit nécessaire pour empêcher l'anéantissement de l'espece, à moins qu'on ne prétende que ces animaux avoient multiplié dans l'arche, ce que l'Ecriture ne dit pas.

On doit encore observer que *Moïse* parle par anticipation, lorsqu'il distingue les animaux en purs & impurs, puisque cette distinction ne fut établie que par la loi du Lévitique.

nouvellement de l'Egypte, s'est servi de cette mesure ; mais si ces coudées étoient, comme *S. Augustin* & *Origene* l'ont pensé, ce qu'ils appellent la coudée géométrique composée de dix coudées ordinaires, de quelle immense superficie devoit être ce vaisseau ! Cette conjecture se fortifie par une autre, que la taille de *Noé* étoit gigantesque comme celle des premiers hommes (vous avez vu sur quoi cette opinion est appuyée) : la coudée, qui est la mesure naturelle de l'homme, devoit être en proportion de la taille des hommes de ce tems.

Je ne peux citer Origene sur Celse, sans vous faire observer que toutes ces objections ont été proposées dès les premiers siecles de l'Église, par les plus célebres adversaires de la Religion Chrétienne, & qu'elles n'ont point altéré la foi de nos peres.

Ces objections répétées d'après *Celse*, n'ont pas altéré la foi de nos peres.

Remarquez encore que l'arche n'étant destinée qu'à préserver de l'inondation les hommes & les animaux, étoit susceptible d'une surface bien plus grande que nos vaisseaux qui fendent les Mers, & établissent une communication entre différentes parties de la terre.

Quelques observations sur l'étendue de l'arche, proportionnée au nombre d'animaux qu'elle renfermoit.

Supposons que les coudées dont Moïse parle en cet endroit, ne soient que des coudées ordinaires, selon la mesure de Memphis,

d'environ 20 pouces & demi ; la ſuperficie de chaque étage ſur le pied de 300 coudées de longueur, ſur 50 de largeur, étoit de 15,000 coudées, ou 25,625 pieds quarrés. S. Auguſtin a penſé que chaque étage avoit 30 coudées de haut : mais ſuppoſons encore que les 30 coudées ſoient la hauteur totale des trois étages, ce qui eſt l'explication la plus ſimple du Texte de la Geneſe. Il y a environ 200 eſpeces d'animaux quadrupedes qui ſe réduiſent, ſuivant M. de Buffon (*a*), à 38 familles. Il en eſt dont le volume eſt très-conſidérable, comme l'*Elephant*, le *Rhinoceros*, &c. Mais les autres, au moins le plus grand nombre, peuvent être renfermés dans un eſpace aſſez médiocre. Le nombre des oiſeaux eſt bien plus grand. Il exiſte (dit M. de Buffon (*b*)), peut-être 1500, peut-être 2000 eſpeces d'oiſeaux ; mais ſi vous exceptez l'*Aigle*, le *Vautour*, & quelques autres, preſque tous ont un très-petit volume.

Quant aux reptiles, indépendamment de ce que le plus grand nombre ſont amphibies,

---

(*a*) Hiſtoire Naturelle. Tom. 12, *de la dégénération des animaux*, pag. 282.

(*b*) Hiſtoire Naturelle *des oiſeaux*, dans la Préface. Tom. 1, pag. 34

& par conséquent n'ont pas dû être renfermés dans l'arche, il est évident qu'ils ont pu occuper la sentine, ou fond de cale.

L'arche contenoit la nourriture nécessaire à tous ces animaux, l'Ecriture le dit expressément (*a*); mais *Noé* avoit été obligé, dit-on, d'introduire dans l'arche, indépendamment des animaux nécessaires pour la conservation de l'espece, indépendamment de ceux qui devoient servir à sa nourriture après le Déluge, & de ceux qu'il offrit à Dieu en holocauste, une multitude d'autres destinés à la nourriture du *lion*, du *tigre*, du *loup*, de tous les animaux carnassiers, pendant l'année qu'ils furent enfermés dans ce bâtiment, & même depuis, à moins que l'on ne suppose qu'à la sortie de ce vaisseau ils furent nourris par les coquillages que la mer laissoit sur ses bords, comme en effet ces coquillages contribuent à la nourriture des *lions* en Afrique. Seconde partie de l'objection; nourriture nécessaire aux animaux carnassiers.

La Genese ne s'explique pas sur cette diffi- Si les animaux carnassiers ne peuvent subsister qu'en en dévorant d'autres?

(*a*) *Tolles igitur tecum ex omnibus escis, quæ mandi possunt, & comportabis apud te, & erunt tam tibi, quam illis in cibum.* Genese, chap. 6, ℣. 21.

» Vous prendrez donc avec » vous de toutes les choses » qu'on peut manger, vous » les emporterez avec vous, » & elles serviront à votre » nourriture, & à la leur «.

culté : mais eſt-il conſtant que les animaux carnaſſiers ne puiſſent ſubſiſter s'ils n'en dévorent d'autres ? M. de Buffon ſemble le penſer ainſi.

C'eſt dans le volume des eſtomacs, non dans la ſtructure des dents que M. de Buffon place la différence.

» Les animaux qui n'ont qu'un eſtomac, » dit-il (*a*), & les inteſtins courts, ſont forcés » comme l'homme de ſe nourrir de chair. On » s'aſſûrera de ce rapport & de cette vérité, » en comparant, au moyen des deſcriptions, » le volume relatif du canal inteſtinal dans les » animaux carnaſſiers, & dans ceux qui ne » vivent que d'herbes ; on trouvera toujours » que cette différence dans leur maniere de » vivre dépend de leur conformation, & » qu'ils prennent une nourriture plus ou » moins ſolide, relativement à la capacité » plus ou moins grande du magaſin qui doit » la recevoir.

» Cependant il n'en faut pas conclure que » les animaux qui ne vivent que d'herbes, » ſoient, par néceſſité phyſique, réduits à cette » nourriture, comme les animaux carnaſſiers » ſont, par cette même néceſſité, forcés à ſe » nourrir de chair......... puiſque nous voyons » que les moutons, les veaux, les chevres

(*a*) Tom. VII, *des animaux carnaſſiers*, pag. 180 & 181.

» mangent

» mangent avidement le lait, les œufs qui » sont des nourritures animales, & que, sans » être aidés par l'habitude, ils ne refusent pas » la viande hachée & assaisonnée de sel.... «

C'est donc dans le volume & la quantité des estomacs & des intestins, non dans la structure de dents qui ne sont qu'une partie des armes de l'animal, que M. de Buffon place la différence des animaux carnassiers & des frugivores. Sous ce point de vue, l'homme est du nombre des carnassiers.

L'homme est un animal carnassier, selon M. de Buffon.

Rapprochons de ce qui vient d'être dit quelques observations de M. de Buffon sur la nourriture de l'homme....... » Il pourroit » (dit-il (*a*)) comme l'animal vivre de vé- » gétaux; la chair qui paroît si analogue à » la chair n'est pas une nourriture meilleure » que les graines ou le pain; ce qui fait la » vraie nourriture, celle qui contribue à la » nutrition, au développement, à l'accroisse- » ment & à l'entretien du corps, n'est pas » cette matiere qui compose à nos yeux la » nature de la chair ou de l'herbe, mais ce » sont les molécules organiques que l'une & » l'autre contiennent, puisque le bœuf, en » paissant l'herbe, acquiert autant de chair

La différence des nourritures ne consiste que dans la quantité de molécules organiques qu'elles renferment.

(*a*) Tom. 6, *du Bœuf*, pag. 176 & suivantes.

» que l'homme ou que les animaux qui ne » vivent que de chair & de ſang : la ſeule » différence réelle qu'il y ait entre ces alimens, c'eſt qu'à volume égal, la chair, le » bled, les graines contiennent beaucoup » plus de matieres organiques que l'herbe, » les feuilles, les racines & les autres parties » des plantes, comme nous nous en ſommes » aſſûrés en obſervant les infuſions de ces » différentes matieres ; en ſorte que l'homme » & les animaux dont l'eſtomac & les inteſtins n'ont pas aſſez de capacité pour admettre un trop grand volume d'alimens, ne » pourroient pas prendre aſſez d'herbe pour » en tirer la quantité de molécules organiques néceſſaires à leur nutrition ; & c'eſt » par cette raiſon que l'homme & les autres » animaux qui n'ont qu'un eſtomac, ne peuvent vivre que de chair ou de graines, qui » dans un petit volume contiennent une très-grande quantité de ces molécules organiques nutritives, tandis que le bœuf & les » autres animaux ruminans qui ont pluſieurs » eſtomacs, dont l'un eſt d'une très-grande » capacité, & qui par conſéquent peuvent ſe » remplir d'un très-grand volume d'herbe, en » tirent aſſez de molécules organiques pour » ſe nourrir, croître & mutiplier : la quantité

» compenſe ici la qualité de là nourriture ; » mais le fond eſt le même, c'eſt la même » matiere, ce ſont les mêmes molécules or- » ganiques qui nourriſſent le bœuf, l'homme, » & tous les animaux «.

Conclusion qu'il n'eſt aucun des animaux carnaſſiers qui ne pût ſubſiſter avec des graines & des fruits. Premier exemple dans *l'homme*.

Les graines & les fruits ſuppléent donc pour les animaux carnaſſiers, à la chair. L'expérience ne prouve que trop cette vérité. Parmi les vingt millions d'hommes ou environ qui habitent la France, il n'y en eſt pas un tiers qui mangent habituellement de la chair. Un pain ſouvent groſſier, que l'avidité des riches met quelquefois à un prix au deſſus de leurs facultés, eſt la ſeule nourriture de ces hommes utiles que l'oiſif poſſeſſeur emploie à fertiliſer ces terreins dont le riche avare refuſe de partager l'abondance avec ceux même qui la lui ont procurée. Combien d'hommes ſont réduits à des nourritures moins ſubſtantielles encore !

Second exemple dans les *chiens* & les *loups*.

Si de l'homme vous paſſez aux autres animaux, le chien eſt du nombre de ceux qu'on nomme carnaſſiers : avec quelle facilité cependant l'accoutume-t-on à ſe paſſer de l'uſage de la chair ?

» Nous voyons, dit M. de Buffon (*a*),

(*a*) *Ibid.* Tom. 6. Pag. 180 & 181.

» que les chiens domeſtiques qui ont de quoi » choiſir refuſent aſſez conſtamment certaines » viandes, comme la bécaſſe, la grive, le » cochon, &c. tandis que les chiens ſauvages, » les loups, les renards, &c. mangent égale- » ment la chair de cochon, la bécaſſe & » les oiſeaux de toute eſpece, & même des » grenouilles, car nous en avons trouvé » deux dans l'eſtomach d'un loup, *& lorſque* » *la chair ou le poiſſon leur manquent*, *ils* » *mangent des fruits*, *des graines*, *des raiſins*, *&c.* » *& ils préferent toujours tout ce qui*, *dans un* » *petit volume*, *contient une grande quantité de* » *particules nutritives*, *c'eſt-à-dire*, *de molécules* » *organiques propres à la nutrition & à l'entre-* » *tien du corps* «.

L'un des uſages principaux de la nourriture eſt de maintenir l'équilibre des parties. Expérience qui le prouve.

M. de Buffon remarque dans un autre lieu (*a*), que le ſeul uſage de la nourriture n'eſt pas de fournir à l'animal des molécules organiques; mais de maintenir, par leur volume, l'équilibre dans toutes les parties du corps, de le leſter.

» L'eſtomac & les boyaux ſont des mem- » branes ſouples qui forment au dedans du » corps une capacité très-conſidérable. Ces

(*a*) Tom. 7, *des animaux carnaſſiers*, pag. 180 & ſuivantes.

» membranes, pour se soutenir dans leur état
» de tension, & pour contrebalancer les
» forces des autres parties qui les avoisinent,
» ont besoin d'être toujours remplies en par-
» tie. Si, faute de prendre de la nourriture,
» cette grande capacité se trouve entiérement
» vuide, les membranes n'étant plus soute-
» nues au dedans, s'affaissent, se rapprochent,
» se collent l'une contre l'autre, & c'est ce qui
» produit l'affaissement & la foiblesse qui sont
» les symptômes de l'extrême besoin. . . . . .
» Lorsqu'on meurt de faim, c'est donc moins
» parce que le corps n'est pas nourri, que
» parce qu'il n'est plus lesté. Aussi les ani-
» maux, sur-tout les plus gourmands, les
» plus voraces, lorsqu'ils sont pressés par le
» besoin, ou seulement arrêtés par la défail-
» lance qu'occasionne le vuide intérieur, ne
» cherchent qu'à le remplir, & avalent de la
» terre, des pierres. Nous avons trouvé de
» la glaise dans l'estomac d'un loup ; j'ai vu
» des cochons en manger ; la plupart des oi-
» seaux avalent des cailloux, &c. & ce n'est
» point par goût, mais par nécessité, & parce
» que le plus pressant n'est pas de rafraîchir
» le sang, mais de maintenir les forces dans
» les grandes parties de la machine animale «.

Ces observations sur les animaux quadru- Des animaux qua-

drupedes, on passe aux oiseaux. Conclusion.

pedes s'appliquent à plus forte raison aux oiseaux carnassiers dont le volume du corps, & par conséquent le besoin est moindre.

Il semble qu'on doit conclure de ces faits, qu'il n'étoit pas nécessaire que l'arche contînt d'autres animaux que ceux que Dieu avoit ordonné à *Noé* de renfermer dans ce vaisseau.

Témoignages des Anciens & des Modernes sur l'existence de l'*Arche*. 1. L'Hermite cité par *Jean Struys*.

(*a*) Si l'on pouvoit compter sur le témoignage de l'Hermite que *Jean Struys* dit avoir rencontré en 1670, sur le mont *Ararat*, il n'y auroit plus à disputer sur la réalité ni sur la structure de l'*arche*, puisque, suivant cet Hermite, elle existoit encore sur cette montagne, à cette époque voisine de nous, qu'il l'y avoit vue, qu'il en avoit arraché du bois dont il avoit fait une Croix qu'il montra à notre Voyageur.

Le Mont *Ararat* inaccessible, selon M. de *Tournefort*; qu'en conclure ?

Le Texte Hébreu porte en effet (dit Dom Calmet) que l'arche s'arrêta *sur le mont Ararat*; la Vulgate dit en général, *sur les montagnes d'Arménie*. Mais M. *Tournefort* (*a*) prétend que le mont *Ararat* est inaccessible,

---

(*a*) *Voyez* la Dissertation de D. Calmet. *Voyage de Jean Struys*, *in*-4. pag. 208.

(*b*) *Requievit arca mense septimo, vigesimo septimo die mensis, super montes Armeniæ.* Genese, chap. 8, ℣. 4.

» L'arche se reposa au » septieme mois, le vingt- » septieme jour de ce mois, » sur les montagnes d'Armé- » nie «.

que depuis le milieu il eſt tellement couvert de neiges qui ne ſe fondent jamais, qu'il eſt impoſſible de parvenir au ſommet : le témoignage de ce ſavant Obſervateur doit l'emporter ſur celui de l'Hermite de *Jean Struys* (*a*).

M. Maillet ſe ſert du témoignage de M. de Tournefort, pour attaquer le récit de Moïſe (*b*).

Que le mont Ararat ſoit inacceſſible aujourd'hui, je le veux ſuppoſer ; mais qu'on ait vu pendant long-temps des veſtiges de ce vaiſſeau ſur l'une des montagnes de l'Arménie, (car les Savans ne s'accordent pas ſur le nom de cette montagne) tant de témoignages ſe réuniſſent pour atteſter ce fait, qu'il eſt difficile d'en douter.

Témoignages de *Joſeph* & des Anciens

Joſeph ne cite pas ſeulement parmi les Anciens, *Beroſe Caldéen*, *Nicolas de Damas* & beaucoup d'autres Hiſtoriens profanes, qui atteſtent que l'arche exiſtoit de leur temps, ſur une montagne d'Arménie ; mais les reſtes de ce vaiſſeau ſubſiſtoient encore ſous le regne de *Tite*, époque dans laquelle il écrivoit. *Mo-*

(*a*) Telliamede, ſecond journée. Tom. 1, pag. 126 & 127.

(*b*) Antiquités Judaïques. Liv. 1, chap. 4.

nobaze, furnommé *Bazée*, Roi des *Abdiabéniens*, mari de la célebre *Hélene* prosélyte des Juifs (*a*), » donna (à *Yzate* son fils) une » Province nommée *Chæron*, dont la terre » fertile produit beaucoup *d'amomum*. C'est » dans cette Province que sont les restes de » l'arche dans laquelle on dit que *Noé* se sauva » du déluge, & on les montre encore aujour» d'hui à ceux qui veulent les voir «.

De la tradition des *Arméniens* & des *Turcs*; en quoi elle differe de la nôtre.

La tradition des *Arméniens* est que l'arche s'arrêta sur la montagne de *Giondi*, qui est une croupe du mont *Gordien* dans la partie de l'*Arménie majeure*, qui regarde la *Mésopotamie* que les Turcs nomment la montagne *du Doit*. M. *Maillet* en convient (*a*). Cette tradition n'est donc pas fondée sur la seule autorité de l'*Alcoran*, elle est antérieure à *Mahomet*, elle forme une chaîne qui remonte aux Livres de Moïse. Qu'importe que les *Arabes* croyent, sur la foi de quelques Commentateurs de l'*Alcoran*, que *Noé* fut préservé du déluge avec soixante-dix-neuf personnes,

(*a*) Χωραν διδωσι Καιρων λεγομενην· Φέρειν δέ ἡ γῆ πλεῖστον το αμωμον αγαθή. Ἔστι δὲ αὐτῇ καὶ τα λείψανα της λάρνακος ἧ ἐκ τῆς ἐπομβρίας διασεσῶσθαι λογος ἐστι, καὶ μέχρι νυν ταῦτα τοῖς ἰδεῖν βουλομένοις ἐπι δείκνυται·

(*b*) Telliamede. *Ibid.*

& que par cette raiſon un Bourg ſitué au pied de cette montagne s'appelle *Zamanin* qui ſignifie en Arabe *quatre-vingt*; tandis que les Chrétiens, s'appuyant ſur le témoignage de Saint Pierre (*a*) qui cite en ce lieu la tradition des *Juifs*, réduiſent le nombre de ceux que l'arche préſerva du déluge à huit perſonnes ? De quel poids peut être une telle circonſtance, relativement au fait principal que les hommes périrent tous dans l'inondation rapportée dans les Livres de Moïſe, à l'exception de ceux que l'arche préſerva de ce naufrage.

Diſons un mot d'une prétendue erreur de phyſique, qui ſemble ouvrir un champ libre aux objections de nos Sages.

(*a*) *In quo & his qui in carcere erant ſpiritibus veniens prædicavit.*

Qui increduli fuerant aliquandò, quando expectabant Dei patientiam in diebus Noe, cum fabricaretur arca, in quâ pauci, id eſt octo animæ ſalvæ factæ ſunt per aquam.

S. Pierre, premiere Epître, chap. 3, ỷ. 20 & 21.

(L'eſprit) » par lequel il » prêcha aux eſprits qui » étoient détenus en priſon.

» Qui avoient été incrédules autrefois, quand ils » fatiguoient la patience de » Dieu, dans les jours » de *Noé*, pendant qu'on » fabriquoit l'*arche*, dans » laquelle un petit nombre, » c'eſt-à-dire huit perſonnes » ſeulement furent ſauvées » par l'eau (ou *de l'eau*, ſelon le Grec).

Je veux parler de *l'arc-en-ciel* donné, dans les Livres de Moïse, pour signe de l'alliance que Dieu contracta avec *Noé* & ses descendans.

§. II.

De l'Arc-en-Ciel, de la dispersion des descendans de Noé, *de l'ancienneté du peuple Juif, de de la Tour* de Babel, *de l'origine & de la diversité des Langues.*

N°. 1.

De l'Arc-en-Ciel.

(a) Statuam pactum meum vobiscum & nequaquam ultra interficietur omnis caro aquis diluvii, neque erit deinceps diluvium dissipans terram.

Dixit que Deus : hoc signum fœderis quod do inter me & vos & ad omnem animam viventem quæ est vobiscum in generationes sempiternas ....

Cumque obduxero nubibus cœlum, apparebit arcus meus in nubibus.

Et recordabor fœderis mei vobiscum, & cum omni animâ vivente que carnem vegetat, & non erunt ultrà aquæ diluvii ad delendam universam carnem.

(a) » Je ferai un pacte » avec vous, & je ne dé- » truirai plus toute chair, » par les eaux du Déluge. Il » n'existera plus à l'avenir » d'inondation qui dépeuple » la terre.

» Et Dieu dit : tel sera le » signe de l'alliance que je » contracte avec vous pour » les générations futures à » perpétuité.

» Lorsque je couvrirai le » Ciel de nuages, mon arc » paroîtra dans les nues.

» Et je me souviendrai du » pacte que je fais avec vous » & avec toute ame vivante » qui anime la chair & lui » donne la vie, & les eaux » du déluge ne détruiront » plus toute chair.

Eritque arcus meus in nubibus, & videbo illum & recordabor fœderis sempiterni quod pactum est inter Deum & omnem animam viventem universæ carnis quæ est super terram.

Dixitque Deus ad Noe: hoc erit signum fœderis quod constitui inter me & omnem carnem super terram. Genese, chap. 9, ℣. 11, 12, 13, 14, 15 16 & 17.

» Et mon arc sera dans les » nuées, & je le verrai, & » je me souviendrai de l'al- » liance perpétuelle que je » contracte avec toute ame » vivante qui est sur la » terre.

» Et Dieu dit à *Noé*: (cet » arc) sera le signe de l'al- » liance que je contracte avec » toute chair existante sur la » terre «.

Si Dieu a fait cette alliance, il l'a violée. Réponse.

Si Dieu, disent nos Sages, a fait cette alliance avec Noé & ses descendans, il l'a violée, car plusieurs inondations ont dépeuplé la terre depuis ce temps. — Sans doute, & ces inondations particulieres doivent être mises dans la classe des maux physiques prévus de toute éternité par le Créateur; mais je vous ai observé que le caractere propre du déluge, rapporté dans le Livre de Moïse, est la destruction de tous les hommes & de tous les animaux, à l'exception de *Noé*, de sa famille & des especes conservées dans l'arche; aucune de ces inondations particulieres n'a produit cet effet; la parole de Dieu a donc été accomplie.

Quel est *l'arc-en-ciel?* N'avoit-il pas plû avant le Déluge?

Comment l'arc-en-ciel a-t-il pu être un signe de ce pacte, ajoutent nos Sages? C'est

un effet physique de la réflexion des rayons de lumiere contre les globules d'eau que les nuées précipitent pendant la pluie. N'avoit-il point plû avant le déluge ?

On peut soutenir la négative, Moïse semble le dire expressément :

Non enim pluerat Dominus Deus super terram... Genese, chap. 2. ℣. 5.	» Le Seigneur Dieu n'avoit point fait pleuvoir sur » la terre.....

Ces expressions ne sont relatives qu'à l'instant de la création, comme il paroît par ce qui précede, & par ce qui suit; » & il n'y avoit » point d'homme pour cultiver la terre «; mais le verset suivant s'applique au temps postérieur.

Sed fons assendebat de terrâ irrigans universam superficiem terræ. Ibid..... ℣. 6.	» Il s'élevoit une source » du sein de la terre qui » arrosoit toute sa sur- » face «.

Ce qu'on peut présumer de l'état de la terre & de l'atmosphere avant le Déluge.

Ceci s'accorde parfaitement avec le systême de M. de Buffon. La terre nouvellement sortie de dessous les eaux qui la couvroient, n'acquit que par la révolution de plusieurs siecles, la consistance qu'elle a aujourd'hui; ainsi les eaux qui l'avoient pénétrée devoient remonter par l'attraction du Soleil à sa surface, & cette surface desséchée les absorboit, sans qu'il s'élevât dans l'atmosphere

une quantité de vapeurs suffisantes pour surcharger les nuées, & les obliger de se résoudre en pluie ; les montagnes étant moins hautes n'arrêtoient pas ces vapeurs qui, portées à une région plus élevée, avoient plus de facilité pour s'étendre ; la partie de la terre que la retraite des eaux avoit découverte étoit moins étendue, la surface de la mer plus unie, & les vents plus réglés ne mettoient aucun obstacle à l'expension des vapeurs que le Soleil attiroit ; ainsi les nuées s'assembloient moins, l'air étoit plus pur & plus serein.

Changement arrivé à l'époque du Déluge, auquel le texte de Moïse s'applique facilement.

A l'époque du déluge au contraire, la terre qui avoit, par une espace de 1600 ans, acquis une consistance suffisante pour renfermer une grande partie des eaux dans son sein, les repoussa, soit par miracle, soit par l'attraction de quelque comete qu'on peut regarder comme la cause seconde de ce grand événement. Les vapeurs que cette comete entraînoit avec elle (pour suivre toujours la même hypothèse) surchargerent l'atmosphere, & produisirent ces pluies immenses dont nous parle *Moïse*, qui confondirent les élémens ; elles s'étendirent sur toute la surface du Globe habitée ; ainsi il n'étoit point d'œil dans lequel les rayons de lumiere réfléchis, sous différens angles, pussent tracer les

couleurs de l'*arc-en-ciel.* Ce phénomene étoit donc nouveau pour *Noé*; il prouvoit à ce Patriarche que l'ordre de la Nature étoit rétabli, que la cauſe ſeconde qui avoit occaſionné le déluge étoit ceſſée ; il lui prouvoit que les pluies pouvoient abreuver la terre ſans produire une inondation telle que celle qu'il avoit éprouvée; ces pluies nouvelles pour lui, dont les effets devoient lui paroître ſi redoutables lorſqu'il les voyoit tomber pour la premiere fois après le déluge, ne l'effrayeront plus; cet ordre qu'il voit s'établir dans la Nature, lui fait concevoir l'eſpérance que l'eſpece humaine ſe multipliant dans ſes deſcendans, & ſe répandant ſur toute la ſurface du Globe, ne ſera plus ſujette à une révolution telle que celle dont il a été témoin. Ce ſont ces eſpérances que Dieu confirme par l'alliance qu'il contracte avec lui, pour me ſervir des expreſſions du Texte ſacré. La vue de l'*arc-en-ciel* étoit donc le ſigne le plus propre à rendre le rétabliſſement de la Nature ſenſible aux yeux de ce Patriarche & de ſes enfans, & à leur rappeller la promeſſe de Dieu, car on ne doit pas équivoquer ſur ces expreſſions du Texte ſacré : » Je verrai mon arc, » & je me ſouviendrai de l'alliance que j'ai » faite avec vous « ; comme ſi Dieu pou-

voit oublier ce qu'il a ordonné de toute éternité. Nous avons répondu aux objections qu'on tire de pareilles expressions qui se rencontrent souvent dans les Livres saints.

M. de Voltaire (*a*) prouve très-bien que les Anciens n'ont jamais eu d'idée nette de la cause de l'*arc-en-ciel*, parce qu'ils n'ont jamais connu les loix de la réflexion & de la réfraction de la lumiere. L'expérience leur montroit cependant que ce phénomene n'étoit visible qu'à l'œil qui regardoit la chute des globules de pluie dans une direction parallele à celle du Soleil qui dardoit contr'eux ses rayons: *Mille trahens varios adverso Sole colores* (*a*). Mais ils se plaisoient à personnifier tous les êtres. Ainsi *Junon* envoie *Iris* ou l'*arc-en-ciel* pour couper le fil fatal qui attache Didon à la vie; *Iris* est dans Homere la messagere de *Junon* & de *Pallas*. L'objet des Livres saints, on ne sauroit trop le répéter, n'est pas de contenter notre curiosité sur les phénomenes de la Nature. Remarquez cependant combien la notion que *Moïse* nous donne de l'arc-en-ciel, est plus simple, plus vraie, plus ana-

On compare cette explication simple & conforme au Texte de la Genese, aux Fables de la Mythologie.

(*a*) Mélanges de Philosophie. Tom, 3, partie 2, chap. 7.

(*b*) Virgile, Eneïde, quatrieme Livre.

logue à la cause de ce méthéore, que les Fables de la Mythologie Payenne.

N°. 2.

De la dispersion des descendans de Noé, *& l'ancienneté du peuple Juif.*

De quelques rapports entre l'Histoire de *Noé*, & les Fables de *Saturne* & de *Rhée*.

Tertullien (dit un savant Commentateur du dernier siecle) remarque dans son Apologétique, » que, comme la vérité est plus ancienne que le mensonge, la Fable si célebre de *Saturne* que l'on dit avoir partagé le Monde avec ses trois fils, *Jupiter*, » *Neptune* & *Pluton*, a été prise de l'Histoire » de *Noé*, qui a partagé le Monde avec ses » trois fils *Sem*, *Cham*, & *Japhet* «.

Observez que cette allusion est d'autant plus exacte, que la Genese ne dit point de *Noé*, comme des autres Patriarches, *qu'il engendra des fils & filles* depuis le déluge, ce qui fait croire qu'il n'a pas eu d'enfans depuis la sortie de l'arche, & s'accorde encore avec la Mythologie des Grecs & des Romains, qui croyoient que ce Dieu avoit été mutilé par son fils Jupiter : *Exsectum Saturnum à filio Jove. Cic. de Natura Deorum.*

(a) Bible de Sacy, *in*-8. Tom. 1, chap. 9, ℣. 28 & 29, *sens littéral.*

» Quelques

» Quelques Interpretes nouveaux font voir » aussi, par les Livres des Payens, quelques » autres rapports remarquables qui se trouvent » entre *Noé* & *Saturne.*

» Premiérement, en ce que les Auteurs » Payens ont dit que *Saturne*, & *Rhée* sa » femme étoient nés de l'*Océan* & de *Thétis* » Déesse de la Mer, parce que *Noé* avoit été » délivré du déluge dans lequel l'Océan avoit » inondé toute la terre.

» Secondement, en ce qu'un *navire* étoit le » symbole de *Saturne*, ce qui marque visible» ment l'*arche* de *Noé.*

» Troisiémement, en ce que les Payens » s'enivroient à la fête de Saturne, ce qui » pouvoit venir de ce que *Noé* a planté la » vigne de laquelle il s'est enivré «.

Je passe une quatrieme ressemblance tirée de l'usage des Grecs & des Romains, de donner toute liberté aux Esclaves dans les Fêtes Saturnales, & de les servir eux-mêmes : ce qui, disent ces Interpretes, est relatif à la malédiction de *Chanaaan* fils de *Cham :*

Benedictus Dominus Deus Sem, sitque Chanaan servus ejus. Genese, chap. 9, ℣. 26.	» Que le Seigneur Dieu » de Sem soit béni, & que » Chanaan soit son esclave «.

Cette allusion est peut-être trop subtile ;

mais les autres sont si frappantes qu'il est impossible de s'y refuser.

Si l'on peut penser que les Juifs & les Grecs ont adopté les fables des *Phéniciens ?*

N'est-ce pas plutôt les Juifs qui ont, ainsi que les Grecs, emprunté ces allégories des Phéniciens. » — Les fables des anciens Peuples » ingénieux, dit M. de Voltaire (*a*), ont été » grossiérement imitées par des Peuples grossiers«. — Comparez, Monsieur, la simplicité du récit de Moïse aux fables que je viens de citer, vous distinguerez facilement l'original de la copie.

L'Histoire de la Tour de *Babel* prise, dit-on, de la fable des *Géans*. Réponse.

— Croyez, si vous voulez, le déluge universel, l'arche & ses accessoires : mais est-il rien de plus ridicule que cette Tour de *Babel* que les descendans de *Noé* construisent, à l'exemple des *Titans*, pour escalader le Ciel ? entreprise qui devient, dans les Livres de Moïse, l'origine de la dispersion des Peuples & de la diversité de leurs langues ?

— Il est plus vraisemblable que la fable des *Géans* a été imitée de la tradition qui nous apprend *la chute des mauvais Anges*, que de l'Histoire de la Tour de *Babel* ; la conclusion le prouve : les Anges rebelles sont précipités dans l'Enfer, comme les Géans qui assiégerent, suivant la fable, le Trône de Ju-

(*a*) Raison par alphabet sur le mot *Fable*.

piter, furent précipités dans le Tartare; au lieu que les descendans de Noé, qui bâtirent la Tour de *Babel*, ne furent que dispersés par l'ordre de Dieu, pour peupler la terre. Au surplus, qu'importe l'origine de ces fables!

Les objections de nos Sages contre l'Histoire de la Tour de *Babel*, sont celles de *Celse* & de l'*Empereur Julien*, réfutées par *Origène* & par *Saint-Cyrile d'Alexandrie*. Objections de *Celse* & de *Julien* renouvellées; ce qui en résulte?

(*a*) *Le Juste*, *le Sage*, *le grand Julien*, suivant l'expression de M. de Voltaire, ce sage sur le trône, qui ne combattoit, dit-on, la Religion Chrétienne que par des raisons, avoit sans doute de grands avantages pour discréditer un conte puérile & ridicule. Cependant il n'a pas réussi; quatorze siecles se sont écoulés sans que le fait de la dispersion des Peuples, & de la confusion des Langues qui obligea les hommes d'abandonner l'édifice qu'ils avoient commencé & porté déjà une grande hauteur, ait perdu crédit, ni chez les *Chrétiens*, ni chez les *Juifs*, ni chez les *Mahométans* qui ont succédé aux Chrétiens dans presque tout l'Orient.

Les descendans de *Noé* avoient-ils formé le Projet des descendans

(*a*) Raison par alphabet sur le mot *Julien le Philosophe*.

de *Noé* dans la construction de *Babel*, selon le Texte sacré

projet d'escalader le Ciel (*a*) ? Julien l'a prétendu ; mais le ridicule qu'il a essayé de jetter sur le Texte de la Genese, par cette supposition, n'a pas eu le succès dont il se flattoit, parce qu'en effet Moïse ne dit pas un mot de ce projet :

Venite, faciamus nobis Civitatem & Turrim cujus culmen pertingat ad cœlum. Genese, chap. 11, ℣. 4.	» Venez, bâtissons-nous » une Ville, une Tour dont » dont le sommet aille jus- » qu'au ciel. »

C'est-à-dire jusqu'aux nuées, jusqu'à ce ciel brillant, ce *sublime candens*, suivant l'expression de Ciceron, que nous voyons étendu sur nos têtes. — Et pourquoi cette Ville, cette Tour ? — Pour nous mettre à l'abri de l'inondation, dont l'idée étoit encore récente, pour immortaliser notre nom, pour être un centre de réunion lorsque nous serons dispersés.

La Genese marque expressément ce dernier motif.

Cùm proficiscerentur de Oriente, invenerunt campum in terra Sannaar, & habitaverunt in eo. *Dixitque alter ad proximum suum : venite, &c.... & celebremus nomen nostrum antequam dividamur in universas terras.* Ibid. ℣. 2, 3 & 4.	» (Les descendans de » Noé) étant partis de l'O- » rient, trouverent une vaste » plaine dans la terre de *San-* » *naar*, & ils y habiterent. » Et ils dirent entr'eux, &c. » .... immortalisons notre » nom avant de nous sépa- » rer ».

(*a*) Dissertation de D. Calmet sur la Tour de *Babel*.

» On a voulu savoir, dit M. de Voltaire (*a*), » comment les enfans de Noé ayant partagé » entr'eux les Isles des Nations en s'établissant » en divers Pays, où chacun eut ses familles & » son peuple particulier, tous les hommes se » trouverent ensuite dans la plaine de *Sannaar* » pour y bâtir une Tour, en disant : ren-» dons notre nom célebre avant que nous » soyons dispersés sur la terre «. — La réponse est facile : la construction de la Tour de Babel est antérieure à la dispersion des descendans de *Noé*. La Genese le dit expressément au chapitre 11, comme je viens de le prouver : le chapitre 10 ne contient qu'un tableau généaloique des descendans des trois fils de Noé & des Peuples qui en sont issus ; *Moïse* reprend au chapitre 11 l'histoire de cette dispersion qu'il n'avoit fait qu'indiquer.

Objection qui roule sur une équivoque.

— » La Genese parle des Etats que les fils » de Noé fonderent. On a recherché, ajoute » M. de Voltaire (*b*), comment les Peuples » de l'*Europe*, de *l'Afrique*, de l'*Asie*, vinrent » tous à *Sannaar*, n'ayant tous qu'un même » langage & une même volonté «. — On pouvoit s'exempter de cette peine, puisque la Genese dit expressément que leurs peres bâ-

Pétition de principe sur l'origine des hommes.

(*a*) Questions sur l'Encyclopédie, sur le mot *Babel*.

(*b*) Questions sur l'Encyclopédie, *ibid.*

tirent la Tour de *Babel* avant de sortir de leur pays, de l'*Arabie*, de l'*Arménie* & des pays circonvoisins qui sonr le berceau de tous les Peuples. Nous avons vu que l'étude de la Nature nous convainc que tous les hommes descendent d'une même tige ; ils ont donc été réunis avant de se disperser.

S'il est vraisemblable que les descendans de *Noé* aient multiplié à un tel point en 117 ans, & de l'invention des Arts.

» (*a*) La Vulgate met le Déluge en l'année » du Monde 1656, & on place la construction de la Tour de Babel en 1771, c'est-à» dire 115 ans après la destruction du genre » humain, & pendant la vie même de Noé.

» Les hommes purent donc multiplier avec » une prodigieuse célérité ; tous les arts re» naquirent en bien peu de temps. Si on ré» fléchit au grand nombre de métiers diffé» rens qu'il faut employer pour élever une » Tour si haute, on est effrayé d'un si pro» digieux ouvrage «.

— La Genese semble dire que *Sem*, *Cham* & *Japhet* n'eurent des enfans qu'après le déluge (*b*). Est il donc si étrange que trois

(*a*) Questions sur l'Encyclopédie. *Ibid.*

(*b*) *Hæ sunt generationes filiorum Noé, Sem, Cham & Japhet : natique sunt eis filii post diluvium.* Genese 10, ỳ. 1.

» Telles sont les générations des enfans de Noé, » *Sem*, *Cham* & *Japhet*, & » il leur naquit des fils après » le Déluge «.

hommes mariés qui avoient peut-être plusieurs femmes, car la polygamie a toujours été admise chez les Juifs & dans l'Orient, aient produit un Peuple en 117 ans? La vie des hommes étoit abrégée depuis le déluge; mais elle ne l'a été que progressivement, je l'ai prouvé, & la génération fut accélérée dans la même proportion; telle est la marche de la Nature. Plus de 1600 ans s'étoient écoulés avant le déluge, & il est très-vraisemblable que les hommes avoient découvert & perfectionné, pendant ce temps, la plupart des arts nécessaires à la vie. Le déluge ne les fit point oublier, *Noé* les conserva dans sa descendance. Il falloit moins d'art & de connoissances pour bâtir une Tour avec des briques & du bithume (*a*), que pour construire un vaisseau tel que l'Arche. — » Il y a plus, » ajoute M. de Voltaire (*b*), Abraham étoit » né, selon la Bible, environ 400 ans après » le déluge, & déjà on voyoit une suite de » Rois puissans en Egypte & en Asie «. — Pour

(*a*) *Venite, faciamus lateres & coquamus eos igni. Habueruntque lateres pro saxis, & bithumen pro caemento.* Genese 11, ℣. 3.

» Venez, faisons-nous » des briques & cuisons-les » au feu. Et ils se servirent de » briques au lieu de pierre, » & de bithume au lieu de » ciment «.

(*b*) M. de Voltaire. *Ibid.*

le coup, Monſieur, c'eſt votre objection qui m'étonne; 400 ans n'ont pas ſuffi, ſelon vous, pour fonder des Empires ! Vous oubliez que le *Mexique* & le *Pérou* étoient plus policés, lorſque les Eſpagnols en firent la conquête, que l'*Egypte* & l'*Aſie* ne l'étoient du temps d'*Abraham*, que ces Empires étoient peuplés & floriſſans; & cependant ces Peuples ne remontoient pas alors, par une ſuite de Souverains, juſqu'à 400 ans.

Objection qui ſe retourne contre nos Sages, pour prouver l'antiquité du Peuple Juif.

» Il eſt triſte, dit encore M. de Voltaire (*a*), qu'aucun des calculs des anciens » Auteurs profanes ne s'accorde avec nos Auteurs ſacrés, & que même aucun nom des » Princes qui régnerent dans les différentes » époques aſſignées au Déluge, n'aît été connu » ni des Egyptiens, ni des Syriens, ni des » Babyloniens, ni des Grecs. Cet embarras » afflige notre curioſité. *Hérodote* qui avoit » tant voyagé, ne parle ni de *Noé*, ni de » *Sem*, ni de *Japhet*, ni de *Salé*, ni de » *Nemrod*. Le nom de *Nemrod* eſt inconnu » à toute l'antiquité profane. Il n'y a que » quelques Arabes & quelques Perſans modernes qui aient fait mention de *Nemrod*, » en falſifiant les Livres des Juifs. Il ne nous

(*a*) M. de Voltaire. *Ibid.*

» reste, pour nous conduire dans ces ruines
» anciennes, que la foi de la Bible ignorée
» de toutes les Nations de l'Univers pendant
» tant de siecles ; mais heureusement c'est un
» guide infaillible ».

—Je suppose tout cela, quoique les Editeurs de la Bible de D. Calmet le contestent (*a*). Si les Livres attribués à *Moïse* avoient été fabriqués, comme vous semblez le croire en plusieurs lieux de vos Ouvrages, du temps de *Josias*, ou sous *Esdras* au retour de la captivité de Babylone, long-temps après *Herodote*, après *Homere*, lorsque les monumens de l'Histoire des anciens Peuples existoient dans la Grèce & dans l'Asie, les faussaires Juifs qui attribuerent, selon vous, ces Livres à *Moïse*, eussent-ils été assez mal-adroits pour donner à ces Peuples une origine différente de celle que les Historiens profanes leur assignoient ? Eussent-ils osé fabriquer des noms inconnus ; & s'ils l'eussent fait, cette seule circonstance n'eût-elle pas démasqué l'artifice, & ôté toute créance à leur Roman ? Cependant l'Histoire des Juifs telle qu'elle est rapportée par Moïse avec ses noms bar-

(*a*) Tome 1. *Dissertation sur la premiere Langue*, pag. 583.

bares, s'eſt répandue dans tout l'Univers : la raiſon s'accorde donc avec l'autorité, pour nous convaincre que le Peuple Juif eſt le plus ancien Peuple du Monde, que les Livres de Moïſe ſont les plus anciens monumens de l'Antiquité, que les Hiſtoires & les Fables des autres Peuples en tirent leur origine. Si les mêmes noms ne ſe rencontrent pas dans les Hiſtoires des autres Peuples, la raiſon en eſt qu'elles ſont de beaucoup poſtérieures à Moïſe, qu'un long eſpace de temps avoit défiguré les faits, & changé juſqu'aux noms, en les accommodant au génie des Langues de diverſes Nations ; au lieu que les noms primordiaux & les faits véritables ſe ſont conſervés dans toute leur intégrité parmi les Juifs, & ont été tranſmis de race en race dans les annales de cette Nation.

N°. 3.

Suite de l'Hiſtoire de la Tour de Babel, avec quelques réflexions ſur les calculs aſtronomiques des Caldéens, *des* Egyptiens *&* *des* Chinois.

Dieu ne ſouffrit pas que Babel fût un centre de réunion pour les enfans de *Noé :*

Deſcendit autem Dominus, ut videret Civitatem	» Le Seigneur deſcendit » pour voir la Ville & la

& Turrim quam ædificabant filii Adam.	» Tour que les enfans d'A- » dam construisoient.
Et dixit : Ecce unus populus & unum labium omnibus : cœperuntque hoc facere, nec desistent à cognationibus suis, donec eas opere compleant.	» Et il dit : Voilà un seul » Peuple qui n'a qu'un même » langage commun à tous ; » ils ont commencé cet ou- » vrage, & ils ne l'abandon- » neront point qu'ils ne l'aient » achevé.
Venite igitur, descendamus, & confundamus ibi linguam eorum, ut non audiat unusquisque vocem proximi sui.	» Venez, descendons & » confondons ici leur lan- » gage, qu'ils ne s'entendent » plus les uns les autres.
Atque ita divisit eos Dominus ex illo loco in universas terras, & cessaverunt ædificare Civitatem.	» C'est ainsi que le Sei- » gneur les obligea d'aban- » donner ce lieu, & qu'il » les distribua par toute la » terre ; & ils cesserent de » bâtir la Ville qu'ils avoient » commencée.
Et idcirco vocatum est nomen ejus Babel, quia confusum est labium universæ terræ, & inde dispersit eos Dominus super faciem regionum. Genese 11, ℣. 5, 6, 7, 8 & 9.	» C'est pour cela que cette » Ville fut appellée *Babel*, » parce qu'en cet endroit » le langage de tous les » hommes fut confondu, & » Dieu les dispersa sur la sur- » face de toute la terre «.

Nécessité de la dispersion des hommes : sens des expressions de *Moïse.*

Il entroit dans les desseins de la Providence que les hommes se partageassent sur la surface du Globe, que les Nations fussent distinguées par des idiômes différens qui les retinssent dans la contrée qui leur étoit destinée.

Voilà ce que Moïse exprime par des images propres à rendre sensibles les ordres éternels du Créateur : *Venez, descendons, &c.* On

se souvient des observations que j'ai faites sur ces figures très-ordinaires dans le style oriental, & en particulier dans les Ecrivains sacrés.

Tradition des anciens Peuples attestée par *Joseph*.

Moïse ajoute que Babel a pris son nom de la confusion qui dispersa les hommes occupés à bâtir cette Tour célebre.

Joseph dit la même chose (*a*). » Ce lieu, » dans lequel ils bâtirent cette Tour, s'appelle *Babylone*, à cause de cette confusion » du langage qui étoit auparavant commun » à tous les hommes ; car les Hébreux se » servent du mot *Babel*, pour signifier *confusion* «. Il cite ensuite les vers de la Sybille, qui portoient que les hommes ayant bâti une

(*a*) Ο' δὲ τόπος ἐν ᾧ τὸν πύργον ὠκοδόμησαν, νῦν Βαβύλων καλεῖται, διὰ τὴν σύγχυσιν τοῦ περὶ διάλεκτον ἐναργοῦς· Ἑβραῖοι γὰρ τὴν σύγχυσιν Βαβὲλ καλοῦσι· περὶ δὲ τοῦ πύργου τούτου καὶ τῆς ἀλλοφωνείας τῶν ἀνθρώπων μέμνηται καὶ Σιβύλλα λέγουσα, οὕτως πάντων ὁμοφωνέων ὄντων τῶν ἀνθρώπων πύργον ὠκοδόμησάν τινες ὑψηλότατον ὡς ἐπὶ τὸν οὐρανὸν ἀναβησόμενοι δι' αὐτοῦ· οἱ δὲ θεοὶ ἀνέμους ἐπιπέμψαντες ἀνέτρεψαν τὸν πύργον, καὶ ἰδίαν ἑκάστῳ φωνὴν ἔδωκαν καὶ διὰ τοῦτο Βαβυλῶνα συνέβη κληθῆναι τὴν πόλιν· περὶ δὲ τοῦ λεγομένου Σεναὰρ, ἐν τῇ Βαβυλωνίᾳ χώρᾳ μνημονεύει Ἑστιαῖος λέγων οὕτως· τῶν δὲ ἱερέων τοὺς διασωθέντας τὰ τοῦ ἐνυαλίου Διὸς ἱερώματα λαβόντας εἰς Σεναὰρ Βαβυλωνίας ἐλθεῖν. Joseph, Antiquités Judaïques, Liv. 1, chap. 5.

Tour très-élevée, comme s'ils vouloient escalader le Ciel, les Dieux envoyerent les vents qui la renverſerent, & donnerent à chaque Peuple un langage différent, raiſon pour laquelle cette Ville s'appelle Babylone. Il cite *Heſtius* qui dit que les Prêtres de Jupiter, qui ſurvécurent au déluge, parvinrent à *Sannaar* de Babylone; toutes ces traditions ont une analogie directe avec le récit de Moïſe.

Rapport du récit de Joſeph avec les relations modernes.

Les Voyageurs modernes prétendent (*a*) *qu'il exiſte encore, à trois lieues de* Bagdad, *dans une grande plaine, entre l'Euphrate & le Tygre, des reſtes d'une grande Tour, que ceux de ce Pays nomment la Tour de* NEMEROD, *& qu'ils croient être la fameuſe Tour de* BABEL.

Joſeph dit en effet que ce fut *Nemrod* qui bâtit cette Tour (*b*).

Les obſervations aſtronomiques des *Babyloniens*, telles qu'elles ſont citées par M. de Voltaire, ſont conformes au calcul de *Moïſe*. Celles des *Chinois* ne prouvent rien; pourquoi?

Cette tradition, tant ancienne que moderne, eſt fabuleuſe, ſuivant M. de Voltaire (*c*). » *Babylone* fut fondée, ſelon les Perſans, par » un Prince nommé *Tamurath*. La ſeule con» noiſſance qu'on ait de ſes antiquités, conſiſte

(*a*) Diſſertation de D. Calmet.

(*b*) Joſeph. *Ibid.*

(*c*) M. de Voltaire. *Ibid.*

» dans les obſervations aſtronomiques de
» 1903 années envoyées par *Calliſtene*, par
» ordre d'*Alexandre*, à ſon Précepteur *Arioſte*.
» A cette certitude ſe joint une probabilité
» extrême, qui lui eſt preſque égale ; c'eſt
» qu'une Nation qui avoit une ſuite d'obſer-
» vations céleſtes depuis près de 2000 ans,
» étoit raſſemblée en corps de Peuple, &
» formoit une puiſſance conſidérable pluſieurs
» ſiecles avant la premiere obſervation ».

— Remarquez, Monſieur, que vos obſervations des Babyloniens remontent à-peu-près à l'époque à laquelle la Geneſe place l'événement de la Tour de Babel ; la preuve eſt facile. Alexandre le Grand naquit, ſelon les calculs ordinaires, dans la premiere année de la CVI^e olimpiade, l'an du Monde 3644, environ 356 ans avant J. C. Déduiſez de ce nombre 1903 ans auxquels ſe rapporte, ſelon vous, la premiere obſervation aſtronomique de *Calliſtene*, vous trouverez que les plus anciennes obſervations aſtronomiques des Caldéens remontent à l'an du Monde 1741, ce qui diffère peu de l'an 1771, époque à laquelle les Chronologiſtes placent, d'après le Texte de la Geneſe, l'événement de la Tour de *Babel*, & la diſperſion des Peuples. Citerez-vous les obſervations des Chinois, qui remontent,

dit-on, par des calculs d'éclipses, à une époque bien antérieure à celle à laquelle les Livres de *Moïse* placent la création? Quel avantage pourriez-vous en tirer? La connoissance de l'ordre planétaire suffit pour nous mettre en état de calculer, non-seulement toutes les éclipses anciennes & futures; mais toutes celles qui seroient possibles, en supposant que les corps célestes eussent existé à l'époque à laquelle on rapporte ces éclipses. Si les Chinois veulent que nous ajoutions foi à leur chronologie, qu'ils nous racontent les actions de cette multitude d'Empereurs dont ils ne nous donnent que le nom, qu'ils nous montrent une Histoire suivie de ces temps reculés, comme celle des Livres de *Moïse*. Les observations astronomiques des Babyloniens, envoyées par Alexandre à Ariste, prouvent, dites-vous, que les *Caldéens* existoient en corps de Peuple, qu'ils avoient cultivé les Sciences, plus de 1000 ans avant la conquête d'*Alexandre*. — C'est ce que personne ne vous conteste: mais où est la preuve *qu'ils existassent en corps de Peuple, qu'ils formassent une puissance considérable*, lors de la premiere observation?

Allons plus loin; n'est-il pas très-vraisemblable que les hommes qui vivoient à l'époque Il est très-vraisemblable que les

hommes avoient acquis des connoissances astronomiques, pendant les 1600 ans antérieurs au déluge.

du déluge, avoient acquis, pendant plus de 1600 ans qui s'étoient écoulés depuis la création, des connoissances astronomiques que la longue vie des premiers hommes facilitoit? C'est la premiere étude d'un Peuple pasteur. *Noé* avoit ces connoissances; il les a transmises à ses descendans qui les ont perfectionnées; en quoi ces opinions très-vraisemblables contredisent-t-elles le Texte de la Genese?

D'un autre calcul des *Babyloniens* & des *Egyptiens*, selon *Hérodote*, & *Diodore de Sicile*. Il n'est pas vraisemblable que *Moïse* l'ait ignoré.

Mais j'ai suivi l'hypothèse de M. de Voltaire, quand j'ai supposé que les observations des *Babyloniens* remontoient à près de 2000 ans avant la naissance d'Alexandre. L'Auteur du Dictionnaire Encyclopédique, sur le mot *Ecliptique*, nous dit, d'après Diodore de Sicile, *que les Caldéens employoient 430000 ans, depuis leurs premieres observations jusqu'au temps où Alexandre fit son entrée dans Babylone;* mais cet Auteur remarque en même temps que les *Egyptiens* avoient observé dès-lors le mouvement de l'*écliptique* pour s'approcher de l'équateur auquel ils supposoient, suivant le témoignage d'*Hérodote*, que ce cercle avoit été autrefois perpendiculaire. Il observe encore que, suivant le calcul de *M. de Louville*, ce rapprochement est d'une minute par cent ans, & *que M. de Louville prenant cette obliquité telle*

telle qu'elle doit avoir eté au temps où Alexandre fit son entrée dans Babylone ; & remontant, dans cette supposition, au temps où l'écliptique doit avoir été perpendiculaire à l'équateur, trouve actuellement 402,942 *années Egyptiennes ou Caldéennes, ce qui n'est que de 58 ans plus court que la premiere époque.* (Voyez le Dictionnaire Encyclopédique sur le mot *Ecliptique*). — D'accord, Messieurs ; mais vous raisonnez sans cesse sur une supposition dont l'existence n'est pas prouvée. Si les annales des *Babyloniens* & des *Egyptiens* eussent remonté à une époque si reculée, comment *Moïse*, instruit dans toute la sagesse des Egyptiens, eût-il supposé le Monde si nouveau ? Pourquoi ajoutez-vous plus de foi aux Fables d'*Hérodote* & de *Diodore de Sicile*, Auteurs très-suspects, d'après vous-mêmes, qu'à des Livres que tout un Peuple révere depuis près de 4000 ans, qui ont triomphé des superstitions du Paganisme & de la vanité de ces Peuples même qui se plaisoient à rehausser leur origine par une antiquité fabuleuse !

Critique de M. de Voltaire sur l'étymologie du mot *Babel*. Ce qu'on y répond.

» Je ne sais pourquoi, dit encore M. de » Voltaire (*a*), il est dit dans la Genese que » *Babel* signifie *confusion*, car *Ba* signifie

(*a*) Raison par alphabet sur le mot *Babel*.

» *Pere* dans les Langues Orientales, & *Bel* » signifie *Dieu*; . . . . . « — En ce cas, Monsieur, *Babel* signifieroit *Pere Dieu*, non *la Ville de Dieu*, *la Ville sainte*, comme vous le prétendez.

—» (*a*) Joseph dit que Babel signifie confu» sion, *Calmet* prétend que *Bibla* en Caldéen » signifie *confondue*. Tous les Orientaux ont » été du sentiment contraire «.

— Une pareille assertion auroit bien mérité quelques preuves. M. de Voltaire permettra qu'en attendant qu'il nous fasse connoître cette réunion de suffrages, nous nous en tenions à l'autorité du savant D. *Calmet*, & plus encore à celle du Juif *Joseph* sur sa Langue naturelle; car cet Historien Juif nous dit que *Babel* signifie *confusion* :

Usage des Anciens de conserver la mémoire des faits par des monumens souvent informes, expliqués par les noms qu'ils leur donnoient.

» Le mot de *confusion*, ajoute M. de Vol» taire (*b*), seroit une étrange origine de la » Capitale d'un vaste Empire. J'aime autant » *Rablais* qui prétend que *Paris* fut appellé » *Lutece*, à cause des blanches cuisses des » Dames «. — Ignorez-vous, Monsieur, que les anciens, & les Orientaux plus que les autres Peuples, étoient dans l'usage d'élever des mo-

(*a*) Questions sur l'Encyclopédie sur le mot *Babel*.
(*b*) *Ibid.*

numens pour conferver la mémoire des événemens remarquables qu'ils avoient éprouvés? Ces monumens font la plus ancienne fource de l'Hiftoire; ils ne tranfmettoient ordinairement les événemens à la poftérité que par le nom qu'on leur avoit donné, car la Sculpture étoit alors un art ignoré, ou dans l'enfance. Tels furent les premiers *Hiérogliphes* des *Egyptiens*. Vous paroît-il furprenant que le fait de la difperfion des Peuples, par la confufion qui s'établit entre les hommes occupés à conftruire une Tour & une Ville célebre, devenue depuis la Capitale d'un vafte Empire, ait pu faire donner à cette Tour le nom de *Babel*, *confufion*; car je fuppofe avec vous que la Ville & la Tour de *Babylone*, dont toute l'Antiquité nous a parlé (*a*), eft la même Ville & la même Tour que la Genefe nous apprend avoir été conftruite par les defcendans de *Noé* avant leur difperfion?

N°. 4.

De l'origine & de la diverfité des Langues.

S'il exifte une Langue naturelle? Expérience qu'on dit avoir été faite; ce qu'elle a produit.

Tous les hommes n'avoient-ils originairement qu'une même Langue? Exifte-t-il une

(*a*) Voyez la Differtation de D. Calmet.

Langue naturelle? Si cette Langue a existé, comment les hommes l'ont-ils oubliée? N'en devroit-on pas retrouver des traces dans les enfans, dans les Sauvages?

La Genese dit expressément qu'avant la dispersion des enfans de *Noé* à *Babel*, les hommes parloient tous la même Langue (*a*). Cependant on a cherché en vain la Langue naturelle depuis cete époque. Le succès de ce Roi d'Egypte qui, suivant le récit d'*Hérodote* & de *Constantin Manassé*, fit (*b*) élever deux enfans séparés l'un de l'autre, hors du commerce de tous les hommes, s'est réduit à un seul mot ou à un seul cri que ces enfans prononcerent, dit-on, comme de concert, *beccos*, qu'on prétend signifier du *pain* en *Phrigien*; mais qui peut-être n'étoit autre chose que l'imitation du cri des moutons avec lesquels ces enfans avoient vécu; car ils avoient été élevés par un Berger, & le *cos* paroît une addition d'*Hérodote*, pour donner au cri de ces

(*a*) *Erat autem terra labii unius & sermonum eorumdem.* Genese, chap. 11, ℣. 1.

(*b*) Hérodote, Liv. 11, chap. 2. Constantin Manassé, *Breviarium Historiæ*, pag. 99. Il est remarquable qu'*Hérodote* nomme ce Roi *Psammaticus*, & *Constantin Manassé* le nomme *Boccolis*. Voyez la Dissertation de D. Calmet sur la premiere Langue.

enfans la terminaison Grecque. En effet, aucune Langue ne s'apprend sans efforts, ou au moins sans une habitude & un commerce avec ceux qui la parlent, assez suivi pour suppléer à ces efforts.

Découvertes de notre siecle, qui ont ramené nos Sages au sentiment de *Lucrece* & d'*Horace*.

Pour prouver qu'il n'est aucune Langue naturelle (*a*), on cite l'exemple de la fille Sauvage trouvée dans les bois de Champagne, & de l'homme Sauvage trouvé dans les forêts d'Hanovre, qui ayant vécu dans une solitude absolue n'avoient aucune idée de la société, aucun usage de la parole.

Sur ces exemples, l'un de nos Sages (*b*) assez conforme en ce point au Philosophe Indien, a renouvellé le systême de *Lucrece* (*c*) & d'*Ho-*

(*a*) Histoire Naturelle de M. de Buffon, des *animaux carnassiers*, pag. 170 & 171.

(*b*) M. Rousseau. *Discours sur l'inégalité des conditions.*

(*c*) Lucrece, *de Rerum naturâ*, Liv. 5. Tout ceci est la traduction de ces vers d'Horace:

Cùm prorepserunt primis animalia terris,
Mutum & turpe pecus, glandem & cubilia propter
Unguibus & pugnis, dein fustibus, & ita porrò
Pugnabant armis, quæ post fabricaverat usus:
Donec verba quibus voces sensusque notarent,
Nominaque invenere, de hinc absistere bello,
Oppida cœperunt munire & ponere leges,
Ne quis fur esset, neu latro, neu quis adulter.
Horace, Satir. Liv. 1, Sat. 3.

race, que les hommes dispersés sur la surface du Globe différoient peu des autres animaux; qu'ils se nourrissoient de gland, qu'ils sillonnoient comme eux la terre avec leurs ongles, pour se creuser des repaires qui les missent à l'abri de l'intempérie des saisons; qu'ils ne parvinrent qu'avec le temps à s'aider des branches des arbres pour faciliter leur travail, pour combattre les animaux d'une autre espece qu'eux, ou se disputer l'un à l'autre la proie dont ils s'étoient saisis; que plusieurs siecles s'écoulerent avant qu'ils découvrissent les arts les plus simples, avant qu'ils sussent exprimer leurs sentimens & leurs pensées par des sons articulés; qu'enfin les idées d'une vie tranquille & des avantages de la société naquirent de cette confusion universelle, que les hommes cesserent alors d'être en guerre, qu'ils bâtirent des Villes, qu'ils se donnerent des loix pour assûrer les propriétés, pour réprimer la violence & la fraude, pour effrayer l'assassin, le voleur, l'adultere, par la crainte des supplices.

Ce système est démenti par l'observation, en ce qu'il refuse aux hommes une tige commune. Renvoi.

Ce systême suppose que les hommes jettés par la Nature sur la surface du Globe, n'ont aucune tige commune. C'est une objection déjà réfutée.

Qu'il n'existe pas plus de Langue

Si nous ne tenons de la Nature que la capacité de former des idées, par l'expérience

& la réflexion sur les sensations que nous éprouvons, à plus forte raison ne nous a-t-elle donné aucune Langue, car la parole n'est destinée qu'à revêtir la pensée pour la rendre sensible à ceux avec lesquels nous vivons. Cependant vous ne pouvez supposer l'homme en société, que vous ne lui supposiez en même-temps le besoin de communiquer aux autres ses sensations, ses pensées, afin de les appeller à son secours, ou de venir au leur lors qu'ils le réclament.

naturelle que d'idées innées.

Premiere Langue, fruit de la nécessité & de l'imitation.

Reportons-nous au premier instant de la Création. Lorsque Dieu placa sur la terre deux êtres d'une nature si supérieure aux autres animaux, leur premier soin fut sans doute de se connoître & ce qui les environnoit. Doués d'organes formés & complets, ils chercherent à imiter tous les sons dont leurs oreilles furent frappées ; bientôt ils apprirent à joindre des sons articulés, & à se communiquer l'un à l'autre leurs pensées.

Telle est l'origine des Langues d'après le Texte même de la Genese :

Formatis igitur Dominus Deus, de humo cunctis animantibus terræ, & universis volatilibus cœli, adduxit ea ad Adam, ut videret quid vocaret ea . omne enim quod

» Le Seigneur Dieu ayant » donc formé de la terre tous » les animaux & tous les oi- « seaux du ciel, les amena » à Adam pour qu'il leur » donnât des noms ; car tous

vocavit Adam animæ viventis, ipsum est nomen ejus. Genese chap. 2, ℣. 19.	» les noms qu'Adam donna » aux animaux sont ceux qui » leur conviennent «.

C'est-à-dire que ce sont des noms analogues à leur nature, aux qualités extérieures qui se manifestent à la vue.

Le langage du sentiment plus expressif, c'est la Langue de tous les animaux.

Il étoit nécessaire que cette Langue fût commune à l'homme & à la femme, autrement elle n'eût pas rempli sa destination. Mais le langage du sentiment est encore plus expressif ; c'est la Langue commune à tous les animaux qui s'exprime d'abord par signes, ensuite par des sons variés suivant les différentes sensations.

Magnifique tableau de cette progression, tiré de *Lucrece*

Je ne peux m'empêcher de recueillir quelques traits du tableau que Lucrece nous a tracé de cette progression.

(*a*) » La Nature, dit-il, a disposé nos or» ganes pour former des sons articulés ; le » besoin s'est manifesté par la voix.

» Les signes avoient commencé à exprimer

(*a*) *At varios linguæ sonitus Natura subegit*
Mittere, & utilitas expressit nomina rerum.
Non aliâ ratione, atque ipsa videtur
Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ,
Cum facit, ut digito quæ sint præsentia monstrent ;
Sentit enim vim quisque suam, quam possit abuti.
Cornua nata prius vitulo, quam frontibus extent,

» nos sensations ; c'est ainsi que l'enfant mon-
» tre avec le doigt, & semble s'élancer vers
» l'objet qu'il desire.

» Car l'animal sent sa force & la destina-
» tion de la Nature avant de pouvoir la suivre.
» Ainsi le jeune taureau sent les armes que la
» Nature lui destine avant qu'elles s'élevent
» sur son front ; déjà il attaque la terre qui
» lui résiste ; déjà il comprime, à coups re-
» doublés, les membranes qui s'opposent à
» la sortie de ses cornes.

» Les petits des lions & des panthres, ai-
» guisent leurs dents & leurs ongles avant
» même qu'il s paroissent formés.

» L'oiseau agite ses ailes qui ne sont en-

Illis iratus petit, atque infensus inurget.
At catuli Panterarum, scymnique Leonum
Unguibus, ac pedibus jam tum, morsuque repugnant,
Vix dum cum ipsis sunt dentes unguesque creati.
Alitum porro genus alis omne videmus
Fidere, & à pennis tremulum petere auxiliatum.
Proinde putare aliquem tum nomina distribuisse
Rebus, & inde homines didicisse vocabula prima,
Desipere est : nam cur hic posset cuncta notare
Vocibus, & varios sonitus emittere linguæ,
Tempore eodem alii facere id non quisse putentur.
Præterea, si non alii quoque vocibus usi
Inter se fuerant : unde insita notities est
Utilitatis, & unde data huic prima potestas,

» core couvertes que d'un leger duvet, & » semble hâter, par ses desirs, le secours » que la Nature lui destine.

» Il est donc absurde de croire que la pa- » role doive, comme les autres arts, son ori- » gine au génie d'un Inventeur ; comme si la » Nature n'avoit pas disposé les organes de » tous les hommes pour exprimer leurs pen- » sées, & les rendre par des sons articulés, » comme si les hommes n'avoient pas eu, de » tout temps, le pouvoir qu'on voudroit at- » tribuer à cet inventeur.

» Si les autres hommes n'eussent pas été » instruits par la Nature, de l'usage auquel » l'organe de la voix est destiné, si son

---

Quid vellet, facere ut scirent, animoque viderent.
Cogere item plures unus, victosque domare
Non poterat, rerum ut perdiscere nomina vellent;
Nec ratione docere ullâ, suadereque surdis,
Quid facto esset opus : faciles neque enim paterentur,
Nec ratione ullâ sibi ferrent amplius aures
Vocis inauditos sonitus obtundere frustra.
Postremo quid in hâc mirabile tantopere est re,
Si genus humanum, cui vox & lingua vigeret,
Pro vario sensu, varias res voce notaret,
Cum pecudes mutæ, cum denique sæcla ferarum
Dissimiles soleant voces variasque ciere,
Cum metus aut dolor est, & cum jam gaudia giscunt?
Quippe etenim id licet è rebus cognoscere apertis.

» utilité ne se fût fait sentir à tous, comment » cet homme unique eût-il pu déterminer » ses égaux à exécuter ce qu'il vouloit leur » apprendre ? comment les eût-il rassem- » blé ? comment eût-il soumis leurs esprits » pour les instruire des noms qu'il lui avoit » plu de donner à tous les êtres ? La raison » peut-elle avoir accès sur des sourds ? Les » hommes se fussent-ils laissé étourdir patiem- » ment par de vains sons dont ils n'eussent » pas connu l'utilité ?

» Qu'y a-t-il donc de si étonnant que l'es- » pece humaine, à qui la Nature a donné » tant de facilité pour s'exprimer, se serve » de la voix pour peindre les sensations, » puisque les animaux les plus sauvages savent » diversifier leurs tons selon les sentimens qui » les agitent, de crainte, de douleur, de joie » & de plaisir. C'est ce que la Nature nous » montre dans toutes les especes.

» Regardez ce dogue que l'espoir du plai-

Irritata canum cùm primum magna molossûm
Mollia ricta fremunt, duros nudantia dentes,
Longè alio sonitu rabie districta minantur,
Et cum jam latrant, & vocibus omnia complent.
At catulos blandè cum linguâ lambere tentant,
Aut ubi eos jactant pedibus, morsuque petentes,
Suspensis teneros imitantur dentibus haustus,

» ſir anime ; comme ſes ſons ſont moëlleux ! » comme il découvre le brillant émail de ſes » dents ! tandis que furieux il faiſoit retentir » les airs de ſes cris menaçans. Regardez cette » chienne careſſer ſes petits d'une langue lé- » gere, les jetter à ſes pieds, les relever & » les tenir ſuſpendus ſans les bleſſer ; écou- » tez-là exprimer ſa joie par des ſons entre- » coupés & demi - formés. Ce n'eſt pas ainſi » que frappée par un homme barbare, ou » cherchant ſon maître ſous des voûtes dé- » ſertes, elle exprimoit ſa douleur par des » cris perçans.

» Conſidérez cette cavale qui attend avec » impatience l'époux qui lui eſt deſtiné, tan- » dis que le feu exhale des narines de ſon » jeune amant, que les coups redoublés qu'il » donne à la terre & aux arbres qui l'envi- » ronnent, expriment ſon ardeur ; remarquez » les nuances diverſes des ſons qui peignent le » deſir, & de ceux qui accompagnent la jouiſ-

Longè alio pacto gannitu vocis adulant ;
Et cum deſerti baubantur in ædibus, aut cum
Plorantes fugiunt ſummiſſo corpore plagas.
Denique non hinnitus item differre videtur,
Inter equas, ubi equus florenti ætate juvencus
Pinnigeri ſævit calcaribus ictus amoris,
Et fremitum patulis ſub naribus edit ad arma ;

» sance ; observez combien l'expression de
» l'amour differe de ces frémissemens hardis,
» par lesquels il sembloit provoquer les dan-
» gers, lorsque ses larges narines s'ouvroient
» au bruit des armes !

» Dans cette variété immense que l'espece
» des oiseaux présente à vos regards, distin-
» guez les éperviers, les oiseaux de proie,
» les plongeons qui cherchent leur nourriture
» au fond de la mer. Remarquez la différence
» de leurs cris lorsqu'ils se disputent la proie,
» ou qu'ils cherchent à la retenir, ou lors-
» qu'une partie d'entr'eux, qui change de
» climat avec les saisons, annonce par son
» chant la proximité de leur départ.[1] Exa-
» minez comme l'éternelle corneille & les
» troupes de corbeaux nous instruisent, par
» leurs accens, de la pluie qu'ils desirent,
» & quelquefois appellent les vents & les
» orages.

» Si la diversité des sensations force les

Ac cum sis alias concussis artubus hinnit ?
Postremo genus alitum, variæque volucres,
Accipitres, atque Ossifragæ, Mergique marini
Fluctibus in salsis victum vitamque petentes,
Longè alias alio jaciunt in tempore voces,
Et cum de victu certant, prædâque repugnant,
Et partim mutant cum tempestatibus unà

» animaux, dont l'organisation est si impar-
» faite à varier leurs sons, combien est-il plus
» naturel que les hommes expriment, par les
» inflexions de la voix & la distinction des
» tons, leurs sentimens & leurs pensées « !

On suit la progression des élémens grossiers du langage dans une seule race d'hommes sortis d'une même tige.

Tel est le langage du plus célebre Disciple d'Epicure, d'un Philosophe qui prétend que la matiere seule, un concours fortuit d'atômes, un fatalisme aveugle, ont produit l'ordre & le méchanisme admirable de l'Univers.

Observez qu'il ne differe de l'opinion que je vous présente sur l'origine des Langues, qu'en ce qu'il suppose la terre peuplée d'une multitude d'hommes qui n'ont de commun entr'eux que la forme caractéristique du genre. Dans ce cas, il seroit difficile de penser qu'ils se fussent accordés à se servir des mêmes articulations, je ne dis pas pour exprimer leurs sentimens, car les sensations leur étant communes, la Nature eût pu les guider, comme

---

Raucisonos cantus : Cornicum ut sæcla vetusta,
Corvorumque greges, ubi aquam dicuntur & imbres
Poscere, & interdum ventos aurasque vocare.
Ergo si varii sensus animalia cogunt,
Muta tamen cum sint, varias emittere voces ;
Quanto mortales magis æquum est tum potuisse
Dissimiles aliâ atque aliâ res voce notare ?
Lucrece, *de Rerum Naturâ.* Liv. 5.

elle guide les animaux ; mais pour peindre les diverses combinaisons de ces sensations, les idées, les pensées, les volontés qui en résultent. Mais supposant, comme il est prouvé, que tous les hommes sont issus d'une même tige, vous appercevez aisément que les élémens grossiers de la Langue primitive, la dénomination des objets visibles, les sons destinés à exprimer les sensations, les desirs, les chagrins, les plaisirs de l'un ou de l'autre des deux individus mâle & femelle sortis des mains du Créateur, ont dû être communs entr'eux. Bientôt la nécessité les a contraints à convenir d'accens, de sons articulés, pour exprimer des objets plus abstraits, leurs actions, leurs passions, leurs pensées, le présent, le passé, le futur, les modes, les qualités des objets, leur liaison. Les signes ont été leurs premiers interpretes; mais ils étoient souvent équivoques, la parole a fixé leur signification.

De l'état de pure nature. Il conduit à la société, preuve physique ; & de l'attachement réciproque des peres & des enfans.

Cette premiere société a dû augmenter & se multiplier. » Un Empire, un Monarque, une » famille, un pere (nous dit M. de Buffon (a)), » voilà les deux extrêmes de la société. Ces » extrêmes sont aussi les limites de la Nature.

(a) Histoire Naturelle, Tom. 8, des *Animaux carnassiers*, pag. 107 & suiv.

» Si elle s'étendoit au delà, n'auroit-on pas » trouvé, en parcourant toutes les solitudes » du globe, des animaux humains privés de » la parole, sourds à la voix comme aux » signes, les mâles, les femelles dispersés, les » petits abandonnés, &c. Je dis même, qu'à » moins de prétendre que la constitution du » corps humain fût toute différente de ce » qu'elle est aujourd'hui & que son accroisse- » ment fût bien plus prompt, il n'est pas pos- » sible de soutenir que l'homme ait jamais » existé sans former des familles, puisque les » enfans périroient s'ils n'étoient secourus & » soignés pendant plusieurs années; au lieu » que les animaux nouveaux nés n'ont besoin » de leur mere que pendant quelques mois. » Cette nécessité physique suffit donc seule » pour démontrer que l'espece humaine n'a » pu durer & se multiplier qu'à la faveur de » la société, que l'union des peres aux enfans » est naturelle, puisqu'elle est nécessaire : or » cette union ne peut manquer de produire » un attachement respectif & durable entre les » parens de l'enfant, & cela suffit encore pour » qu'ils s'accoutument entr'eux à des gestes, » à des signes, à des sons, en un mot à toutes » les expressions du sentiment & du besoin;

ce

» ce qui eſt auſſi prouvé par les faits, puiſque
» les ſauvages les plus ſolitaires ont, comme
» les autres hommes, l'uſage des ſignes & de
» la parole.

» Ainſi l'état de pure nature eſt un état
» connu. C'eſt le ſauvage vivant dans le déſert
» mais vivant en famille, connoiſſant ſes
» enfans, connu d'eux, uſant de la parole &
» ſe faiſant entendre.

» Examinons donc cet homme en pure
» nature, c'eſt-à-dire, ce ſauvage en famille.
» Pour peu qu'il proſpere, il ſera bientôt chef
» d'une ſociété plus ou moins nombreuſe,
» dont tous les membres auront les mêmes
» manieres, ſuivront les mêmes uſages, & par-
» leront la même langue. A la troiſieme, ou
» tout au plus à la quatrieme génération, il
» y aura de nouvelles familles qui pourront
» demeurer ſéparées, mais qui, toujours réu-
» nies par les liens communs des uſages &
» du langage, formeront une petite nation,
» laquelle, s'augmentant avec le temps,
» pourra, ſuivant les circonſtances, ou deve-
» nir un peuple, ou demeurer dans un état
» ſemblable à celui des nations ſauvages que
» nous connoiſſons «.

On ſuit la progreſſion de la ſociété par l'accroiſſement des familles.

Il exiſte donc une premiere langue, non naturelle, mais que le beſoin a néceſſairement

Concluſion qu'il a exiſté

une premiere Langue, fruit du besoin.

introduite dans la premiere société entre deux individus.

Comment cette Langue primitive s'est-elle perdue ?

Mais, comment les hommes dispersés ont-ils perdu cette langue primitive qui s'est subdivisée & transformée, s'il est permis de parler ainsi, en une multitude de langages si différens les uns des autres?

On suit les altérations & les changemens que les climats & les mœurs ont dû produire par le seul effet de la dispersion.

Permettez-moi d'écarter, pour un instant, l'ordre exprès de la Providence dans la dispersion des peuples, pour suivre seulement les effets naturels de cette dispersion.

La diversité des climats que les hommes habiterent, a dû produire des altérations, des changemens dans l'organe de la voix. Les mœurs adoucies & policées de quelques peuples ont fait impression sur le langage. Non-seulement les images ont été moins vives, moins fortes, les tours de phrases plus arrondis; mais les syllabes, les lettres, les mots se sont ressentis du caractere des peuples qui les prononçoient. En même temps qu'ils ont pris chez les uns plus d'harmonie, plus de flexibilité, plus de douceur, ils ont conservé chez les autres leur énergie & leur dureté originale. Comment en seroit-il autrement? La parole est destinée à peindre les sensations, les idées, les actes de la volonté; les sensations sont plus fines, & moins vives chez

les nations policées que chez les peuples sauvages, les idées tiennent du caractere, l'insinuation & l'adresse, trop souvent la ruse & tifice, sont substituées à la force dans ces nations. Pour exprimer ces nuances, leurs effets, les réflexions qu'elles ont produites, il a été nécessaire d'adoucir les mots anciens, d'en créer de nouveaux, de les mêlanger, de les composer. Si la figure des hommes a éprouvé des variations, des altérations telles qu'un grand nombre de Philosophes ont pensé & pensent encore, que les especes sont essentiellement différentes, quoique tous les peuples aient conservé les traits primordiaux de la Nature qui se manifestent à l'observateur attentif, est-il surprenant que la Langue primordiale ait été altérée, modifiée de tant de diverses manieres qu'il soit aujourd'hui impossible de la reconnoître?

Que la découverte des Arts a influé dans ces variétés.

J'ai parcouru les principales sources de ces variétés, & je n'ai rien dit encore de l'une des plus importantes, les connoissances que l'étude de la Nature a procurées aux hommes, la découverte des Arts qui ont produit de nouveaux mots pour exprimer des idées nouvelles, qui ont souvent passé du langage technique dans l'usage ordinaire.

De l'Ecriture; qu'elle

Je ne parle point de cet Art de peindre

est postérieure à la dispersion & l'altération du langage; preuve par celle des *Chinois*, des *Egyptiens*, &c.

la parole, l'écriture; car il est postérieur à la dispersion des peuples, & aux altérations que le langage primitif a éprouvées. Les *Chinois*, que quelques-uns de nos Sages regardent comme le plus ancien peuple du monde connu, qui sont en effet les premiers inventeurs de plusieurs Arts, en même temps qu'ils les ont conservés tous dans une enfance perpétuelle, n'ont proprement point d'alphabet, puisqu'ils ont autant de signes que de mots; ou en compte jusqu'à huit mille (*a*). Cependant ils ont deux noms pour désigner l'assemblage de ces mots.

D'une question de M. de Voltaire, à laquelle il est facile de répondre.

Pourquoi (demande M. de Voltaire) les peuples Occidentaux, relativement à la Chine, sans en excepter les Grecs, n'ont-ils d'autre nom, pour exprimer le catalogue de caracteres de leurs Langues, que les deux ou trois premiers noms des lettres de l'*alphabet*, A, B, C ? — Qu'importe, Monsieur, que ce signe ou un autre ait été choisi pour désigner ce catalogue ?

De la progression de

Les *Egyptiens* n'eurent, pendant long-

(*a*) Questions sur l'Encyclopédie sur le mot *A, B, C*, ou l'*Alphabet*. Histoire de la Chine du Pere *Halde*, Tom. 1.

temps, d'autre écriture que les *hiéroglyphes*, des signes arbitraires, connus des Prêtres seuls qui les avoient tracés pour conserver la mémoire des événemens dont ils avoient été témoins (*a*). Je suppose, avec M. de Voltaire, que *Cadmus* ait reçu des *Phéniciens*, non des Egyptiens, ces lettres qu'il apporta dans la Grèce plus de 800 ans après le déluge, ce qui est très-incertain (*b*); que l'alphabet ait été inventé par cette Nation commerçante, pour exprimer les nombres & régler les comptes de ces marchands, ce qui est d'autant plus vraisemblable que les lettres grecques sont les signes des nombres dans cette Langue (*c*); je suppose que de ce premier usage simple, on soit parvenu à choisir les lettres pour signes des sons dont les mots étoient composés, que les Phéniciens aient communiqué cet Art utile aux Juifs leurs voisins, ainsi qu'aux Grecs, quoique leur alphabet soit très-différent, que pourroit-on conclure

l'écriture chez les *Egyptiens*, les *Juifs*, les *Grecs*, &c. d'où M. de Voltaire conclut que les Livres des *Phéniciens* sont antérieurs à ceux de *Moïse*.

(*a*) C'est l'étymologie du mot *Hiéroglyphe* de ἱερὸς sacré, & γράφειν écrire, *Ecriture sacrée*.

(*b*) Voyez le Dictionnaire de *Moréri* sur le mot *Cadmus*.

(*c*) Les chiffres dont nous nous servons pour multiplier les nombres, les diviser, & la maniere de disposer ces chiffres qui rend le calcul si facile, nous viennent des *Arabes*.

de toutes ces hypothèses, dont aucune n'est prouvée? Que les Livres des *Phéniciens* sont antérieurs à ceux de *Moïse*; mais ces Livres des Phéniciens, où sont-ils? Quels monumens attestent l'antiquité & l'authenticité des fragmens qui nous ont été conservés? Les Commerçans tiennent plus de registres qu'ils n'écrivent de Livres d'Histoire ou de Philosophie. Les *Hébreux* avoient pu prendre des Phéniciens les caracteres de l'alphabet long-temps avant *Moïse*, car les Patriarches avoient, suivant la Genese, demeuré dans la terre de *Canaan* voisine de la *Phénicie* long-temps avant que *Jacob* passât en Egypte avec sa famille : je reviens à l'origine des Langues.

Différence de l'*alphabet* des Habitans des côtes de la Méditerranée, à celui des Habitans de l'Asie orientale, quoique tous les hommes prononcent les lettres à peu près de même.

» Examinez, dit M. de Voltaire, (*a*) les ca» racteres *Tartares*, *Indiens*, *Siamois*, *Japonois*, » vous n'y voyez pas la moindre analogie avec » l'alphabet *Grec* & *Phénicien*. « — Que conclure encore de ce fait? (*b*) » Qu'il est très-vrai» semblable que ni *Tyr*, ni l'*Egypte*, ni aucun » Asiatique habitant vers la Méditerranée, ne » communiqua son *alphabet* aux peuples de » l'Asie orientale ». — D'accord, Monsieur. (*c*)

(*a*) *Ibid.*
(*b*) *Ibid.*
(*c*) *Ibid.*

Suivons un inſtant votre diſſertation, & cherchons les conſéquences qui en réſultent.

» Cependant, dites-vous, tous ces peuples, » en y joignant même les *Hottentots* & les » *Caffres*, prononcent à peu près les voyelles » & les conſonnes comme nous, parce qu'ils » ont le larinx fait de même pour l'eſſentiel; » ainſi qu'un payſan Griſon a le goſier fait » comme la plus belle chanteuſe de l'Opera » de Naples. La différence qui fait de ce » manant une baſſe-taille rude, diſcordante, » inſupportable, & de cette chanteuſe un » deſſus de roſſignol, eſt ſi imperceptible, » qu'aucun Anatomiſte ne peut l'appercevoir; » c'eſt la cervelle d'un ſot qui reſſemble » comme deux gouttes d'eau à la cervelle » d'un grand génie ».

» Quand nous avons dit que les Marchands » de Tyr enſeignerent leur A, B, C, aux Grecs, » nous n'avons pas prétendu qu'ils euſſent » appris aux Grecs à parler. Les Athéniens, » probablement, s'exprimoient déjà mieux que » les peuples de la Baſſe-Syrie; ils avoient un » goſier plus flexible, leurs paroles étoient un » heureux aſſemblage de voyelles, de conſon- » nes & de diphtongues : la langue des peu- » ples de *Phénicie*, au contraire, étoit rude, » groſſiere; c'étoit des *Straſiroth*, des *Aſtaroth*,

La douceur du langage provient de la flexibilité des organes.

» des *Sabaoth*, des *Chammains*, des *Ghiothet*;
» des *Zhaphleth*. Il y auroit là de quoi faire
» enfuir notre chanteuse de l'Opera de Naples.
» Figurez-vous les Romains d'aujourd'hui qui
» auroient retenu l'ancien alphabet Etrurien,
» & à qui des Marchands Hollandois vien-
» droient apporter celui dont ils se servent à
» présent: tous les Romains feroient bien de
» recevoir leurs caracteres; mais ils se garde-
» roient bien de parler leur langue bâtarde.
» C'est précisément ainsi que le peuple d'A-
» thenes en usa avec les Matelots de *Caphe-*
» *tor*, venans de *Tyr* ou de *Berith*; les Grecs
» prirent leur alphabet, qui valoit mieux que
» celui du *Misraim* qui est l'Egypte, & rebu-
» terent leur patois «.

Conclusion, que la Langue primitive put être altérée chez les différens peuples, sans miracle.

C'est ainsi que je conçois qu'indépendamment du miracle, la langue primitive, c'est-à-dire, les signes imitatifs par lesquels *Adam* désigna tous les êtres qui l'environnoient, les conventions entre les deux premiers individus de la race humaine sortis des mains du Créateur, nécessaires pour exprimer leurs sensations, leurs idées, leurs pensées, leurs volontés, dégénérent depuis la dispersion des enfans de *Noé*, & formerent les diverses langues des nations.

Quelques réflexions sur

Je dis, indépendamment du miracle; non

que je révoque en doute la toute-puissance divine, pour déroger, suivant ses desseins éternels, à l'ordre de la nature. Je prouverai dans ma quatrieme Partie, que la révélation, par laquelle Dieu a daigné servir lui-même de guide aux mortels pour les instruire des moyens de se rendre heureux, est la seule réponse raisonnable à l'objection que le mal physique & le mal moral opposent à l'ordre de la nature, & aux conséquences du sens intime qui nous convainc de l'existence de l'Être infini; que cette révélation surnaturelle suppose des effets sensibles de la toute-puissance divine, par lesquels il ait manifesté la mission de ses Prophetes & des Envoyés; que ces effets ne sont nullement contradictoires avec le peu de notions que la raison nous fournit sur l'essence de l'Être infini : toutefois la progression graduelle que nous appercevons dans tous les êtres ne nous permet pas d'admettre une secousse telle que le miracle, sans une preuve morale, supérieure à l'objection qu'on tire de l'immutabilité de Dieu & des loix de la Physique. J'admets donc des miracles; mais le texte de la Genese n'exige pas que je suppose l'interversion de l'ordre de la nature dans la dispersion des enfans de *Noé* qui bâtirent la tour de Babel, ni dans la formation des langues qui en résulta. Dieu l'avoit ainsi ordonné

les miracles. Renvoi. Qu'ils ne sont pas nécessaires ici pour expliquer le Texte de *Moïse*.

dans ses décrets éternels, sans doute ; c'est ce que Moyse exprime avec toute l'énergie orientale, par ces paroles : » *Venez, descendons, &c.* « expressions figurées, qui ne peuvent être prises à la lettre, puisque l'Être infini n'a besoin ni de tenir conseil, ni de l'organe de la parole pour l'exécution de ses décrets. Nous trouvons souvent dans les Livres saints, de pareilles figures. Le désordre & la division se mirent, suivant les décrets de l'Être infini, parmi cette multitude d'ouvriers qui travailloient à cet édifice ; ils ne s'entendirent plus, non qu'ils n'eussent une même langue, mais parce que tel est l'effet naturel du désordre & de la confusion, & que Dieu avoit déterminé, de toute éternité, que ce monument abandonné serviroit de témoignage aux races futures de la dispersion des enfans de *Noé* ; c'est ce qu'exprime le mot *Babel*, confusion.

Sentiment de *S. Grégoire de Nisse*, conforme à l'opinion exposée.

J'admets cette explication avec d'autant plus de confiance, que j'y suis autorisé par un des plus célebres Docteurs de l'Eglise (*a*). » Jusqu'à ce temps (dit *S. Gregoire de Nisse*)

(*a*) Ἕως γὰρ ἡ πᾶσι κατ' αὐτὸν ἡ ζωὴ, καὶ οὔπω πολλὰς εἶναι διαφορὰς ἐμέριστησαν μία συνέζων φωνῇ πάντων ἀνθρώπων πλήρωμα· ἐπεὶ δὲ κατὰ θείαν βούλησιν ἔδει πᾶσαν ὑπὸ τῶν ἀνθρώπων κατοιχθῆναι τὴν γῆν τότε διασπασθέντες κατὰ τῆς φωνῆς κοινωνίαν ἄλλος ἀλλαχῆ διεσπάρησαν, καὶ πρὸς ἄλλοις καὶ ἄλλον χαρακτῆρα ῥημάτων καὶ φωνῆς μετηρμόστησαν· Pag. 353 & 354.

» les hommes avoient vécu ensemble, & ils
» ne s'étoient pas divisés en plusieurs nations;
» aussi n'avoient-ils qu'une seule langue; mais
» depuis que, selon l'ordre de Dieu, ils furent
» obligés d'habiter toute la terre, en se sépa-
» rant les uns des autres, cette communauté de
» langage ne subsista plus, leurs langues pri-
» rent des caracteres & des signes différens «.

Remarquez, je vous prie, la liaison de tous les faits rapportés dans la Genese.

Liaison de tous les faits rapportés par la *Genese*, avec l'origine de tous les hommes sortis de la même tige.

Si les races d'hommes ne tenoient pas à une tige commune, il seroit difficile de croire que la surface du globe n'eût pas été entiérement découverte à l'époque de la création, que la terre ne fût pas alors entiérement habitée. Ainsi le *déluge*, cette inondation universelle, non-seulement quant à la destruction des hommes, mais quant à l'espace sur lequel elle se seroit étendue, eût dû, selon les loix de la Physique, rejeter la nature dans le *chaos*; alors tous les faits que *Moïse* nous rapporte de l'arche de *Noé*, de la dispersion des peuples, de l'origine des langues, supposeroient un ordre de choses absolument contraire aux loix établies par le Créateur: mais toutes ces difficultés s'évanouissent, puisque les observations les plus exactes se réunissent au Texte sacré, comme je l'ai prouvé, pour nous con-

vaincre que les hommes & la plupart des animaux terrestres sont sortis d'une même tige, & qu'ils n'occupoient, à l'époque du déluge, que cette partie du globe qu'on doit regarder comme le berceau du genre humain & des animaux qui couvrent aujourd'hui la surface de la terre, l'*Asie*, l'*Arabie*, l'*Arménie*, la *Mésopotamie*, & quelques terres adjacentes.

§. III.

Résumé & conclusion de ce Chapitre.

Terminons enfin ce long Chapitre.

Que conclure de tout ce que nous avons dit ?

Que nous ne pouvons avoir qu'une idée très-imparfaite de l'éternité, en ajoutant, par l'imagination des temps à d'autres temps, comme nous ajoutons des nombres à d'autres nombres, des parties de matiere à d'autres parties de matiere, pour nous former l'idée de l'infini en étendue.

Mais ce temps, cette durée, nous ne le connoissons que par la succession de nos idées; ainsi il suppose en nous, changement, mutation, instabilité. Il n'en n'est pas ainsi de l'Être infini, qui voit, d'un même coup d'œil,

ce qui a été, ce qui eſt, ce qui ſera, parce qu'il eſt l'Être néceſſaire, l'Etre exiſtant par lui-même. » Quand nous voyons une belle machine (dit » M. de Voltaire) (*a*), nous diſons qu'il y a un » bon Machiniſte, & que ce Machiniſte a un » meilleur entendement. Le monde eſt aſſûré- » ment une machine admirable; donc il y a dans » le monde une admirable intelligence, quel- » que part où elle ſoit. Cet argument eſt » vieux, & n'en eſt pas plus mauvais.

» Tous les corps vivans ſont compoſés de » leviers, de poulies qui agiſſent ſuivant les » loix de la mécanique, de liqueurs que les » loix de l'hydraulique font perpétuellement » circuler; & quand on ſonge que tous ces » êtres, (ou au moins pluſieurs) ont du ſenti- » ment qui n'a aucun rapport à leur organi- » ſation, on eſt accablé de ſurpriſe «.

Il exiſte donc un être intelligent, néceſſaire.

Mais n'eſt-il aucun autre être qui exiſte par lui-même? — Non, la raiſon ne conçoit aucunes bornes poſſibles à un être néceſſaire exiſtant par lui-même; s'il en exiſtoit un autre, il y auroit deux infinis en tout ſens; ce qui eſt impoſſible & contradictoire.

(*a*) *Dialogue curieux*, à la ſuite de la Raiſon par alphabet.

Ici notre raiſon s'arrête ; mais notre curioſité n'a pas de bornes.

Comment la matiere a-t-elle commencé d'exiſter ? Comment ce qui n'étoit pas, a-t-il reçu l'être? Combien de mondes ont précédé celui dans lequel nous vivons ? Quelles révolutions cette terre que nous habitons a-t-elle éprouvées ?

Ma raiſon ne m'apprend rien de certain ſur toutes ces queſtions.

Je vous ai propoſé le ſyſtême qui me paroît le plus probable ; c'eſt en même temps celui que nos ſages adoptent le plus unanimement. Il démontre l'exiſtence de Dieu ; il ſe concilie avec tous les faits rapportés par *Moïſe.*

La création que nous ne concevons pas, parce que nous ne pouvons atteindre à l'infini, eſt donc démontrée par l'impoſſibilité d'admettre deux êtres néceſſaires, deux infinis.

C'eſt ce que je me ſuis propoſé de prouver dans ce Chapitre.

FIN du Tome II,

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce second Tome, troisieme Partie.

Seconde

§. III.

L'Hermite

FIN de la Table.

ADDITION

Au Tome II, Partie 3, Chapitre premier,
Tirée du Tome VIII du Supplément à l'Histoire Naturelle de M. de Buffon.

TANDIS qu'on imprimoit ce Volume, M. de Buffon publioit les VII & VIII Tomes de ses Supplémens à l'Histoire Naturelle. Le Tome VIII renferme beaucoup d'observations nouvelles, relatives aux variétés apparentes dans les races d'hommes, au prétendu Tablier des femmes *Hottentotes* & *Égyptiennes*, aux *Nains de Madagascar*, aux *Pantagons* ou *Géans* du détroit de *Magellan*, enfin aux *Blaffars* ou *Negres blancs*, & notamment à celle qui fut vue à Paris, en 1777. Je me contenterai d'y renvoyer mes Lecteurs; mais l'amour de la vérité qui m'a engagé à réunir tant d'extraits des Ouvrages de ce savant Observateur, ne me permet pas de négliger des observations nouvelles, relatives à la grande distinction des hommes en *blancs*, *nègres* & *basanés*, qui fortifient la démonstration de cette proposition si importante par ses conséquences : *Qu'un examen approfondi de la Nature concourt avec le Texte sacré, pour nous convaincre que tous les hommes sont sortis*

d'une même tige, & que les différences qu'on remarque aujourd'hui entr'eux, sont l'effet de l'influence du climat, de la nourriture, des mœurs, des usages, &c.

» Au sujet des Negres (dit M. de Buffon*), » M. Bruce m'a fait une remarque de la der- » niere importance ; c'est qu'il n'y a de Negres » que sur les côtes, c'est-à-dire, les terres » basses de l'Afrique, & que dans l'intérieur » de cette partie du monde, les hommes sont » blancs, même sous l'équateur ; ce qui prouve » encore plus démonstrativement que je n'a- » vois pu le faire, qu'en général la couleur des » hommes dépend entiérement de l'influence » & de la chaleur du climat, & que la couleur » noire est aussi accidentelle dans l'espece hu- » maine que le basané, le jaune, ou le rouge ; » enfin que cette couleur noire dépend entié- » rement des circonstances locales & particu- » lieres à certaines contrées où la chaleur est » excessive «.

» Dans l'intérieur (de la Nubie), où les » terres sont élevées & montagneuses, tous » les hommes sont blancs ; ils sont même » presqu'aussi blancs que les Européens, parce » que toute cette terre de l'intérieur de l'Afri-

* Supplément, Tome VIII, pages 271 & suiv.

» que est fort élevée sur la surface du globe, & » n'est point sujette à d'excessives chaleurs ; » d'ailleurs il tombe de grandes pluies conti- » nuelles en certaines saisons, qui rafraî- » chissent encore la terre & l'air, au point » de faire de ce climat une région tempérée.

» * C'est la chaleur excessive dans quelques » contrées du globe, qui donne cette couleur, » ou, pour mieux dire, cette teinture aux » hommes, & cette couleur pénetre à l'exté- » rieur ; car le sang des Negres est plus noir » que celui des Blancs. Or, cette chaleur exces- » sive ne se trouve dans aucune contrée mon- » tagneuse, ni dans aucune terre fort élevée » sur le globe ; & c'est par cette raison que, » sous l'équateur même, les habitans du Pé- » rou, & ceux de l'intérieur de l'Afrique, ne » sont pas noirs. De même cette chaleur ex- » cessive ne se trouve point, sous l'équateur, » sur les côtes ou terres basses voisines de la » mer, du côté de l'Orient, parce que ces » terres basses sont rafraîchies par le vent » d'est qui passe sur les grandes mers avant » d'y arriver ; & c'est par cette raison que les » peuples de la *Guyane*, les *Brésiliens*, &c. en » Amérique, ainsi que les peuples de *Mélinde*

* *Ibid.* pages 285 & suiv.

» & des autres côtes orientales de l'Afrique, » non plus que les habitans des isles méridionales de l'Asie, ne sont pas noirs. Cette chaleur » excessive ne se trouve donc que sur les côtes » & terres basses de l'Afrique, où le vent d'est » qui y regne continuellement, ayant à traverser une étendue immense de terre, ne peut » que s'échauffer en passant; & augmenter par » conséquent de plusieurs degrés la température naturelle des côtes occidentales de l'Afrique.... Les deux mêmes circonstances produisent à-peu-près le même effet en *Nubie* & » dans les terres de la *Nouvelle Guinée*, parce » que dans ces deux contrées basses, le vent » d'est n'arrive qu'après avoir traversé une » vaste étendue de terre.... Je ne crois pas que » (l'espece des vrais Negres) fasse la centieme » partie du genre humain, puisque nous sommes maintenant informés que l'intérieur de » l'Afrique est peuplé d'hommes blancs....

» ......* Par la description de tous ces peuples nouvellement découverts, & dont nous » n'avions pas fait l'énumération dans notre » article des variétés de l'espece humaine, il » paroît que les grandes différences, c'est-à-dire, les principales variétés, dépendent

* *Ibid.* Pages 273 & 274.

» entiérement de l'influence du climat. On doit
» entendre, par climat, non-feulement la latitude plus ou moins élevée ; mais auffi la hauteur ou la dépreffion des terres, leur voifinage ou leur éloignement des mers, leur fituation par rapport aux vents, & fur-tout au vent d'eft, toutes les circonftances, en un mot, qui concourent à former la température plus ou moins chaude ou froide, humide ou feche, d'où dépend non-feulement la couleur des hommes, mais l'exiftence même des efpeces ou des plantes qui affectent de certaines contrées ; c'eft de cette même température que dépend par conféquent la différence de la nourriture des hommes, feconde caufe qui influe beaucoup fur leur tempéramment, leur naturel, leur grandeur, & leur force «.

FIN.





